



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

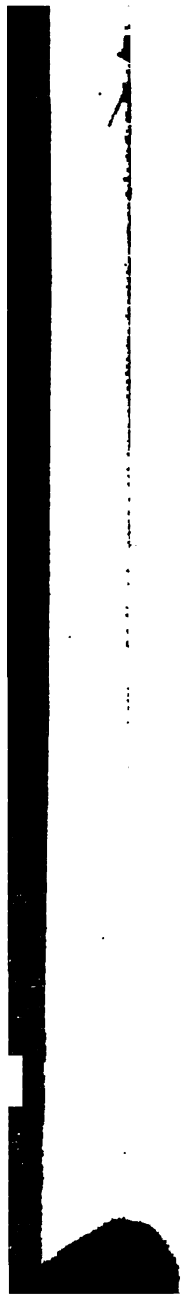
## À propos du service Google Recherche de Livres

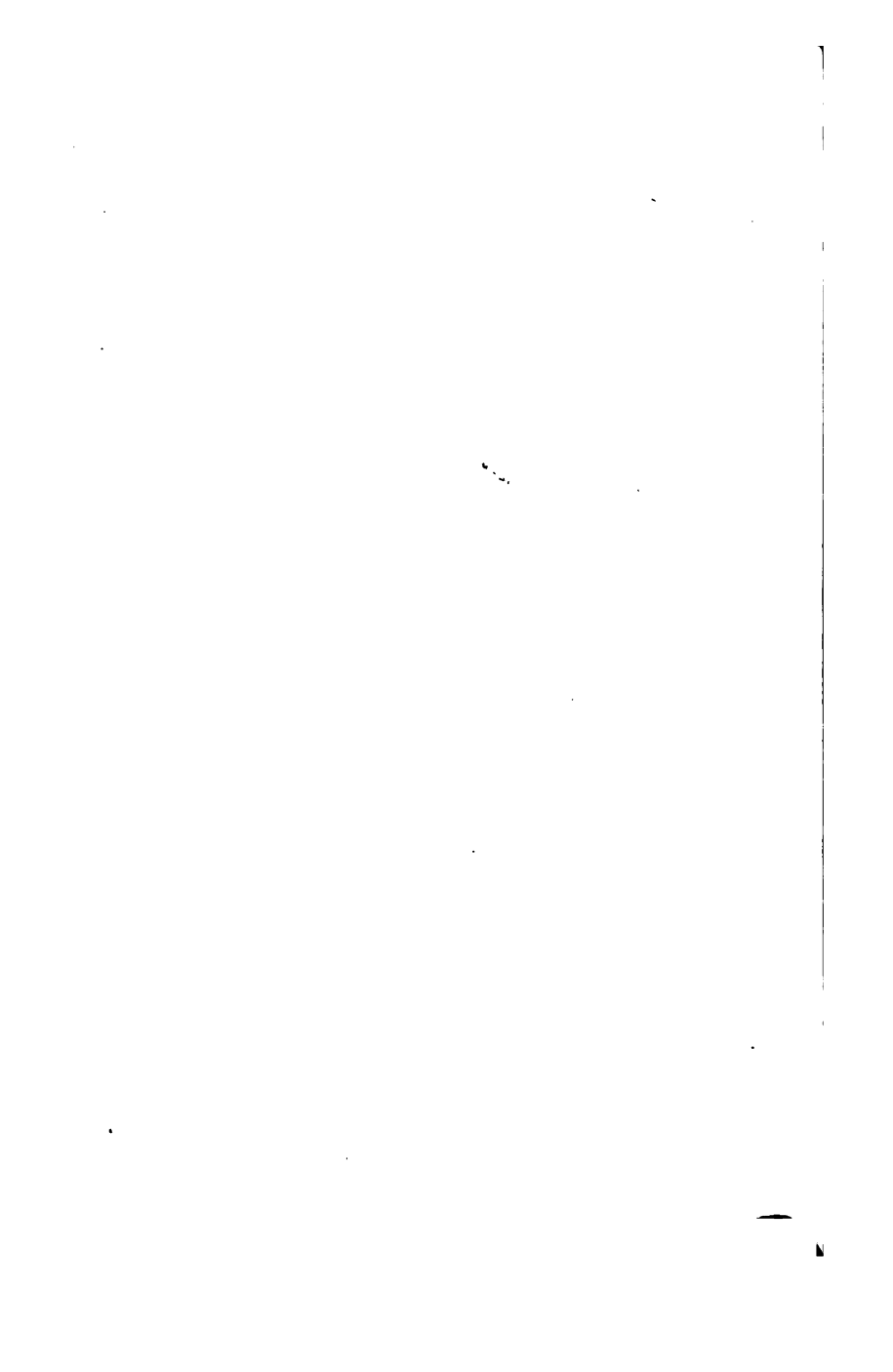
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1, 870 subject



33-20  
NKV







• ELLE ET LUI .

NKV



1

2



---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

---

# ELLE ET LUI

*Écrit*

PAR

GEORGE SAND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>e</sup>

RUE PIERRE-SARRAZIN, N<sup>o</sup> 14

—  
1859

Droit de traduction réservé

EK

— *Yes*, mylord.

— Et les mains ?

— *Yes*, mylord ; les pieds aussi.

— Bon !

— Très-bons !

— Oh ! je suis sûr !

— Eh bien ! voulez-vous faire le portrait de moi ?

— De vous ?

— Pourquoi pas ?

Le *pourquoi pas* fut dit avec tant de bonhomie qu'il me cessai de le prendre pour un imbécile, d'autant plus que le fils d'Albion est un homme magnifique. C'est la tête d'Antinoüs sur les épaules de... sur les épaules d'un Anglais; c'est un type grec de la meilleure époque sur le buste un peu singulièrement habillé et cravaté d'un spécimen de la fashion britannique.

« Ma foi ! lui ai-je dit, vous êtes un beau modèle à coup sûr, et j'aimerais à faire de vous une étude à mon profit ; mais je ne peux pas faire votre portrait.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je ne suis pas peintre de portraits.

— Oh !... Est-ce qu'en France vous payez une patente pour telle ou telle spécialité dans les arts ?

— Non ; mais le public ne nous permet guère de cumuler. Il veut savoir à quoi s'en tenir sur nos

compte, quand nous sommes jeunes surtout, et si j'avais, moi qui vous parle et qui suis fort jeune, le malheur de faire de vous un bon portrait, j'aurais beaucoup de peine à réussir à la prochaine exposition avec autre chose que des portraits, de même que si je ne faisais de vous qu'un portrait médiocre, on me défendrait d'en jamais essayer d'autres : on décréterait que je n'ai pas les qualités de l'emploi, et que j'ai été un présomptueux de m'y risquer. »

Je racontai à mon Anglais beaucoup d'autres sonnettes dont je vous fais grâce, et qui lui firent ouvrir de grands yeux, après quoi il se mit à rire, et je vis clairement que mes raisons lui inspiraient le plus profond mépris pour la France, sinon pour votre petit serviteur.

« Tranchons le mot, me dit-il. Vous n'aimez pas le portrait.

— Comment! pour quel Welche me prenez-vous? Dites plutôt que je n'ose pas encore faire le portrait, et que je ne saurais pas le faire, vu que de deux choses l'une : ou c'est une spécialité qui n'en admet pas d'autres, ou c'est la perfection, et comme qui dirait la couronne du talent. Certains peintres, incapables de rien composer, peuvent copier fidèlement et agréablement le modèle vivant. Ceux-là ont un succès assuré, pour peu qu'ils sachent présenter le modèle sous son aspect le plus favorable, et qu'ils

aient l'adresse de l'habiller à son avantage tout en l'habillant à la mode ; mais quand on n'est qu'un pauvre peintre d'histoire, très-apprenti et très-contesté, comme j'ai l'honneur d'être, on ne peut pas lutter contre des gens du métier. Je vous avoue que j'ai n'ai jamais étudié avec conscience les plis d'un habit noir et les habitudes particulières d'une physionomie donnée. Je suis un malheureux inventeur d'attitudes, de types et d'expressions. Il faut que tout cela obéisse à mon sujet, à mon idée, à mon rêve si vous voulez. Si vous me permettiez de vous costumer à ma guise, et de vous poser dans une composition de mon cru.... Encore, tenez ! cela ne vaudrait rien, ce ne serait pas vous. Ce ne serait pas un portrait à donner à votre maîtresse,.... encore moins à votre femme légitime. Ni l'une ni l'autre ne vous reconnaîtrait. Donc ne me demandez pas maintenant ce que je saurai pourtant faire un jour, si par hasard je deviens Rubens ou Titien, parce qu'alors je saurai rester poète et créateur, tout en étant naïf sans effort et sans crainte la puissante et majestueuse réalité. Malheureusement il n'est pas probable que je devienne quelque chose de plus qu'un fou ou une bête. Lisez MM. tels et tels qui l'ont dit dans leurs feuilletons. »

Figurez-vous bien, Thérèse, que je n'ai pas dit mon Anglais un mot de ce que je vous raconte : c

arrange toujours quand on se fait parler soi-même; mais de tout ce que je pus lui dire pour m'excuser de ne pas savoir faire le portrait, rien ne servit que ce peu de paroles : « Pourquoi diable ne vous adressez-vous pas à Mlle Jacques? »

Il fit trois fois « *Oh!* » après quoi il me demanda votre adresse, et le voilà parti sans faire la moindre réflexion, en me laissant très-confus et très-irrité de ne pouvoir achever ma dissertation sur le portrait; car enfin, ma bonne Thérèse, si cet animal de bel Anglais va chez vous aujourd'hui, comme je l'en crois capable, et qu'il vous redise tout ce que je viens de vous écrire, c'est-à-dire tout ce que je ne lui ai pas dit, sur les *faiseurs* et sur les grands maîtres, qu'allez-vous penser de votre ingrat ami? Qu'il vous range parmi les premiers et qu'il vous juge incapable de faire autre chose que des portraits bien jolis, qui plaisent à tout le monde! Ah! ma chère amie; si vous aviez entendu tout ce que je lui ai dit de vous quand il a été parti!... Vous le savez, vous savez que pour moi vous n'êtes pas Mlle Jacques, qui fait des portraits ressemblants très en vogue, mais un homme supérieur qui s'est déguisé en femme, et qui, sans avoir jamais fait l'académie, devine et sait faire deviner tout un corps et toute une âme dans un buste, à la manière des grands sculpteurs de l'antiquité et des grands peintres de



la renaissance. Mais je me tais, vous n'aimez pas qu'on vous dise ce qu'on pense de vous. Vous faites semblant de prendre cela pour des compliments. Vous êtes très-orgueilleuse, Thérèse !

Je suis tout à fait mélancolique aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi. J'ai si mal déjeuné ce matin.... Je n'ai jamais si mal mangé que depuis que j'ai une cuisinière. Et puis on ne peut plus avoir de bon tabac. La régie vous empoisonne. Et puis on m'a apporté des bottes neuves qui ne vont pas du tout.... Et puis il pleut.... Et puis, et puis, que sais-je ? Les jours sont longs comme des jours sans pain depuis quelque temps, ne trouvez-vous pas ? Non, vous ne trouvez pas, vous. Vous ne connaissez pas le malaise, le plaisir qui ennueie, et l'ennui qui grise, le mal sans nom dont je vous parlais l'autre soir, dans ce petit salon lilas où je voudrais être maintenant, car j'ai un jour affreux pour peindre, et, ne pouvant peindre, j'aurais du plaisir à vous assommer de ma conversation.

Je ne vous verrai donc pas d'aujourd'hui ! Vous avez là une famille insupportable qui vous vole à vos amis les plus délicieux ! Je vais donc être forcé, ce soir, de faire quelque affreuse sottise !... Voilà l'effet de votre bonté pour moi, ma chère grande camarade. C'est de me rendre si sot et si nul quand je ne vous vois plus, qu'il faut absolument que je

m'étourdisse au risque de vous scandaliser. Mais soyez tranquille, je ne vous raconterai pas l'emploi de ma soirée.

Votre ami et serviteur,

LAURENT.

11 mai 183...

---

A M. LAURENT DE FAUVEL.

D'abord, mon cher Laurent, je vous demande, si avez pour moi quelque amitié, de ne pas faire trop souvent de sottises qui nuisent à votre santé. Je vous permets toutes les autres. Vous allez me demander d'en citer une, et me voilà fort embarrassée, car en fait de sottises j'en connais peu qui ne soient nuisibles. Reste à savoir ce que vous appelez sottise. S'il s'agit de ces longs soupers dont vous me parliez l'autre jour, je crois qu'ils vous tuent, et je m'en déssole. A quoi songez-vous, mon Dieu, de détruire ainsi, de gaieté de cœur, une existence si précieuse et si belle ! Mais vous ne voulez pas de sermons : je me borne à la prière.

Quant à votre Anglais, qui est un Américain, je viens de le voir, et puisque je ne vous verrai ni ce

soir, ni peut-être demain, à mon grand regret, il faut que je vous dise que vous avez tout à fait tort de ne pas vouloir faire son portrait. Il vous eût offert les yeux de la tête, et les yeux de la tête d'un Américain comme Dick Palmer, c'est beaucoup de billets de banque dont vous avez besoin, précisément pour ne pas faire de sottises, c'est-à-dire pour ne pas *courir le brelan*, dans l'espoir d'un coup de fortune qui n'arrive jamais aux gens d'imagination, vu que les gens d'imagination ne savent pas jouer, qu'ils perdent toujours, et qu'il leur faut ensuite demander à leur imagination de quoi payer leurs dettes, métier pour lequel cette princesse-là ne se sent pas faite, et auquel elle ne se plie qu'en mettant le feu au pauvre corps qu'elle habite.

Vous me trouvez bien positive, n'est-ce pas ? Ça m'est égal. D'ailleurs, si nous prenons la question de plus haut, toutes les raisons que vous avez données à votre Américain et à moi ne valent pas deux sous. Vous ne savez pas faire le portrait, c'est possible, cela est même certain, s'il faut le faire dans les conditions du succès bourgeois ; mais M. Palmer n'exigeait nullement qu'il en fût ainsi. Vous l'avez pris pour un épicier, et vous vous êtes trompé. C'est un homme de jugement et de goût, qui s'y connaît, et qui a pour vous de l'enthousiasme. Jugez si je l'ai bien reçu ! Il venait à moi

comme à un pis-aller, je m'en suis fort bien aperçue, et je lui en ai su gré. Aussi l'ai-je consolé en lui promettant de faire tout mon possible pour vous décider à le peindre. Nous parlerons donc de cette affaire après-demain, car j'ai donné rendez-vous audit Palmer pour le soir, afin qu'il m'aide à plaider sa propre cause, et qu'il emporte votre promesse.

Sur ce, mon cher Laurent, désennuyez-vous de votre mieux de ne pas me voir pendant deux jours. Cela ne vous sera pas difficile, vous connaissez beaucoup de gens d'esprit et vous avez le pied dans le plus beau monde. Moi, je ne suis qu'une vieille prêcheuse qui vous aime bien, qui vous conjure de ne pas vous coucher tard toutes les nuits, et qui vous conseille de ne faire excès et abus de rien. Vous n'avez pas ce droit-là, génie oblige.

Votre camarade,

THÉRÈSE JACQUES.

---

A MADemoiselle JACQUES.

Ma chère Thérèse, je pars dans deux heures pour une partie de campagne avec le comte de S.... et le ..

prince D.... Il y aura de la jeunesse et de la beauté, à ce que l'on assure. Je vous promets et vous jure de ne pas faire de sottises et de ne pas boire de champagne... sans me le reprocher amèrement ! Que voulez-vous ? j'eusse certainement mieux aimé flâner dans votre grand atelier, et déraisonner dans votre petit salon lilas ; mais, puisque vous êtes en retraite avec vos trente-six cousins de province, vous ne vous apercevrez certainement pas non plus de mon absence après-demain : vous aurez la délicieuse musique de l'accent anglo-américain pendant toute la soirée. Ah ! il s'appelle Dick, ce bon M. Palmer ? Je croyais que Dick était le diminutif familier de Richard ! Il est vrai qu'en fait de langues, je sais tout au plus le français.

Quant au portrait, n'en parlons plus. Vous êtes mille fois trop maternelle, ma bonne Thérèse, de penser à mes intérêts au détriment des vôtres. Bien que vous ayez une belle clientèle, je sais que votre générosité ne vous permet pas d'être riche, et que quelques billets de banque de plus seront beaucoup mieux entre vos mains qu'entre les miennes. Vous les emploierez à faire des heureux, et moi je les jetterais sur un brelan, comme vous dites.

D'ailleurs jamais je n'ai été moins en train de faire de la peinture. Il faut pour cela deux choses que vous avez, la réflexion et l'inspiration ; je n'au-

rai jamais la première, et *j'ai eu* la seconde. Aussi en suis-je dégoûté comme d'une vieille folle qui m'a éreinté en me promenant à travers champs sur la croupe maigre de son cheval d'apocalypse. Je vois bien ce qui me manque ; n'en déplaise à votre raison, je n'ai pas encore assez vécu, et je pars pour trois ou sept jours avec Mme Réalité, sous la figure de plusieurs nymphes du corps de ballet de l'Opéra. J'espère bien à mon retour être l'homme du monde le plus accompli, c'est-à-dire le plus blasé et le plus raisonnable.

•Votre ami,

LAURENT. .





Thérèse comprit fort bien, à première vue, le dépit et la jalousie qui avaient dicté cette lettre. « Et pourtant, se dit-elle, il n'est pas amoureux de moi. Oh ! non certes, il ne sera jamais amoureux de personne, et de moi moins que de toute autre. »

Et, tout en relisant et rêvant, Thérèse craignit de se mentir à elle-même en cherchant à se persuader que Laurent ne courait aucun danger auprès d'elle. « Mais quoi ? quel danger ? se disait-elle encore : souffrir d'un caprice non satisfait ? souffre-t-on beaucoup pour un caprice ? Je n'en sais rien, moi. Je n'en ai jamais eu ! »

Mais la pendule marquait cinq heures de l'après-midi. Et Thérèse, après avoir mis la lettre dans sa poche, demanda son chapeau, donna congé à son domestique pour vingt-quatre heures, fit à sa fidèle vieille Catherine diverses recommandations parti-



culières et monta en fiacre. Deux heures après, elle rentrait avec une petite femme mince, un peu voûtée et parfaitement voilée, dont le cocher même ne vit pas la figure. Elle s'enferma avec cette personne mystérieuse, et Catherine leur servit un petit dîner tout à fait succulent. Thérèse soignait et servait sa compagne, qui la regardait avec tant d'extase et d'ivresse qu'elle ne pouvait pas manger.

De son côté, Laurent se disposait à la partie de plaisir annoncée ; mais quand le prince D.... vint le prendre avec sa voiture, Laurent lui dit qu'une affaire imprévue le retenait encore deux heures à Paris, et qu'il le rejoindrait à sa maison de campagne dans la soirée.

Laurent n'avait pourtant aucune affaire. Il s'était habillé avec une hâte fiévreuse. Il s'était fait coiffer avec un soin particulier. Et puis il avait jeté son habit sur un fauteuil, et il avait passé ses mains dans les boucles trop symétriques de ses cheveux, sans songer pourtant à l'air qu'il pouvait avoir. Il se promenait dans son atelier, tantôt vite, tantôt lentement. Quand le prince D.... fut parti en lui faisant dix fois promettre de se hâter de partir lui-même, il courut sur l'escalier pour le prier de l'attendre et lui dire qu'il renonçait à toute affaire pour le suivre ; mais il ne le rappela point et passa dans sa chambre, où il se jeta sur son lit.

« Pourquoi me ferme-t-elle sa porte pour deux jours ? Il y a quelque chose là-dessous ! Et quand elle me donne rendez-vous pour le troisième jour, c'est afin de me faire rencontrer chez elle un Anglais ou un Américain que je ne connais pas ! Mais elle le connaît certainement, elle, ce Palmer qu'elle appelle par son petit nom ! D'où vient alors qu'il m'a demandé son adresse ? Est-ce une feinte ? Pourquoi feindrait-il avec moi ? Je ne suis pas l'amant de Thérèse, je n'ai aucun droit sur elle ! »

« L'amant de Thérèse ! je ne le serai certainement jamais. Dieu m'en préserve ! une femme qui a cinq ans de plus que moi, peut-être davantage ! Qui sait l'âge d'une femme, et de celle-là précisément dont personne ne sait rien ? Un passé si mystérieux doit couvrir quelque énorme sottise, peut-être une honte bien conditionnée. Et avec cela, elle est prude, ou dévote, ou philosophe, qui peut savoir ? Elle parle de tout avec une impartialité, ou une tolérance, ou un détachement... Sait-on ce qu'elle croit, ce qu'elle ne croit pas, ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, et si seulement elle est capable d'aimer ? »

Mercourt, un jeune critique, ami de Laurent, entra chez lui. « Je sais, lui dit-il, que vous partez pour Montmorency. Aussi je ne fais qu'entrer et sortir pour vous demander une adresse, celle de Mlle Jacques. »

Laurent tressaillit. « Et que diable voulez-vous à Mlle Jacques ? répondit-il en faisant semblant de chercher du papier pour rouler une cigarette.

— Moi ? rien.... c'est-à-dire si ! Je voudrais bien la connaître, mais je ne la connais que de vue et de réputation. C'est pour une personne qui veut se faire peindre que je demande son adresse.

— Vous la connaissez de vue, Mlle Jacques ?

— Parbleu ! elle est tout à fait célèbre à présent, et qui ne l'a remarquée ? Elle est faite pour cela !

— Vous trouvez !

— Eh bien ! et vous ?

— Moi ? je n'en sais rien. Je l'aime beaucoup, je ne suis pas compétent.

— Vous l'aimez beaucoup ?

— Oui, vous voyez, je le dis, ce qui est la preuve que je ne lui fais pas la cour.

— Vous la voyez souvent ?

— Quelquefois.

— Alors vous êtes son ami.... sérieux ?

— Eh bien ! oui, un peu : pourquoi riez-vous.

— Parce que je n'en crois rien ; à vingt-quatre ans, on n'est pas l'ami sérieux d'une femme.... jeune et belle !

— Bah ! elle n'est ni si jeune ni si belle que vous dites. C'est un bon camarade, pas désagréable à voir, voilà tout. Pourtant elle appartient à un type que je

n'aime pas, et je suis forcé de lui pardonner d'être blonde. Je n'aime les blondes qu'en peinture.

— Elle n'est pas déjà si blonde ! elle a les yeux d'un noir doux, des cheveux qui ne sont ni bruns ni blonds, et qu'elle arrange singulièrement. Au reste, ça lui va, elle a l'air d'un sphinx bon enfant.

— Le mot est joli, mais.... vous aimez les grandes femmes, vous !

— Elle n'est pas très-grande, elle a de petits pieds et de petites mains. C'est une vraie femme. Je l'ai bien regardée, puisque j'en suis amoureux.

— Tiens ! quelle idée vous avez là !

— Ça ne vous fait rien, puisqu'en tant que femme elle ne vous plaît pas ?

— Mon cher, elle me plairait que ce serait tout comme. Dans ce cas-là, je tâcherais d'être mieux avec elle que je ne suis ; mais je ne serais pas amoureux, c'est un état que je ne fais pas, par conséquent je ne serais pas jaloux. Poussez donc votre pointe, si bon vous semble.

— Moi ? oui, si je trouve l'occasion ; mais je n'ai pas le temps de la chercher, et au fond je suis comme vous, Laurent, parfaitement enclin à la patience, vu que je suis d'un âge et d'un monde où le plaisir ne manque pas.... Mais, puisque nous parlons de cette femme-là, et que vous la connaissez,

dites-moi donc.... c'est pure curiosité de ma part, je vous le déclare, si elle est veuve ou....

— Ou quoi ?

— Je voulais dire si elle est veuve d'un amant ou d'un mari.

— Je n'en sais rien.

— Pas possible !

— Parole d'honneur, je ne lui ai jamais demandé.

Ça m'est si égal !

— Savez-vous ce qu'on dit ?

— Non, je ne m'en soucie pas. Qu'est-ce qu'on dit ?

— Vous voyez bien que vous vous en souciez ! On dit qu'elle a été mariée à un homme riche et titré.

— Mariée....

— On ne peut plus mariée, par devant M. le maire et M. le curé.

— Quelle bêtise ! elle porterait son nom et son titre.

— Ah ! voilà ! Il y a un mystère là-dessous. Quand j'aurai le temps, je chercherai ça, et je vous en ferai part. On dit qu'elle n'a pas d'amant connu, bien qu'elle vive avec une grande liberté. D'ailleurs vous devez savoir cela, vous ?

— Je n'en sais pas le premier mot. Ah çà ! vous croyez donc que je passe ma vie à observer ou à

interroger les femmes ? Je ne suis pas un flâneur comme vous, moi ! je trouve la vie très-courte pour vivre et travailler.

— Vivre.... je ne dis pas. Il paraît que vous vivez beaucoup. Quant à travailler... on dit que vous ne travaillez pas assez. Voyons, qu'est-ce que vous avez là ? laissez-moi voir !

— Non, ce n'est rien, je n'ai rien de commencé ici.

— Si fait : cette tête-là... c'est très-beau, diable ! Laissez-moi donc voir, ou je vous malmène dans mon prochain *salon*.

— Vous en êtes bien capable !

— Oui, quand vous le mériterez ; mais pour cette tête-là, c'est superbe et s'admire tout bêtement. Qu'est-ce que ça sera ?

— Est-ce que je sais ?

— Voulez-vous que je vous le dise ?

— Vous me ferez plaisir.

— Faites-en une sibylle. On coiffe ça comme on veut, cela n'engage à rien.

— Tiens ! c'est une idée.

— Et puis, on ne compromet pas la personne à qui ça ressemble.

— Ça ressemble à quelqu'un ?

— Parbleu ! mauvais plaisant, vous croyez que je ne la reconnais pas ? Allons, mon cher, vous avez

voulu vous moquer de moi, puisque vous niez tout, même les choses les plus simples. Vous êtes l'amant de cette figure-là !

— La preuve, c'est que je m'en vais à Montmorency ! dit froidement Laurent en prenant son chapeau.

— Ça n'empêche pas ! » répondit Mercourt.

Laurent sortit, et Mercourt, qui était descendu avec lui, le vit monter dans une petite voiture de remise ; mais Laurent se fit conduire au bois de Boulogne, où il dîna tout seul dans un petit café, et d'où il revint à la nuit tombée, à pied et perdu dans ses rêveries.

Le bois de Boulogne n'était pas à cette époque ce qu'il est aujourd'hui. C'était plus petit d'aspect, plus négligé, plus pauvre, plus mystérieux et plus champêtre : on y pouvait rêver.

Les Champs-Élysées, moins luxueux et moins habités qu'aujourd'hui, avaient de nouveaux quartiers où se louaient encore à bon marché de petites maisons avec de petits jardins d'un caractère très-intime. On y pouvait vivre et travailler.

C'est dans une de ces maisonnettes blanches et propres, au milieu des lilas en fleur, et derrière une grande haie d'aubépine fermée d'une barrière peinte en vert, que demeurait Thérèse. On était au mois de mai. Le temps était magnifique. Comment

Laurent se trouva, à neuf heures, derrière cette haie, dans la rue déserte et inachevée où les réverbères n'avaient pas encore été installés, et sur les talus de laquelle poussaient encore les orties et les folles herbes, c'est ce que lui-même eût été embarrassé d'expliquer.

La haie était fort épaisse, et Laurent tourna sans bruit tout autour, sans apercevoir autre chose que des feuilles légèrement dorées par une lumière qu'il supposa placée dans le jardin, sur une petite table auprès de laquelle il avait l'habitude de fumer quand il passait la soirée chez Thérèse. On fumait donc dans le jardin? ou on y prenait le thé, comme cela arrivait quelquefois? Mais Thérèse avait annoncé à Laurent qu'elle attendait toute une famille de province, et il n'entendait que le chuchotement mystérieux de deux voix, dont l'une lui paraissait être celle de Thérèse. L'autre parlait tout à fait bas : était-ce celle d'un homme?

Laurent écouta à en avoir des tintements dans les oreilles, jusqu'à ce qu'enfin il entendit ou crut entendre ces mots dits par Thérèse :

« Que m'importe tout cela? Je n'ai plus qu'un amour sur la terre, et c'est vous!

— A présent, se dit Laurent en quittant précipitamment la petite rue déserte et en revenant sur la chaussée bruyante des Champs-Élysées, me voilà



bien tranquille. Elle a un amant ! Au fait, elle n'était pas obligée de me confier cela !... Seulement elle n'était pas obligée de parler en toute occasion de manière à me faire croire qu'elle n'était et ne voulait être à personne. C'est une femme comme les autres : le besoin de mentir avant tout ! Qu'est-ce que ça me fait ? Je ne l'aurais pourtant pas cru ! Et même il faut bien que j'aie eu la tête un peu montée pour elle sans me l'avouer, puisque j'étais là aux écoutes, faisant le plus lâche des métiers, quand ce n'est pas un métier de jaloux ! Je ne peux pas m'en repentir beaucoup : cela me sauve d'une grande misère et d'une grande duperie : celle de désirer une femme qui n'a rien de plus désirable que toute autre, pas même la sincérité ! »

Laurent arrêta une voiture qui passait vide et alla à Montmorency. Il se promettait d'y passer huit jours et de ne pas remettre les pieds chez Thérèse avant quinze. Cependant il ne resta que quarante-huit heures à la campagne, et se trouva le troisième soir à la porte de Thérèse, juste en même temps que M. Richard Palmer.

« Oh ! dit l'Américain en lui tendant la main, je suis content de voir vous ! »

Laurent ne put se dispenser de tendre aussi la main, mais il ne put s'empêcher de demander à M. Palmer pourquoi il était si content de le voir.

L'étranger ne fit aucune attention au ton passablement impertinent de l'artiste.

« Je suis content parce que j'aime vous, reprit-il avec une cordialité irrésistible, et j'aime vous, parce que j'admire vous beaucoup!

— Comment! vous voilà? dit Thérèse étonnée à Laurent. Je ne comptais plus sur vous ce soir. »

Et il sembla au jeune homme qu'il y avait un accent de froideur inusité dans ces simples paroles.

« Ah! lui répondit-il tout bas, vous en eussiez pris facilement votre parti, et je crois que je viens troubler un délicieux tête-à-tête.

— C'est d'autant plus cruel à vous, reprit-elle sur le même ton enjoué, que vous sembliez vouloir me le ménager.

— Vous y comptiez, puisque vous ne l'aviez pas décommandé! Dois-je m'en aller?

— Non, restez. Je me résigne à vous supporter. »

L'Américain, après avoir salué Thérèse, avait ouvert son portefeuille et cherché une lettre qu'il était chargé de lui remettre. Thérèse parcourut cette lettre d'un air impassible, sans faire la moindre réflexion.

« Si vous voulez répondre, dit Palmer, j'ai une occasion pour La Havane.

— Merci, répondit Thérèse en ouvrant le tiroir d'un petit meuble qui était sous sa main, je ne répondrai pas. »

Laurent, qui suivait tous ses mouvements, la vit mettre cette lettre avec plusieurs autres, dont l'une, par la forme et la suscription, lui sauta pour ainsi dire aux yeux. C'était celle qu'il avait écrite à Thérèse l'avant-veille. Je ne sais pourquoi il fut choqué intérieurement de voir cette lettre en compagnie de celle que venait de remettre M. Palmer.

« Elle me laisse là, dit-il, pêle-mêle avec ses amants évincés. Je n'ai pourtant pas droit à cet honneur. Je ne lui ai jamais parlé d'amour. »

Thérèse se mit à parler du portrait de M. Palmer. Laurent se fit prier, épiant les moindres regards et les moindres inflexions de voix de ses interlocuteurs, et s'imaginant à chaque instant découvrir en eux une crainte secrète de le voir céder; mais leur insistance était de si bonne foi, qu'il s'apaisa et se reprocha ses soupçons. Si Thérèse avait des relations avec cet étranger, libre et seule comme elle vivait, ne paraissant devoir rien à personne, et ne s'occupant jamais de ce que l'on pouvait dire d'elle, avait-elle besoin du prétexte d'un portrait pour recevoir souvent et longtemps l'objet de son amour ou de sa fantaisie ?

Dès qu'il se sentit calmé, Laurent ne se sentit

plus retenu par la honte de manifester sa curiosité.

« Vous êtes donc Américaine ? dit-il à Thérèse, qui de temps en temps traduisait à M. Palmer, en anglais, les répliques qu'il n'entendait pas bien.

— Moi ? répondit Thérèse ; ne vous ai-je pas dit que j'avais l'honneur d'être votre compatriote ?

— C'est que vous parlez si bien l'anglais !

— Vous ne savez pas si je le parle bien, puisque vous ne l'entendez pas. Mais je vois ce que c'est, car je vous sais curieux. Vous vous demandez si c'est d'hier ou d'il y a longtemps que je connais Dick Palmer. Eh bien ! demandez-le à lui-même. »

Palmer n'attendit pas une question que Laurent ne se fût pas volontiers décidé à lui faire. Il répondit que ce n'était pas la première fois qu'il venait en France, et qu'il avait connu Thérèse toute jeune, chez ses parents. Il ne fut pas dit quels parents. Thérèse avait coutume de dire qu'elle n'avait jamais connu ni son père ni sa mère.

Le passé de Mlle Jacques était un mystère impénétrable pour les gens du monde qui allaient se faire peindre par elle et pour le petit nombre d'artistes qu'elle recevait en particulier. Elle était venue à Paris on ne savait d'où, on ne savait quand, on ne savait avec qui. Elle était connue depuis deux ou trois ans seulement, un portrait qu'elle avait fait

ayant été remarqué chez des gens de goût et signalé tout à coup comme une œuvre de maître. C'est ainsi que, d'une clientèle et d'une existence pauvres et obscures, elle avait passé brusquement à une réputation de premier ordre et à une existence aisée ; mais elle n'avait rien changé à ses goûts tranquilles, à son amour de l'indépendance et à l'austérité enjouée de ses manières. Elle ne posait en rien et ne parlait jamais d'elle-même que pour dire ses opinions et ses sentiments avec beaucoup de franchise et de courage. Quant aux faits de sa vie, elle avait une manière d'éluder les questions et de passer à côté qui la dispensait de répondre. Si on trouvait moyen d'insister, elle avait coutume de dire après quelques mots vagues : « Il ne s'agit pas de moi. Je n'ai rien d'intéressant à raconter, et si j'ai eu des chagrins, je ne m'en souviens plus, n'ayant plus le temps d'y penser. Je suis très-heureuse à présent, puisque j'ai du travail et que j'aime le travail pardessus tout. »

C'est par hasard et à la suite de relations d'artiste à artiste dans la même partie que Laurent avait fait connaissance avec Mlle Jacques. Lancé comme gentilhomme et comme artiste éminent dans un double monde, M. de Fauvel avait à vingt-quatre ans l'expérience des faits que l'on n'a pas toujours à quarante. Il s'en piquait et s'en affligeait tour à tour ;

mais il n'avait nullement l'expérience du cœur, qui ne s'acquiert pas dans le désordre. Grâce au scepticisme qu'il affichait, il avait donc commencé par décréter en lui-même que Thérèse devait avoir pour amants tous ceux qu'elle traitait d'amis, et il lui avait fallu les entendre peu à peu affirmer et prouver la pureté de leurs relations avec elle pour arriver à la considérer comme une personne qui pouvait avoir eu des passions, mais non des commerces de galanterie.

Dès lors il s'était senti ardemment curieux de savoir la cause de cette anomalie, une femme jeune, belle, intelligente, absolument libre et volontairement isolée. Il l'avait vue plus souvent, et peu à peu presque tous les jours, d'abord sous toute sorte de prétextes, ensuite en se donnant pour un ami sans conséquence, trop viveur pour avoir souci d'en conter à une femme sérieuse, mais trop idéaliste, en dépit de tout, pour n'avoir pas besoin d'affection et pour ne pas sentir le prix d'une amitié désintéressée.

Au fond, c'était là la vérité dans le principe; mais l'amour s'était glissé dans le cœur du jeune homme, et on a vu que Laurent se débattait contre l'invasion d'un sentiment qu'il voulait encore déguiser à Thérèse et à lui-même, d'autant plus qu'il l'éprouvait pour la première fois de sa vie.

« Mais enfin, dit-il, quand il eut promis à M. Palmer d'essayer son portrait, pourquoi diable tenez-vous tant à une chose qui ne sera peut-être pas bonne, quand vous connaissez Mlle Jacques, qui ne vous refuse certainement pas d'en faire une à coup sûr excellente ?

— Elle me refuse, répondit Palmer avec beaucoup de candeur, et je ne sais pas pourquoi. J'ai promis à ma mère, qui a la faiblesse de me croire très-beau, un portrait de maître, et elle ne le trouvera jamais ressemblant, s'il est trop réel. Voilà pourquoi je m'étais adressé à vous comme à un maître idéaliste. Si vous me refusez, j'aurai le chagrin de ne pas faire plaisir à ma mère, ou l'ennui de chercher encore.

— Ce ne sera pas long : il y a tant de gens plus capables que moi!...

— Je ne trouve pas; mais, à supposer que cela soit, il n'est pas dit qu'ils aient le temps tout de suite, et je suis pressé d'envoyer le portrait. C'est pour l'anniversaire de ma naissance, dans quatre mois, et le transport durera environ deux mois.

— C'est-à-dire, Laurent, ajouta Thérèse, qu'il vous faut faire ce portrait en six semaines tout au plus; et comme je sais le temps qu'il vous faut, vous auriez à commencer demain. Allons, c'est entendu, c'est promis, n'est-ce pas? »

M. Palmer tendit la main à Laurent en disant :

« Voilà le contrat passé. Je ne parle pas d'argent ; c'est Mlle Jacques qui fait les conditions, je ne m'en mêle pas. Quelle est votre heure demain ? »

L'heure convenue, Palmer prit son chapeau, et Laurent se crut forcé d'en faire autant par respect pour Thérèse ; mais Palmer n'y fit aucune attention, et sortit après avoir serré sans la baiser la main de Mlle Jacques.

« Dois-je le suivre ? dit Laurent.

— Ce n'est pas nécessaire, répondit-elle ; toutes les personnes que je reçois le soir me connaissent bien. Seulement vous vous en irez à dix heures aujourd'hui, car dans ces derniers temps je me suis oubliée à bavarder avec vous jusqu'à près de minuit, et comme je ne peux pas dormir passé cinq heures du matin, je me suis sentie très-fatiguée.

— Et vous ne me mettiez pas à la porte ?

— Non, je n'y pensais pas.

— Si j'étais fat, j'en serais bien fier !

— Mais vous n'êtes pas fat, Dieu merci ; vous laissez cela à ceux qui sont bêtes. Voyons, malgré ce compliment, maître Laurent, j'ai à vous gronder. On dit que vous ne travaillez pas.

— Et c'est pour me forcer à travailler que vous m'avez mis la tête de Palmer comme un pistolet sur la gorge ?



— Eh bien ! pourquoi pas ?

— Vous êtes bonne, Thérèse, je le sais ; vous voulez me faire gagner ma vie malgré moi.

— Je ne me mêle pas de vos moyens d'existence, je n'ai pas ce droit-là. Je n'ai pas le bonheur.... ou le malheur d'être votre mère ; mais je suis votre sœur.... *en Apollon*, comme dit notre classique Bernard, et il m'est impossible de ne pas m'affliger de vos accès de paresse.

— Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ? s'écria Laurent avec un mélange de plaisir et de dépit que Thérèse sentit, et qui l'engagea à répondre avec franchise.

— Écoutez, mon cher Laurent, lui dit-elle, il faut que nous nous expliquions. J'ai beaucoup d'amitié pour vous.

— J'en suis très-fier, mais si je sais pourquoi !... Je ne suis même pas bon à faire un ami, Thérèse ! Je ne crois pas plus à l'amitié qu'à l'amour entre une femme et un homme.

— Vous me l'avez déjà dit, et cela m'est fort égal ce que vous ne croyez pas. Moi, je crois à ce que je sens, et je sens pour vous de l'intérêt et de l'affection. Je suis comme cela ; je ne puis supporter auprès de moi un être quelconque sans m'attacher à lui et sans désirer qu'il soit heureux. J'ai l'habitude d'y faire mon possible sans me soucier

qu'il m'en sache gré. Or, vous n'êtes pas un être quelconque, vous êtes un homme de génie, et qui plus est, j'espère, un homme de cœur.

— Un homme de cœur, moi ! Oui, si vous l'entendez comme l'entend le monde. Je sais me battre en duel, payer mes dettes et défendre la femme à qui je donne le bras, quelle qu'elle soit ! Mais si vous me croyez le cœur tendre, aimant, naïf....

— Je sais que vous avez la prétention d'être vieux, usé et corrompu. Cela ne me fait rien du tout, vos prétentions. C'est une mode bien portée à l'heure qu'il est. Chez vous, c'est une maladie réelle ou douloureuse, mais qui passera quand vous voudrez. Vous êtes un homme de cœur, précisément parce que vous souffrez du vide de votre cœur. Une femme viendra qui le remplira, si elle s'y entend, et si vous la laissez faire. Mais ceci est en dehors de mon sujet ; c'est à l'artiste que je parle : l'homme n'est malheureux en vous que parce que l'artiste n'est pas content de lui-même.

— Eh bien ! vous vous trompez, Thérèse, répondit Laurent avec vivacité. C'est le contraire de ce que vous dites ! c'est l'homme qui souffre dans l'artiste et qui l'étouffe. Je ne sais que faire de moi, voyez-vous. L'ennui me tue. L'ennui de quoi ? allez-vous dire, l'ennui de tout ! Je ne sais pas, comme vous, être attentif et calme pendant six heures de

travail, faire un tour de jardin en jetant du pain aux moineaux, recommencer à travailler pendant quatre heures, et ensuite sourire le soir à deux ou trois importuns tels que moi, par exemple, en attendant l'heure du sommeil. Mon sommeil à moi est mauvais, mes promenades sont agitées, mon travail est fiévreux. L'invention me trouble et me fait trembler; l'exécution, toujours trop lente à mon gré, me donne d'effroyables battements de cœur, et c'est en pleurant et en me retenant de crier que j'accouche d'une idée qui m'enivre, mais dont je suis mortellement honteux et dégoûté le lendemain matin. Si je la transforme, c'est pire, elle me quitte : mieux vaut l'oublier et en attendre une autre; mais cette autre m'arrive si confuse et si énorme que mon pauvre être ne peut pas la contenir. Elle m'opresse et me torture jusqu'à ce qu'elle ait pris des proportions réalisables, et que revienne l'autre souffrance, celle de l'enfantement, une vraie souffrance physique que je ne peux pas définir. Et voilà comment ma vie se passe quand je me laisse dominer par ce géant d'artiste qui est en moi, et dont le pauvre homme qui vous parle arrache une à une, par le forceps de sa volonté, de maigres souris à demi mortes! Donc, Thérèse, il vaut bien mieux que je vive comme j'ai imaginé de vivre, que je fasse des excès de toute sorte, et que je tue ce ver rongeur

que mes pareils appellent modestement leur inspiration , et que j'appelle tout bonnement mon infirmité.

— Alors, c'est décidé, c'est arrêté, dit Thérèse en souriant ; vous travaillez au suicide de votre intelligence ? Eh bien ! je n'en crois pas un mot. Si on vous proposait d'être demain le prince D... ou le comte de S... avec les millions de l'un et les beaux chevaux de l'autre , vous diriez, en parlant de votre pauvre palette si méprisée : *Rendez-moi ma mie !*

— Ma palette méprisée, vous ne me comprenez pas, Thérèse ! C'est un instrument de gloire, je le sais bien , et ce que l'on appelle la gloire , c'est une estime accordée au talent, plus pure et plus exquise que celle que l'on accorde au titre et à la fortune. Donc c'est un très-grand avantage et un très-grand plaisir pour moi de me dire : Je ne suis qu'un petit gentilhomme sans avoir, et mes pareils qui ne veulent pas déroger mènent une vie de garde forestier, et ont pour bonnes fortunes des ramasseuses de bois mort qu'ils payent en fagots. Moi, j'ai dérogé, j'ai pris un état, et il se trouve qu'à vingt-quatre ans, quand je passe sur un petit cheval de manège au milieu des premiers riches et des premiers beaux de Paris, montés sur des chevaux de dix mille francs, s'il y a , parmi les badauds assis aux Champs-Élysées,

un homme de goût ou une femme d'esprit, c'est moi qui suis regardé et nommé, et non pas les autres. Vous riez? vous trouvez que je suis très-vain?

— Non, mais très-enfant, Dieu merci! Vous ne vous tuerez pas.

— Mais je ne veux pas du tout me tuer, moi! Je m'aime autant qu'un autre, je m'aime de tout mon cœur, je vous jure! Mais je dis que ma palette, instrument de ma gloire, est l'instrument de mon supplice, puisque je ne sais pas travailler sans souffrir. Alors je cherche dans le désordre, non pas la mort de mon corps ou de mon esprit, mais l'usure et l'apaisement de mes nerfs. Voilà tout, Thérèse. Qu'y a-t-il donc là qui ne soit raisonnable? Je ne travaille un peu proprement que quand je tombe de fatigue.

— C'est vrai, dit Thérèse, je l'ai remarqué, et je m'en étonne comme d'une anomalie; mais je crains bien que cette manière de produire ne vous tue, et je ne peux pas me figurer qu'il en puisse arriver autrement. Attendez, répondez à une question : Avez-vous commencé la vie par le travail et l'abstinence, et avez-vous senti alors la nécessité de vous étourdir pour vous reposer?

— Non, c'est le contraire. Je suis sorti du collège, aimant la peinture, mais ne croyant pas être jamais forcé de peindre. Je me croyais riche. Mon

père est mort ne laissant rien qu'une trentaine de mille francs, que je me suis dépêché de dévorer, afin d'avoir au moins dans ma vie une année de bien-être. Quand je me suis vu à sec, j'ai pris le pinceau, j'ai été éreinté et porté aux nues, ce qui, de nos jours, constitue le plus grand succès possible, et à présent je me donne, pendant quelques mois ou quelques semaines, du luxe et du plaisir tant que l'argent dure. Quand il n'y a plus rien, c'est pour le mieux, puisque je suis également au bout de mes forces et de mes désirs. Alors je reprends le travail avec rage, douleur et transport, et le travail accompli, le loisir et la prodigalité recommencent.

— Il y a longtemps que vous menez cette vie-là ?

— Il ne peut pas y avoir longtemps à mon âge !

Il y a trois ans.

— Eh ! c'est beaucoup pour votre âge justement ! Et puis vous avez mal commencé : vous avez mis le feu à vos esprits vitaux avant qu'ils eussent pris leur essor ; vous avez bu du vinaigre pour vous empêcher de grandir. Votre tête a grossi quand même, et le génie s'y est développé malgré tout ; mais peut-être bien votre cœur s'est-il atrophié, peut-être ne serez-vous jamais ni un homme ni un artiste complet. »

Ces paroles de Thérèse, dites avec une tristesse

tranquille, irritèrent Laurent. « Ainsi reprit-il en se levant, vous me méprisez?

— Non, répondit-elle en lui tendant la main, je vous plains! »

Et Laurent vit deux grosses larmes couler lentement sur les joues de Thérèse.

Ces larmes amenèrent en lui une réaction violente: un déluge de pleurs inonda son visage, et, se jetant aux genoux de Thérèse, non pas comme un amant qui se déclare, mais comme un enfant qui se confesse : « Ah! ma pauvre chère amie! s'écria-t-il en lui prenant les mains, vous avez raison de me plaindre, car j'en ai besoin! Je suis malheureux, voyez-vous, si malheureux que j'ai honte de le dire! Ce je ne sais quoi que j'ai dans la poitrine à la place du cœur crie sans cesse après je ne sais quoi, et moi, je ne sais que lui donner pour l'apaiser. J'aime Dieu, et je ne crois pas en lui. J'aime toutes les femmes, et je les méprise toutes! Je peux vous dire cela, à vous qui êtes mon camarade et mon ami! Je me surprends parfois prêt à idolâtrer une courtisane, tandis qu'auprès d'un ange je serais peut-être plus froid qu'un marbre. Tout est dérangé dans mes notions, tout est peut-être dévié dans mes instincts. Si je vous disais que je ne trouve déjà plus d'idées riantes dans le vin! Oui, j'ai l'ivresse triste, à ce qu'il paraît, et on m'a dit qu'avant-hier,

dans cette débauche à Montmorency, j'avais déclamé des choses tragiques avec une emphase aussi effrayante que ridicule. Que voulez-vous donc que je devienne, Thérèse, si vous n'avez pas pitié de moi ?

— Certes j'ai pitié, mon pauvre enfant, dit Thérèse en lui essuyant les yeux avec son mouchoir ; mais à quoi cela peut-il vous servir ?

— Si vous m'aimiez, Thérèse ! Ne me retirez pas vos mains ! Est-ce que vous ne m'avez pas permis d'être pour vous une espèce d'ami ?

— Je vous ai dit que je vous aimais, vous m'avez répondu que vous ne pouviez croire à l'amitié d'une femme.

— Je croirais peut-être à la vôtre ; vous devez avoir le cœur d'un homme, puisque vous en avez la force et le talent. Rendez-la-moi.

— Je ne vous l'ai pas ôtée, et je veux bien essayer d'être un homme pour vous, répondit-elle ; mais je ne saurai pas trop m'y prendre. L'amitié d'un homme doit avoir plus de rudesse et d'autorité que je ne me crois capable d'en avoir. Malgré moi, je vous plaindrai plus que je ne vous gronderai, et vous voyez déjà ! Je m'étais promis de vous humilier aujourd'hui, de vous mettre en colère contre moi et contre vous-même ; au lieu de cela, me voilà pleurant avec vous, ce qui n'avance à rien.



— Si fait, si fait, s'écria Laurent. Ces larmes sont bonnes, elles ont arrosé la place desséchée, peut-être que mon cœur y repoussera ! Ah ! Thérèse, vous m'avez déjà dit une fois que je me vantais devant vous de ce dont je devrais rougir, que j'étais un mur de prison. Vous n'avez oublié qu'une chose, c'est qu'il y a derrière ce mur un prisonnier ! Si je pouvais ouvrir la porte, vous le verriez bien ; mais la porte est close, le mur est d'airain, et ma volonté, ma foi, mon expansion, ma parole même, ne peuvent le traverser. Faudra-t-il donc que je vive et meure ainsi ? De quoi me servira, je vous le demande, d'avoir barbouillé de peintures fantasques les murs de mon cachot, si le mot *aimer* ne se trouve écrit nulle part ?

— Si je vous comprends bien, dit Thérèse rêveuse, vous pensez que votre œuvre a besoin d'être échauffée par le sentiment.

— Ne le pensez-vous pas aussi ? N'est-ce pas là ce que me disent tous vos reproches ?

— Pas précisément. Il n'y a que trop de feu dans votre exécution, la critique vous le reproche. Moi, j'ai toujours traité avec respect cette exubérance de jeunesse qui fait les grands artistes, et dont les beautés empêchent quiconque a de l'enthousiasme d'éplucher les défauts. Loin de trouver votre travail froid et emphatique, je le sens brûlant et passionné ;

mais je cherchais où était en vous le siège de cette passion : je le vois maintenant, il est dans le désir de l'âme. Oui, certainement, ajouta-t-elle, toujours rêveuse, comme si elle cherchait à percer les voiles de sa propre pensée, le désir peut être une passion.

— Eh bien ! à quoi songez-vous ? dit Laurent en suivant son regard absorbé.

— Je me demande si je dois faire la guerre à cette puissance qui est en vous, et si, en vous persuadant d'être heureux et calme, on ne vous ôterait pas le feu sacré. Pourtant... je m'imagine que l'aspiration ne peut pas être pour l'esprit une situation durable et que quand elle s'est vivement exprimée pendant sa période de fièvre, elle doit, ou tomber d'elle-même, ou nous briser. Qu'en dites-vous ? Chaque âge n'a-t-il pas sa force et sa manifestation particulières ? Ce que l'on appelle les diverses *manières* des maitres, n'est-ce pas l'expression des successives transformations de leur être ? A trente ans, vous sera-t-il possible d'avoir aspiré à tout sans rien êtreindre ? Ne vous sera-t-il pas imposé d'avoir une certitude sur un point quelconque ? Vous êtes dans l'âge de la fantaisie ; mais bientôt viendra celui de la lumière. Ne voulez-vous pas faire de progrès ?

— Dépend-il de moi d'en faire ?

— Oui, si vous ne travaillez pas à déranger l'équilibre de vos facultés. Vous ne me persuaderez pas

que l'épuisement soit le remède de la fièvre : il n'en est que le résultat fatal.

— Alors quel fébrifuge me proposez-vous ?

— Je ne sais : le mariage, peut-être.

— Horreur ! » s'écria Laurent en éclatant de rire.

Et il ajouta, en riant toujours, et sans trop savoir pourquoi lui venait ce correctif :

« A moins que ce ne soit avec vous, Thérèse. Eh ! c'est une idée, cela !

— Charmante, répondit-elle, mais tout à fait impossible. »

La réponse de Thérèse frappa Laurent par sa tranquillité sans appel, et ce qu'il venait de dire par manière de saillie lui parut tout à coup un rêve enterré, comme s'il eût pris place dans son esprit. Ce puissant et malheureux esprit était ainsi fait que, pour désirer quelque chose, il lui suffisait du mot *impossible*, et c'est justement ce mot-là que Thérèse venait de dire.

Aussitôt ses vellétés d'amour pour elle lui revinrent, et en même temps ses soupçons, sa jalousie et sa colère. Jusque-là, ce charme d'amitié l'avait bercé et comme enivré ; il devint tout à coup amer et glacé.

« Ah ! oui, au fait, dit-il en prenant son chapeau pour s'en aller, voilà le mot de ma vie qui revient à propos de tout, au bout d'une plaisanterie comme

au bout de toutes choses sérieuses : *impossible !* Vous ne connaissez pas cet ennemi-là, Thérèse, vous aimez tout tranquillement. Vous avez un *amant* ou un *ami* qui n'est pas jaloux, parce qu'il vous connaît froide ou raisonnable ! Ça me fait penser que l'heure s'avance, et que *vos trente-sept cousins* sont peut-être là, dehors, qui attendent ma sortie.

— Qu'est-ce que vous dites donc ? lui demanda Thérèse stupéfaite ; quelles idées vous viennent ? Avez-vous des accès de folie ?

— Quelquefois, répondit-il en s'en allant. Il faut me les pardonner. »





## II

Le lendemain, Thérèse reçut de Laurent la lettre suivante :

« Ma bonne et chère amie, comment vous ai-je quittée hier ? Si je vous ai dit quelque énormité, oubliez-la, je n'en ai pas eu conscience. J'ai eu un éblouissement qui ne s'est pas dissipé dehors, car je me suis trouvé à ma porte, en voiture, sans pouvoir me rappeler comment j'y étais monté.

« Cela m'arrive bien souvent, mon amie, que ma bouche dise une parole quand mon cerveau en dit une autre. Plaignez-moi, et pardonnez-moi. Je suis malade, et vous aviez raison, la vie que je mène est détestable.

« De quel droit vous ferais-je des questions ? Rendez-moi cette justice que, depuis trois mois que vous me recevez intimement, c'est la première que

je vous adresse.... Que m'importe que vous soyez fiancée, mariée ou veuve?... Vous voulez que personne ne le sache, ai-je cherché à le savoir ? Vous ai-je demandé.... Ah ! tenez, Thérèse, il y a encore ce matin du désordre dans ma tête, et pourtant je sens que je mens, et je ne veux pas mentir avec vous. J'ai eu vendredi soir mon premier accès de curiosité à votre égard, celui d'hier était déjà le second ; mais ce sera le dernier, je vous jure, et, pour qu'il n'en soit plus jamais question, je veux me confesser de tout. J'ai donc été l'autre jour à votre porte, c'est-à-dire à la grille de votre jardin. J'ai regardé, je n'ai rien vu ; j'ai écouté, j'ai entendu ! Eh bien ! que vous importe ? je ne sais pas son nom, je n'ai pas vu sa figure ; mais je sais que vous êtes ma sœur, ma confidente, ma consolation, mon soutien. Je sais qu'hier je pleurais à vos pieds, et que vous avez essuyé mes yeux avec votre mouchoir, en disant : « Que faire, que faire, mon pauvre enfant ? » Je sais que sage, laborieuse, tranquille, respectée, puisque vous êtes libre, aimée, puisque vous êtes heureuse, vous trouvez le temps et la charité de me plaindre, de savoir que j'existe, et de vouloir me faire mieux exister. Bonne Thérèse, qui ne vous bénirait serait un ingrat, et, tout misérable que je suis, je ne connais pas l'ingratitude. Quand voulez-vous me recevoir, Thérèse ? Il

me semble que je vous ai offensée. Il ne me manquerait plus que cela ! Irai-je ce soir chez vous ? Si vous dites non, oh ! ma foi, j'irai au diable ! »

Laurent reçut, par le retour de son domestique, la réponse de Thérèse. Elle était courte : *Venez ce soir*. Laurent n'était ni roué ni fat, bien qu'il méditât ou fût tenté souvent d'être l'un et l'autre. C'était, on l'a vu, un être plein de contrastes, et que nous décrivons sans l'expliquer ; ce ne serait pas possible, certains caractères échappent à l'analyse logique.

La réponse de Thérèse le fit trembler comme un enfant. Jamais elle ne lui avait écrit sur ce ton. Était-ce son congé motivé qu'elle lui ordonnait de venir chercher ? était-ce à un rendez-vous d'amour qu'elle l'appelait ? Ces trois mots secs ou brûlants avaient-ils été dictés par l'indignation ou par le délire ?

M. Palmer arriva, et Laurent dut, tout agité et tout préoccupé, commencer son portrait. Il s'était promis de l'interroger avec une habileté consommée, et de lui arracher tous les secrets de Thérèse. Il ne trouva pas un mot pour entrer en matière, et comme l'Américain posait en conscience, immobile et muet comme une statue, la séance se passa presque sans desserrer les lèvres de part ni d'autre.



Laurent put donc se calmer assez pour étudier la physionomie placide et pure de cet étranger. Il était d'une beauté accomplie, ce qui, au premier abord lui donnait l'air inanimé propre aux figures régulières. En l'examinant mieux, on découvrait de la finesse dans son sourire et du feu dans son regard. En même temps que Laurent faisait ces observations, il étudiait l'âge de son modèle.

« Je vous demande pardon, lui dit-il tout à coup, mais je voudrais et je dois savoir si vous êtes un jeune homme un peu fatigué ou un homme mûr extraordinairement conservé. J'ai beau vous regarder, je ne comprends pas bien ce que je vois.

— J'ai quarante ans, répondit simplement M. Palmer.

— Salut! reprit Laurent, vous avez donc une fière santé?

— Excellente! dit Palmer, » et il reprit sa pose aisée et son tranquille sourire.

« C'est la figure d'un amant heureux, se disait l'artiste, ou celle d'un homme qui n'a jamais aimé que le *roastbeef*. »

Il ne put résister au désir de lui dire encore :

« Alors vous avez connu Mlle Jacques toute jeune ?

— Elle avait quinze ans quand je l'ai vue pour la première fois. »

Laurent ne se sentit pas le courage de demander

en quelle année. Il lui semblait qu'en parlant de Thérèse, le rouge lui montait au visage. Que lui importait au fond l'âge de Thérèse? C'est son histoire qu'il aurait voulu apprendre. Thérèse ne paraissait pas avoir trente ans. Palmer pouvait n'avoir été pour elle autrefois qu'un ami. Et puis il avait la voix forte et la prononciation vibrante. Si c'eût été à lui que Thérèse se fût adressée en disant : *Je n'aime plus que vous*, il aurait fait une réponse quelconque que Laurent eût entendue.

Enfin le soir arriva, et l'artiste, qui n'avait pas coutume d'être exact, arriva avant l'heure où Thérèse le recevait habituellement. Il la trouva dans son jardin, inoccupée contre sa coutume, et marchant avec agitation. Dès qu'elle le vit, elle alla à sa rencontre, et lui prenant la main avec plus d'autorité que d'affection :

« Si vous êtes un homme d'honneur, lui dit-elle, vous allez me dire tout ce que vous avez entendu à travers ce buisson. Voyons, parlez; j'écoute. »

Elle s'assit sur un banc, et Laurent, irrité de cet accueil inusité, essaya de l'inquiéter en lui faisant des réponses évasives; mais elle le domina par une attitude de mécontentement et une expression de visage qu'il ne lui connaissait pas. La crainte de se brouiller avec elle sans retour lui fit dire tout simplement la vérité.

« Ainsi, reprit-elle, voilà tout ce que vous avez entendu ? Je disais à une personne que vous n'avez pas même pu apercevoir : « Vous êtes maintenant mon seul amour sur la terre ? »

— J'ai donc rêvé cela, Thérèse ? Je suis prêt à le croire, si vous me l'ordonnez.

— Non, vous n'avez pas rêvé. J'ai pu, j'ai dû dire cela. Et que m'a-t-on répondu ?

— Rien que j'aie entendu, dit Laurent, sur qui la réponse de Thérèse fit l'effet d'une douche froide, pas même le son de sa voix. Êtes-vous rassurée ?

— Non ! je vous interroge encore. A qui supposez-vous que je parlais ainsi ?

— Je ne suppose rien. Je ne sache que M. Palmer avec qui vos relations ne me soient pas connues.

— Ah ! s'écria Thérèse d'un air de satisfaction étrange, vous pensez que c'était M. Palmer ?

— Pourquoi ne serait-ce pas lui ? Est-ce une injure à vous faire que de supposer une ancienne liaison tout à coup renouée ? Je sais que vos rapports avec tous ceux que je vois chez vous depuis trois mois sont aussi désintéressés de leur part, et aussi indifférents de la vôtre, que ceux que j'ai moi-même avec vous. M. Palmer est très-beau, et ses manières sont d'un galant homme. Il m'est très-sympathique. Je n'ai ni le droit ni la présomption de vous demander compte de vos sentiments parti-

culiers. Seulement... vous allez dire que je vous ai espionnée....

— Oui, au fait, dit Thérèse, qui ne parut pas songer à nier la moindre chose, pourquoi m'espionniez-vous? Cela me paraît mal, bien que je n'y comprenne rien. Expliquez-moi cette fantaisie.

— Thérèse ! répondit vivement le jeune homme, résolu à se débarrasser d'un reste de souffrance, dites-moi que vous avez un amant, et que cet amant est Palmer, et je vous aimerai véritablement, je vous parlerai avec une ingénuité complète. Je vous demanderai pardon d'un accès de folie, et vous n'aurez jamais un reproche à me faire. Voyons, voulez-vous que je sois votre ami? Malgré mes forfanteries, je sens que j'ai besoin de l'être et que j'en suis capable. Soyez franche avec moi, voilà tout ce que je vous demande!

— Mon cher enfant, répondit Thérèse, vous me parlez comme à une coquette qui essayerait de vous retenir près d'elle, et qui aurait une faute à confesser. Je ne peux pas accepter cette situation; elle ne me convient nullement. M. Palmer n'est et ne sera jamais pour moi qu'un ami fort estimable, avec qui je ne vais même pas jusqu'à l'intimité, et que j'avais depuis longtemps perdu de vue. Voilà ce que je dois vous dire, mais rien au delà. Mes secrets, si j'en ai, n'ont pas besoin d'épanchement, et je vous prie de

ne pas vous y intéresser plus que je ne souhaite. Ce n'est donc pas à vous de m'interroger, c'est à vous de me répondre. Que faisiez-vous ici, il y a quatre jours ? Pourquoi m'espionniez-vous ? Quel est l'accès de folie que je dois savoir et juger ?

— Le ton dont vous me parlez n'est pas encourageant. Pourquoi me confesserai-je du moment que vous ne daignez pas me traiter en bon camarade et avoir confiance en moi ?

— Ne vous confessez donc pas, reprit Thérèse en se levant. Cela me prouvera que vous ne méritiez pas l'estime que je vous ai témoignée, et qu'en cherchant à savoir mes secrets, vous ne me la rendiez pas du tout.

— Ainsi, reprit Laurent, vous me chassez, et c'est fini entre nous ?

— C'est fini et adieu, » répondit Thérèse d'un ton sévère.

Laurent sortit, en proie à une colère qui ne lui permit pas de dire un mot ; mais il n'eut pas fait trente pas dehors qu'il revint, disant à Catherine qu'il avait oublié une commission dont on l'avait chargé pour sa maîtresse. Il trouva Thérèse assise dans son petit salon : la porte sur le jardin était restée ouverte, il semblait que Thérèse, affligée et abattue, fût demeurée plongée dans ses réflexions. Son accueil fut glacé.

« Vous voilà revenu ? dit-elle : qu'est-ce que vous avez oublié ?

— J'ai oublié de vous dire la vérité.

— Je ne veux plus l'entendre.

— Et pourtant vous me la demandiez !

— Je croyais que vous pourriez la dire spontanément.

— Je le pouvais, je le devais ; j'ai eu tort de ne pas le faire. Voyons, Thérèse, croyez-vous donc qu'il soit possible à un homme de mon âge de vous voir sans être amoureux de vous ?

— Amoureux ? dit Thérèse en fronçant le sourcil. En me disant que vous ne pouviez l'être d'aucune femme, vous vous êtes donc moqué de moi ?

— Non, certes, j'ai dit ce que je pensais.

— Alors vous vous étiez trompé, et vous voilà amoureux, c'est bien sûr ?

— Oh ! ne vous fâchez pas, mon Dieu ! ce n'est pas si sûr que cela. Il m'a passé des idées d'amour par la tête, par les sens, si vous voulez. Avez-vous si peu d'expérience que vous ayez jugé la chose impossible ?

— J'ai l'âge de l'expérience, répondit Thérèse ; mais j'ai longtemps vécu seule. Je n'ai pas l'expérience de certaines situations. Cela vous étonne ? C'est pourtant comme cela. J'ai beaucoup de simplicité, quoique j'aie été trompée.... comme tout le

monde ! Vous m'avez dit cent fois que vous me respectiez trop pour voir en moi une femme, par la raison que vous n'aimiez les femmes qu'avec beaucoup de grossièreté. Je me suis donc crue à l'abri de l'outrage de vos désirs, et, de tout ce que j'estimais en vous, votre sincérité sur ce point est ce que j'estimais le plus. Je m'attachais à votre destinée avec d'autant plus d'abandon que nous nous étions dit en riant, souvenez-vous, mais sérieusement au fond : Entre deux êtres dont l'un est idéaliste, et l'autre matérialiste, il y a la mer Baltique.

— Je l'ai dit de bonne foi, et je me suis mis avec confiance à marcher le long de mon rivage, sans avoir l'idée de traverser ; mais il s'est trouvé que, de mon côté, la glace ne portait pas. Est-ce ma faute si j'ai vingt-quatre ans et si vous êtes belle ?

— Est-ce que je suis encore belle ? j'espérais que non !

— Je n'en sais rien, je ne trouvais pas d'abord, et puis un beau jour vous m'êtes apparue comme cela. Quant à vous, c'est sans le vouloir, je le sais bien ; mais c'est sans le vouloir aussi que j'ai ressenti cette séduction, tellement sans le vouloir que je m'en suis défendu et distrait. J'ai rendu à Satan ce qui appartient à Satan, c'est-à-dire ma pauvre âme, et je n'ai apporté ici à César que ce qui revient à César, mon respect et mon silence. Voilà huit ou

dix jours pourtant que cette mauvaise émotion me revient en rêve. Elle se dissipe dès que je suis auprès de vous. Ma parole d'honneur, Thérèse, quand je vous vois, quand vous me parlez, je suis calme. Je ne me souviens plus d'avoir crié après vous dans un moment de démente auquel je ne comprends rien moi-même. Quand je parle de vous, je dis que vous n'êtes pas jeune, ou que je n'aime pas la couleur de vos cheveux. Je proclame que vous êtes ma grande camarade, c'est-à-dire mon frère, et je me sens loyal en le disant. Et puis il passe je ne sais quelles bouffées de printemps dans l'hiver de mon imbécile de cœur, et je me figure que c'est vous qui me les soufflez. C'est vous en effet, Thérèse, avec votre culte pour ce que vous appelez le véritable amour ! cela donne à penser, malgré qu'on en ait !

— Je crois que vous vous trompez, je ne parle jamais d'amour.

— Oui, je le sais. Vous avez à cet égard un parti pris. Vous avez lu quelque part que parler d'amour, c'est déjà en donner ou en prendre ; mais votre silence a une grande éloquence, vos réticences donnent la fièvre, et votre excessive prudence a un attrait diabolique !

— En ce cas, ne nous voyons plus, dit Thérèse.

— Pourquoi ? qu'est-ce que cela vous fait que j'aie eu quelques nuits sans sommeil, puisqu'il ne tient



qu'à vous de me rendre aussi tranquille que je l'étais auparavant ?

— Que faut-il faire pour cela ?

— Ce que je vous demandais : me dire que vous êtes à quelqu'un. Je me le tiendrai pour dit, et, comme je suis très-fier, je serai guéri comme par la baguette d'une fée.

— Et si je vous dis que je ne suis à personne parce que je ne veux plus aimer personne, cela ne suffira pas ?

— Non, j'aurai la fatuité de croire que vous pouvez changer d'avis. »

Thérèse ne put s'empêcher de rire de la bonne grâce avec laquelle Laurent s'exécutait :

« Eh bien ! lui dit-elle, soyez guéri, et rendez-moi une amitié dont j'étais fière, au lieu d'un amour dont j'aurais à rougir. J'aime quelqu'un.

— Ce n'est pas assez, Thérèse : il faut me dire que vous lui appartenez !

— Autrement vous croirez que ce quelqu'un c'est vous, n'est-ce pas ? Eh bien ! soit, j'ai un amant. Êtes-vous satisfait ?

— Parfaitement. Et vous voyez, je vous baise la main pour vous remercier de votre franchise. Soyez tout à fait bonne, dites-moi que c'est Palmer !

— Cela m'est impossible, je mentirais.

— Alors.... je m'y perds !

— Ce n'est personne que vous connaissez, c'est une personne absente....

— Qui vient cependant quelquefois?

— Apparemment, puisque vous avez surpris un épanchement....

— Merci, merci, Thérèse! Me voilà tout à fait sur mes pieds, je sais qui vous êtes et qui je suis, et s'il faut tout dire, je crois que je vous aime mieux ainsi, vous êtes une femme et non plus un sphinx. Ah! que ne parliez-vous plus tôt?

— Cette passion vous a donc déjà bien ravagé? dit Thérèse railleuse.

— Eh! mais, peut-être! Dans dix ans, je vous dirai cela, Thérèse, et nous en rirons ensemble.

— Voilà qui est convenu, bonsoir. »

Laurent alla se coucher fort tranquille et tout à fait désabusé. Il avait réellement souffert pour Thérèse. Il l'avait désirée avec passion sans oser le lui faire pressentir. Ce n'était certes pas une bonne passion que celle-là. Il s'y était mêlé autant de vanité que de curiosité. Cette femme dont tous ses amis disaient : « Qui aime-t-elle? je voudrais bien que ce fût moi, mais ce n'est personne, » lui était apparue comme un idéal à saisir. Son imagination s'était enflammée, son orgueil avait saigné de la crainte, de la presque certitude d'échouer.

Mais ce jeune homme n'était pas voué exclusive-

ment à l'orgueil. Il avait la notion brillante et souveraine, par moments, du bien, du bon et du vrai. C'était un ange, sinon déchu comme tant d'autres, du moins fourvoyé et malade. Le besoin d'aimer lui dévorait le cœur, et cent fois par jour il se demandait avec effroi s'il n'avait pas déjà trop abusé de la vie, et s'il lui restait la force d'être heureux.

Il s'éveilla calme et triste. Il regrettait déjà sa chimère, son beau sphinx, qui lisait en lui avec une attention complaisante, qui l'admirait, le grondait, l'encourageait et le plaignait tour à tour, sans jamais rien révéler de sa propre destinée, mais en laissant pressentir des trésors d'affection, de dévouement, peut-être de voluptés ! Du moins c'est ainsi qu'il plaisait à Laurent d'interpréter le silence de Thérèse sur son propre compte, et un certain sourire, mystérieux comme celui de la Joconde, qu'elle avait sur les lèvres et au coin de l'œil, lorsqu'il blasphémait devant elle. Dans ces moments-là, elle avait l'air de se dire : « Je pourrais bien décrire le paradis en regard de ce mauvais enfer ; mais ce pauvre fou ne me comprendrait pas. »

Une fois le mystère de son cœur dévoilé, Thérèse perdit tout d'abord son prestige aux yeux de Laurent. Ce n'était plus qu'une femme pareille aux autres. Il était même tenté de la rabaisser dans sa propre estime, et, bien qu'elle ne se fût jamais

lâissé interroger, de l'accuser d'hypocrisie et de pruderie. Mais, du moment qu'elle était à quelqu'un, il ne regrettait plus de l'avoir respectée, et il ne désirait plus rien d'elle, pas même son amitié, qu'il n'était pas embarrassé, pensait-il, de trouver ailleurs.

Cette situation dura deux ou trois jours, pendant lesquels Laurent prépara plusieurs prétextes pour s'excuser, si par hasard Thérèse lui demandait compte de ce temps passé sans venir chez elle. Le quatrième jour, Laurent se sentit en proie à un *spleen* indicible. Les filles de joie et les femmes galantes lui donnaient des nausées; il ne retrouvait dans aucun de ses amis la bonté patiente et délicate de Thérèse pour remarquer son ennui, pour tâcher de l'en distraire, pour en chercher avec lui la cause et le remède, en un mot pour s'occuper de lui. Elle seule savait ce qu'il fallait lui dire, et paraissait comprendre que la destinée d'un artiste tel que lui n'était pas un fait de peu d'importance, et sur lequel un esprit élevé eût le droit de prononcer que, s'il était malheureux, c'était tant pis pour lui.

Il courut chez elle avec tant de hâte qu'il oublia ce qu'il voulait lui dire pour s'excuser; mais Thérèse ne montra ni mécontentement ni surprise de son oubli, et le dispensa de mentir en ne lui faisant aucune question. Il en fut piqué, et s'aperçut qu'il

était plus jaloux d'elle qu'auparavant. — Elle aura vu son amant, pensa-t-il, elle m'aura oublié. — Cependant il ne fit rien paraître de son dépit, et veilla désormais sur lui-même avec un si grand soin que Thérèse y fut trompée.

Plusieurs semaines s'écoulèrent pour lui dans une alternative de rage, de froideur et de tendresse. Rien au monde ne lui était si nécessaire et si bienfaisant que l'amitié de cette femme, rien ne lui était si amer et si blessant que de ne pouvoir prétendre à son amour. L'aveu qu'il avait exigé, loin de le guérir comme il s'en était flatté, avait irrité sa souffrance. C'était de la jalousie qu'il ne pouvait plus se dissimuler, puisqu'elle avait une cause avouée et certaine. Comment avait-il donc pu s'imaginer qu'aussitôt cette cause connue, il dédaignerait de vouloir lutter pour la détruire ?

Et cependant il ne faisait aucun effort pour supplanter l'invisible et heureux rival. Sa fierté, excessive auprès de Thérèse, ne le lui permettait pas. Seul, il le haïssait et le dénigrait en lui-même, attribuant tous les ridicules à ce fantôme, l'insultant et le provoquant dix fois par jour.

Et puis il se dégoûtait de souffrir, retournait à la débauche, s'oubliait lui-même un instant et retombait aussitôt dans de profondes tristesses, allait passer deux heures chez Thérèse, heureux de la voir,

de respirer l'air qu'elle respirait et de la contredire pour avoir le plaisir d'entendre sa voix grondeuse et caressante.

Enfin il la détestait pour ne pas deviner ses tourments ; il la méprisait pour rester fidèle à cet amant qui ne pouvait être qu'un homme médiocre, puisqu'elle n'éprouvait pas le besoin d'en parler ; il la quittait en se jurant de rester longtemps sans la voir, et il y fût retourné une heure après s'il eût espéré être reçu.

Thérèse, qui un instant s'était aperçue de son amour, ne s'en doutait plus, tant il jouait bien son rôle. Elle aimait sincèrement ce malheureux enfant. Artiste enthousiaste sous son air calme et réfléchi, elle avait voué une sorte de culte, disait-elle, *à ce qu'il eût pu être*, et il lui en restait une pitié pleine de gâteries où se mêlait encore un vrai respect pour le génie souffrant et fourvoyé. Si elle eût été bien certaine de ne pouvoir éveiller en lui aucun mauvais désir, elle l'eût caressé comme un fils, et il y avait des moments où elle se reprenait parce qu'il lui venait sur les lèvres de le tutoyer.

Y avait-il de l'amour dans ce sentiment maternel ? Il y en avait certainement à l'insu de Thérèse ; mais une femme vraiment chaste, et qui a vécu plus longtemps de travail que de passion, peut garder longtemps vis-à-vis d'elle-même le secret d'un

amour dont elle a résolu de se défendre. Thérèse croyait être certaine de ne jamais songer à sa propre satisfaction dans cet attachement dont elle faisait tous les frais ; du moment que Laurent trouvait du calme et du bien-être auprès d'elle, elle en trouvait elle-même à lui en donner. Elle savait bien qu'il était incapable d'aimer comme elle l'entendait ; aussi avait-elle été blessée et effrayée du moment de fantaisie qu'il avait avoué. Cette crise passée, elle s'applaudissait d'avoir trouvé dans un mensonge innocent le moyen d'en prévenir le retour, et comme en toute occasion, dès qu'il se sentait ému, Laurent se hâtait de proclamer l'infranchissable barrière de glaces de la *mer Baltique*, elle n'avait plus peur et s'habituaît à vivre sans brûlure au milieu du feu.

Toutes ces souffrances et tous ces dangers des deux amis étaient cachés et comme couvés sous une habitude de gaieté railleuse, qui est comme la manière d'être, comme le cachet indélébile des artistes français. C'est une seconde nature que les étrangers du Nord nous reprochent beaucoup, et pour laquelle les graves Anglais surtout nous dédaignent passablement. C'est elle pourtant qui fait le charme des liaisons délicates, et qui nous préserve souvent de beaucoup de folies ou de sottises. Chercher le côté ridicule des choses, c'est en découvrir le côté

faible et illogique. Se moquer des périls où l'âme se trouve engagée, c'est s'exercer à les braver, comme nos soldats qui vont au feu en riant et en chantant. Persifler un ami, c'est souvent le sauver d'une mollesse de l'âme dans laquelle notre pitié l'eût engagé à se complaire. Enfin se persifler soi-même, c'est se préserver de la sotte ivresse de l'amour-propre exagéré. J'ai remarqué que les gens qui ne plaisaient jamais étaient doués d'une vanité puérile et insupportable.

La gaieté de Laurent était éblouissante de couleur et d'esprit, comme son talent, et d'autant plus naturelle qu'elle était originale. Thérèse avait moins d'esprit que lui, en ce sens qu'elle était naturellement rêveuse et paresseuse à causer ; mais elle avait précisément besoin de l'enjouement des autres : alors le sien se mettait peu à peu de la partie, et sa gaieté sans éclat n'était pas sans charme.

Il résultait donc de cette habitude de bonne humeur où l'on se maintenait, que l'amour, chapitre sur lequel Thérèse ne plaisantait jamais et n'aimait pas que l'on plaisantât devant elle, ne trouvait pas un mot à glisser, pas une note à faire entendre.

Un beau matin, le portrait de M. Palmer se trouva terminé, et Thérèse remit à Laurent, de la part de son ami, une jolie somme que le jeune homme lui



promit de mettre en réserve pour le cas de maladie ou de dépense obligatoire imprévue.

Laurent s'était lié avec Palmer en faisant son portrait. Il l'avait trouvé ce qu'il était : droit, juste, généreux, intelligent et instruit. Palmer était un riche bourgeois dont la fortune patrimoniale provenait du commerce. Il avait fait le trafic lui-même et les voyages au long cours dans sa jeunesse. A trente ans, il avait eu le grand sens de se trouver assez riche et de vouloir vivre pour lui-même. Il ne voyageait donc plus que pour son plaisir, et après avoir vu, disait-il, beaucoup de choses curieuses et de pays extraordinaires, il se plaisait à la vue des belles choses et à l'étude des pays véritablement intéressants par leur civilisation.

Sans être très-éclairé dans les arts, il y portait un sentiment assez sûr, et en toutes choses il avait des notions saines comme ses instincts. Son langage en français se ressentait de sa timidité, au point d'être presque inintelligible et risiblement incorrect au début d'un dialogue; mais lorsqu'il se sentait à l'aise, on reconnaissait qu'il savait la langue, et qu'il ne lui manquait qu'une plus longue pratique ou plus de confiance pour la parler très-bien.

Laurent avait étudié cet homme avec beaucoup de trouble et de curiosité au commencement. Lorsqu'il lui fut démontré jusqu'à l'évidence qu'il n'était pas

l'amant de Mlle Jacques, il l'apprécia et se prit pour lui d'une sorte d'amitié qui ressemblait de loin, il est vrai, à celle qu'il éprouvait pour Thérèse. Palmer était un philosophe tolérant, assez rigide pour lui-même et très-charitable pour les autres. Par les idées, sinon par le caractère, il ressemblait à Thérèse et se trouvait presque toujours d'accord avec elle sur tous les points. Par moments encore, Laurent se sentait jaloux de ce qu'il appelait musicalement leur imperturbable *unisson*, et comme ce n'était plus qu'une jalousie intellectuelle, il osait s'en plaindre à Thérèse. « Votre définition ne vaut rien, disait-elle. Palmer est trop calme et trop parfait pour moi. J'ai un peu plus de feu, et je chante un peu plus haut que lui. Je suis relativement à lui la note élevée de la tierce majeure.

— Alors, moi, je ne suis qu'une fausse note, reprenait Laurent.

— Non, disait Thérèse, avec vous je me modifie, et descends à former la tierce mineure.

— C'est qu'alors avec moi vous baissez d'un demi-ton ?

— Et je me trouve d'un demi-intervalle plus rapprochée de vous que de Palmer. »





### III

Un jour, à la demande de Palmer, Laurent se rendit à l'hôtel Meurice, où demeurait celui-ci, pour s'assurer que le portrait était convenablement encadré et emballé. On posa le couvercle devant eux, et Palmer y écrivit lui-même avec un pinceau le nom et l'adresse de sa mère; puis, au moment où les commissionnaires enlevaient la caisse pour la faire partir, Palmer serra la main de l'artiste en lui disant : « Je vous dois un grand plaisir que va avoir ma bonne mère, et je vous remercie encore. A présent voulez-vous me permettre de causer avec vous ? J'ai quelque chose à vous dire. »

Ils passèrent dans un salon où Laurent vit plusieurs malles. « Je pars demain pour l'Italie, lui dit l'Américain en lui offrant d'excellents cigares et une bougie, bien qu'il ne fumât pas lui-même; et je ne veux pas vous quitter sans vous entretenir d'une

chose délicate, tellement délicate que, si vous m'interrompez, je ne saurai plus trouver les mots convenables pour la dire en français.

— Je vous jure d'être muet comme la tombe, » dit en souriant Laurent, étonné et assez inquiet de ce préambule.

Palmer reprit : « Vous aimez Mlle Jacques, et je crois qu'elle vous aime. Peut-être êtes-vous son amant ; si vous ne l'êtes pas, il est certain pour moi que vous le deviendrez. Oh ! vous m'avez promis de ne rien dire. Ne dites rien, je ne vous demande rien. Je vous crois digne de l'honneur que je vous attribue, mais je crains que vous ne connaissiez pas assez Thérèse, et que vous ne sachiez pas assez que si votre amour est une gloire pour elle, le sien en est une égale pour vous. Je crains cela à cause des questions que vous m'avez faites sur elle, et de certains propos que l'on a tenus, devant nous deux, sur son compte, et dont je vous ai vu plus ému que moi. C'est la preuve que vous ne savez rien ; moi qui sais tout, je veux tout vous dire, afin que votre attachement pour Mlle Jacques soit fondé sur l'estime et le respect qu'elle mérite.

— Attendez, Palmer ! s'écria Laurent, qui grillait d'entendre, mais qui fut pris d'un généreux scrupule. Est-ce avec la permission ou par l'ordre de Mlle Jacques que vous allez me raconter sa vie ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Palmer. Jamais Thérèse ne vous racontera sa vie.

— Alors taisez-vous ! Je ne veux savoir que ce qu'elle voudra que je sache.

— Bien, très-bien ! répondit Palmer en lui serrant la main ; mais si ce que j'ai à vous dire la justifie de tout soupçon ?

— Pourquoi le cache-t-elle alors ?

— Par générosité pour les autres.

— Eh bien ! parlez, dit Laurent, qui n'y pouvait plus tenir.

— Je ne nommerai personne, reprit Palmer. Je vous dirai seulement que, dans une grande ville de France, il y avait un riche banquier qui séduisit une charmante fille, institutrice de sa propre fille. Il en eut une bâtarde, qui naquit, il y a vingt-huit ans, le jour de Saint-Jacques au calendrier, et qui, inscrite à la municipalité comme née de parents inconnus, reçut pour tout nom de famille le nom de Jacques. Cette enfant, c'est Thérèse.

« L'institutrice fut dotée par le banquier et mariée cinq ans plus tard avec un de ses employés, honnête homme qui ne se doutait de rien, toute l'affaire ayant été tenue fort secrète. L'enfant était élevée à la campagne. Son père s'était chargé d'elle. Elle fut mise ensuite dans un couvent, où elle reçut une très-belle éducation, et fut traitée avec beau-

coup de soin et d'amour. Sa mère la voyait assidûment dans ses premières années; mais quand elle fut mariée, le mari eut des soupçons, et, donnant la démission de son emploi chez le banquier, il emmena sa femme en Belgique, où il se créa des occupations, et fit fortune. La pauvre mère dut étouffer ses larmes et obéir.

« Cette femme vit toujours très-loin de sa fille : elle a d'autres enfants, elle a eu une conduite irréprochable depuis son mariage; mais elle n'a jamais été heureuse. Son mari, qui l'aime, la tient en chartre privée, et n'a pas cessé d'en être jaloux, ce qui pour elle est un châtiment mérité de sa faute et de son mensonge.

« Il semblerait que l'âge eût dû amener la confession de l'une et le pardon de l'autre. Il en eût été ainsi dans un roman; mais il n'y a rien de moins logique que la vie réelle, et ce ménage est troublé comme au premier jour, le mari amoureux, inquiet et rude, la femme repentante, mais muette et opprimée.

« Dans les circonstances difficiles où s'est trouvée Thérèse, elle n'a donc pu avoir ni l'appui, ni les conseils, ni les secours, ni les consolations de sa mère. Pourtant celle-ci l'aime d'autant plus qu'elle est forcée de la voir en secret, à la dérobée; quand elle réussit à venir passer seule un ou deux jours à

Paris, comme cela lui est arrivé dernièrement. Encore n'est-ce que depuis quelques années qu'elle a pu inventer je ne sais quels prétextes et obtenir ces rares permissions. Thérèse adore sa mère, et n'avouera jamais rien qui puisse la compromettre. Voilà pourquoi vous ne lui entendez jamais souffrir un mot de blâme sur la conduite des autres femmes. Vous avez pu croire qu'elle réclamait ainsi tacitement l'indulgence pour elle-même. Il n'en est rien. Thérèse n'a rien à se faire pardonner; mais elle pardonne tout à sa mère : ceci est l'histoire de leurs relations.

« A présent j'ai à vous raconter celle de la comtesse de.... *trois étoiles*. C'est ainsi, je crois, que vous dites en français quand vous ne voulez pas nommer les gens. Cette comtesse, qui ne porte ni son titre, ni le nom de son mari, c'est encore Thérèse.

— Elle est donc mariée? Elle n'est pas veuve?

— Patience, elle est mariée, et elle ne l'est pas. Vous allez voir!

« Thérèse avait quinze ans quand son père le banquier se trouva veuf et libre, car ses enfants légitimes étaient tous établis. C'était un excellent homme, et, malgré la faute que je vous ai racontée et que je n'excuse pas, il était impossible de ne pas l'aimer, tant il avait d'esprit et de générosité. J'ai



été très-lié avec lui. Il m'avait confié l'histoire de la naissance de Thérèse, et il me mena à divers intervalles, en visite avec lui, au couvent où il l'avait mise. Elle était belle, instruite, aimable, sensible. Il eût souhaité, je crois, que je prisse la résolution de la lui demander en mariage, mais je n'avais pas le cœur libre à cette époque ; autrement.... mais je ne pouvais y songer.

« Il me demanda alors des renseignements sur un jeune Portugais noble qui venait chez lui, qui avait de grandes propriétés à la Havane et qui était très-beau. J'avais rencontré ce Portugais à Paris, mais je ne le connaissais réellement pas, et je m'abstins de toute opinion sur son compte. Il était fort séduisant, mais pour ma part je ne me serais jamais fié à sa figure ; c'était ce comte de \*\*\* avec qui Thérèse fut mariée un an plus tard.

« Je dus aller en Russie ; quand je revins, le banquier était mort d'apoplexie foudroyante, et Thérèse était mariée, mariée avec cet inconnu, ce fou, je ne veux pas dire cet infâme, puisqu'il a pu être aimé d'elle, même après la découverte qu'elle fit de son crime : cet homme était déjà marié aux colonies, lorsqu'il eut l'audace inouïe de demander et d'épouser Thérèse.

« Ne me demandez pas comment le père de Thérèse, homme d'esprit et d'expérience, avait pu se

laisser duper ainsi. Je vous répéteraï ce que ma propre expérience m'a trop appris , à savoir que, dans ce monde , tout ce qui arrive est la moitié du temps le contraire de ce qui semblait devoir arriver.

« Le banquier avait , dans les derniers temps de sa vie , fait encore d'autres étourderies qui donneraient à penser que sa lucidité était déjà compromise. Il avait fait un legs à Thérèse au lieu de lui donner une dot de la main à la main. Ce legs se trouva nul devant les héritiers légitimes , et Thérèse , qui adorait son père, n'eût pas voulu plaider , même avec des chances de succès. Elle se trouva donc ruinée précisément au moment où elle devenait mère, et dans ce même temps elle vit arriver chez elle une femme exaspérée qui réclamait ses droits et voulait faire un éclat ; c'était la première, la seule légitime femme de son mari.

« Thérèse eut un courage peu ordinaire : elle calma cette malheureuse et obtint d'elle qu'elle ne ferait aucun procès ; elle obtint du comte qu'il reprendrait sa femme et partirait avec elle pour la Havane. A cause de la naissance de Thérèse et du secret dont son père avait voulu environner les témoignages de sa tendresse, son mariage avait eu lieu à huis clos, à l'étranger, et c'est aussi à l'étranger que le jeune couple avait vécu depuis ce temps.

Cette vie même avait été fort mystérieuse. Le comte, craignant à coup sûr d'être démasqué, s'il reparais-sait dans le monde, faisait croire à Thérèse qu'il avait la passion de la solitude avec elle, et la jeune femme confiante, éprise et romanesque, trouvait tout naturel que son mari voyageât avec elle sous un faux nom pour se dispenser de voir des indiffé-rents.

« Lorsque Thérèse découvrit l'horreur de sa si-tuation, il n'était donc pas impossible que tout fût enseveli dans le silence. Elle consulta un légiste discret, et ayant bien acquis la certitude que son mariage était nul, mais qu'il fallait pourtant un ju-gement pour le rompre, si elle voulait jamais user de sa liberté, elle prit à l'instant même un parti ir-révocable, celui de n'être ni libre ni mariée plutôt que de souiller le père de son enfant par un scan-dale et une condamnation infamante. L'enfant deve-nait de toute façon un bâtard, mais mieux valait qu'il n'eût pas de nom et qu'il ignorât à jamais sa naissance que d'avoir à réclamer un nom taré en déshonorant son père.

« Thérèse aimait encore ce malheureux ! elle me l'a avoué, et lui-même, il l'aimait d'une diabolique passion. Il y eut des luttes déchirantes, des scènes sans nom, où Thérèse se débattit avec une énergie au-dessus de son âge, je ne veux pas dire de son

sexe ; une femme, quand elle est héroïque, ne l'est pas à demi.

« Enfin elle l'emporta ; elle garda son enfant, chassa de ses bras le coupable et le vit partir avec sa rivale, qui, bien que dévorée de jalousie, fut vaincue par sa magnanimité jusqu'à lui baiser les pieds en la quittant.

« Thérèse changea de pays et de nom, se fit passer pour veuve, résolue à se faire oublier du peu de personnes qui l'avaient connue, et se mit à vivre pour son enfant avec un douloureux enthousiasme. Cet enfant lui était si cher qu'elle pensait pouvoir se consoler de tout avec lui ; mais ce dernier bonheur ne devait pas durer longtemps.

« Comme le comte avait de la fortune et qu'il n'avait pas d'enfants de sa première femme, Thérèse avait dû accepter, à la prière même de celle-ci, une pension raisonnable pour être en mesure d'élever convenablement son fils ; mais à peine le comte eut-il reconduit sa femme à la Havane, qu'il l'abandonna de nouveau, s'échappa, revint en Europe et alla se jeter aux pieds de Thérèse, la suppliant de fuir avec lui et avec son enfant à l'autre extrémité du monde.

« Thérèse fut inexorable : elle avait réfléchi et prié. Son âme s'était affermie, elle n'aimait plus le comte. Précisément à cause de son fils, elle ne vou-

lait pas qu'un tel homme devint le maître de sa vie. Elle avait perdu le droit d'être heureuse, mais non pas celui de se respecter elle-même : elle le repoussa sans reproches, mais sans faiblesse. Le comte la menaça de la laisser sans ressources : elle répondit qu'elle n'avait pas peur de travailler pour vivre.

« Ce misérable fou s'avisa alors d'un moyen exécutable, soit pour mettre Thérèse à sa discrétion, soit pour se venger de sa résistance. Il enleva l'enfant et disparut. Thérèse courut après lui ; mais il avait si bien pris ses mesures qu'elle fit fausse route et ne le rejoignit pas. C'est alors que je la rencontrai en Angleterre, mourante de désespoir et de fatigue dans une auberge, presque folle, et si dévastée par le malheur que j'hésitai à la reconnaître.

« J'obtins d'elle qu'elle se reposerait et me laisserait agir. Mes recherches eurent un succès déplorable. Le comte était repassé en Amérique. L'enfant y était mort de fatigue en arrivant.

« Quand il me fallut porter à cette malheureuse l'épouvantable nouvelle, je fus épouvanté moi-même du calme qu'elle montra. On eût dit pendant huit jours d'une morte qui marchait. Enfin elle pleura, et je vis qu'elle était sauvée. J'étais forcé de la quitter ; elle me dit qu'elle voulait se fixer où elle était. J'étais inquiet de son dénûment ; elle me trompa en me disant que sa mère ne la laissait

manquer de rien. J'ai su plus tard que sa pauvre mère en eût été bien empêchée : elle ne disposait pas d'un centime dans son ménage sans en rendre compte. D'ailleurs elle ignorait tous les malheurs de sa fille. Thérèse, qui lui écrivait en secret, les lui avait cachés pour ne pas la désespérer.

« Thérèse vécut en Angleterre en donnant des leçons de français, de dessin et de musique, car elle avait des talents, qu'elle eut le courage d'exercer pour n'avoir à accepter la pitié de personne.

« Au bout d'un an, elle revint en France et se fixa à Paris, où elle n'était jamais venue, et où personne ne la connaissait. Elle n'avait alors que vingt ans, elle avait été mariée à seize. Elle n'était plus du tout jolie, et il a fallu huit années de repos et de résignation pour lui rendre sa santé et sa douce gaieté d'autrefois.

« Je ne l'ai revue pendant tout ce temps qu'à de rares intervalles, puisque je voyage toujours ; mais je l'ai toujours retrouvée digne et fière, travaillant avec un courage invincible et cachant sa pauvreté sous un miracle d'ordre et de propreté, ne se plaignant jamais ni de Dieu ni de personne, ne voulant pas parler du passé, caressant quelquefois les enfants en secret et les quittant dès qu'on la regarde, dans la crainte sans doute qu'on ne la voie émue.

« Voici trois ans que je ne l'avais vue, et quand

pas deviner. J'ai voulu cent fois vous quitter, m'en aller au bout du monde, vous oublier. Au bout d'une heure, je suis à votre porte, et bien souvent la nuit, dévoré de jalousie, et presque furieux contre moi-même, je demande à Dieu de me délivrer de mon mal en faisant arriver cet amant inconnu auquel je ne crois pas, et que vous avez inventé pour me dégoûter de songer à vous. Montrez-moi cet homme dans vos bras, ou aimez-moi, Thérèse ! Faute de cette solution, je n'en vois qu'une troisième, c'est que je me tue pour en finir.... C'est lâche et stupide, cette menace banale et rebattue par tous les amants désespérés ; mais est-ce ma faute s'il y a des désespoirs qui font jeter le même cri à tous ceux qui les subissent, et suis-je fou parce que j'arrive à être un homme comme les autres ?

« De quoi m'a servi tout ce que j'ai inventé pour m'en défendre et pour rendre mon pauvre individu aussi inoffensif qu'il voulait être libre ?

« Avez-vous quelque chose à me reprocher vis-à-vis de vous, Thérèse ? Suis-je un fat, un roué, moi qui ne me piquais que de m'abrutir pour vous donner confiance dans mon amitié ? Mais pourquoi voulez-vous que je meure sans avoir aimé, vous qui seule pouvez me faire connaître l'amour, et qui le savez bien ? Vous avez dans l'âme un trésor, et vous

souriez à côté d'un malheureux qui meurt de faim et de soif. Vous lui jetez une petite pièce de monnaie de temps en temps; cela s'appelle pour vous l'amitié, ce n'est pas même de la pitié, car vous devez bien savoir que la goutte d'eau augmente la soif.

« Et pourquoi ne m'aimez-vous pas? Vous avez peut-être aimé déjà quelqu'un qui ne me valait pas. Je ne vauz pas grand'chose, c'est vrai, mais j'aime, et n'est-ce pas tout?

« Vous n'y croirez pas, vous direz encore que je me trompe, comme l'autre fois! Non, vous ne pourrez pas le dire, à moins de mentir à Dieu et à vous-même. Vous voyez bien que mon tourment me maîtrise, et que j'arrive à faire une déclaration ridicule, moi qui ne crains rien tant au monde que d'être raillé par vous!

« Thérèse, ne me croyez pas corrompu. Vous savez bien que le fond de mon âme n'a jamais été souillé, et que, de l'abîme où je m'étais jeté, j'ai toujours, malgré moi, crié vers le ciel. Vous savez bien qu'auprès de vous je suis chaste comme un petit enfant, et vous n'avez pas craint quelquefois de prendre ma tête dans vos mains, comme si vous alliez m'embrasser au front. Et vous disiez : « Mauvaise tête ! tu mériterais d'être brisée. » Et pourtant, au lieu de l'écraser comme la tête d'un serpent, vous tâchiez d'y faire entrer le souffle pur et brû-



lant de votre esprit. Eh bien! vous n'avez que trop réussi, et à présent que vous avez allumé le feu sur l'autel, vous vous détournez et vous me dites : « Confiez-en la garde à une autre! Mariez-vous, aimez une belle jeune fille bien douce et bien dévouée; ayez des enfants, de l'ambition pour eux, de l'ordre, du bonheur domestique, que sais-je? tout excepté moi! »

« Et moi, Thérèse, c'est vous que j'aime avec passion, et non pas moi-même. Depuis que je vous connais, vous travaillez à me faire croire au bonheur et à m'en donner le goût. Ce n'est pas votre faute si je ne suis pas devenu égoïste comme un enfant gâté. Eh bien! je vau mieux que cela. Je ne demande pas si votre amour serait pour moi le bonheur. Je sais seulement qu'il serait la vie, et que, bonne ou mauvaise, c'est cette vie-là ou la mort qu'il me faut. »



#### IV

Thérèse fut profondément affligée de cette lettre. Elle en fut frappée comme d'un coup de foudre. Son amour ressemblait si peu à celui de Laurent qu'elle s'imaginait ne pas l'aimer d'amour, surtout en relisant les expressions dont il se servait. Il n'y avait pas d'ivresse dans le cœur de Thérèse, ou s'il y en avait, elle y était entrée goutte à goutte, si lentement qu'elle ne s'en apercevait pas et se croyait aussi maîtresse d'elle-même que le premier jour. Le mot de passion la révoltait.

« Des passions, à moi ! se disait-elle. Il croit donc que je ne sais pas ce que c'est, et que je veux retourner à ce breuvage empoisonné ! Que lui ai-je fait, moi qui lui ai donné tant de tendresse et de soins, pour qu'il me propose, en guise de remerciement, le désespoir, la fièvre et la mort ? Après tout, pensait-elle, ce n'est pas sa faute, à ce malheureux

esprit ! Il ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il demande. Il cherche l'amour comme la pierre philosophale, à laquelle on s'efforce d'autant plus de croire qu'on ne peut la saisir. Il croit que je l'ai, et que je m'amuse à la lui refuser ! Dans tout ce qu'il pense, il y a toujours un peu de délire. Comment le calmer et le détacher d'une fantaisie qui arrive à le rendre malheureux !

« C'est ma faute, il a quelque raison de le dire. En voulant l'éloigner de la débauche, je l'ai trop habitué à un attachement honnête ; mais il est homme et il trouve notre affection incomplète. Pourquoi m'a-t-il trompée ? pourquoi m'a-t-il fait croire qu'il était tranquille auprès de moi ? Que ferai-je, moi, pour réparer la niaiserie de mon inexpérience ? Je n'ai pas été assez de mon sexe dans le sens de la présomption. Je n'ai pas su qu'une femme, si tiède et si lasse qu'elle soit de la vie, peut toujours troubler la cervelle d'un homme. J'aurais dû me croire séduisante et dangereuse comme il me l'avait dit une fois, et deviner qu'il ne se démentait sur ce point que pour me tranquilliser. C'est donc un mal, ce peut donc être un tort que de ne pas avoir les instincts de la coquetterie ? »

Et puis Thérèse, fouillant dans ses souvenirs, se rappelait avoir eu ces instincts de réserve et de

méfiance pour se préserver des désirs d'autres hommes qui ne lui plaisaient pas : avec Laurent, elle ne les avait pas eus, parce qu'elle l'estimait dans son amitié pour elle, parce qu'elle ne pouvait pas croire qu'il chercherait à la tromper, et aussi, il faut bien le dire, parce qu'elle l'aimait plus que tout autre. Seule, dans son atelier, elle allait et venait, en proie à un malaise douloureux, tantôt regardant cette fatale lettre qu'elle avait posée sur une table comme n'en sachant que faire, et ne se décidant ni à la rouvrir ni à la détruire, tantôt regardant son travail interrompu sur le chevalet. Elle travaillait justement avec entrain et plaisir au moment où on lui avait apporté cette lettre, c'est-à-dire ce doute, ce trouble, ces étonnements et ces craintes. C'était comme un mirage qui faisait revenir sur son horizon nu et paisible tous les spectres de ses anciens malheurs. Chaque mot écrit sur ce papier était comme un chant de mort déjà entendu dans le passé, comme une prophétie de malheurs nouveaux.

Elle essaya de se rasséréner en se remettant à peindre. C'était pour elle le grand remède à toutes les petites agitations de la vie extérieure : mais il fut impuissant ce jour-là : l'effroi que cette passion lui inspirait l'atteignait dans le sanctuaire le plus pur et le plus intime de sa vie présente.

• Deux bonheurs troublés ou détruits, se dit-elle

en jetant son pinceau et en regardant la lettre : le travail et l'amitié. »

Elle passa le reste de la journée sans rien résoudre. Elle ne voyait qu'un point net dans son esprit, la résolution de dire non ; mais elle voulait que ce fût non, et ne tenait pas à le signifier au plus vite avec cette rudesse ombrageuse des femmes qui craignent de succomber, si elles ne se hâtent de barricader la porte. La manière de dire ce *non* sans appel, qui ne devait laisser aucune espérance, et qui pourtant ne devait pas mettre un fer rouge sur le doux souvenir de l'amitié, était pour elle un problème difficile et amer. Ce souvenir-là, c'était son propre amour ; quand on a un mort chéri à ensevelir, on ne se décide pas sans douleur à lui jeter un drap blanc sur la face, et à le pousser dans la fosse commune. On voudrait l'embaumer dans une tombe choisie que l'on regarderait de temps en temps, en priant pour l'âme de celui qu'elle renferme.

Elle arriva à la nuit sans avoir trouvé d'expédient pour se refuser sans trop faire souffrir. Catherine, qui la vit mal dîner, lui demanda avec inquiétude si elle était malade.

« Non, répondit-elle, je suis préoccupée.

— Ah ! vous travaillez trop, reprit la bonne vieille, vous ne pensez pas à vivre. »

Thérèse leva un doigt; c'était un geste que Catherine connaissait et qui voulait dire : ne parle pas de cela.

L'heure où Thérèse recevait le petit nombre de ses amis n'était, depuis quelque temps, mise à profit que par Laurent. Bien que la porte restât ouverte à qui voulait venir, il venait seul, soit que les autres fussent absents (c'était la saison d'aller ou de rester à la campagne), soit qu'ils eussent senti chez Thérèse une certaine préoccupation, un désir involontaire et mal déguisé de causer exclusivement avec M. de Fauvel.

C'était à huit heures que Laurent arrivait, et Thérèse regarda la pendule en se disant : « Je n'ai pas répondu ; aujourd'hui il ne viendra pas. » Il se fit dans son cœur un vide affreux, quand elle ajouta : « Il ne faut pas qu'il revienne jamais. »

Comment passer cette éternelle soirée qu'elle avait l'habitude d'employer à causer avec son jeune ami, tout en faisant de légers croquis ou quelque ouvrage de femme pendant qu'il fumait, nonchalamment étendu sur les coussins du divan? Elle songea à se soustraire à l'ennui en allant trouver une amie qu'elle avait au faubourg Saint-Germain, et avec qui elle allait quelquefois au spectacle; mais cette personne se couchait de bonne heure, et il serait trop tard quand Thérèse arriverait. La course

était si longue, et les fiacres allaient si lentement dans ce temps-là ! D'ailleurs il fallait s'habiller, et Thérèse, qui vivait en pantoufles, comme les artistes qui travaillent avec ardeur et ne souffrent rien qui les gêne, était paresseuse à se mettre en tenue de visite. Mettre un châle et un voile, envoyer chercher un remise et se faire promener au pas dans les allées désertes du bois de Boulogne ? Thérèse s'était promenée ainsi quelquefois avec Laurent, lorsque la soirée étouffante leur donnait le besoin de chercher un peu de fraîcheur sous les arbres. C'étaient des promenades qui l'eussent beaucoup compromise avec tout autre ; mais Laurent lui gardait religieusement le secret de sa confiance ; et ils se plaisaient tous deux à l'excentricité de ces mystérieux tête-à-tête qui ne cachaient aucun mystère. Elle se les rappela comme s'ils étaient déjà loin, et se dit en soupirant, à l'idée qu'ils ne reviendraient plus : « C'était le bon temps ! Tout cela ne pourrait recommencer pour lui qui souffre, et pour moi qui ne l'ignore plus. »

A neuf heures, elle essaya enfin de répondre à Laurent, lorsqu'un coup de sonnette la fit tressaillir. C'était lui ! elle se leva pour dire à Catherine de répondre qu'elle était sortie. Catherine entra : ce n'était qu'une lettre de lui. Thérèse regretta involontairement que ce ne fût pas lui-même.

Il n'y avait dans la lettre que ce peu de mots :

« Adieu, Thérèse, vous ne m'aimez pas, et moi, je vous aime comme un enfant ! »

Ces deux lignes firent trembler Thérèse de la tête aux pieds. La seule passion qu'elle n'eût jamais travaillé à éteindre dans son cœur, c'était l'amour maternel. Cette plaie-là, bien que fermée en apparence, était toujours saignante comme l'amour inassouvi.

« Comme un enfant ! répétait-elle en serrant la lettre dans ses mains agitées de je ne sais quel frisson. Il m'aime comme un enfant ! Qu'est-ce qu'il dit là, mon Dieu ! sait-il le mal qu'il me fait ? *Adieu !* Mon fils savait déjà dire *adieu !* mais il ne me l'a pas crié quand on l'a emporté. Je l'aurais entendu ! et je ne l'entendrai jamais plus. »

Thérèse était surexcitée, et son émotion s'emparant du plus douloureux des prétextes, elle fondit en larmes.

« Vous m'avez appelée ? lui dit Catherine en rentrant. Mais, mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc ? vous voilà dans les pleurs comme autrefois !

— Rien, rien, laisse-moi, répondit Thérèse. Si quelqu'un vient pour me voir, tu diras que je suis au spectacle. Je veux être seule. Je suis malade. »

Catherine sortit, mais par le jardin. Elle avait vu Laurent marcher à pas furtifs le long de la haie.



« Ne boudez pas comme cela, lui dit-elle. Je ne sais pas pourquoi ma maîtresse pleure, mais ça doit être votre faute, vous lui faites des peines. Elle ne veut pas vous voir. Venez lui demander pardon ! »

Catherine, malgré tout son respect et son dévouement pour Thérèse, était persuadée que Laurent était son amant.

« Elle pleure ? s'écria-t-il. Oh ! mon Dieu ! pourquoi pleure-t-elle ? » Et il traversa d'un bond le petit jardin pour aller tomber aux pieds de Thérèse, qui sanglotait dans le salon, la tête dans ses mains.

Laurent eût été transporté de joie de la voir ainsi, s'il eût été le roué que parfois il voulait paraître ; mais le fond de son cœur était admirablement bon, et Thérèse avait sur lui l'influence secrète de le ramener à sa véritable nature. Les larmes dont elle était baignée lui firent donc une peine réelle et profonde. Il la supplia à genoux d'oublier encore cette folie de sa part et d'apaiser la crise par sa douceur et sa raison.

« Je ne veux que ce que vous voudrez, lui dit-il, et puisque vous pleurez notre amitié défunte, je jure de la faire revivre plutôt que de vous causer un chagrin nouveau. Mais tenez, ma douce et bonne Thérèse, ma sœur chérie, agissons franchement, car je ne me sens plus la force de vous tromper !

ayez, vous, le courage d'accepter mon amour comme une triste découverte que vous avez faite, et comme un mal dont vous voulez bien me guérir par la patience et la pitié. J'y ferai tous mes efforts, je vous en fais le serment ! Je ne vous demanderai pas seulement un baiser, et je crois qu'il ne m'en coûtera pas tant que vous pourriez le craindre, car je ne sais pas encore si mes sens sont en jeu dans tout ceci. Non, en vérité, je ne le crois pas. Comment cela pourrait-il être après la vie que j'ai menée et que je suis libre de mener encore ? C'est une soif de l'âme que j'éprouve ; pourquoi vous effrayerait-elle ? Donnez-moi un peu de votre cœur et prenez tout le mien. Acceptez d'être aimée de moi, et ne me dites plus que c'est pour vous un outrage, car mon désespoir, c'est de voir que vous me méprisez trop pour permettre que même en rêve j'aspire à vous.... Cela me rabaisse tant à mes propres yeux, que cela me donne envie de tuer ce malheureux qui vous répugne moralement. Relevez-moi plutôt du borbier où j'étais tombé, en me disant d'expier ma mauvaise vie et de devenir digne de vous. Oui, laissez-moi une espérance ! si faible qu'elle soit, elle fera de moi un autre homme. Vous verrez, vous verrez, Thérèse ! La seule idée de travailler pour vous paraître meilleur me donne déjà de la force, je le sens ; ne me l'ôtez pas ! Que vais-

je devenir si vous me repoussez ? Je vais redescendre tous les degrés que j'ai montés depuis que je vous connais. Tout le fruit de notre sainte amitié sera perdu pour moi. Vous aurez essayé de guérir un malade, et vous aurez fait un mort ! Et vous-même alors, si grande et si bonne, serez-vous contente de votre œuvre, et ne vous reprocherez-vous pas de ne l'avoir point menée à meilleure fin ? Soyez pour moi une sœur de charité qui ne se borne pas à panser un blessé, mais qui s'efforce de réconcilier son âme avec le ciel. Voyons, Thérèse, ne me retirez pas vos mains loyales, ne détournez pas votre tête, si belle dans la douleur. Je ne quitterai pas vos genoux que vous ne m'ayez, sinon permis, du moins pardonné de vous aimer ! »

Thérèse dut accepter cette effusion comme sérieuse, car Laurent était de bonne foi. Le repousser avec défiance eût été un aveu de la tendresse trop vive qu'elle avait pour lui ; une femme qui montre de la peur est déjà vaincue. Aussi se montra-t-elle brave, et peut-être le fut-elle sincèrement, car elle se croyait encore assez forte. Et d'ailleurs elle n'était pas mal inspirée par sa faiblesse même. Rompre en ce moment, c'eût été provoquer de terribles émotions qu'il valait mieux apaiser, sauf à détendre doucement le lien avec adresse et prudence. Ce pouvait être l'affaire de quelques jours.

Laurent était si mobile et passait si brusquement d'un extrême à l'autre !

Ils se calmèrent donc tous les deux, s'aidant l'un l'autre à oublier l'orage, et même s'efforçant d'en rire, afin de se rassurer mutuellement sur l'avenir ; mais, quoi qu'il fissent, leur situation était essentiellement modifiée, et l'intimité avait un pas de géant. La crainte de se perdre les avait rapprochés, et tout en se jurant que rien n'était changé entre eux quant à l'amitié, il y avait dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs idées une langueur de l'âme, une sorte de fatigue attendrie qui était déjà l'abandon de l'amour !

Catherine, en apportant le thé, acheva de les remettre ensemble, comme elle disait, par ses naïves et maternelles préoccupations.

« Vous feriez mieux, dit-elle à Thérèse, de manger une aile de poulet que de vous creuser l'estomac avec ce thé ! Savez-vous, dit-elle à Laurent en lui montrant sa maîtresse, qu'elle n'a pas touché à son dîner ?

— Eh bien ! vite, qu'elle soupe ! s'écria Laurent. Ne dites pas non, Thérèse, il le faut ! Qu'est-ce que je deviendrais donc, moi, si vous tombiez malade ? »

Et comme Thérèse refusait de manger, car elle n'avait réellement pas faim, il prétendit, sur un

signe de Catherine, qui le poussait à insister, avoir aim lui-même, et cela était vrai, car il avait oublié de dîner. Dès lors Thérèse se fit un plaisir de lui donner à souper, et ils mangèrent ensemble pour la première fois, ce qui, dans la vie solitaire et modeste de Thérèse, n'était pas un fait insignifiant. Manger tête à tête surtout est une grande source d'intimité. C'est la satisfaction en commun d'un besoin de l'être matériel, et, quand on y cherche un sens plus élevé, c'est une communion, comme le mot l'indique.

Laurent, dont les idées prenaient volontiers un tour poétique au milieu même de la plaisanterie, se compara en riant à l'enfant prodigue, pour qui Catherine s'empressait de tuer le veau gras. Ce veau gras, qui se présentait sous la forme d'un mince poulet, prêta naturellement à la gaieté des deux amis. C'était si peu pour l'appétit du jeune homme, que Thérèse s'en tourmenta. Le quartier n'offrait guère de ressources, et Laurent ne voulut pas que la vieille Catherine s'en mît en peine. On déterra au fond d'une armoire un énorme pot de gelée de goyaves. C'était un présent de Palmer que Thérèse n'avait pas songé à entamer, et que Laurent entama profondément, tout en parlant avec effusion de cet excellent Dick, dont il avait eu la sottise d'être jaloux, et que désormais il aimait de tout son cœur.

« Vous voyez, Thérèse, dit-il, comme le chagrin rend injuste ! Croyez-moi, il faut gâter les enfants. Il n'y a de bons que ceux qui sont traités par la douceur. Donnez-moi donc beaucoup de goyaves, et toujours ! La rigueur n'est pas seulement un fiel amer, c'est un poison mortel ! »

Quand vint le thé, Laurent s'aperçut qu'il avait dévoré en égoïste, et que Thérèse, en faisant semblant de manger, n'avait rien mangé du tout. Il se reprocha son inattention et s'en confessa ; puis, renvoyant Catherine, il voulut lui-même faire le thé et servir Thérèse. C'était la première fois de sa vie qu'il se faisait le serviteur de quelqu'un, et il y trouva un plaisir délicat dont il exprima naïvement la surprise.

« A présent, dit-il à Thérèse en lui présentant sa tasse à genoux, je comprends qu'on puisse être domestique et aimer son état. Il ne s'agit que d'aimer son maître. »

De la part de certaines gens, les moindres attentions ont un prix extrême. Laurent avait dans les manières, et même dans l'attitude du corps, une certaine roideur dont il ne se départait même pas avec les femmes du monde. Il les servait avec la froideur cérémonieuse de l'étiquette. Avec Thérèse, qui faisait les honneurs de son petit intérieur en bonne femme et en artiste enjouée, il avait toujours

été prévenu et choyé sans avoir à rendre la pareille. Il y eût eu manque de goût et de savoir-vivre à se faire l'homme de la maison. Tout à coup, à la suite de ces pleurs et de ces effusions mutuelles, Laurent, sans qu'il s'en rendît compte, se trouvait investi d'un droit qui ne lui appartenait pas, mais dont il s'emparait d'inspiration, sans que Thérèse, surprise et attendrie, pût s'y opposer. Il semblait qu'il fût chez lui, et qu'il eût conquis le privilège de soigner la dame du logis, en bon frère ou en vieux ami. Et Thérèse, sans songer au danger de cette prise de possession, le regardait faire avec de grands yeux étonnés, se demandant si jusque-là elle ne s'était pas radicalement trompée en prenant cet enfant tendre et dévoué pour un homme hautain et sombre.

Cependant Thérèse réfléchit durant la nuit ; mais le lendemain matin, Laurent qui, sans rien préméditer, ne voulait pas la laisser respirer, car il ne respirait plus lui-même, lui envoya des fleurs magnifiques, des friandises exotiques et un billet si tendre, si doux et si respectueux qu'elle ne put se défendre d'en être touchée. Il se disait le plus heureux des hommes, il ne désirait rien de plus que son pardon, et du moment qu'il l'avait obtenu, il était le roi du monde. Il acceptait toutes les privations, toutes les rigueurs, pourvu qu'il ne fût pas

privé de voir et d'entendre son amie. Cela seul était au-dessus de ses forces ; tout le reste n'était rien. Il savait bien que Thérèse ne pouvait pas avoir d'amour pour lui, ce qui ne l'empêchait pas, dix lignes plus bas, de dire : « Notre saint amour n'est-il pas indissoluble ? »

Et ainsi disant le pour et le contre, le vrai et le faux cent fois le jour, avec une candeur dont, à coup sûr, il était dupe lui-même, entourant Thérèse de soins exquis, travaillant de tout son cœur à lui donner confiance dans la chasteté de leurs relations, et à chaque instant lui parlant avec exaltation de son culte pour elle, puis cherchant à la distraire quand il la voyait inquiète, à l'égayer quand il la voyait triste, à l'attendrir sur lui-même quand il la voyait sévère, il l'amena insensiblement à n'avoir pas d'autre volonté et d'autre existence que les siennes.

Rien n'est périlleux comme ces intimités où l'on s'est promis de ne pas s'attaquer mutuellement, quand l'un des deux n'inspire pas à l'autre une secrète répulsion physique. Les artistes, en raison de leur vie indépendante et de leurs occupations, qui les obligent souvent d'abandonner le convenu social, sont plus exposés à ces dangers que ceux qui vivent dans le réglé et dans le positif. On doit donc leur pardonner des



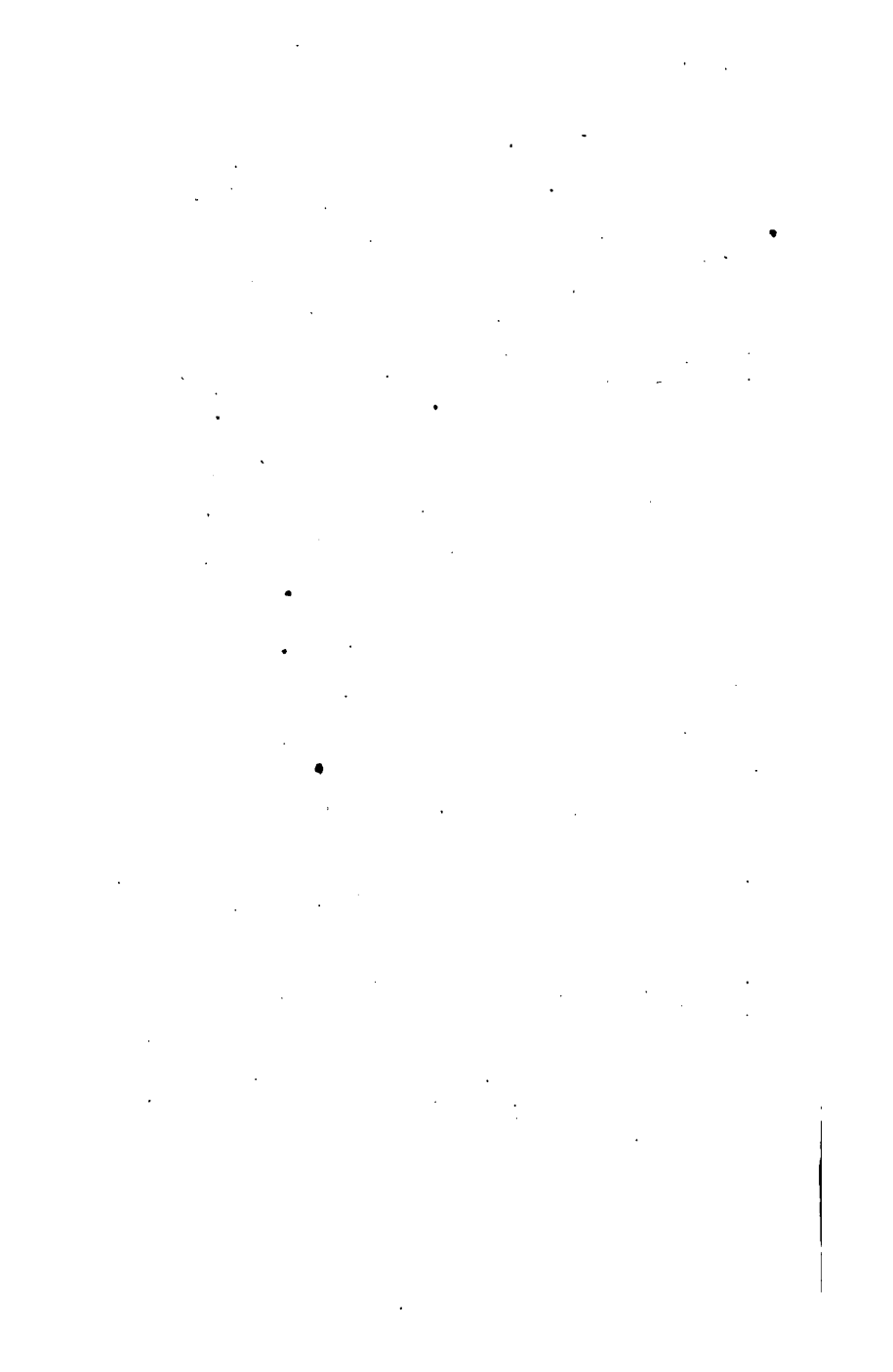
entraînements plus soudains et des impressions plus fiévreuses. L'opinion sent qu'elle le doit, car elle est généralement plus indulgente pour ceux qui errent forcément dans la tempête que pour ceux que berce un calme plat. Et puis le monde exige des artistes le feu de l'inspiration, et il faut bien que ce feu qui déborde pour les plaisirs et les enthousiasmes du public arrive à les consumer eux-mêmes. On les plaint alors, et le bon bourgeois, qui en apprenant leurs désastres et leurs catastrophes, rentre le soir dans le sein de sa famille, dit à sa brave et douce compagne :

« Tu sais, cette pauvre fille qui chantait si bien ? elle est morte de chagrin. Et ce fameux poète qui disait de si belles choses ? il s'est suicidé. C'est grand dommage, ma femme.... Tous ces gens-là finissent mal. C'est nous, les simples, qui sommes les gens heureux.... » Et le bon bourgeois a raison.

Thérèse avait pourtant vécu longtemps, sinon en bonne bourgeoise, car pour cela il faut une famille, et Dieu la lui avait refusée, du moins en laborieuse ouvrière, travaillant dès le matin et ne s'enivrant pas de plaisir ou de langueur à la fin de sa journée. Elle avait de continuelles aspirations à la vie domestique et réglée ; elle aimait l'ordre, et, loin d'afficher le mépris puéril que certains artistes prodiguaient à ce qu'ils appelaient dans ce temps-là la gent épi-

cière. elle regrettait amèrement de n'avoir pas été mariée dans ce milieu médiocre et sûr, où au lieu de talent et de renommée, elle eût trouvé l'affection et la sécurité. Mais on ne choisit pas son destin, puisque les fous et les ambitieux ne sont pas les seuls imprudents que la destinée foudroie.





## V

Thérèse n'eut pas de faiblesse pour Laurent dans le sens moqueur et libertin que l'on attribue à ce mot en amour. Ce fut par un acte de sa volonté, après des nuits de méditation douloureuse, qu'elle lui dit :

« Je veux ce que tu veux, parce que nous en sommes venus à ce point où la faute à commettre est l'inévitable réparation d'une série de fautes commises. J'ai été coupable envers toi, en n'ayant pas la prudence égoïste de te fuir ; il vaut mieux que je sois coupable envers moi-même, en restant ta compagne et ta consolation, au prix de mon repos et de ma fierté.... Écoute, ajouta-t-elle en tenant sa main dans les siennes avec toute la force dont elle était capable, ne me retire jamais cette main-là, et, quelque chose qui arrive, garde assez d'honneur et de courage pour ne pas oublier qu'a-

vant d'être ta maîtresse, j'ai été *ton ami*. Je me le suis dit dès le premier jour de ta passion : nous nous aimions trop bien ainsi pour ne pas nous aimer plus mal autrement ; mais ce bonheur-là ne pouvait pas durer pour moi, puisque tu ne le partages plus, et que dans cette liaison, mêlée pour toi de peines et de joies, la souffrance a pris le dessus. Je te demande seulement, si tu viens à te lasser de mon amour comme te voilà lassé de mon amitié, de te rappeler que ce n'est pas un instant de délire qui m'a jetée dans tes bras, mais un élan de mon cœur et un sentiment plus tendre et plus durable que l'ivresse de la volupté. Je ne suis pas supérieure aux autres femmes, et je ne m'arroge pas le droit de me croire invulnérable ; mais je t'aime si ardemment et si saintement, que je n'aurais jamais failli avec toi, si tu avais dû être sauvé par ma force. Après avoir cru que cette force t'était bonne, qu'elle t'apprenait à découvrir la tienne et à te purifier d'un mauvais passé, te voilà persuadé du contraire, à tel point qu'aujourd'hui c'est le contraire en effet qui arrive : tu deviens amer, et il semble, si je résiste, que tu sois prêt à me haïr et à retourner à la débauche, en blasphémant même notre pauvre amitié. Eh bien ! j'offre à Dieu pour toi le sacrifice de ma vie. Si je dois souffrir de ton caractère ou de ton passé, soit. Je serai assez payée si je te pré-

serve du suicide que tu étais en train d'accomplir quand je t'ai connu. Si je n'y parviens pas, du moins je l'aurai tenté, et Dieu me pardonnera un dévouement inutile, lui qui sait combien il est sincère! »

Laurent fut admirable d'enthousiasme, de reconnaissance et de foi dans les premiers jours de cette union. Il s'était élevé au-dessus de lui-même, il avait des élans religieux, il bénissait sa chère maîtresse de lui avoir fait connaître enfin l'amour vrai, chaste et noble, qu'il avait tant rêvé, et dont il s'était cru à jamais déshérité par sa faute. Elle le retrempait, disait-il, dans les eaux de son baptême, elle effaçait en lui jusqu'au souvenir de ses mauvais jours. C'était une adoration, une extase, un culte.

Thérèse y crut naïvement. Elle s'abandonna à la joie d'avoir donné toute cette félicité et rendu toute cette grandeur à une âme d'élite. Elle oublia toutes ses appréhensions et en sourit comme de rêves creux qu'elle avait pris pour des raisons. Ils s'en moquèrent ensemble ; ils se reprochèrent de s'être méconnus et de ne s'être pas jetés au cou l'un de l'autre dès le premier jour, tant ils étaient faits pour se comprendre, se chérir et s'apprécier. Il ne fut plus question de prudence et de sermons. Thérèse était rajeunie de dix ans. C'était un enfant plus enfant que Laurent lui-même; elle ne savait quoi imaginer pour lui ar-

ranger une existence où il ne sentirait pas le pli d'une feuille de rose.

Pauvre Thérèse ! son ivresse ne dura pas huit jours entiers.

D'où vient cet effroyable châtement infligé à ceux qui ont abusé des forces de la jeunesse, et qui consiste à les rendre incapables de goûter la douceur d'une vie harmonieuse et logique ? Est-il bien criminel, le jeune homme qui se trouve lancé sans frein dans le monde avec d'immenses aspirations, et qui se croit capable d'étreindre tous les fantômes qui passent, tous les enivremens qui l'appellent ? Son péché est-il autre chose que l'ignorance, et a-t-il pu apprendre dans son berceau que l'exercice de la vie doit être un éternel combat contre soi-même ? Il en est vraiment qui sont à plaindre, et qu'il est difficile de condamner, à qui ont peut-être manqué un guide, une mère prudente, un ami sérieux, une première maîtresse sincère. Le vertige les a saisis dès leurs premiers pas ; la corruption s'est jetée sur eux comme sur une proie pour faire des brutes de ceux qui avaient plus de sens que d'âme, pour faire des insensés de ceux qui se débattaient, comme Laurent, entre la fange de la réalité et l'idéal de leurs rêves.

Voilà ce que se disait Thérèse pour continuer à aimer cette âme souffrante, et pourquoi elle endura les blessures que nous allons raconter.

Le septième jour de leur bonheur fut irrévocablement le dernier. Ce chiffre néfaste ne sortit jamais de la mémoire de Thérèse. Des circonstances fortuites avaient concouru à prolonger cette éternité de joies pendant toute une semaine ; personne d'intime n'était venu voir Thérèse, elle n'avait pas de travail trop pressé ; Laurent promettait de se remettre à l'ouvrage dès qu'il pourrait reprendre possession de son atelier, envahi par des ouvriers à qui il en avait confié la réparation. La chaleur était écrasante à Paris ; il fit à Thérèse la proposition d'aller passer quarante-huit heures à la campagne, dans les bois. C'était le septième jour.

Ils partirent en bateau, et arrivèrent le soir dans un hôtel, d'où, après le dîner, ils sortirent pour courir la forêt par un clair de lune magnifique. Ils avaient loué des chevaux et un guide, lequel les ennuya bientôt par son baragouin prétentieux. Ils avaient fait deux lieues et se trouvaient au pied d'une masse de rochers que Laurent connaissait. Il proposa de renvoyer les chevaux et le guide, et de revenir à pied, quand même il serait un peu tard.

« Je ne sais pas pourquoi, lui dit Thérèse, nous ne passerions pas toute la nuit dans la forêt : il n'y a ni loups ni voleurs. Restons ici tant que tu voudras, et ne revenons jamais, si bon te semble. »

Ils restèrent seuls, et c'est alors que se passa une



scène bizarre, presque fantastique, mais qu'il faut raconter telle qu'elle est arrivée. Ils étaient montés sur le haut du rocher et s'étaient assis sur la mousse épaisse, desséchée par l'été. Laurent regardait le ciel splendide où la lune effaçait la clarté des étoiles. Deux ou trois des plus grosses brillaient seules au-dessus de l'horizon. Renversé sur le dos, Laurent les contemplait.

« Je voudrais bien savoir, dit-il, le nom de celle qui est à peu près au-dessus de ma tête ; elle a l'air de me regarder.

— C'est Véga, répondit Thérèse.

— Tu sais donc le nom de toutes les étoiles, toi, savante ?

— A peu près. Ce n'est pas difficile, et en un quart d'heure tu en sauras autant que moi, quand tu voudras.

— Non, merci, j'aime mieux décidément ne pas savoir : j'aime mieux leur donner des noms à ma fantaisie.

— Et tu as raison.

— J'aime mieux me promener au hasard dans ces lignes tracées là-haut et faire des combinaisons de groupes à mon idée que de marcher dans le caprice des autres. Après tout, peut-être ai-je tort, Thérèse ! Tu aimes les sentiers frayés, toi, n'est-ce pas ?

— Ils sont meilleurs aux pauvres pieds. Je n'ai pas, comme toi, des bottes de sept lieues !

— Moqueuse ! tu sais bien que tu es plus forte et meilleure marcheuse que moi !

— C'est tout simple, je n'ai pas d'ailes pour m'envoler.

— Avise-toi d'en avoir pour me laisser là ! Mais ne parlons pas de nous quitter : ce mot-là ferait pleuvoir !

— Eh ! qui donc y songe ? Ne le répète pas, ton affreux mot !

— Non, non ! n'y songeons pas, n'y songeons pas ! s'écria-t-il en se levant brusquement.

— Qu'as-tu et où vas-tu ? lui dit-elle.

— Je ne sais pas, répondit-il ; ah si ! à propos.... Il y a par là un écho extraordinaire, et la dernière fois que j'y suis venu avec la petite... tu ne tiens pas à savoir son nom, n'est-ce pas ? j'ai pris grand plaisir à l'entendre d'ici, pendant qu'elle chantait là-bas sur le tertre qui est vis-à-vis de nous. »

Thérèse ne répondit rien. Il s'aperçut que ce souvenir intempestif d'une de ses mauvaises connaissances n'était pas délicat à jeter au milieu d'une romantique veillée avec la reine de son cœur. Pourquoi cela lui était-il revenu ? Comment le nom quelconque de la vierge folle lui était-il arrivé au bord des lèvres ? Il fut mortifié de cette maladresse ; mais,

au lieu de s'en accuser naïvement et de la faire oublier par ces torrents de tendres paroles qu'il savait bien tirer de son âme quand la passion l'inspirait, il n'en voulut pas avoir le démenti, et demanda à Thérèse si elle voulait chanter pour lui.

« Je ne pourrais pas, lui répondit-elle avec douceur. Il y a longtemps que je n'étais montée à cheval, je me sens un peu oppressée.

— Si ce n'est qu'un peu, faites un effort, Thérèse, cela me fera tant de plaisir ! »

Thérèse était trop fière pour avoir du dépit, elle n'avait que du chagrin. Elle détourna la tête et feignit de tousser.

« Allons, dit-il en riant, vous n'êtes qu'une faible femme ! Et puis vous ne croyez pas à mon écho, je vois cela. Je veux vous le faire entendre. Restez ici. Je grimpe là-haut, moi. Vous n'avez pas peur, j'espère, de rester seule cinq minutes ?

— Non, répondit tristement Thérèse, je n'ai pas du tout peur. »

Pour grimper sur l'autre rocher, il fallait descendre le petit ravin qui le séparait de celui où ils étaient ; mais ce ravin était plus creux qu'il ne le paraissait. Quand Laurent, après en avoir descendu la moitié, vit le chemin qui lui restait à faire, il s'arrêta craignant de laisser Thérèse seule si longtemps, et, criant vers elle, il lui demanda si elle ne

l'avait pas rappelé. « Non, pas du tout ! » lui cria-t-elle à son tour, ne voulant pas contrarier sa fantaisie.

Il est impossible d'expliquer ce qui se passa dans la tête de Laurent; il prit ce *pas du tout* pour une dureté, et se remit à descendre, mais moins vite et en rêvant. « Je l'ai blessée, dit-il, et la voilà qui me boude, comme du temps où nous jouions au frère et à la sœur. Est-ce qu'elle va encore avoir de ces humeurs-là, à présent qu'elle est ma maîtresse? Mais pourquoi l'ai-je blessée? J'ai eu tort assurément, mais c'est sans le vouloir. Il est bien impossible qu'il ne me revienne pas quelque bribe de mon passé dans la mémoire. Sera-ce donc chaque fois un outrage pour elle et une mortification pour moi? Que lui importe mon passé, puisqu'elle m'a accepté comme cela? J'ai eu tort pourtant! oui, j'ai eu tort; mais ne lui arrivera-t-il jamais à elle-même de me parler de ce drôle qu'elle a aimé et dont elle s'est crue la femme? Malgré elle, Thérèse se souviendra auprès de moi des jours qu'elle a vécus sans moi, et lui en ferai-je un crime? » Laurent se répondit aussitôt à lui même: « Oh! mais oui, cela me serait insupportable! Donc j'ai eu grand tort, et j'aurais dû lui en demander pardon tout de suite. »

Mais déjà il était arrivé à ce moment de fatigue morale où l'âme est rassasiée d'enthousiasme, où

l'être farouche et faible que nous sommes tous plus ou moins à besoin de reprendre possession de lui-même. « Encore s'accuser, encore promettre, encore persuader, encore s'attendrir? Eh quoi! se dit-il, ne peut-elle être heureuse et confiante huit jours entiers? C'est ma faute, je le veux bien; mais il y a encore plus de la sienne à faire de si peu une si grosse affaire et à me gâter cette belle nuit de poésie que je m'étais arrangée avec elle dans un des plus beaux endroits du monde. J'y suis déjà venu avec des libertins et des filles, c'est vrai; mais dans quel coin des environs de Paris l'aurais-je conduite où je n'aurais pas retrouvé ces fâcheux souvenirs? A coup sûr ils ne m'enivrent guère, et il y a presque de la cruauté à me les reprocher.... »

En répondant ainsi dans son cœur aux reproches que Thérèse lui adressait probablement dans le sien, il arriva au fond de la vallée, où il se sentit troublé et fatigué comme à la suite d'une querelle, et se jeta sur l'herbe dans un mouvement de lassitude et de dépit. Il y avait sept jours entiers qu'il ne s'était appartenu; il subissait le besoin de se reconquérir et de se croire seul et indompté un instant.

De son côté, Thérèse était navrée et effrayée en même temps. Pourquoi le mot *se quitter* avait-il été jeté par lui tout à coup comme un cri aigre au milieu de cet air tranquille qu'ils respiraient ensemble?

A quel propos, en quoi l'avait elle provoqué? Elle cherchait en vain. Laurent lui-même n'eût pu le lui expliquer. Tout ce qui avait suivi était grossièrement cruel, et combien il devait être irrité pour l'avoir dit, cet homme d'une éducation exquise! Mais d'où lui venait cette colère? portait-il en lui un serpent qui le mordait au cœur et lui arrachait des paroles d'égarément et de malédiction?

Elle l'avait suivi des yeux sur la pente du rocher jusqu'à ce qu'il fût entré dans l'ombre épaisse du ravin. Elle ne le voyait plus et s'étonnait du temps qu'il lui fallait pour reparaitre sur le versant de l'autre monticule. Elle fut prise d'effroi, il pouvait être tombé dans quelque précipice. Ses regards interrogeaient en vain la profondeur du terrain herbu, hérissé de grosses roches sombres. Elle se levait pour essayer de l'appeler, lorsqu'un cri d'inexprimable détresse monta jusqu'à elle, un cri rauque, affreux, désespéré, qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

Elle s'élança comme une flèche dans la direction de la voix. S'il y eût eu en effet un abîme, elle s'y fût précipitée sans réflexion; mais ce n'était qu'une pente rapide où elle glissa plusieurs fois sur la mousse et déchira sa robe aux buissons. Rien ne l'arrêta, elle arriva, sans savoir comment, auprès de Laurent, qu'elle trouva debout, hagard, agité d'un tremblement convulsif.

« Ah! te voilà, lui dit-il en lui saisissant le bras. Tu as bien fait de venir! j'y serais mort! »

Et, comme don Juan après la réponse de la statue, il ajouta d'une voix âpre et brusque: *Sortons d'ici!*

Il l'entraîna sur le chemin, marchant à l'aventure et ne pouvant rendre compte de ce qui lui était arrivé.

Au bout d'un quart d'heure, il se calma enfin, et s'assit avec elle dans une clairière. Ils ne savaient où ils étaient, le sol était semé de roches plates qui ressemblaient à des tombes, et entre lesquelles poussaient au hasard des genévriers qu'on eût pu prendre la nuit pour des cyprès.

« Mon Dieu! dit tout à coup Laurent, nous sommes donc dans un cimetière? Pourquoi m'amènes-tu ici? »

— Ce n'est, répondit-elle, qu'un endroit inculte. Nous en avons traversé beaucoup de pareils ce soir. S'il te déplaît, ne nous y arrêtons pas, rentrons sous les grands arbres.

— Non, restons ici, reprit-il. Puisque le hasard ou la destinée me jette dans ces idées de mort, autant vaut les braver et en épuiser l'horreur. Cela a son charme comme tout autre chose, n'est-ce pas, Thérèse? Tout ce qui ébranle fortement l'imagination est une jouissance plus ou moins âpre. Quand

une tête doit tomber sur l'échafaud, la foule va regarder, et c'est tout naturel. Il n'y a pas que les émotions douces qui nous fassent vivre, il nous en faut d'épouvantables pour nous faire sentir l'intensité de la vie. »

Il parla encore ainsi, comme au hasard, pendant quelques instants. Thérèse n'osait l'interroger et s'efforçait de le distraire ; elle voyait bien qu'il venait d'avoir un accès de délire. Enfin il se remit assez pour vouloir et pouvoir le raconter.

Il avait eu une hallucination. Couché sur l'herbe, dans le ravin, sa tête s'était troublée. Il avait entendu l'écho chanter tout seul, et ce chant, c'était un refrain obscène. Puis, comme il se relevait sur ses mains pour se rendre compte du phénomène, il avait vu passer devant lui, sur la bruyère, un homme qui courait, pâle, les vêtements déchirés, et les cheveux au vent.

« Je l'ai si bien vu, dit-il, que j'ai eu le temps de raisonner, et de me dire que c'était un promeneur attardé, surpris et poursuivi par des voleurs, et même j'ai cherché ma canne pour aller à son secours ; mais la canne s'était perdue dans l'herbe, et cet homme avançait toujours sur moi. Quand il a été tout près, j'ai vu qu'il était ivre, et non pas poursuivi. Il a passé en me jetant un regard hébété, hideux, et en me faisant une laide grimace de haine



et de mépris. Alors j'ai eu peur, et je me suis jeté la face contre terre, car cet homme.... c'était moi !

« Oui, c'était mon spectre, Thérèse ! Ne sois pas effrayée, ne me crois pas fou, c'était une vision. J'ai bien compris en me retrouvant seul dans l'obscurité. Je n'aurais pas pu distinguer les traits d'une figure humaine, je n'avais vu celle-là que dans mon imagination ; mais qu'elle était nette, horrible, effrayante ! C'était moi avec vingt ans de plus, des traits creusés par la débauche ou la maladie, des yeux effarés, une bouche abrutie, et, malgré tout cet effacement de mon être, il y avait dans ce fantôme un reste de vigueur pour insulter et défier l'être que je suis à présent. Je me suis dit alors : O mon Dieu ! est-ce donc là ce que je serai dans mon âge mûr !... J'ai eu ce soir de mauvais souvenirs que j'ai exprimés malgré moi : c'est que je porte toujours en moi ce vieil homme dont je me croyais délivré ? Le spectre de la débauche ne veut pas lâcher sa proie, et jusque dans les bras de Thérèse il viendra me railler et me crier : Il est trop tard !

« Alors je me suis levé pour te joindre, ma pauvre Thérèse. Je voulais te demander grâce pour ma misère et te supplier de me préserver ; mais, je ne sais pendant combien de minutes ou de siècles j'aurais tourné sur moi-même sans pouvoir avancer, si

tu n'étais enfin venue. Je t'ai reconnue tout de suite, Thérèse ; je n'ai pas eu peur de toi, et je me suis senti délivré. »

Il était difficile de savoir, quand Laurent parlait ainsi, s'il racontait une chose qu'il avait réellement éprouvée, ou s'il avait mêlé ensemble, dans son cerveau, une allégorie née de ses réflexions amères et une image entrevue dans un demi-sommeil. Il jura cependant à Thérèse qu'il ne s'était pas endormi sur l'herbe, et qu'il s'était toujours rendu compte du lieu où il était et du temps qui s'écoulait ; mais cela même était difficile à constater. Thérèse l'avait perdu de vue, et quant à elle, le temps lui avait semblé mortellement long.

Elle lui demanda s'il était sujet à ces hallucinations.

« Oui, dit-il, dans l'ivresse ; mais je n'ai été ivre que d'amour depuis quinze jours que tu es à moi.

— Quinze jours ! dit Thérèse étonnée.

— Non, moins que cela, reprit-il ; ne me chicane pas sur les dates : tu vois bien que je n'ai pas encore ma tête. Marchons, cela me remettra tout à fait.

— Tu as besoin de repos pourtant : il faudrait penser à rentrer.

— Eh bien ! que faisons-nous ?

— Nous ne sommes pas dans la direction ; nous tournons le dos à notre point de départ.

— Tu veux que je repasse par ce maudit rocher

— Non, mais prenons à droite.

— C'est tout le contraire ! »

Thérèse insista, elle ne se trompait pas. Laurent n'en voulut pas démordre, et même il s'emporta et parla d'un ton irrité, comme s'il y eût eu là matière à dispute. Thérèse céda et le suivit où il voulut aller. Elle se sentait brisée d'émotion et de tristesse. Laurent venait de lui parler d'un ton qu'elle n'eût jamais voulu prendre avec Catherine, quand même la bonne vieille l'impatientait. Elle le lui pardonnait, parce qu'elle le sentait malade ; mais cet état d'excitation douloureuse où elle le voyait l'effrayait d'autant plus.

Grâce à l'obstination de Laurent, ils se perdirent dans la forêt, marchèrent pendant quatre heures, et ne rentrèrent qu'au point du jour. La marche dans le sable fin et lourd de la forêt est très-pénible. Thérèse ne pouvait plus se traîner, et Laurent, que ce violent exercice ranimait, ne songeait point à ralentir le pas par égard pour elle. Il allait devant, prétendant toujours découvrir la bonne voie, lui demandant de temps à autre si elle était lasse, et ne devinant pas qu'en répondant « non, » elle voulait lui ôter le regret d'être la cause de cette mésaventure.

Le lendemain, Laurent n'y songeait plus ; il avait été pourtant rudement secoué par cette crise étrange, mais c'est le propre des tempéraments nerveux à l'excès de se remettre comme par magie. Thérèse eut même l'occasion de remarquer qu'au lendemain de ces épreuves terribles, c'est elle qui se trouvait brisée, tandis qu'il semblait avoir pris une force nouvelle.

Elle n'avait pas dormi, s'attendant à le voir envahi par quelque grave maladie ; mais il prit un bain et se sentit très-dispos pour recommencer la promenade. Il paraissait avoir oublié combien cette veillée avait été fâcheuse pour la lune de miel. La triste impression s'effaça vite chez Thérèse. Revenue à Paris, elle crut que rien n'était changé entre eux ; mais le soir même Laurent eut le caprice de faire la charge de Thérèse avec la sienne, errant tous deux au clair de lune dans la forêt, lui avec son air effaré et distrait, elle avec sa robe déchirée et le corps brisé de fatigue. Les artistes sont tellement habitués à faire la charge les uns des autres que Thérèse s'amusa de la sienne ; mais, bien qu'elle eût aussi de la facilité et de l'esprit au bout de son crayon, elle n'eût voulu pour rien au monde faire celle de Laurent, et quand elle le vit esquisser dans un sens comique cette scène nocturne qui l'avait torturée, elle en eut du chagrin. Il lui semblait

que certaines douleurs de l'âme ne peuvent jamais avoir de côté risible.

Laurent, au lieu de comprendre, tourna la chose avec plus d'ironie encore. Il écrivit sous sa figure : *perdu dans la forêt et dans l'esprit de sa maîtresse*, et sous la figure de Thérèse : *le cœur aussi déchiré que la robe*. La composition fut intitulée : *Lune de miel dans un cimetière*. Thérèse s'efforça de sourire ; elle loua le dessin, qui, malgré sa bouffonnerie, sentait la main du maître, et ne fit aucune réflexion sur le triste choix du sujet. Elle eut tort. Elle eût mieux fait, dès le commencement, d'exiger que Laurent ne laissât pas courir sa gaieté au hasard, en grosses bottes. Elle se laissa marcher sur les pieds parce qu'elle eut peur qu'il ne fût encore malade et pris de délire au milieu de sa lugubre plaisanterie.

Deux ou trois autres faits de ce genre l'ayant avertie, elle se demanda si la vie douce et réglée qu'elle voulait donner à son ami était réellement l'hygiène qui convenait à cette organisation exceptionnelle. Elle lui avait dit : « Tu t'ennuieras quelquefois peut-être, mais l'ennui repose du vertige, et quand la santé morale sera bien revenue, tu t'amuseras de peu et connaîtras la véritable gaieté. » Les choses tournaient en sens contraire. Laurent n'avouait pas son ennui, mais il lui était impossible

de le supporter, et il l'exhalait en caprices amers et bizarres. Il s'était fait une vie de haut et de bas perpétuels. Les brusques transitions de la rêverie à l'exaltation et de la nonchalance absolue aux excès bruyants étaient devenues un état normal dont il ne pouvait plus se passer. Le bonheur délicieusement savouré pendant quelques jours arrivait à l'irriter comme la vue de la mer par un calme plat.

« Tu es heureuse, disait-il à Thérèse, de te réveiller tous les matins avec le cœur à la même place. Moi, je perds le mien en dormant. C'est comme le bonnet de nuit que ma bonne me mettait quand j'étais enfant ; elle le retrouvait tantôt à mes pieds, tantôt par terre. »

Thérèse se dit que la sérénité ne pouvait venir tout d'un coup à cette âme troublée et qu'il fallait l'y habituer par degrés. Pour cela il ne fallait pas l'empêcher de retourner quelquefois à la vie active ; mais que faire pour que cette activité ne fût pas une souillure, un coup mortel porté à leur idéal ? Thérèse ne pouvait pas être jalouse des maîtresses que Laurent avait eues, mais elle ne comprenait pas comment elle pourrait l'embrasser au front le lendemain d'une orgie. Il fallait donc, puisque le travail qu'il avait repris avec ardeur l'excitait au lieu de l'apaiser, chercher avec lui une issue à cette force. L'issue naturelle eût été l'enthousiasme de l'amour ;

mais c'était là encore une excitation après laquelle Laurent eût voulu escalader le troisième ciel : faute d'en avoir la puissance, il regardait du côté de l'enfer, et son cerveau, son visage même, en recevaient un reflet parfois diabolique.

Thérèse étudia ses goûts et ses fantaisies, et fut surprise de les trouver faciles à satisfaire. Laurent était avide de diversion et d'imprévu ; il n'était pas nécessaire de le promener dans des enchantements irréalisables, il suffisait de le promener n'importe où et de lui trouver un amusement auquel il ne s'attendait pas. Si, au lieu de lui donner à dîner chez elle, Thérèse lui annonçait en mettant son chapeau qu'ils allaient dîner ensemble chez un restaurateur, et si, au lieu de tel théâtre où elle l'avait prié de la conduire, elle lui demandait tout-à-coup de la mener à un spectacle tout différent, il était ravi de cette distraction inattendue et y prenait le plus grand plaisir, tandis qu'en se conformant à un plan quelconque tracé d'avance, il éprouvait un insurmontable malaise et le besoin de tout dénigrer. Thérèse le traita donc comme un enfant en convalescence à qui l'on ne refuse rien, et elle ne voulut faire aucune attention aux inconvénients qui en résultaient pour elle.

Le premier et le plus grave fut de compromettre sa réputation. On la disait et on la savait sage. Tout

le monde n'était pas persuadé qu'elle n'eût pas eu d'autre amant que Laurent : en outre, une personne ayant répandu qu'elle l'avait vue en Italie autrefois avec le comte de \*\*\*, qui était marié en Amérique, elle passait pour avoir été entretenue par celui qu'elle avait bien réellement épousé, et on a vu que Thérèse aimait mieux supporter cette tache que de soulever une lutte scandaleuse contre le malheureux qu'elle avait aimé ; mais on s'accordait à la regarder comme prudente et raisonnable. « Elle garde les apparences, disait-on ; il n'y a jamais eu de rivalités ni de scandale autour d'elle, tous ses amis la respectent et en disent du bien. C'est une femme de tête et qui ne cherche qu'à passer inaperçue, ce qui ajoute à son mérite. »

Quand on la vit hors de chez elle au bras de Laurent, on commença à s'étonner, et le blâme fut d'autant plus sévère qu'elle s'en était préservée plus longtemps. Laurent était fort prisé des artistes, mais il comptait parmi eux un très-petit nombre d'amis. On lui savait mauvais gré de faire le gentilhomme avec les élégants d'une autre classe, et de leur côté les amis qu'il avait dans ce monde-là ne comprirent rien à sa conversion et n'y crurent pas. Donc l'amour tendre et dévoué de Thérèse passa pour un caprice effréné. Une femme chaste eût-elle choisi pour amant parmi les hommes sérieux qui



l'entouraient, le seul qui eût mené une vie dissolue avec toutes les pires dévergondées de Paris ? Et, pour ceux qui ne voulurent pas condamner Thérèse, la passion violente de Laurent ne parut être qu'une rouerie menée à bonne fin, et dont il était assez habile pour se *dépêtrer* quand il en serait las.

Ainsi de toutes parts Mlle Jacques fut déconsidérée pour le choix qu'elle venait de faire et qu'elle paraissait vouloir afficher.

Telle n'était pas, à coup sûr, l'intention de Thérèse ; mais avec Laurent, bien qu'il eût résolu de l'entourer de respect, il n'y avait guère moyen de cacher sa vie. Il ne pouvait renoncer au monde extérieur, et il fallait l'y laisser retourner pour s'y perdre, ou l'y suivre pour l'en préserver. Il était habitué à voir la foule et à en être vu. Quand il avait vécu un jour dans la retraite, il se croyait tombé dans une cave, et demandait à grands cris le gaz et le soleil.

Avec la déconsidération arriva bientôt pour Thérèse un autre sacrifice à faire : celui de la sécurité domestique. Jusque-là elle avait gagné assez d'argent par son travail pour mener une vie aisée ; mais ce n'était qu'à la condition d'avoir des habitudes réglées, beaucoup d'ordre dans ses dépenses et de suite dans ses occupations. L'imprévu qui charmait Laurent amena la gêne. Elle le lui cacha, ne voulant pas lui

refuser le sacrifice de ce précieux temps, qui est tout le capital de l'artiste.

Mais tout ceci n'était que le cadre d'un tableau bien plus sombre sur lequel Thérèse jetait un voile si épais que personne ne se doutait de son malheur, et que ses amis, scandalisés ou peïnés de sa situation, s'éloignaient d'elle en disant : « Elle est enivrée. Attendons qu'elle ouvre les yeux ; cela viendra bien vite ! »

Cela était tout venu. Thérèse acquérait tous les jours la triste certitude que Laurent ne l'aimait déjà plus, ou qu'il l'aimait si mal, qu'il n'y avait dans leur union pas plus d'espoir de bonheur pour lui que pour elle. C'est en Italie que la certitude absolue en fut tout à fait acquise pour tous deux, et c'est leur voyage en Italie que nous allons raconter.





## VI

Il y avait longtemps que Laurent voulait voir l'Italie; c'était son rêve depuis l'enfance, et quelques travaux qu'il put vendre d'une manière inespérée le mirent enfin à même de le réaliser. Il offrit à Thérèse de l'emmenner, en lui montrant avec orgueil sa petite fortune, et en lui jurant que si elle ne voulait pas le suivre, il renonçait à ce voyage. Thérèse savait bien qu'il n'y renoncerait pas sans regret et sans reproche. Aussi s'ingénia-t-elle à trouver de l'argent de son côté. Elle en vint à bout en engageant son travail futur, et ils partirent vers la fin de l'automne.

Laurent s'était fait de grandes illusions sur l'Italie, et croyait trouver le printemps en décembre dès qu'il apercevrait la Méditerranée. Il fallut en rabattre, et souffrir d'un froid très-âpre durant la traversée de Marseille à Gènes. Gènes lui plut extrêmement,

et comme il y avait beaucoup de peinture à voir, que c'était là pour lui le principal but du voyage, il consentit de bonne grâce à s'arrêter là un ou deux mois, et loua un appartement meublé.

Au bout de huit jours, Laurent avait tout vu, et Thérèse ne faisait que de commencer à s'installer pour peindre, car il faut dire qu'elle ne pouvait s'en dispenser. Pour avoir quelques billets de mille francs, elle avait dû s'engager envers un marchand de tableaux à lui rapporter plusieurs copies de portraits inédits qu'il voulait ensuite faire graver. La besogne n'était pas désagréable; en homme de goût, l'industriel avait désigné divers portraits de Van Dyck, un à Gènes, un autre à Florence, etc. Copier ce maître était une spécialité grâce à laquelle Thérèse avait formé son propre talent et gagné de quoi vivre avant de faire le portrait pour son compte; mais il lui fallait commencer par obtenir l'autorisation des propriétaires de ces chefs-d'œuvre, et, quelque diligence qu'elle y mît, une semaine s'écoula avant qu'elle pût commencer la copie désignée à Gènes.

Laurent ne se sentait nullement disposé à copier quoi que ce fût. Il avait une individualité trop prononcée et trop ardente pour ce genre d'étude. Il profitait autrement de la vue des grandes choses. C'était son droit. Pourtant plus d'un grand maître,

trouvant l'occasion toute servie, l'eût peut-être mise à profit. Laurent n'avait pas encore vingt-cinq ans et pouvait encore apprendre. C'était l'avis de Thérèse, qui voyait là aussi l'occasion pour lui d'augmenter ses ressources pécuniaires. S'il eût daigné copier un Titien, qui était son maître de prédilection, nul doute que le même industriel à qui Thérèse avait affaire ne l'eût acquis ou fait acquérir par un amateur. Laurent trouva cette idée absurde. Tant qu'il avait quelque argent en poche, il ne concevait pas que l'on descendît des hauteurs de l'art jusqu'à songer au gain. Il laissa Thérèse absorbée devant son modèle, la raillant même un peu d'avance du Van Dyck qu'elle allait faire, et cherchant à la décourager de la tâche effrayante qu'elle osait entreprendre ; puis il se mit à errer dans la ville, assez soucieux de l'emploi de six semaines que Thérèse lui avait demandées pour mener son œuvre à bonne fin.

Certes il n'y avait pas pour elle de temps à perdre avec des journées de décembre courtes et sombres, une installation de matériel qui ne lui présentait pas toutes les commodités de son atelier de Paris, un mauvais jour, une grande salle peu ou point chauffée, et des volées de badauds en voyage qui, sous prétexte de contempler le chef-d'œuvre, se plaçaient devant elle, ou l'importunaient de leurs

réflexions plus ou moins saugrenues. Enrhumée, souffrante, attristée, effrayée surtout de l'ennui qu'elle voyait déjà creuser les yeux de Laurent, elle rentrait pour le trouver de mauvaise humeur, ou pour l'attendre jusqu'à ce que la faim le fit revenir. Deux jours ne se passèrent pas sans qu'il lui reprochât d'avoir accepté un travail abrutissant, et sans qu'il lui proposât d'y renoncer. N'avait-il pas de l'argent pour deux, et d'où venait donc que sa maîtresse refusait de le partager avec lui ?

Thérèse tint bon ; elle savait que l'argent ne durerait pas dans les mains de Laurent, et qu'il ne s'en trouverait peut-être plus pour revenir le jour où il serait las de l'Italie. Elle le supplia de la laisser travailler, et de travailler lui-même comme il l'entendrait, mais comme tout artiste peut et doit travailler quand il a son avenir à conquérir.

Il convint qu'elle avait raison et résolut de s'y mettre. Il déballa ses boîtes, trouva un local et fit plusieurs esquisses ; mais, soit le changement d'air et d'habitudes, soit la vue trop récente de trop de chefs-d'œuvre différents qui l'avaient vivement ému et qu'il lui fallait le temps de digérer en lui-même, il se sentit frappé d'impuissance momentanée, et tomba dans un de ces *spleens* contre lesquels il ne savait pas réagir seul. Il lui eût fallu des émotions venant du dehors, une magnifique musique sortant

du plafond, un cheval arabe entrant par le trou de la serrure, un chef-d'œuvre littéraire inconnu sous la main, ou, encore mieux, une bataille navale dans le port de Gênes, un tremblement de terre, n'importe quel événement, délicieux ou terrible, qui l'arrachât à lui-même, et sous l'impulsion duquel il se sentit exalté et renouvelé.

Tout à coup au milieu de ses vagues et tumultueuses aspirations une mauvaise pensée vint le trouver malgré lui.

« Quand je songe, se dit-il, qu'*autrefois* (c'est ainsi qu'il appelait le temps où il n'aimait pas Thérèse) la moindre folie suffisait pour me ranimer ! J'ai aujourd'hui beaucoup de choses que je rêvais, de l'argent, c'est-à-dire six mois de loisir et de liberté, l'Italie sous les pieds, la mer à ma porte, autour de moi une maîtresse tendre comme une mère, en même temps qu'elle est un ami sérieux et intelligent. Et tout cela ne suffit pas pour que mon âme revive ! A qui la faute ? Ce n'est pas la mienne à coup sûr. Je n'avais pas été gâté, et il ne m'en fallait pas tant autrefois pour m'étourdir. Quand je pense que la moindre piquette me portait au cerveau tout aussi bien que le vin le plus généreux, que le moindre minois chiffonné, avec un regard provoquant et une toilette problématique, suffisait pour me mettre en gaieté et pour me persuader



qu'une telle conquête faisait de moi un héros régence! Avais-je besoin d'un idéal comme Thérèse? Comment donc ai-je pu me persuader que la morale et physique m'était nécessaire en art? Je savais me contenter du *moins*, donc le *plus* m'accabler, puisque le mieux est l'ennemi du bien. Et puis d'ailleurs y a-t-il une vraie beauté possible? La véritable est celle qui plait. Celle qui ne rassasié est comme si elle n'avait jamais été. puis encore il y a le plaisir du changement, et peut-être là tout le secret de la vie. Changer, c'est renouveler; pouvoir changer, c'est être libre. L'artiste est-il né pour l'esclavage, et n'est-ce pas l'esclavage que la fidélité gardée, ou seulement promise? »

Laurent se laissa envahir par ces vieux sophismes toujours nouveaux pour les âmes en dérive. Il éprouva bientôt le besoin de les exprimer à quelqu'un, et ce quelqu'un fut Thérèse. Tant pis pour elle, puisque Laurent ne voyait qu'elle!

La causerie du soir commençait toujours à la même heure :

« Quelle assommante ville que celle-ci! »

Un soir il ajouta : « On doit s'y ennuyer en permanence. Je ne voudrais pas être le modèle que tu proposes. Cette pauvre belle comtesse en robe noire, qui est là accrochée depuis deux cents ans

ses doux yeux ne l'ont pas damnée, elle doit se damner dans le ciel de voir son image enfermée dans ce maussade pays.

— Et pourtant, répondit Thérèse, elle y a toujours le privilège de la beauté, le succès qui survit à la mort, et que la main d'un maître éternise. Toute desséchée qu'elle est au fond de sa tombe, elle a encore des amants; tous les jours je vois des jeunes gens, insensibles d'ailleurs au mérite de la peinture, rester en extase devant cette beauté qui semble respirer et sourire avec un calme triomphant.

— Elle te ressemble, Thérèse, sais-tu cela? Elle a un peu du sphinx, et je ne m'étonne pas de ta passion pour son mystérieux sourire. On dit que les artistes créent toujours dans leur nature : il est tout simple que tu aies choisi les portraits de Van Dyck pour ton école d'apprentissage. Il faisait grand, mince, élégant et fier comme ta forme.

— Voilà des compliments! arrête-toi là, je vois que la moquerie va arriver.

— Non, je ne suis pas en train de rire. Tu sais bien que je ne ris plus, moi. Avec toi, il faut tout prendre au sérieux : je me conforme à l'ordonnance. Je dis seulement une chose triste, c'est que ta défunte comtesse doit être bien lasse d'être toujours belle de la même façon. Une idée, Thérèse!

un rêve fantastique qui me vient de ce que tu disais tout à l'heure. Écoute.

« Un jeune homme, qui avait probablement des notions de sculpture, se prit d'amour pour une statue de marbre couchée sur un tombeau. Il en devint fou, et ce pauvre fou souleva un jour la pierre pour voir ce qu'il restait de cette belle femme dans le sarcophage. Il y trouva.... ce qu'il y devait trouver, l'imbécile! une momie! Alors la raison lui revint, et, embrassant ce squelette, il lui dit : — J't'aime mieux ainsi; au moins tu es quelque chose qui a vécu, tandis que j'étais épris d'une pierre qui n'a jamais eu conscience d'elle-même.

— Je ne comprends pas, dit Thérèse.

— Ni moi non plus, répondit Laurent; mais peut-être qu'en amour la statue est ce qu'on édifie dans sa tête, et la momie, ce que l'on ramasse dans son cœur.

Un autre jour, il esquissa la figure et l'attitude de Thérèse, rêveuse et triste, dans un album qu'elle feuilleta ensuite, et où elle trouva une douzaine de croquis de femmes dont les poses impertinentes et les types effrontés la firent rougir. C'étaient les fatômes du passé qui avaient traversé la mémoire de Laurent et qui s'étaient collés, peut-être malgré lui, à ces feuilles blanches. Thérèse, sans rien dire, déchira celle où elle avait pris place dans cette mauvaise compagnie, la jeta au feu, ferma l'album.

et le remit sur la table; puis elle s'assit près du feu, étendit son pied sur un chenet et voulut parler d'autre chose.

Laurent ne répondit pas, mais il lui dit : « Vous êtes trop orgueilleuse, ma chère ! Si vous eussiez brûlé tous les feuillets qui vous déplaisent, pour ne laisser dans l'album que votre image, j'aurais compris, et je vous aurais dit : « Tu fais bien ; » mais vous retirer de là en y laissant les autres signifie que vous ne me feriez jamais l'honneur de me disputer à personne. »

— Je vous ai disputé à la débauche, répondit Thérèse, je ne vous disputerai jamais à aucune de ses vestales.

— Eh bien ! c'est de l'orgueil, je le répète, ce n'est pas de l'amour. Moi, je vous ai disputée à la sagesse, et je vous disputerai à n'importe lequel de ses moines.

— Pourquoi me disputeriez-vous ? Est-ce que vous n'êtes pas fatigué d'aimer la statue ? Est-ce que la momie n'est pas dans votre cœur ?

— Ah ! vous avez la mémoire des mots, vous ! Mon Dieu, qu'est-ce qu'un mot ? On l'interprète comme on veut. Avec un mot, on fait pendre un innocent. Je vois qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit avec vous ; le plus prudent serait peut-être de ne jamais causer ensemble.

— En sommes-nous là, mon Dieu ? » dit Thérèse fondant en larmes.

Ils en étaient là. C'est en vain que Laurent s'affligea de ses pleurs, et lui demanda pardon de le avoir fait couler : le mal recommença le lendemain.

« Que veux-tu donc que je devienne dans cette détestable ville ? lui dit-il. Tu veux que je travaille ? je l'ai voulu aussi, mais je ne peux pas ! Je ne suis pas né comme toi avec un petit ressort d'acier dans le cerveau, dont il ne faut que pousser le bout pour que la volonté fonctionne. Je suis un créateur moi ! Grand ou petit, faible ou puissant, c'est toujours un ressort qui n'obéit à rien et que met en jeu, quand il lui plait, le souffle de Dieu ou le vent qui passe. Je suis incapable de quoi que ce soit quand je m'ennuie ou me déplaît quelque part.

— Comment est-il possible qu'un homme intelligent s'ennuie, dit Thérèse, à moins qu'il ne soit privé de jour et d'air au fond d'un cachot ? N'y a-t-il donc dans cette ville, qui t'avait ravi le premier jour, ni belles choses à voir, ni intéressantes promenades à faire aux environs, ni bons livres à consulter, ni personnes intelligentes à entretenir ?

— J'ai des belles choses d'ici par-dessus les yeux ; je n'aime pas à me promener seul ; les meilleurs livres m'irritent lorsqu'ils me disent ce que j'

suis pas en train de croire. Quant aux relations à établir, ... j'ai des lettres de recommandation dont tu sais bien que je ne peux pas faire usage !

— Non, je ne sais pas cela ; pourquoi ?

— Parce que naturellement mes amis du monde m'ont adressé à des gens du monde ; or les gens du monde ne vivent pas entre quatre murs sans songer à se divertir ; et comme tu n'es pas du monde, Thérèse, comme tu ne peux pas m'y accompagner, il faudra donc que je te laisse seule !

— Dans le jour ? puisque je suis forcée de travailler là-bas dans ce palais !

— Dans le jour, on se rend des visites et on fait des projets pour le soir. C'est le soir qu'on s'amuse en tout pays ; ne le sais-tu pas ?

— Eh bien ! sors quelquefois le soir, puisqu'il le faut ; va au bal, aux *conversazioni*. Ne joue pas, c'est tout ce que je te demande.

— Et c'est ce que je ne peux pas te promettre. Dans le monde, il faut se donner au jeu ou aux femmes.

— Ainsi tous les hommes du monde se ruinent au jeu ou se jettent dans la galanterie ?

— Ceux qui ne font ni l'un ni l'autre s'ennuient dans le monde ou y sont ennuyés. Je ne suis pas un causeur de salon, moi. Je ne suis pas encore assez creux pour me faire écouter sans rien dire.

Voyons, Thérèse, veux-tu que je me jette dans le monde à nos risques et périls?

— Pas encore, dit Thérèse; patiente un peu. Hélas! je n'étais pas préparée à te perdre si tôt!

L'accent douloureux et le regard déchirant de Thérèse irritèrent Laurent plus que de coutume.

« Tu sais, lui dit-il, que tu me ramènes toujours à tes fins avec la moindre plainte, et tu abuses ton pouvoir, ma pauvre Thérèse. Ne t'en repen-tiras-tu pas un jour, si tu me vois malade et ex-péré?

— Je m'en repens déjà, puisque je t'ennuie, répondit-elle. Fais donc ce que tu voudras!

— Ainsi tu m'abandonnes à ma destinée? Es-tu déjà lasse de lutter? Tiens, ma chère, c'est toi qui ne m'aimes plus!

— Au ton dont tu le dis, il semble que tu désires que cela soit! »

Il répondit *non*; mais un instant après c'était sous toutes les formes. Thérèse était trop sérieuse, trop fière, trop pudique. Elle ne voulait pas descendre avec lui des hauteurs de l'empyrée. Un geste lui semblait un outrage, un souvenir sans importance encourait sa censure. Elle était sobre et ne comprenait rien aux appétits capricieux aux fantaisies immodérées. Elle était la meilleure des deux, à coup sûr, et, s'il lui fallait des con-

ments, il était prêt à lui en faire ; mais s'agissait-il de cela entre eux ? La question n'était-elle pas de trouver le moyen de vivre ensemble ? Autrefois elle était plus gaie, elle avait été *coquette* avec lui, et elle ne voulait plus l'être ; elle était maintenant comme un oiseau malade sur son bâton, les plumes ébouriffées, la tête dans les épaules et l'œil éteint. Sa figure pâle et morne était quelquefois effrayante. Dans cette grande chambre sombre attristée des restes d'un vieux luxe, elle lui faisait l'effet d'un spectre. Par moments, il avait peur d'elle. Ne pouvait-elle remplir cet intérieur lugubre de chants bizarres et de joyeux éclats de rire ? Voyons : que faire pour secouer cette mort qui glace les épaules ? Mets-toi au piano, et joue-moi une valse. Je vais valser tout seul. Sais-tu valser, toi ? Je parie que non ! Tu ne sais rien que de triste !

« Tiens, dit Thérèse en se levant, partons demain, et advienne que pourra ! Tu deviendras fou ici. Ce sera peut-être pire ailleurs ; mais j'irai jusqu'au bout de ma tâche. »

Sur ce mot, Laurent s'emporta. C'était donc une tâche qu'elle s'était imposée ? Elle accomplissait donc froidement un devoir ? Peut-être avait-elle fait à la Vierge le vœu de lui consacrer son amant. Il ne lui manquait plus que d'être dévote !

Il prit son chapeau avec cet air de suprême dè-



dain et de rupture *bien troussée* qui lui était propre. Il sortit sans dire où il allait. Il était dix heures du soir. Thérèse passa la nuit dans des angoisses effroyables. Il rentra au jour et s'enferma dans sa chambre en jetant les portes avec fracas. Elle n'osa se montrer, dans la crainte de l'irriter, et se retira sans bruit chez elle. C'était la première fois qu'ils s'endormaient sans se dire un mot d'affection ou de pardon.

Le lendemain, au lieu de retourner à son travail, elle fit ses paquets et prépara tout pour le départ. Lui s'éveilla à trois heures de l'après-midi, et lui demanda en riant à quoi elle songeait. Il avait pris son parti, il avait retrouvé son assiette. Il s'était promené la nuit, seul au bord de la mer ; il avait fait ses réflexions, il était calmé.

« Cette grosse mer grondeuse et rabâcheuse m'a impatienté, dit-il gaiement. J'ai fait d'abord de la poésie. Je me suis comparé à elle. J'ai eu envie de me jeter dans son beau sein verdâtre!... Et puis j'ai trouvé la vague monotone et ridicule de se plaindre toujours de ce qu'il y a des rochers sur la grève. Si elle n'a pas la force de les détruire, qu'elle se taise ! Qu'elle fasse comme moi, qui ne veux plus me plaindre. Me voilà charmant ce matin ; j'ai résolu de travailler, je reste. J'ai fait ma barbe avec soin ; embrasse-moi, Thérèse, et ne

parlons plus de la sotte soirée d'hier. Défaits ces paquets surtout, ôte ces malles, vite, que je ne les voie pas davantage ! Elles ont l'air d'un reproche, et je n'en mérite plus. »

Il y avait bien loin de cette prompte manière de se réconcilier avec lui-même au temps où un regard inquiet de Thérèse suffisait pour lui faire plier les deux genoux, et pourtant il n'y avait pas plus de trois mois.

Une surprise vint les distraire. M. Palmer, arrivé à Gênes le matin, vint leur demander à dîner. Laurent fut enchanté de cette diversion. Lui, toujours assez froid de manières avec les autres hommes, il sauta au cou de l'Américain en lui disant qu'il était l'envoyé du ciel. Palmer fut plus surpris que flatté de cet accueil chaleureux. Il lui avait suffi d'un coup d'œil jeté sur Thérèse pour voir que ce n'était pas là l'expansion du bonheur. Cependant Laurent ne lui parla pas de son ennui, et Thérèse fut surprise de l'entendre faire l'éloge de la ville et du pays. Il déclara même que les femmes étaient charmantes. D'où les connaissait-il ?

A huit heures, il demanda son pardessus et sortit. Palmer voulut se retirer aussi.

« Pourquoi, lui dit Laurent, ne restez-vous pas un peu plus longtemps avec Thérèse ? Cela lui ferait plaisir. Nous sommes tout à fait seuls ici. Je

sors pour une heure. Attendez-moi pour prendre le thé. »

A onze heures, Laurent n'était pas rentré. Thérèse était fort abattue, Elle faisait de vains efforts pour cacher son désespoir. Elle n'était plus inquiète, elle se sentait perdue. Palmer vit tout et feignit de ne rien voir : il causa encore avec elle pour tâcher de la distraire ; mais comme Laurent n'arrivait pas, et qu'il n'était pas convenable de l'attendre passé minuit, il se retira en serrant la main de Thérèse. Malgré lui, il lui apprit dans ce serrement de main qu'il n'était pas dupe de son courage et qu'il ressentait l'étendue de son désastre.

Laurent arriva en ce moment et vit l'émotion de Thérèse. A peine fut-il seul avec elle qu'il l'en railla sur un ton qui affectait de ne pas descendre à la jalousie.

« Voyons, lui dit-elle, ne me faites pas inutilement souffrir. Pensez-vous que Palmer me fasse la cour ? Partons, je vous l'ai offert.

— Non, ma chère, je ne suis pas absurde à ce point. Du moment que vous avez une société et que vous me permettez de sortir un peu pour mon compte, tout est bien, et je me sens en train de travailler.

— Dieu le veuille ! dit Thérèse. Je ferai, moi, ce que vous voudrez ; mais si vous vous réjouissez de

la société qui m'est venue, ayez le bon goût de ne pas m'en parler comme vous venez de le faire, je ne saurais le souffrir.

— De quoi diable vous fâchez-vous? qu'ai-je donc dit de si blessant? Vous devenez d'une susceptibilité par trop ombrageuse, ma chère amie! Quel mal y aurait-il à ce que ce bon Palmer fût amoureux de vous?

— Il y en aurait à vous de me laisser seule avec lui, si vous pensiez ce que vous dites.

— Ah! il y aurait du mal.... à vous abandonner au danger? Vous voyez bien que le danger existe, selon vous, et que je ne me trompais pas!

— Soit! alors passons nos soirées ensemble et ne recevons personne. Je le veux bien, moi. Est-ce convenu?

— Vous êtes bonne, ma chère Thérèse. Pardonnez-moi. Je resterai avec vous et nous verrons qui vous voudrez, ce sera le meilleur et le plus doux arrangement »

En effet, Laurent parut revenir à lui-même. Il entama une bonne étude dans son atelier et invita Thérèse à venir la voir. Quelques jours se passèrent sans orage. Palmer n'avait pas reparu; mais bientôt Laurent se lassa de cette vie réglée, et alla le chercher en lui reprochant d'abandonner ses amis. A peine fut-il arrivé pour passer la soirée avec eux,

que Laurent trouva un prétexte pour sortir et resta dehors jusqu'à minuit.

Une semaine se passa ainsi, puis une seconde. Laurent donnait une soirée sur trois ou quatre à Thérèse, et quelle soirée! elle eût préféré la solitude.

Où allait-il? elle ne l'a jamais su. Il ne paraissait pas dans le monde; le temps humide et froid ne permettait pas de penser qu'il se promênât en mer pour son plaisir. Cependant il montait souvent dans une barque, disait-il, et ses habits en effet sentaient le goudron. Il s'exerçait à ramer et prenait des leçons d'un pêcheur de la côte qu'il allait chercher dans la rade. Il prétendait se trouver bien, pour son travail du lendemain, d'une fatigue qui abattait l'excitation de ses nerfs. Thérèse n'osait plus aller le trouver dans son atelier. Il montrait du dépit lorsqu'elle désirait voir son travail. Il ne voulait pas de ses réflexions lorsqu'il était en train de manifester son idée, et il ne voulait pas non plus de son silence, qui lui faisait l'effet d'un blâme. Elle ne devait voir son œuvre que lorsqu'il la jugerait digne d'être vue. Autrefois il ne commençait rien sans lui exposer son idée; maintenant il la traitait comme *un public*.

Deux ou trois fois il passa toute la nuit dehors. Thérèse ne s'habituaît pas à l'inquiétude que lui

causait le prolongement de ces absences. Elle l'eût exaspéré en ayant l'air de s'en apercevoir; mais on pense bien qu'elle le guettait et qu'elle cherchait à savoir la vérité. Il était impossible qu'elle le suivit elle-même la nuit dans une ville pleine de matelots et d'aventuriers de toute nation. Pour rien au monde, elle ne se fût abaissée à le faire suivre par quelqu'un. Elle entra chez lui sans bruit et le regardait dormir. Il semblait accablé de fatigue. C'était peut-être en effet une lutte désespérée contre lui-même qu'il avait entreprise pour éteindre par l'exercice physique l'excès de sa pensée.

Une nuit elle remarqua que ses habits étaient fangeux et déchirés comme s'il eût eu à soutenir une lutte matérielle, ou comme s'il eût fait une chute. Effrayée, elle s'approcha de lui et vit du sang sur son oreiller; il avait une légère entaille au front. Il dormait si profondément qu'elle espéra ne pas l'éveiller en lui découvrant un peu la poitrine pour voir s'il n'avait pas d'autre blessure; mais il s'éveilla et entra dans une colère qui fut pour elle le coup de grâce. Elle voulait s'enfuir, il la retint de force, passa une robe de chambre, ferma la porte, et, marchant avec agitation dans l'appartement qu'éclairait faiblement une petite lampe de nuit, il exhala enfin toute la souffrance amassée dans son âme.

« C'en est assez, lui dit-il; soyons francs vis-à-vis l'un de l'autre. Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes jamais aimés! Nous nous sommes trompés l'un l'autre; vous avez voulu avoir un amant; peut-être n'étais-je ni le premier ni le second, n'importe! il vous fallait un serviteur, un esclave; vous avez cru que mon malheureux caractère, mes dettes, mon ennui, ma lassitude d'une vie d'excès, mes illusions sur l'amour vrai, me mettraient à votre discrétion, et que je ne pourrais jamais me reprendre. Pour mener à bonne fin une si périlleuse entreprise, il vous eût fallu à vous-même un plus heureux caractère, plus de patience, plus de souplesse, et surtout plus d'esprit! Vous n'avez pas d'esprit du tout, Thérèse, soit dit sans vous offenser. Vous êtes tout d'une pièce, monotone, têtue et vaine à l'excès de votre prétendue modération, qui n'est que la philosophie des gens à vues courtes et à facultés bornées. Quant à moi, je suis un fou, un inconstant, un ingrat, tout ce qu'il vous plaira; mais je suis sincère, je ne fais pas de calculs, je me livre sans arrière-pensée : c'est pourquoi je me reprends de même. Ma liberté morale est chose sacrée, et je ne permets à personne de s'en emparer. Je vous l'avais confiée et non donnée, c'était à vous d'en faire bon usage et de savoir me rendre heureux. Oh! n'essayez pas de dire que vous ne

vouliez pas de moi ! Je connais ces manéges de la modestie et ces évolutions de la conscience des femmes. Le jour où vous m'avez cédé, j'ai compris que vous pensiez bien m'avoir conquis, et que toutes ces feintes résistances, ces larmes de détresse et ces pardons toujours accordés à mes prétentions n'étaient que l'art vulgaire de tendre une ligne et d'y faire mordre le pauvre poisson ébloui par la mouche artificielle. Je vous ai trompée, Thérèse, en feignant d'être la dupe de cette mouche ; c'était mon droit. Vous vouliez des adorations pour vous rendre ; je vous les ai prodiguées sans effort et sans hypocrisie ; vous êtes belle, et je vous désirais ! Mais une femme n'est qu'une femme, et la dernière de toutes nous donne autant de volupté que la plus grande reine. Vous avez eu la simplicité de l'ignorer, et à présent il faut rentrer en vous-même. Il faut savoir que la monotonie ne me convient pas, il faut me laisser à mes instincts, qui ne sont pas toujours sublimes, mais que je ne peux pas détruire sans me détruire avec eux.... Où est le mal, et pourquoi nous arracherions-nous les cheveux ? Nous nous sommes associés et nous nous quittons, voilà tout. Il n'est pas besoin de nous haïr et de nous décrier pour cela. Vengez-vous en comblant les vœux de ce pauvre Palmer, que vous faites languir ; je serai content de sa joie, et nous reste-



rons tous trois les meilleurs amis du monde. Vous retrouverez vos grâces d'autrefois que vous avez perdues, et l'éclat de vos beaux yeux, qui s'usent et se ternissent à veiller pour espionner mes démarches. Je redeviendrai, moi, le bon camarade que j'étais, et nous oublierons ce cauchemar que nous traversons ensemble.... Est-ce convenu? vous ne répondez pas? C'est de la haine que vous voulez? Prenez-y garde! je n'ai jamais haï, mais je peux tout apprendre, j'ai de la facilité, moi, vous savez! Tenez, je me suis colleté ce soir avec un matelot ivre qui était deux fois grand et fort comme moi; je l'ai roué de coups, et je n'ai reçu qu'une égratignure. Prenez garde que je ne sois aussi vigoureux dans l'occasion au moral qu'au physique, et que dans une lutte d'aversion et de vengeance, je n'écrase le diable en personne sans lui laisser un de mes cheveux entre les griffes! »

Laurent, pâle, amer, tour à tour ironique et furieux, les cheveux en désordre, la chemise déchirée et le front ensanglanté, était si effrayant à voir et à entendre que Thérèse sentit tout son amour se changer en dégoût. Elle était si désespérée de la vie en cet instant qu'elle ne songea pas seulement à avoir peur. Muette et immobile sur le fauteuil où elle s'était assise, elle laissait couler ce torrent de blasphèmes, et tout en se disant que cet insensé

était capable de la tuer, elle attendait avec un dédain glacial et une indifférence absolue le paroxysme de son accès.

Il se tut quand il n'eut plus la force de parler. Alors elle se leva et sortit sans lui avoir répondu une syllabe et sans jeter sur lui un regard.





## VII

Laurent valait mieux que ses paroles ; il ne pensait pas un mot de tout ce qu'il avait dit d'atroce à Thérèse durant cette affreuse nuit. Il le pensait dans ce moment-là, ou plutôt il parlait sans en avoir conscience. Il ne se rappela rien quand il eut dormi dessus, et si on le lui eût rappelé, il eût tout désavoué.

Mais il y avait une chose vraie, c'est que pour le moment il était las de l'amour élevé, et aspirait de tout son être aux funestes enivremens du passé. C'était le châtement de la mauvaise voie qu'il avait prise en entrant dans la vie, châtement bien cruel sans doute, et dont on conçoit qu'il se plaignît avec énergie, lui qui n'avait rien prémédité et qui s'était jeté en riant dans un abîme d'où il croyait pouvoir aisément sortir quand il voudrait. Mais l'amour est régi par un code qui semble reposer, comme les

codes sociaux, sur cette terrible formule : *Nul n'est censé ignorer la loi !* Tant pis pour ceux qui l'ignorent en effet ! Que l'enfant se jette dans les griffes de la panthère , croyant pouvoir la caresser : la panthère ne tiendra compte de cette innocence ; elle dévorera l'enfant, parce qu'il ne dépend pas d'elle de l'épargner. Ainsi des poisons, ainsi de la foudre, ainsi du vice, agents aveuglés de la loi fatale que l'homme doit *connaître* ou *subir*.

Il ne resta dans la mémoire de Laurent, au lendemain de cette crise, que la conscience d'avoir eu avec Thérèse une explication décisive, et le vague souvenir de l'avoir vue résignée. Tout est peut-être pour le mieux, pensa-t-il en la retrouvant aussi calme qu'il l'avait quittée. Il fut pourtant effrayé de sa pâleur. « Ce n'est rien , lui dit-elle tranquillement ; ce rhume me fatigue beaucoup, mais ce n'est qu'un rhume. Cela doit faire son temps. »

— Eh bien ! Thérèse, lui dit-il, qu'y a-t-il d'établi dans nos rapports à présent ? Y avez-vous réfléchi ? C'est vous qui déciderez. Devons-nous nous quitter avec dépit ou rester ensemble sur le pied de l'amitié comme *autrefois* !

— Je n'ai aucun dépit , répondit-elle ; restons amis. Demeurez ici si vous vous y plaisez. Moi j'achève mon travail, et je retourne en France dans quinze jours.

— Mais d'ici à quinze jours dois-je aller demeurer dans une autre maison ? Ne craignez-vous pas qu'on en jase ?

— Faites ce que vous jugerez à propos. Nous avons ici nos appartements indépendants l'un de l'autre, le salon seul est commun. Je n'en ai aucun besoin ; je vous le cède.

— Non , c'est moi qui vous prie de le garder. Vous ne m'entendrez pas aller et venir ; je n'y mettrai jamais les pieds, si vous me le défendez.

— Je ne vous défends rien , répondit Thérèse, sinon de croire un seul instant que votre maîtresse puisse vous pardonner. Quant à votre amie, elle est au-dessus d'une certaine sphère de désillusions. Elle espère encore pouvoir vous être utile , et vous la retrouverez toujours quand vous aurez besoin d'affection. »

Elle lui tendit la main et s'en alla travailler.

Laurent ne la comprit pas. Tant d'empire sur elle-même était une chose qu'il ne pouvait s'expliquer, lui qui ne connaissait pas le courage passif et les résolutions muettes. Il crut qu'elle comptait reprendre son empire sur lui et qu'elle voulait le ramener à l'amour par l'amitié. Il se promit d'être invulnérable à toute faiblesse, et pour être plus sûr de lui-même, il résolut de prendre quelqu'un à témoin de la rupture consommée. Il alla trouver Pal-

mer, lui confia la malheureuse histoire de son amour et ajouta : « Si vous aimez Thérèse comme je le crois, mon cher ami, faites que Thérèse vous aime. Je ne peux pas en être jaloux, bien au contraire. Comme je l'ai rendue assez malheureuse et que vous serez excellent pour elle, j'en suis certain, vous m'ôterez par là un remords que je ne tiens pas à conserver. »

Laurent fut surpris du silence de Palmer. « Est-ce que je vous offense en vous parlant comme je fais ? lui dit-il. Telle n'est pas mon intention. J'ai de l'amitié pour vous, de l'estime, et même du respect si vous voulez. Si vous blâmez ma conduite dans tout ceci, dites-le-moi ; cela vaudra mieux que cet air d'indifférence ou de dédain.

— Je ne suis indifférent ni aux chagrins de Thérèse ni aux vôtres, répondit Palmer. Seulement je vous épargne des conseils ou des reproches qui viendraient trop tard. Je vous ai crus faits l'un pour l'autre ; je suis persuadé à présent que le plus grand bonheur et le seul que vous puissiez vous donner l'un à l'autre, c'est de vous quitter. Quant à mes sentiments personnels pour Thérèse, je ne vous reconnais pas le droit de m'interroger, et quant à ceux que, selon vous, je pourrais parvenir à lui inspirer, c'est, après ce que vous venez de me dire, une supposition que vous n'avez plus le

droit d'émettre devant moi, encore moins devant elle. »

— C'est juste, reprit Laurent d'un air dégagé, et j'entends fort bien ce que parler veut dire. Je vois que maintenant je serais de trop ici, et je crois que je ferai aussi bien de m'en aller pour ne gêner personne. »

Il partit en effet après de froids adieux à Thérèse, et s'en alla tout droit à Florence avec l'intention de se jeter dans le monde ou dans le travail, selon son caprice. Il éprouvait une douceur souveraine à se dire : « Je ferai ce qui me passera par la tête sans que personne en souffre ou s'en inquiète. Le pire des supplices quand on n'est pas plus méchant que je ne le suis, c'est d'être fatalement entraîné à voir une victime. Allons ! je suis libre enfin, et le mal que je pourrai faire ne retombera que sur moi ! »

Sans doute, Thérèse eut le tort de ne pas lui laisser voir combien était profonde la blessure qu'il lui avait faite. Elle eut trop de courage et de fierté. Puisqu'elle avait entrepris cette cure d'un malade désespéré, elle eût dû ne pas reculer devant les grands remèdes et les opérations cruelles. Il eût fallu faire saigner abondamment ce cœur en délire, l'accabler de reproches, lui rendre injure pour injure et douleur pour douleur. En voyant le mal qu'il avait fait, Laurent se serait peut-être rendu



justice à lui-même. Peut-être la honte et le repentir eussent-ils sauvé son âme du crime d'y tuer l'amour de sang-froid.

Mais après trois mois d'inutiles efforts Thérèse était rebutée. Devait-elle donc tant de dévouement à un homme qu'elle n'avait jamais désiré asservir, qui s'était imposé à elle malgré sa douleur et ses tristes prévisions, qui s'était attaché à ses pas comme un enfant abandonné pour lui crier : « Emmène-moi, garde-moi, ou je vais mourir là, au bord du chemin?... »

Et cet enfant la maudissait d'avoir cédé à ses cris et à ses pleurs. Il l'accusait d'avoir profité de sa faiblesse pour l'enlever aux plaisirs de la liberté. Il s'éloignait d'elle, respirant à pleine poitrine, et disant : « Enfin, enfin ! »

Puisqu'il est incurable, pensa-t-elle, à quoi bon le faire souffrir ? N'ai-je pas vu que je ne pouvais rien ? Ne m'a-t-il pas dit et presque prouvé, hélas ! que j'étouffais son génie en voulant détruire sa fièvre ? Quand je croyais être venue à bout de le dégoûter des excès, n'ai-je pas vu qu'il en était plus avide ? Quand je lui ai dit : « Retourne au monde, » il a craint ma jalousie, et il s'est jeté dans la débauche mystérieuse et grossière ; il est revenu ivre, avec les habits déchirés et du sang sur la figure !

Le jour du départ de Laurent, Palmer dit à Thé-

rèse : « Eh bien ! mon amie, que voulez-vous faire ?  
Dois-je courir après lui ?

— Non, certes ! répondit-elle.

— Je le ramènerais peut-être !

— J'en serais désolée.

— Vous ne l'aimez donc plus ?

— Non, plus du tout. »

Il y eut un silence, après quoi Palmer rêveur reprit : « Thérèse, j'ai une nouvelle très-grave à vous annoncer. J'hésite, parce que je crains de vous causer une grande émotion de plus, et vous n'êtes guère disposée....

— Je vous demande pardon, mon ami. Je suis horriblement triste, mais je suis absolument calme et préparée à tout.

— Eh bien ! Thérèse, apprenez que vous êtes libre. Le comte de \*\*\* n'est plus.

— Je le savais, répondit Thérèse. Il y a huit jours que je le sais.

— Et vous ne l'avez pas dit à Laurent ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'à l'instant même il se fût fait en lui une réaction quelconque. Vous savez comme l'imprévu le bouleverse et le passionne. De deux choses l'une : ou il eût imaginé qu'en lui faisant part de ma nouvelle situation je voulais l'éprouver, et l'ef-

« Non, lui disait-elle, ce n'est pas moi-même que je crains. Je ne peux plus aimer Laurent et je ne l'aime plus; mais le monde, mais votre mère, votre patrie, votre considération, l'honneur de votre nom! Je suis déchue, vous l'avez dit, et je le sens. Ah! Palmer, ne me pressez pas ainsi! Je suis trop épouvantée de ce que vous voulez affronter pour moi! »

Le lendemain et les jours suivants, Palmer insista avec énergie. Il ne laissa pas respirer Thérèse. Du matin au soir, seul avec elle, il multiplia les forces de sa volonté pour la convaincre. Palmer était un homme de cœur et de premier mouvement; nous verrons plus tard si Thérèse eut raison d'hésiter. Ce qui l'inquiétait, c'était la précipitation avec laquelle Palmer agissait et voulait la forcer d'agir en s'engageant à lui par une promesse. « Vous craignez mes réflexions, lui disait-elle: vous n'avez donc pas en moi la confiance dont vous vous vantez?

— Je crois en votre parole, répondait-il. La preuve, c'est que je vous la demande; mais je ne suis pas forcé de croire que vous m'aimez, puisque vous ne répondez pas sur ce fait, et vous avez raison. Vous ne savez pas encore quel nom donner à votre amitié. Quant à moi, je sais que c'est de l'amour que j'éprouve, et je ne suis pas de ceux qui hésitent à voir clair en eux-mêmes. L'amour est en moi très-logi-

que. Il veut fortement. Il s'oppose donc aux mauvaises chances que vous pouvez lui faire courir en vous jetant dans des réflexions et des rêveries où, malade comme vous voilà, vous ne verrez peut-être pas bien vos véritables intérêts. »

Thérèse se sentait presque blessée quand Palmer lui parlait de ses intérêts à elle. Elle voyait trop d'abnégation chez Palmer, et ne pouvait souffrir qu'il la crût capable de l'accepter sans vouloir y répondre. Tout à coup elle eut honte d'elle-même dans ce combat de générosité, où Palmer se livrait tout entier sans exiger autre chose que de faire accepter son nom, sa fortune, sa protection et l'affection de sa vie entière. Il donnait tout, et pour toute récompense il la priait de songer à elle-même.

L'espoir revint donc au cœur de Thérèse. Cet homme qu'elle avait toujours cru positif, et qui affectait encore naïvement de l'être, se révélait à elle sous un aspect si imprévu, que son esprit en était frappé et comme ranimé au milieu de son agonie. C'était comme un rayon de soleil au sein d'une nuit qu'elle avait jugé devoir être éternelle. Au moment où, injuste et désespérée, elle allait maudire l'amour, il la forçait de croire à l'amour et de regarder son désastre comme un accident dont le ciel voulait la dédommager. Palmer, d'une beauté froide et régulière, se transfigurait à chaque

instant sous le regard étonné, incertain et attendre de la femme aimée. Sa timidité, qui donnait à ses premières ouvertures quelque chose de rude, faisait place à l'expansion, et pour s'exprimer avec moins de poésie que Laurent, il n'en arrivait que mieux à la persuasion.

Thérèse découvrit l'enthousiasme sous cette écorce un peu âpre de l'obstination, et elle ne put s'empêcher de sourire avec attendrissement en voyant la passion avec laquelle il prétendait poursuivre froidement le dessein de la sauver. Elle se sentit touchée et se laissa arracher la promesse qu'il exigeait.

Tout à coup elle reçut une lettre d'une écriture inconnue, tant elle était altérée. Elle eut même peine à déchiffrer la signature. Elle parvint cependant, avec l'aide de Palmer, à lire ces mots :

« J'ai joué, j'ai perdu; j'ai eu une maîtresse, elle m'a trompé, je l'ai tuée. J'ai pris du poison. Je me meurs. Adieu, Thérèse.

« LAURENT. »

— Partons! dit Palmer.

— O mon ami, je vous aime! répondit Thérèse en se jetant dans ses bras. Je sens maintenant combien vous êtes digne d'être aimé. »

Ils partirent à l'instant même. En une nuit, ils

arrivèrent par mer à Livourne , et le soir ils étaient à Florence. Ils trouvèrent Laurent dans une auberge , non pas mourant , mais dans un accès de fièvre cérébrale si violent , que quatre hommes ne pouvaient le tenir. En voyant Thérèse , il la reconnut , et s'attacha à elle en lui criant qu'on voulait l'enterrer vivant. Il la tenait si fort , qu'elle tomba par terre , étouffée. Palmer dut l'emporter de la chambre , évanouie ; mais elle y revint au bout d'un instant , et , avec une persévérance qui tenait du prodige , elle passa vingt jours et vingt nuits au chevet de cet homme qu'elle n'aimait plus. Il ne la reconnaissait guère que pour l'accabler d'injures grossières , et dès qu'elle s'éloignait un instant , il la rappelait en disant que sans elle il allait mourir.

Il n'avait heureusement ni tué aucune femme , ni pris aucun poison , ni peut-être perdu son argent au jeu , ni rien fait de ce qu'il avait écrit à Thérèse dans l'invasion du délire et de la maladie. Il ne se rappela jamais cette lettre dont elle eût craint de lui parler ; il était assez effrayé du dérangement de sa raison , quand il lui arrivait d'en avoir conscience. Il eut encore bien d'autres rêves sinistres , tant que dura sa fièvre. Il s'imagina tantôt que Thérèse lui versait du poison , tantôt que Palmer lui mettait des menottes. La plus fréquente et la plus cruelle de ses hallucinations consistait à voir

une grande épingle d'or que Thérèse détachait de sa chevelure et lui enfonçait lentement dans le crâne. Elle avait en effet une telle épingle pour retenir ses cheveux, à la mode italienne. Elle l'ôta, mais elle continua à la voir et à la sentir.

Comme il semblait le plus souvent que sa présence l'exaspérât, Thérèse se plaçait ordinairement derrière son lit, avec le rideau entre eux ; mais aussitôt qu'il était question de le faire boire, il s'emportait, et protestait qu'il ne prendrait rien que de la main de Thérèse. « Elle seule a le droit de me tuer, disait-il ; je lui ai fait tant de mal ! Elle me hait, qu'elle se venge ! Ne la vois-je pas à toute heure, sur le pied de mon lit, dans les bras de son nouvel amant ? Allons, Thérèse, venez donc, j'ai soif : versez-moi le poison. » Thérèse lui versait le calme et le sommeil. Après plusieurs jours d'une exaspération à laquelle les médecins ne croyaient pas qu'il pût résister, et qu'ils notèrent comme un fait anormal, Laurent se calma subitement, et resta inerte, brisé, continuellement assoupi, mais sauvé.

Il était si faible, qu'il fallait le nourrir sans qu'il en eût conscience, et le nourrir à doses si minimes pour que son estomac n'eût pas le moindre travail de digestion à faire, que Thérèse jugea ne devoir pas le quitter un instant. Palmer essaya de lui faire prendre du repos en lui donnant sa parole d'hon-

neur de la remplacer auprès du malade ; mais elle refusa, sentant bien que les forces humaines n'étaient pas à l'abri de la surprise du sommeil, et que, puisqu'un miracle se faisait en elle pour l'avertir de chaque minute où elle devait porter la cuiller aux lèvres du malade, sans que jamais elle fût vaincue par la fatigue, c'était elle, non pas un autre, que Dieu avait chargée de sauver cette existence fragile.

C'était elle en effet, et elle la sauva.

Si la médecine, quelque éclairée qu'elle soit, est insuffisante dans des cas désespérés, c'est bien souvent parce que le traitement est presque impossible à observer d'une manière absolue. On ne sait pas assez ce qu'une minute de besoin ou une minute de plénitude peut apporter de perturbation dans une vie chancelante, et le miracle qui manque au salut du moribond, c'est souvent le calme, la ténacité et la ponctualité chez ceux qui le soignent.

Enfin, un matin, Laurent s'éveilla comme d'une léthargie, parut surpris de voir Thérèse à sa droite et Palmer à sa gauche, leur tendit une main à chacun, et leur demanda où il était et d'où il venait.

On le trompa longtemps sur la durée et l'intensité de son mal, car il s'affected beaucoup en se voyant si maigre et si faible. La première fois qu'il se regarda dans une glace, il se fit peur. Dans les



premiers jours de sa convalescence, il demanda Thérèse. On lui répondit qu'elle dormait. Il en fut très-surpris. « Elle est donc devenue Italienne, dit-il, qu'elle dort dans le jour? »

Thérèse dormit vingt-quatre heures de suite. La nature reprit ses droits dès que l'inquiétude fut dissipée.

Peu à peu Laurent apprit à quel point elle s'était dévouée à lui, et il vit sur sa figure les traces de tant de fatigues succédant à tant de douleurs. Comme il était encore trop faible pour s'occuper, Thérèse s'installa près de lui, tantôt lui faisant la lecture, tantôt jouant aux cartes pour l'amuser, tantôt le menant promener en voiture. Palmer était toujours avec eux.

Les forces revenaient à Laurent avec une rapidité aussi extraordinaire que son organisation. Son cerveau cependant n'était pas toujours bien lucide. Un jour, il dit à Thérèse avec humeur, dans un moment où il se trouvait seul avec elle : « Ah çà ! quand donc ce bon Palmer nous fera-t-il le plaisir de s'en aller? »

Thérèse vit qu'il y avait une lacune dans sa mémoire, et ne répondit pas. Il fit alors un travail sur lui-même, et ajouta : « Vous me trouvez ingrat, mon amie, de parler ainsi d'un homme qui s'est dévoué à moi presque autant que vous-même ;

mais enfin je ne suis pas assez vain ou assez simple pour ne pas comprendre que c'est pour ne pas vous quitter qu'il s'est enfermé un mois dans la chambre d'un malade fort désagréable. Voyons, Thérèse, peux-tu me jurer que c'est à cause de moi seul ? »

Thérèse fut blessée de cette question à bout portant, et de ce *tu* qu'elle croyait à jamais retranché de leur intimité. Elle secoua la tête, et tâcha de parler d'autre chose. Laurent céda tristement ; mais il y revint le lendemain, et comme Thérèse, le voyant assez fort pour se passer d'elle, se disposait à partir, il lui dit avec une surprise réelle : « Mais où donc allons-nous, Thérèse ? Est-ce que nous ne sommes pas bien ici ? »

Il fallait s'expliquer, car il insistait. « Mon enfant, lui dit Thérèse, vous restez ici, les médecins disent qu'il vous faut encore une semaine ou deux avant de pouvoir faire un voyage quelconque sans danger de rechute. Moi, je retourne en France, puisque j'ai fini mon travail à Gènes, et que mon intention n'est pas, quant à présent, de voir le reste de l'Italie.

— Fort bien, Thérèse, tu es libre ; mais si tu veux retourner en France, je suis libre de le vouloir aussi. Ne peux-tu m'attendre huit jours ? Je suis sûr qu'il ne m'en faut pas davantage pour être en état de voyager.

Il mettait tant de candeur dans l'oubli de ses torts, et il était si enfant dans ce moment-là, que Thérèse retint une larme prête à couler au souvenir de cette adoption, autrefois si tendre, qu'elle était forcée d'abdiquer.

Elle se remit à le tutoyer sans en avoir conscience, et lui dit, avec le plus de douceur et de ménagement possible, qu'il fallait se quitter pour quelque temps.

— Et pourquoi donc se quitter ? s'écria Laurent ; est-ce que nous ne nous aimons plus ?

— Cela serait impossible, reprit-elle, nous aurons toujours de l'amitié l'un pour l'autre ; mais nous nous sommes fait mutuellement beaucoup de peine, et ta santé n'en pourrait supporter davantage à présent. Laissons passer le temps nécessaire pour que tout soit oublié.

— Mais j'ai oublié, moi ! s'écria Laurent avec une bonne foi attendrissante à force d'être ingénue. Je ne me souviens d'aucun mal que tu m'aies fait ! Tu as toujours été un ange pour moi , et puisque tu es un ange, tu ne peux pas garder de ressentiment. Il faut me pardonner tout et m'emmener, Thérèse ! Si tu me laisses ici, j'y périrai d'ennui ! »

Et comme Thérèse montrait une fermeté à laquelle il ne s'attendait pas, il prit de l'humeur et lui dit qu'elle avait tort de feindre une sévérité que

mentait toute sa conduite. « Je comprends bien ce que tu veux, lui dit-il. Tu exiges que je me repente, que j'expie mes torts. Eh bien ! ne vois-tu pas que je les déteste, et ne les ai-je pas assez expiés en devenant fou pendant huit ou dix jours ? Tu veux des larmes et des serments comme autrefois ? A quoi bon ? tu n'y croirais plus. C'est ma conduite à venir qu'il faut juger, et tu vois que je ne crains pas l'avenir, puisque je m'attache à toi. Voyons, ma Thérèse, toi aussi tu es un enfant, et tu sais bien que souvent je t'ai appelée comme cela, quand je te voyais faire semblant de bouder. Penses-tu pouvoir me persuader que tu ne m'aimes plus, quand tu viens de passer, enfermée ici, un mois sur lequel tu as été vingt nuits et vingt jours sans te coucher, et presque sans sortir de ma chambre ? Ne vois-je pas, à tes beaux yeux cerclés de bleu, que tu serais morte à la peine, s'il eût fallu en passer davantage ? On ne fait pas de pareilles choses pour un homme que l'on n'aime plus ! »

Thérèse n'osait prononcer le mot fatal. Elle espérait que Palmer viendrait rompre ce tête-à-tête, et qu'elle pourrait éviter une scène dangereuse au convalescent. Ce fut impossible ; il se mit en travers de la porte pour l'empêcher de sortir, tomba à ses pieds, et s'y roula avec désespoir.

« Mon Dieu ! lui dit-elle, est-il possible que tu me

croies assez cruelle, assez fantasque pour te **refuse** un mot que je pourrais te dire? Mais je ne le **peu** pas, ce mot ne serait plus la vérité. L'amour es fini entre nous. »

Laurent se releva avec rage. Il ne comprenait pas qu'il eût pu tuer cet amour auquel il avait prétendu ne pas croire. « C'est donc Palmer? s'écria-t-il en brisant une théière avec laquelle il s'était machinalement versé de la tisane; c'est donc lui? Dites, je le veux! je veux la vérité! J'en mourrai, je le sais, mais je ne veux pas être trompé!

— Trompé! dit Thérèse en lui prenant les mains pour l'empêcher de se les déchirer avec ses ongles; trompé? de quel mot vous servez-vous là? Est-ce que je vous appartiens? est-ce que, depuis la première nuit que vous avez passée dehors à Gênes, après m'avoir dit que j'étais votre supplice et votre bourreau, nous n'avons pas été étrangers l'un à l'autre? Est-ce qu'il n'y a pas de cela quatre mois et plus? Et croyez-vous que ce temps, passé sans retour de votre part, n'ait pas suffi à me rendre maîtresse de moi-même?»

Et comme elle vit que Laurent, au lieu de s'exaspérer de sa franchise, se calmait et l'écoutait avec une curiosité avide, elle continua : « Si vous ne comprenez pas le sentiment qui m'a ramenée à votre lit d'agonie et qui m'a retenue jusqu'à ce jour

auprès de vous pour achever votre guérison par des soins maternels, c'est que vous n'avez jamais rien compris à mon cœur. Ce cœur-là, Laurent, dit-elle en frappant sa poitrine, n'est ni si fier ni si ardent peut-être que le vôtre ; mais, vous l'avez dit vous-même souvent autrefois, il reste toujours à la même place. Ce qu'il a aimé, il ne peut pas cesser de l'aimer ; mais ne vous y trompez pas, ce n'est pas de l'amour comme vous l'entendez, comme vous m'en avez inspiré, et comme vous avez la folie d'en attendre encore. Ni mes sens ni ma tête ne vous appartiennent plus. J'ai repris ma personne et ma volonté ; ma confiance et mon enthousiasme ne peuvent plus vous revenir. J'en peux disposer pour qui les mérite, pour Palmer si bon me semble, et vous n'auriez pas une objection à faire, vous qui avez été le trouver un matin pour lui dire : Consolez donc Thérèse, vous me rendrez service !

— C'est vrai, ... c'est vrai ! dit Laurent en joignant ses mains tremblantes, j'ai dit cela ! Je l'avais oublié, je me le rappelle à présent !

— Ne l'oublie donc plus, dit Thérèse, qui se remit à lui parler avec douceur en le voyant apaisé, et sache, mon pauvre enfant, que l'amour est une fleur trop délicate pour se relever quand on l'a foulée aux pieds. N'y songe plus avec moi, cherche-le ailleurs, si cette triste expérience que tu en as

faite t'ouvre les yeux et modifie ton caractère. Tu le trouveras, le jour où tu en seras digne. Quant à moi je ne pourrais plus supporter tes caresses, j'en serais avilie ; mais ma tendresse de sœur et de mère te restera malgré toi et malgré tout. Ceci est autre chose, c'est de la pitié, je ne te le cache pas, et je te le dis précisément pour que tu ne songes plus à reconquérir un amour dont tu serais humilié aussi bien que moi-même. Si tu veux que cette amitié, qui t'offense maintenant, te redevienne douce, tu n'as qu'à la mériter. Jusqu'à présent, tu n'en as pas eu l'occasion. Voilà qu'elle se présente : profite-en, quitte-moi sans faiblesse et sans aigreur. Montre-moi la figure calme et attendrie d'un homme de cœur, au lieu de cette figure d'enfant qui pleure sans savoir pourquoi.

— Laisse-moi pleurer, Thérèse, dit Laurent en se mettant à genoux, laisse-moi laver ma faute dans mes larmes ; laisse-moi adorer cette pitié sainte qui a survécu en toi à l'amour brisé. Elle ne m'humilie pas comme tu crois, je sens que j'en deviendrai digne. N'exige pas que je sois calme, tu sais bien que je ne peux jamais l'être ; mais crois que je peux devenir bon. Ah ! Thérèse, je t'ai connue trop tard. Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt comme tu viens de le faire ! Pourquoi viens-tu m'accabler de ta bonté et de ton dévouement, pauvre sœur de

charité, qui ne peux plus me rendre le bonheur? Mais tu as raison, Thérèse, je méritais ce qui m'arrive, et tu me l'as fait enfin comprendre. La leçon me servira, je t'en réponds, et si je peux jamais aimer une autre femme, je saurai comment il faut aimer. Je te devrai donc tout, ma sœur, le passé et l'avenir ! »

Laurent parlait encore avec effusion lorsque Palmer rentra. Il se jeta à son cou en l'appelant son frère et son sauveur, et il s'écria en lui montrant Thérèse : — Ah ! mon ami ! vous rappelez-vous ce que vous me disiez à l'hôtel Meurice la dernière fois que nous nous sommes vus à Paris ? *Si vous ne croyez pas pouvoir la rendre heureuse, brûlez-vous la cervelle ce soir plutôt que de retourner chez elle !* J'aurais dû le faire, et je ne l'ai pas fait ! Et à présent regardez-la : elle est plus changée que moi, la pauvre Thérèse ! Elle a été brisée, et pourtant elle est venue m'arracher à la mort, quand elle aurait dû me maudire et m'abandonner ! »

Le repentir de Laurent était véritable ; Palmer en fut vivement attendri. A mesure qu'il s'y livrait, l'artiste l'exprimait avec une éloquence persuasive et quand Palmer se retrouva seul avec Thérèse, il lui dit :

« Mon amie, ne croyez pas que j'aie souffert de votre sollicitude pour lui. J'ai bien compris ! Vous



voulez guérir l'âme et le corps. Vous avez remporté la victoire. Il est sauvé, votre pauvre enfant. A présent, que voulez-vous faire !

— Le quitter pour toujours, répondit Thérèse, ou du moins ne le revoir qu'après des années. S'il retourne en France, je reste en Italie, et s'il reste en Italie, je retourne en France. Ne vous ai-je pas dit que telle était ma résolution ? C'est parce qu'elle est bien arrêtée que je retardais encore le moment de adieux. Je savais bien qu'il y aurait une crise inévitable, et je ne voulais pas le laisser sur cette crise-là si elle était mauvaise.

— Y avez-vous bien songé, Thérèse ? dit Palmer rêveur. Êtes-vous bien sûre de ne pas faiblir au dernier moment ?

— J'en suis sûre.

— Cet homme-là me parait irrésistible dans la douleur. Il arracherait la pitié des entrailles d'une pierre, et pourtant, Thérèse, si vous lui cédez, vous êtes perdue, et lui avec vous. Si vous l'aimez encore songez que vous ne pouvez le sauver qu'en le quittant !

— Je le sais, répondit Thérèse ; mais que me dites-vous donc là, mon ami ? Êtes-vous malade, vous aussi ? Avez-vous oublié que ma parole vous était engagée ?

Palmer lui baisa la main et sourit. La paix rentra dans son âme.

Laurent vint leur dire le lendemain qu'il voulait aller en Suisse pour achever de se rétablir. Le climat de l'Italie ne lui convenait pas : c'était la vérité. Les médecins lui conseillaient même de ne pas attendre les grandes chaleurs.

De toutes façons il fut décidé que l'on se séparerait à Florence. Thérèse n'avait d'autre projet arrêté pour elle-même que d'aller où Laurent n'irait pas ; mais en le voyant si fatigué de la crise de la veille, elle dut lui promettre de passer à Florence encore une semaine, afin de l'empêcher de partir sans avoir recouvré les forces nécessaires.

Cette semaine fut peut-être la meilleure de la vie de Laurent. Généreux, cordial, confiant, sincère, il était entré dans un état de l'âme où il ne s'était jamais senti, même durant les premiers huit jours de son union avec Thérèse. La tendresse l'avait vaincu, pénétré ; on peut dire envahi. Il ne quittait pas ses deux amis, se promenant avec eux en voiture aux *Cascines*, aux heures où la foule n'y va pas, mangeant avec eux, se faisant une joie d'enfant d'aller dîner dans la campagne en donnant le bras à Thérèse alternativement avec Palmer, essayant ses forces en faisant un peu de gymnastique avec celui-ci, accompagnant Thérèse avec lui au théâtre, et se faisant tracer par *Dick le grand touriste* l'itinéraire de son voyage en Suisse. C'était une grande question

..

de savoir s'il irait par Milan ou par Gênes. Il se décida enfin pour cette dernière voie, en prenant par Pise et Lucques, et en suivant ensuite le littoral par terre ou par mer, selon qu'il se sentirait fortifié ou affaibli par les premières journées du voyage.

Le jour du départ arriva. Laurent avait fait tous ses préparatifs avec une gaieté mélancolique. Étincelant de plaisanteries sur son costume, sur son bagage, sur la tournure hétéroclite qu'il allait avoir avec un certain manteau imperméable que Palmer l'avait forcé d'accepter et qui était alors une nouveauté dans le commerce, sur le baragouin français d'un domestique italien que Palmer lui avait choisi et qui était le meilleur homme du monde; acceptant avec reconnaissance et soumission toutes les prévisions et toutes les gâteries de Thérèse, il avait des larmes plein les yeux, tout en riant aux éclats.

La nuit qui précéda le dernier jour, il eut un léger accès de fièvre. Il en plaisanta. Le voiturin qui devait le conduire à petites journées était à la porte de l'hôtel. La matinée était fraîche. Thérèse s'inquiéta. « Accompagnez-le jusqu'à la Spezzia, lui dit Palmer. C'est là qu'il doit s'embarquer, s'il ne supporte pas bien la voiture. C'est là que je vous rejoindrai le lendemain de son départ. Il vient de me tomber sur la tête une affaire indispensable qui me retient ici vingt-quatre heures. »

Thérèse, surprise de cette résolution et de cette proposition, refusa de partir avec Laurent. « Je vous en supplie, lui dit Palmer avec quelque vivacité ; il m'est impossible d'aller avec vous !

— Fort bien, mon ami, mais il n'est pas nécessaire que j'aïlle avec lui.

— Si fait, reprit-il, il le faut. »

Thérèse crut comprendre que Palmer jugeait cette épreuve nécessaire. Elle s'en étonna et s'en inquiéta. « Pouvez-vous, lui dit-elle, me donner votre parole d'honneur que vous avez effectivement une affaire importante ici ?

— Oui, répondit-il, je vous la donne.

— Eh bien ! je reste.

— Non, il faut que vous partiez.

— Je ne comprends pas.

— Je m'expliquerai plus tard, mon amie. Je crois en vous comme en Dieu, vous le voyez bien ; ayez confiance aussi en moi. Partez ! »

Thérèse fit à la hâte un léger paquet qu'elle jeta dans le voiturin, et elle y monta auprès de Laurent en criant à Palmer : « J'ai votre parole d'honneur que vous venez me rejoindre dans vingt-quatre heures. »





## VIII

Palmer, forcé réellement de rester à Florence et d'en éloigner Thérèse, fut frappé d'un coup mortel en la voyant partir. Cependant le danger qu'il redoutait n'existait pas. La chaîne ne pouvait pas être renouée. Laurent ne songea même pas à émouvoir les sens de Thérèse; mais, certain de n'avoir pas perdu son cœur, il résolut de reprendre son estime. Il le résolut, disons-nous? Non, il ne fit aucun calcul, il éprouva tout naturellement le besoin de se relever aux yeux de cette femme qui avait grandi dans son esprit. S'il l'eût implorée en ce moment, elle lui eût résisté sans peine, elle l'eût peut-être méprisé. Il s'en garda bien, ou plutôt il n'y songea pas. Il fut trop bien inspiré pour commettre une pareille faute. Il prit de bonne foi et d'enthousiasme le rôle du cœur brisé, de l'enfant soumis et châtié, si bien qu'au bout du voyage, Thérèse se de-

mandait si ce n'était pas lui la victime de ce fatal amour.

Pendant ces trois jours de tête-à-tête, Thérèse se trouva heureuse auprès de Laurent. Elle voyait s'ouvrir une nouvelle ère de sentiments exquis, une route inexplorée, puisque dans cette voie elle avait jusque-là marché seule. Elle savourait la douceur d'aimer sans remords, sans inquiétude et sans combat, un être pâle et faible, qui n'était plus pour ainsi dire qu'une âme. et qu'elle s'imaginait retrouver dès cette vie dans le paradis des pures essences, comme on rêve de se retrouver après la mort.

Et puis elle avait été profondément froissée et humiliée par lui, brouillée et irritée contre elle-même; cet amour, accepté avec tant de vaillance et de grandeur, lui avait laissé une flétrissure, comme eût fait un entraînement de pure galanterie. Il était venu un moment où elle s'était méprisée de s'être laissé si grossièrement tromper. Elle se sentait donc renaitre, et elle se réconciliait avec le passé en voyant pousser sur ce tombeau de la passion ensevelie une fleur d'amitié enthousiaste plus belle que la passion, même dans ses meilleurs jours.

C'est le 10 mai qu'ils arrivèrent à la Spezzia, une petite ville pittoresque à demi génoise et à demi florentine, au fond d'une rade bleue et unie comme le plus beau ciel. Ce n'était pas encore la saison des

bains de mer. Le pays était une solitude enchantée, le temps frais et délicieux. A la vue de cette belle eau tranquille, Laurent, que la voiture avait un peu fatigué, se décida pour le voyage par mer. On s'informa des moyens de transport ; un petit bateau à vapeur partait pour Gènes deux fois par semaine. Thérèse fut contente que le jour du départ ne fût pas pour le soir même. C'étaient vingt-quatre heures de repos pour son malade. Elle lui fit retenir une cabine sur ce bateau pour le lendemain soir.

Laurent, tout affaibli qu'il se sentait encore, ne s'était jamais si bien porté. Il avait un sommeil et un appétit d'enfant. Cette douce langueur des premiers jours de la complète guérison jetait son âme dans un trouble délicieux. Le souvenir de sa vie passée s'effaçait comme un mauvais rêve. Il se sentait et se croyait transformé radicalement pour toujours. Dans ce renouvellement de sa vie, il n'avait plus la faculté de souffrir. Il quittait Thérèse avec une sorte de joie triomphante au milieu de ses larmes. Cette soumission aux arrêts de la destinée était à ses yeux une expiation volontaire dont elle devait lui tenir compte. Il ne l'avait pas provoquée, mais il l'acceptait au moment où il sentait le prix de ce qu'il avait méconnu. Il poussait ce besoin de s'immoler au point de lui dire qu'elle devait aimer



Palmer, qu'il était le meilleur des amis et le plus grand des philosophes. Puis il s'écriait tout à coup :

« Ne me dis rien, chère Thérèse ! Ne me parle pas de lui ! Je ne me sens pas encore assez fort pour t'entendre dire que tu l'aimes. Non, tais-toi ! j'en mourrais !... Mais sache que je l'aime aussi ! Que puis-je te dire de mieux ? »

Thérèse ne prononça pas une seule fois le nom de Palmer, et dans les moments où Laurent, moins héroïque, la questionnait indirectement, elle lui répondait :

« Tais-toi. J'ai un secret que je te dirai plus tard, et qui n'est pas ce que tu crois. Tu ne pourrais pas le deviner, ne cherche pas. »

Ils passèrent le dernier jour à parcourir en barque la rade de la Spezzia. Ils se faisaient mettre à terre de temps en temps pour cueillir sur les rives de belles plantes aromatiques qui croissent dans le sable et jusque dans les premiers remous du flot indolent et clair. L'ombrage est rare sur ces beaux rivages d'où s'élancent à pic des montagnes couvertes de buissons en fleur. La chaleur se faisant sentir, dès qu'ils apercevaient un groupe de pins, ils s'y faisaient conduire. Ils avaient apporté leur dîner, qu'ils mangèrent ainsi sur l'herbe, au milieu des touffes de lavande et de romarin. La journée passa comme un rêve, c'est-à-dire qu'elle fut courte

comme un instant, et qu'elle résuma pourtant les plus douces émotions de deux existences.

Cependant le soleil baissait, et Laurent devenait triste. Il voyait de loin la fumée du *Ferruccio*, le bateau à vapeur de la Spezzia, que l'on chauffait pour le départ, et ce nuage noir passait sur son âme. Thérèse vit qu'il fallait le distraire jusqu'au dernier moment, et elle demanda au batelier ce qu'il y avait encore à voir dans la baie.

« Il y a, répondit-il, l'île Palmaria et la carrière de marbre *portor*. Si vous voulez y aller, vous pourrez vous y embarquer. Le vapeur y passe pour prendre la mer, car il s'arrête en face, à Porto-Venere, pour recevoir des passagers ou des marchandises. Vous aurez tout le temps de gagner son bord. Je réponds de tout. »

Les deux amis se firent conduire à l'île Palmaria.

C'est un bloc de marbre à pic sur la mer et qui s'abaisse en pente douce et fertile du côté du golfe. Il y a de ce côté quelques habitations à mi-côte et deux villas sur le rivage. Cette île est plantée, comme une défense naturelle, à l'entrée du golfe, dont la passe est fort étroite entre l'île et le petit port jadis consacré à Vénus. De là le nom de Porto-Venere.

Rien dans l'affreuse bourgade ne justifie ce nom poétique; mais sa situation sur les rochers nus,

battus de flots agités, car ce sont les premiers flots de la véritable mer qui s'engouffrent dans la passe, est des plus pittoresques. On ne saurait imaginer un décor plus frappant pour caractériser un nid de pirates. Les maisons noires et misérables, rongées par l'air salin, s'échelonnent, démesurément hautes, sur le roc inégal. Pas une vitre qui ne soit brisée à ces petites fenêtres, qui semblent des yeux inquiets occupés à guetter une proie à l'horizon. Pas un mur qui ne soit dépouillé de son ciment, tombant en grandes plaques comme des voiles déchirées par la tempête. Pas une ligne d'aplomb dans ces constructions appuyées l'une contre l'autre et près de crouler toutes ensemble. Tout cela monte jusqu'à l'extrémité du promontoire, où tout cesse brusquement, et que terminent un vieux fort tronqué et l'aiguille d'un petit clocher planté en vigie en face de l'immensité. Derrière ce tableau, qui forme un plan détaché sur les eaux marines, s'élèvent d'énormes rochers d'une teinte livide, dont la base, irisée par les reflets de la mer, semble plonger dans quelque chose d'indécis et d'impalpable comme la couleur du vide.

C'est de la carrière de marbre de l'île Palmaria, de l'autre côté de l'étroite passe, que Laurent et Thérèse contemplaient cet ensemble pittoresque. Le soleil couchant jetait sur les premiers plans un

ton rougeâtre qui confondait en une seule masse, homogène d'aspect, les rochers, les vieux murs et les ruines, à ce point que tout, l'église même, semblait taillé dans le même bloc, tandis que les grands rochers du dernier plan baignaient dans une lumière d'un vert glauque.

Laurent fut frappé de ce spectacle, et, oubliant tout, il l'embrassa d'un regard de peintre où Thérèse vit rayonner, comme dans un miroir, tous les feux du ciel embrasé. « Dieu merci ! pensa-t-elle, voilà enfin l'artiste qui se réveille ! » En effet, depuis sa maladie, Laurent n'avait pas eu une pensée pour son art.

La carrière n'offrant que l'intérêt d'un moment, celui de voir de gros blocs d'un beau marbre noir veiné de jaune d'or, Laurent voulut gravir la pente rapide de l'île pour regarder de haut la pleine mer, et il s'avança, sous un bois de pins assez peu praticable, jusqu'à une corniche de lichens où il se vit tout à coup comme perdu dans l'espace. Le rocher surplombait la mer, qui avait rongé sa base et qui s'y brisait avec un bruit formidable. Laurent, qui ne croyait pas cette côte si escarpée, fut saisi d'un tel vertige que, sans Thérèse qui l'avait suivi et qui le contraignit de glisser tout de son long en arrière, il se serait laissé tomber dans le gouffre.

En ce moment elle le vit pris de terreur et l'œil hagard, comme elle l'avait vu dans la forêt de \*\*\*.

« Qu'est-ce donc ? lui dit-elle. Voyons est-ce encore un rêve ?

— Non ! non ! s'écria-t-il en se relevant et en s'attachant à elle comme s'il eût cru se retenir à une force immuable ; ce n'est plus le rêve, c'est la réalité ! C'est la mer, l'affreuse mer qui va m'emporter tout à l'heure ! C'est l'image de la vie où j'allais retomber, c'est l'abîme qui va se creuser entre nous, c'est le bruit monotone, infatigable, odieux que j'allais écouter la nuit dans la rade de Gênes et qui me hurlait le blasphème aux oreilles ! C'est cette houle brutale que je m'exerçais à dompter dans une barque, et qui me portait fatalement vers un abîme plus profond et plus implacable encore que celui des eaux ! Thérèse, Thérèse, sais-tu ce que tu fais en me jetant en proie à ce monstre qui est là, et qui ouvre déjà sa gueule hideuse pour dévorer ton pauvre enfant ?

— Laurent ! lui dit-elle en lui secouant le bras, Laurent, m'entends-tu ? »

Il parut s'éveiller dans un autre monde en reconnaissant la voix de Thérèse, car en l'interpellant il s'était cru seul, et il se retourna avec surprise en voyant que l'arbre auquel il se cramponnait n'était autre chose que le bras tremblant et fatigué de son amie.

« Pardon ! pardon ! lui dit-il, c'est un dernier

accès, ce n'est rien. Partons ! » Et il descendit précipitamment le versant qu'il avait monté avec elle.

*Le Ferruccio* arrivait à toute vapeur du fond de la rade.

« Mon Dieu, le voilà ! dit-il. Qu'il va vite ! s'il pouvait sombrer avant d'être ici !

— Laurent ! reprit Thérèse d'un ton sévère.

— Oui, oui, ne crains rien, mon amie, me voilà tranquille. Ne sais-tu pas qu'à présent il suffit d'un regard de toi pour que j'obéisse avec joie ? Allons, la barque ! Allons, c'en est fait ! Je suis calme, je suis content ! Donne-moi ta main, Thérèse. Tu vois, je ne t'ai pas demandé un seul baiser depuis trois jour de tête-à-tête ! Je ne te demande que cette main loyale. Souviens-toi du jour où tu m'as dit : « N'oublie jamais qu'avant d'être ta maîtresse j'ai été ton ami ! » Eh bien ! voilà ce que tu souhaitais, je ne te suis plus rien, mais je suis à toi pour la vie !... »

Il s'élança dans la barque croyant que Thérèse resterait sur le rivage de l'île, et que cette barque reviendrait la prendre quand il serait monté à bord du *Ferruccio* ; mais elle sauta auprès de lui. Elle voulait s'assurer, disait-elle, que le domestique qui devait accompagner Laurent, et qui s'était embarqué avec les paquets à la Spezzia, n'avait rien oublié de ce qui était nécessaire à son maître pour le voyage.

Elle profita donc du temps d'arrêt que faisait le petit *steamer* devant Porto-Venere, pour monter à bord avec Laurent. Vicentino, le domestique en question, les y attendait. On se souvient que c'était un homme de confiance choisi par M. Palmer. Thérèse le prit à l'écart. « Vous avez la bourse de votre maître ? lui dit-elle. Je sais qu'il vous a chargé de veiller à tous les frais du voyage. Combien vous a-t-il confié ?

— Deux cents *lire* florentines, signora ; mais je pense qu'il a sur lui son portefeuille. »

Thérèse avait examiné les poches des habits de Laurent pendant qu'il dormait. Elle avait trouvé le portefeuille, elle le savait à peu près vide. Laurent avait dépensé beaucoup à Florence ; les frais de sa maladie avaient été très-considérables. Il avait remis à Palmer le reste de sa petite fortune, en le chargeant de faire ses comptes, et il ne les avait pas regardés. En fait de dépense, Laurent était un véritable enfant, qui ne savait encore le prix de rien à l'étranger, pas même la valeur des monnaies des diverses provinces. Ce qu'il avait confié à Vicentino lui paraissait devoir durer longtemps, et il n'y avait pas de quoi gagner la frontière pour un homme qui n'avait pas la moindre notion de prévoyance.

Thérèse remit à Vicentino tout ce qu'elle possédait en ce moment en Italie, et même sans garder

ce qui lui était nécessaire pour elle-même pendant quelques jours, car, en voyant Laurent s'approcher, elle n'eut pas le temps de reprendre quelques pièces d'or dans le rouleau qu'elle glissa précipitamment au domestique, en lui disant : « Voilà ce qu'il avait dans ses poches; il est fort distrait, il aime mieux que vous vous en chargiez. » Et elle se retourna vers l'artiste pour lui donner une dernière poignée de main. Elle le trompait sans remords cette fois. Elle l'avait vu irrité et désespéré lorsqu'elle avait autrefois voulu payer ses dettes; maintenant elle n'était plus pour lui qu'une mère, elle avait le droit d'agir comme elle le faisait.

Laurent n'avait rien vu. « Encore un moment, Thérèse ! lui dit-il d'une voix étranglée par les larmes. On sonnera une cloche pour avertir ceux qui ne sont pas du voyage de descendre à leurs barques. »

Elle passa son bras sous le sien et alla voir sa cabine, qui était assez commode pour dormir, mais qui sentait le poisson d'une manière révoltante. Thérèse chercha son flacon pour le lui laisser, mais elle l'avait perdu sur le rocher de Palmaria. « De quoi vous inquiétez-vous ? lui dit-il, attendri de toutes ses gâteries. Donnez-moi une de ces lavandes sauvages que nous avons cueillies ensemble là-bas, dans les sables. »



Thérèse avait mis ces fleurs dans le corsage d robe ; c'était comme un gage d'amour à lui lais- Elle trouva quelque chose d'indélicat ou tout moins d'équivoque dans cette idée, et son insti de femme s'y refusa ; mais, comme elle se pench sur la bande du *steamer*, elle vit, dans une des ba ques d'attente attachées à l'escale, un enfant q présentait aux passagers de gros bouquets de vio lettes. Elle chercha dans sa poche une dernière pièce de monnaie qu'elle y trouva avec joie et qu'elle jeta au petit marchand, pendant que celui-ci lui lança son plus beau bouquet par-dessus le bord ; elle l reçut adroitement et le répandit dans la cabine de Laurent, qui comprit la suprême pudeur de son amie, mais qui ne sut jamais que ces violettes étaient payées avec la seule et dernière obole de Thérèse.

Un jeune homme dont les habits de voyage et la tournure aristocratique contrastaient avec ceux des passagers, presque tous marchands d'huile d'olive ou petits négociants côtiers, passa auprès de Laurent, et l'ayant regardé, lui dit : « Tiens ! c'est vous ! » Ils se serrèrent la main avec cette parfaite froideur de geste et de physionomie qui est le cachet des gens de bon ton. C'était pourtant un de ces anciens compagnons de plaisir que Laurent avait appelés, en parlant d'eux à Thérèse dans ses jours d'ennui,

ses meilleurs, ses seuls amis. Il ajoutait dans ces moments-là : « Les gens de ma classe ! » car il n'avait jamais de dépit contre Thérèse sans se rappeler qu'il était gentilhomme.

Mais Laurent était bien amendé, et, au lieu de se réjouir de cette rencontre, il donna intérieurement au diable ce témoin importun de son dernier adieu à Thérèse. M. de Vérac, c'était le nom de l'ancien ami, connaissait Thérèse pour lui avoir été présenté par Laurent à Paris, et, l'ayant respectueusement saluée, il lui dit qu'il avait bien bonne chance de rencontrer sur ce pauvre petit *Ferruccio* deux compagnons de voyage comme elle et Laurent.

« Mais je ne suis pas des vôtres, répondit-elle ; je reste ici, moi.

— Comment ici ? Où ? A Porto-Venere ?

— En Italie.

— Bah ! alors Fauvel va faire vos commissions à Gênes, et il revient demain ?

— Non ! dit Laurent impatienté de cette curiosité, qui lui parut indiscrette : je vais en Suisse, et Mlle Jacques n'y va pas. Cela vous étonne ? Eh bien ! sachez que Mlle Jacques me quitte, et què j'en ai beaucoup de chagrin. Comprenez-vous ?

— Non ! dit Vérac en souriant ; mais je ne suis pas forcé....

— Si fait ; il faut comprendre ce qui est, reprit

Laurent avec une vivacité un peu altière ; j'ai mérité ce qui m'arrive, et je m'y sou mets, parce que Mlle Jacques, sans tenir compte de mes torts, a daigné être une sœur et une mère pour moi dans une maladie mortelle que je viens de faire ; donc je lui dois autant de reconnaissance que de respect et d'amitié. »

Vérac fut très-surpris de ce qu'il entendait. C'était une histoire qui pour lui ne ressemblait à rien. Il s'éloigna par discrétion, après avoir dit à Thérèse que rien de beau ne l'étonnait de sa part ; mais il observa du coin de l'œil les adieux des deux amis. Thérèse, debout sur l'escalé, pressée et poussée par les indigènes qui s'embrassaient tumultueusement et bruyamment au son de la cloche du départ, donna un baiser maternel au front de Laurent. Ils pleuraient tous deux ; puis elle descendit dans la barque, et se fit aborder à l'informe et sombre escalier de roches plates qui donnait entrée à la bourgade de Porto-Venere.

Laurent s'étonna de la voir prendre cette direction au lieu de retourner à la Spezzia : « Ah ! pensa-t-il en fondant en larmes, Palmer est là sans doute qui l'attend ! »

Mais au bout de dix minutes, comme *le Ferruccio*, après avoir pris la mer avec quelque effort, tournait en face du promontoire, Laurent, en jetant

une dernière fois les yeux vers ce triste rocher, vit, sur la plate-forme du vieux fort ruiné, une silhouette dont le soleil dorait encore la tête et les cheveux agités par le vent : c'était la chevelure blonde de Thérèse et sa forme adorée. Elle était seule. Laurent lui tendit les bras avec transport, puis il joignit les mains en signe de repentir, et ses lèvres murmurèrent deux mots que la brise emporta : — Pardon ! pardon !

M. de Vérac regardait Laurent avec stupeur, et Laurent, l'homme le plus chatouilleux de la terre à l'endroit du ridicule, ne se souciait pas du regard de son ancien compagnon de débauche. Il mettait même une sorte d'orgueil à le braver en ce moment.

Quand la côte eut disparu dans la brume du soir, Laurent se trouva assis sur un banc auprès de Vérac.

« Ah ça ! lui dit celui-ci, contez-moi donc cette étrange aventure ! Vous m'en avez trop dit pour me laisser en si beau chemin : tous vos amis de Paris, je pourrais dire tout Paris, puisque vous êtes un homme célèbre, va me demander quel dénoûment a eu votre liaison avec Mlle Jacques, qui est trop en vue aussi pour ne pas exciter la curiosité. Que répondrai-je ?

— Que vous m'avez vu fort triste et fort sot. Ce

que je vous ai dit se résume en trois paroles. Faut-il vous les redire ?

— C'est donc vous qui l'avez abandonnée le premier ? J'aime mieux cela pour vous !

— Oui, je vous entends, c'est un ridicule qu'd'être trahi, c'est une gloire que d'avoir pris le devants. C'est comme cela que je raisonnais autrefois avec vous, c'était notre code ; mais j'ai tout fait changé de notions sur tout cela depuis que j'ai aimé. J'ai trahi, j'ai été quitté, j'en suis au désespoir : donc nos anciennes théories n'avaient pas de sens commun. Trouvez dans cette science de la vie que nous avons pratiquée ensemble un argument qui me débarrasse de mon regret et de ma souffrance, et je dirai que vous avez raison.

— Je ne chercherai pas d'arguments, mon cher, la souffrance ne se raisonne pas. Je vous plains puisque vous voilà malheureux ; seulement je ne demande s'il existe une femme qui mérite d'être tant pleurée, et si Mlle Jacques n'eût pas mieux fait de vous pardonner une infidélité que de vous renvoyer désolé comme vous voilà. Pour une mère je la trouve dure et vindicative !

— C'est que vous ne savez pas combien j'ai été coupable et absurde. Une infidélité ! elle me l'a pardonnée, j'en suis sûr ; mais des injures, des reproches, des coups de pied dans le dos, des coups de poing aux proches, ... pis que cela, Vérac ! je lui ai dit le m

qu'une femme qui se respecte ne peut pas oublier :  
*Vous m'ennuyez !*

— Oui, le mot est dur, surtout quand il est vrai. Mais s'il ne l'était pas ? Si c'était un simple moment d'humeur ?

— Non ! c'était de la lassitude morale. Je n'aime plus ! Ou, tenez, c'était pire ; je n'ai jamais pu l'aimer quand elle était à moi. Retenez cela, Vêrac, riez si bon vous semble, mais retenez-le pour votre gouverne. Il est fort possible qu'un beau matin vous vous réveilliez harassé de faux plaisirs et violemment épris d'une femme honnête. Cela peut vous arriver tout comme à moi, car je ne vous crois pas plus débauché que je ne l'ai été. Eh bien ! quand vous aurez vaincu la résistance de cette femme, il vous arrivera probablement ce qui m'est arrivé : c'est qu'ayant pris la funeste habitude de faire l'amour avec des femmes que l'on méprise, vous soyez condamné à retomber dans ces besoins de liberté farouche dont l'amour élevé a horreur. Alors vous vous sentirez comme un animal sauvage dompté par un enfant et toujours prêt à le dévorer pour rompre sa chaîne. Et un jour que vous aurez tué le faible gardien, vous vous enfuirez tout seul, rugissant de joie et secouant la crinière ; mais alors, ... alors les bêtes du désert vous feront peur, et, pour avoir connu la cage, vous n'aimerez plus la liberté.

Si peu et si mal que votre cœur eût accepté le lien, il le regrettera dès qu'il l'aura brisé, et il se trouvera saisi de l'horreur de la solitude, sans pouvoir faire un choix entre l'amour et le libertinage. C'est là un mal que vous ne connaissez pas encore. Que Dieu vous préserve de le connaître ! Et en attendant moquez-vous comme je faisais, moi ! Cela n'empêchera pas votre jour de venir, si la débauche n'a pas encore fait de vous un cadavre ! »

M. de Vérac laissa couler en souriant ce torrent d'idéal qu'il écoutait comme une cavatine bien chantée au Théâtre-Italien. Laurent était sincère à coup sûr, mais peut-être son auditeur avait-il raison de ne pas attacher trop d'importance à son désespoir.



## IX

Quand Thérèse eut perdu de vue *le Ferruccio*, il faisait nuit. Elle avait renvoyé la barque qu'elle avait prise le matin et payée d'avance à la Spezzia. Au moment où le batelier l'avait ramenée du bateau à vapeur à Porto-Venere, elle avait remarqué qu'il était ivre; elle avait craint de revenir seule avec cet homme, et, comptant trouver quelque autre barque sur cette côte, elle l'avait congédié.

Mais quand elle songea au retour, elle s'avisa du dénûment absolu où elle se trouvait. Rien n'était plus simple pourtant que de retourner à l'hôtel de *la Croix de Malte*, à la Spezzia, où elle était descendue la veille avec Laurent, d'y faire payer le bateau qui l'y conduirait, et d'attendre là l'arrivée de Palmer; mais cette idée de n'avoir pas une obole et d'être forcée de devoir à Palmer son déjeuner du lendemain lui causa une répugnance, puérile peut-



être, mais insurmontable, dans les termes où elle se trouvait avec lui. A cette répugnance se joignait une inquiétude assez vive sur les causes de sa conduite avec elle. Elle avait remarqué la tristesse déchirante de son regard lorsqu'elle était partie de Florence. Elle ne pouvait s'empêcher de croire qu'un obstacle à leur mariage s'était élevé tout à coup, et elle voyait dans ce mariage tant d'inconvénients réels pour Palmer, qu'elle jugeait ne devoir pas essayer de lutter contre l'obstacle, de quelque part qu'il pût venir. Thérèse obéit à une solution toute d'instinct qui était de rester jusqu'à nouvel ordre à Porto-Venere. Elle avait, dans le petit paquet qu'elle avait pris à tout hasard avec elle, de quoi passer, n'importe où, quatre ou cinq jours. En fait de bijoux, elle avait une montre et une chaîne d'or; c'était un gage qu'elle pouvait laisser jusqu'à ce qu'elle eût reçu l'argent de son travail, qui devait être arrivé à Gênes sous forme de mandat sur un banquier. Elle avait chargé Vicentino de prendre ses lettres à la poste restante de Gênes et de les lui envoyer à la Spezzia.

Il s'agissait de passer la nuit quelque part, et l'aspect de Porto-Venere n'était pas engageant. Ces hautes maisons qui plongent, du côté de la passe de mer, jusqu'au bord de l'eau, sont, dans l'intérieur de la ville, tellement de niveau avec le sommet du rocher, qu'il faut se baisser en plusieurs en-

droits pour passer sous l'auvent de leurs toits, projetés jusque vers le milieu de la rue. Cette rue étroite et rapide, toute pavée en dalles brutes, était encombrée d'enfants, de poules, et de grands vases de cuivre placés sous les angles irréguliers formés par les toits, à l'effet de recevoir l'eau de pluie durant la nuit. Ces vases sont le thermomètre de la localité : l'eau douce y est si rare qu'aussitôt qu'un nuage paraît dans la direction du vent, les ménagères s'empressent de placer tous les récipients possibles devant leur porte, afin de ne rien perdre du bienfait que le ciel leur envoie.

En passant devant ces portes béantes, Thérèse avisa un intérieur qui lui parut plus propre que les autres, et d'où s'exhalait une odeur d'huile un peu moins âcre. Il y avait sur le seuil une pauvre femme dont la figure douce et honnête lui inspira confiance, et justement cette femme la prévint en lui parlant italien ou quelque chose d'approchant. Thérèse put donc s'entendre avec cette bonne femme, qui lui demandait d'un air obligeant si elle cherchait quelqu'un. Elle entra, regarda le local, et demanda si l'on pouvait disposer d'une chambre pour la nuit.

« Oui, certainement, d'une chambre meilleure que celle-ci, et où vous serez plus tranquille que dans l'auberge, où vous entendriez les mariniers

chanter toute la nuit ! Mais je ne suis pas aubergiste, et si vous ne voulez pas que j'aie des querelles, vous direz tout haut demain dans la rue que vous me connaissiez avant de venir ici.

— Soit, dit Thérèse, montrez-moi cette chambre.

On lui fit monter quelques marches, et elle se trouva dans une pièce vaste et misérable d'où l'œil embrassait un immense panorama sur la mer et sur le golfe ; elle prit cette chambre en amitié à première vue, sans trop savoir pourquoi, si ce n'est qu'elle lui fit l'effet d'un refuge contre des liens qu'elle ne voulait pas être forcée d'accepter. C'est de là qu'elle écrivit le lendemain à sa mère :

« Ma chère bien-aimée, me voilà tranquille depuis douze heures et en pleine possession de mon libre arbitre pour... je ne sais combien de jours ou d'années ! Tout a été remis en question en moi-même, et vous allez être juge de la situation.

« Ce fatal amour qui vous effrayait tant n'est pas renoué et ne le sera pas. Sur ce point, soyez en paix. J'ai suivi mon malade, et je l'ai embarqué hier soir. Si je n'ai pas sauvé sa pauvre âme, et je n'ose guère m'en flatter, du moins je l'ai amendée, et j'y ai fait entrer pour quelques instants la douceur de l'amitié. Si j'avais voulu l'en croire, il était pour jamais guéri de ses orages ; mais je voyais bien, à ses contradictions et à ses retours vers moi,

qu'il y avait encore en lui ce qui fait le fonds de sa nature, et ce que je ne saurais bien définir qu'en l'appelant l'amour de ce qui n'est pas.

« Hélas ! oui, cet enfant voudrait avoir pour maîtresse quelque chose comme la Vénus de Milo, animée du souffle de ma patronne sainte Thérèse, ou plutôt il faudrait que la même femme fût aujourd'hui Sapho et demain Jeanne d'Arc. Malheur à moi d'avoir pu croire qu'après m'avoir ornée dans son imagination de tous les attributs de la Divinité, il n'ouvrirait pas les yeux le lendemain ! Il faut que, sans m'en douter, je sois bien vaine, pour avoir pu accepter la tâche d'inspirer un culte ! Mais non, je ne l'étais pas, je vous jure ! Je ne songeais pas à moi ; le jour où je me suis laissé porter sur cet autel, je lui disais : Puisqu'il faut absolument que tu m'adores au lieu de m'aimer, ce qui me vaudrait bien mieux, adore-moi, hélas ! sauf à me briser demain !

« Il m'a brisée, mais de quoi puis-je me plaindre ? Je l'avais prévu, et je m'y étais soumise d'avance.

« Pourtant j'ai été faible, indignée et infortunée, quand cet affreux moment est venu ; mais le courage a repris le dessus, et Dieu m'a permis de guérir plus vite que je n'espérais.

« Maintenant, c'est de Palmer qu'il faut que je vous parle. Vous voulez que je l'épouse, il le veut,

et moi aussi.... Je l'ai voulu! le veux-je encore? Que vous dirai-je, ma bien-aimée? Il me vient encore des scrupules et des craintes. Il y a peut-être de sa faute. Il n'a pas pu ou il n'a pas voulu passer avec moi les derniers moments que j'ai passés avec Laurent : il m'a laissée seule avec lui trois jours, trois jours que je savais être et qui ont été sans danger pour moi; mais lui, Palmer, le savait-il et pouvait-il en répondre? ou, ce qui serait pire, s'est-il dit qu'il fallait savoir à quoi s'en tenir? Il y a eu là, de sa part, je ne sais quel désintéressement romanesque ou quelle discrétion exagérée qui ne peut partir que d'un bon sentiment chez un tel homme, mais qui m'a cependant donné à réfléchir.

« Je vous ai écrit ce qui se passait entre nous; il semblait qu'il se fût fait un devoir sacré de me réhabiliter, par le mariage, des affronts que je venais de subir. J'ai senti, moi, l'enthousiasme de la reconnaissance et les attendrissements de l'admiration. J'ai dit oui, j'ai promis d'être sa femme, et encore aujourd'hui je sens que je l'aime autant que désormais je puis aimer.

« Cependant aujourd'hui j'hésite, parce qu'il me semble qu'il se repent. Est-ce que je rêve? Je n'en sais rien; mais pourquoi n'a-t-il pas pu me suivre ici? Quand j'ai appris la terrible maladie de mon pauvre Laurent, il n'a pas attendu que je lui dise :

Je pars pour Florence; il m'a dit: Nous partons! Les vingt nuits que j'ai passées au chevet de Laurent, il les a passées dans la chambre voisine, et il ne m'a jamais dit: Vous vous tuez! mais seulement: Reposez-vous un peu afin de pouvoir continuer. Jamais je n'ai vu en lui l'ombre de la jalousie. Il semblait qu'à ses yeux je n'en pusse jamais trop faire pour sauver ce fils ingrat que nous avions comme adopté à nous deux. Il sentait bien, ce noble cœur, que sa confiance et sa générosité augmentaient mon amour pour lui, et je lui savais un gré infini de le comprendre. Par là il me relevait à mes propres yeux, et il me rendait fière de lui appartenir.

« Eh bien donc! pourquoi ce caprice ou cette impossibilité au dernier moment? Un obstacle imprévu? Avec la volonté dont je le sais doué, je ne crois guère aux obstacles; il semble plutôt qu'il ait voulu m'éprouver. Cela m'humilie, je l'avoue. Hélas! je suis devenue affreusement susceptible depuis que je suis déçue! N'est-ce pas dans l'ordre? lui qui comprenait tout, pourquoi n'a-t-il pas compris cela?

« Ou bien peut-être a-t-il fait un retour sur lui-même et s'est-il dit enfin tout ce que je lui disais dans le principe pour l'empêcher de songer à moi: qu'y aurait-il là d'étonnant? J'avais toujours connu Palmer pour un homme prudent et raisonnable. En découvrant en lui des trésors d'enthousiasme et de

foi, j'ai été bien surprise. Ne pourrait-il pas être un de ces caractères qui s'exaltent en voyant souffrir, et qui se mettent à aimer passionnément les victimes? C'est un instinct naturel aux gens forts, c'est la sublime pitié des cœurs heureux et purs! Il y a eu des moments où je me disais cela pour me réconcilier avec moi-même, quand j'aimais Laurent, puisque c'est sa souffrance, avant tout et plus que tout, qui m'avait attachée à lui!

« Tout ce que je vous dis là, chère bien-aimée, je n'oserais pourtant le dire à Richard Palmer, s'il était là! Je craindrais que mes doutes ne lui fissent un chagrin affreux, et me voilà bien embarrassée, car ces doutes, je les ai malgré moi, et j'ai peur, sinon pour aujourd'hui, du moins pour demain. Ne va-t-il pas se couvrir de ridicule en épousant une femme qu'il aime, dit-il, depuis dix ans, à qui il n'en a jamais dit le premier mot, et qu'il se décide à attaquer le jour où il la trouve sanglante et brisée sous les pieds d'un autre homme?

« Je suis ici dans un affreux et magnifique petit port de mer où j'attends assez passivement le mot de ma destinée. Peut-être Palmer est-il à la Spezia, à trois lieues d'ici. C'est là que nous nous étions donné rendez-vous. Et moi, comme une boudeuse, ou plutôt comme une peureuse, je ne peux pas me décider à aller lui dire : Me voilà! — Non, non! s'il

doute de moi, rien n'est plus possible entre nous ! J'ai pardonné à l'autre cinq ou six outrages par jour. A celui-ci je ne pourrais passer l'ombre d'un soupçon. Est-ce de l'injustice ? Non ! il me faut désormais un amour sublime ou rien ! Ai-je donc cherché le sien ? Il me l'a imposé en me disant : Ce sera le ciel ! L'autre m'avait bien dit que ce serait peut-être l'enfer qu'il m'apportait ! Il ne m'a pas trompée. Eh bien ! il ne faut pas que Palmer me trompe en se trompant lui-même, car après cette nouvelle erreur il ne me resterait plus qu'à nier tout, à me dire que, comme Laurent, j'ai à jamais perdu par ma faute le droit de croire, et je ne sais pas si avec cette certitude-là je supporterais la vie, moi !

« Pardon, ma bien-aimée, mes agitations vous font du mal, j'en suis sûre, bien que vous disiez qu'il vous les faut ! N'ayez du moins pas d'inquiétude pour ma santé ; je me porte à merveille, j'ai sous les yeux la plus belle mer, et sur la tête le plus beau ciel qui se puissent imaginer. Je ne manque de rien, je suis chez de braves gens, et peut-être demain vous écrirai-je que mes incertitudes sont évanouies. Aimez toujours votre Thérèse qui vous adore. »

Palmer était en effet à la Spezzia depuis la veille. Il était arrivé à dessein juste une heure après le départ du *Ferruccio*. Ne trouvant pas Thérèse à la



*Croix de Malte*, et apprenant qu'elle avait dû embarquer Laurent à l'entrée du golfe, il attendit son retour. Il vit revenir seul à neuf heures le batelier qu'elle avait pris le matin, et qui appartenait à l'hôtel. Le brave garçon n'était pas sujet à s'enivrer. Il avait été *surpris* par une bouteille de chypre que Laurent, après avoir dîné sur l'herbe avec Thérèse, lui avait donnée, et qu'il avait bue pendant la station des deux amis à l'île de Palmaria, si bien qu'il se souvenait assez bien d'avoir conduit le *signore* et la *signora* à bord du *Ferruccio*, mais nullement d'avoir conduit ensuite la *signora* à Porto-Venere.

Si Palmer l'eût interrogé avec calme, il eût bientôt découvert que les idées du barcarolle n'étaient pas très-nettes sur le dernier point ; mais Palmer, avec son air grave et impassible, était très-irritable et très-passionné. Il crut que Thérèse était partie avec Laurent, partie en rougissant, et sans oser ou sans vouloir lui faire l'aveu de la vérité. Il se le tint pour dit, et rentra à l'hôtel, où il passa une nuit terrible.

Ce n'est pas l'histoire de Richard Palmer que nous nous sommes proposé d'écrire. Nous avons intitulé notre récit *Elle et Lui*, c'est-à-dire Thérèse et Laurent. Nous ne dirons donc de Palmer que ce qu'il est nécessaire d'en dire pour faire comprendre les événements auxquels il se trouva mêlé, et nous

pensons que son caractère sera suffisamment expliqué par sa conduite. Hâtons-nous de dire seulement en trois mots que Richard était aussi ardent que romanesque, qu'il avait beaucoup d'orgueil, l'orgueil du bien et du beau, mais que la force de son caractère n'était pas toujours à la hauteur de l'idée qu'il s'en était faite, et qu'en voulant s'élever sans cesse au-dessus de la nature humaine, il caressait un rêve généreux, mais peut-être irréalisable en amour.

Il se leva de bonne heure et se promena au bord du golfe, en proie à des pensées de suicide, dont le détourna cependant une sorte de mépris pour Thérèse; puis la fatigue d'une nuit d'agitations reprit ses droits et lui donna les conseils de la raison. Thérèse était femme, et il n'eût pas dû la soumettre à une épreuve dangereuse. Eh bien! puisqu'il en était ainsi, puisque Thérèse, placée si haut dans son estime, avait été vaincue par une passion déplorable après des promesses sacrées, il ne fallait plus croire à aucune femme, et aucune femme ne méritait le sacrifice de la vie d'un galant homme. Palmer en était là, lorsqu'il vit aborder près du lieu où il se trouvait un élégant canot noir, monté par un officier de marine. Les huit rameurs qui faisaient rapidement glisser la longue et mince embarcation sur le flot tranquille relevèrent leurs rames blan-

ches en signe de respect avec une précision militaire; l'officier mit pied à terre et se dirigea vers Richard, qu'il avait reconnu de loin.

C'était le capitaine Lawson, commandant la frégate américaine *l'Union*, en station depuis un an dans le golfe. On sait que les puissances maritimes envoient stationner, pour plusieurs mois ou plusieurs années, des navires destinés à protéger leurs relations commerciales dans les différents parages du globe.

Lawson était l'ami d'enfance de Palmer, qui avait donné à Thérèse une lettre de recommandation pour lui, dans le cas où elle voudrait visiter le navire en parcourant la rade.

Palmer pensa que Lawson allait lui parler d'elle, mais il n'en fut rien. Il n'avait reçu aucune lettre, il n'avait vu personne venant de sa part. Il l'emmena déjeuner à son bord, et Richard se laissa faire. *L'Union* quittait la station à la fin du printemps, Palmer caressa l'idée de profiter de l'occasion pour retourner en Amérique. Tout lui semblait rompu entre Thérèse et lui; pourtant il résolut de rester à la Spezzia, la vue de la mer ayant toujours eu sur lui une influence fortifiante dans les moments difficiles de sa vie.

Il y était depuis trois jours, habitant le navire américain beaucoup plus que l'hôtel de *la Croix de*

*Malte*, s'efforçant de reprendre goût aux études sur la navigation, qui avait rempli la majeure partie de sa vie, lorsqu'un jeune enseigne raconta un matin à déjeuner, moitié riant, moitié soupirant, qu'il était tombé amoureux depuis la veille, et que l'objet de sa passion était un problème sur lequel il voudrait avoir l'avis d'un homme du monde comme M. Palmer.

C'était une femme qui paraissait avoir de vingt-cinq à trente ans. Il ne l'avait vue qu'à une fenêtre où elle était assise, faisant de la dentelle. La grosse dentelle de coton est l'ouvrage des femmes du peuple sur toute la côte génoise. C'était autrefois une branche de commerce que les métiers ont ruinée, mais qui sert encore d'occupation et de petit profit aux femmes et aux filles du littoral. Donc celle dont le jeune enseigne était épris appartenait à la classe des artisanes, non-seulement par ce genre de travail, mais encore par la pauvreté du gîte où il l'avait aperçue. Cependant la coupe de sa robe noire et la distinction de ses traits lui causaient du doute. Elle avait des cheveux ondes qui n'étaient ni bruns ni blonds, des yeux rêveurs, un teint pâle. Elle avait très-bien vu que, de l'auberge où il s'était réfugié contre la pluie, le jeune officier la contemplait avec curiosité. Elle n'avait daigné ni l'encourager, ni se soustraire à ses regards. Elle lui

avait offert l'image désespérante de l'indifférence personnifiée.

Le jeune marin raconta encore qu'il avait interrogé l'aubergiste de Porto-Venere. Celle-ci lui avait répondu que l'étrangère était là depuis trois jours, chez une vieille femme de l'endroit qui la faisait passer pour sa nièce et qui mentait probablement, car c'était une vieille intrigante qui louait une mauvaise chambre au détriment de l'auberge attirée et patentée, et qui se mêlait d'attirer et de nourrir les voyageurs apparemment, mais qui devait les nourrir bien mal, car elle n'avait rien, et pour ce méritait le mépris des gens établis et des voyageurs qui se respectent.

En raison de ce discours, le jeune enseigne n'avait rien eu de plus pressé que d'aller chez la vieille et de lui demander à loger pour un de ses amis qu'il attendait, espérant, à la faveur de cette histoire, la faire causer et savoir quelque chose sur le compte de cette inconnue; mais la vieille avait été impénétrable et même incorruptible.

Le portrait que le marin faisait de cette jeune inconnue éveilla l'attention de Palmer. Ce pouvait être celui de Thérèse; mais que faisait-elle et pourquoi se cachait-elle à Porto-Venere? Sans doute elle n'y était pas seule; Laurent devait être caché dans quelque autre coin. Palmer agita en lui-même la

question de savoir s'il s'en irait en Chine pour n'être pas témoin de son malheur. Pourtant il prit le parti le plus raisonnable, qui était de savoir à quoi s'en tenir.

Il se fit conduire aussitôt à Porto-Venere, et n'eut pas de peine à y découvrir Thérèse, logée et occupée ainsi qu'on le lui avait raconté. L'explication fut vive et franche. Tous deux étaient trop sincères pour se boudier, aussi tous deux s'avouèrent-ils qu'ils avaient eu beaucoup d'humeur l'un contre l'autre, Palmer pour n'avoir pas été averti par Thérèse du lieu de sa retraite, Thérèse pour n'avoir pas été mieux cherchée et retrouvée plus tôt par Palmer.

« Mon amie, dit celui-ci, vous semblez me reprocher surtout de vous avoir comme abandonnée à un danger. Ce danger, moi, je n'y croyais pas!

— Vous aviez raison, et je vous en remercie. Alors pourquoi étiez-vous triste et comme désespéré en me voyant partir? Et comment se fait-il qu'en arrivant ici, vous n'avez pas su découvrir où j'étais dès le premier jour? Vous avez donc supposé que j'étais partie, et qu'il était inutile de me chercher?

— Écoutez-moi, dit Palmer, éludant la question, et vous verrez que j'ai eu, depuis quelques jours, bien des amertumes qui ont pu me faire perdre la

tête. Vous comprendrez aussi pourquoi, vous aussi connue toute jeune, et pouvant prétendre à l'épouser, j'ai passé à côté d'un bonheur dont le gret et le rêve ne m'ont jamais quitté. J'étais alors l'amant d'une femme qui s'est jouée de moi mille manières. Je me croyais, je me suis cru, pendant dix ans en devoir de la relever et de la protéger. Enfin elle a mis le comble à son ingratitude à sa perfidie, et j'ai pu l'abandonner, l'oublier et disposer de moi-même. Eh bien ! cette femme que je croyais en Angleterre, je l'ai retrouvée à Flore au moment où Laurent devait partir. Abandonné d'un nouvel amant qui m'avait succédé, elle voulait et comptait me reprendre : tant de fois déjà elle m'avait trouvé généreux ou faible ! Elle m'écrivit une lettre de menaces, et, feignant une jalousie surde, elle prétendait venir vous insulter en votre présence. Je la savais femme à ne reculer devant aucun scandale, et je ne voulais, pour rien au monde que vous fussiez seulement témoin de ses fureurs. Je ne pus la décider à ne pas se montrer qu'en lui permettant d'avoir une explication avec elle le jour même. Elle demeurait précisément dans l'hôtel où nous logions auprès de notre malade, et quand le voiturin qui devait emmener Laurent arriva devant la porte, elle était là, résolue à faire un esclandre. Son thème odieux et ridicule était de crier, de va

tous les gens de l'hôtel et de la rue, que je partageais ma nouvelle maîtresse avec Laurent de Fauvel. Voilà pourquoi je vous fis partir avec lui, et pourquoi je restai, afin d'en finir avec cette folle sans vous compromettre, et sans vous exposer à la voir ou à l'entendre. A présent ne dites plus que j'ai voulu vous soumettre à une épreuve en vous laissant seule avec Laurent. J'ai assez souffert de cela, mon Dieu, ne m'accusez pas ! Et quand je vous ai crue partie avec lui, toutes les furies de l'enfer se sont mises après moi.

— Et voilà ce que je vous reproche, dit Thérèse.

— Ah ! que voulez-vous ! s'écria Palmer, j'ai été si odieusement trompé dans ma vie ! Cette misérable femme avait remué en moi tout un monde d'amertume et de mépris.

— Et ce mépris a rejailli sur moi ?

— Oh ! ne dites pas cela, Thérèse !

— Moi aussi pourtant, reprit-elle, j'ai été bien trompée, et je croyais en vous quand même.

— Ne parlons plus de cela, mon amie, je regrette d'avoir été forcé de vous confier mon passé. Vous allez croire qu'il peut réagir sur mon avenir, et que, comme Laurent, je vous ferai payer les trahisons dont j'ai été abreuvé. Voyons, voyons, ma chère Thérèse, chassons ces tristes pensées. Vous êtes ici dans un endroit à donner le *spleen*. La



barque nous attend ; venez vous établir à la Spezzia.

— Non, dit Thérèse, je reste ici, moi.

— Comment ? qu'est-ce donc ? du dépit entre nous ?

— Non, non, mon cher Dick, reprit-elle en lui tendant la main : avec vous je n'en veux jamais avoir. Oh ! faites, je vous en supplie, que notre affection soit un idéal de sincérité, car j'y veux, quant à moi, faire tout ce qui est possible à une âme croyante ; mais je ne vous savais pas jaloux, vous l'avez été et vous en convenez. Eh bien ! sachez qu'il n'est pas en mon pouvoir de ne pas souffrir cruellement de cette jalousie. C'est tellement le contraire de ce que vous m'aviez promis, que je me demande où nous allons maintenant, et pourquoi il faut qu'au sortir d'un enfer, j'entre dans un purgatoire, moi qui n'aspirais qu'au repos et à la solitude.

« Ces nouveaux tourments qui semblent se préparer, ce n'est pas pour moi seul que je les redoute ; s'il était possible qu'en amour, l'un des deux fût heureux quand l'autre souffre, la route du dévouement serait toute tracée et facile à suivre ; mais il n'en est pas ainsi, vous le voyez bien : je ne puis avoir un instant de douleur que vous ne le ressentiez. Me voilà donc entraînée à gâter votre vie, moi

qui voulais rendre la mienne inoffensive, et je commence à faire un malheureux ! Non, Palmer, croyez-moi, nous pensions nous connaître, et nous ne nous connaissions pas. Ce qui m'avait charmé en vous, c'était une disposition d'esprit que vous n'avez déjà plus, la confiance. Ne comprenez-vous pas qu'avilie comme je l'étais, il me fallait cela pour vous aimer, et rien autre chose ? Si je subissais maintenant votre affection avec des taches et des faiblesses, avec des doutes et des orages, ne seriez-vous pas en droit de vous dire que je fais un calcul en vous épousant ? Oh ! ne dites pas que cette idée ne vous viendra jamais ; elle vous viendra malgré vous. Je sais trop comment d'un soupçon on passe à un autre, et quelle pente rapide nous emporte d'un premier désenchantement à un dégoût injurieux ! Or moi, tenez, j'en ai assez bu de ce fiel ! je n'en veux plus, et je ne m'en fais pas accroire, je ne suis plus capable de subir ce que j'ai subi ; je vous l'ai dit dès le premier jour, et si vous l'avez oublié, moi, je m'en souviens. Éloignons donc cette idée de mariage, ajouta-t-elle, et restons amis. Je reprends provisoirement ma parole, jusqu'à ce que je puisse compter sur votre estime, telle que je croyais la posséder. Si vous ne voulez pas vous soumettre à une épreuve, quittons-nous tout de suite. Quant à moi, je vous jure que je ne veux rien vous devoir,

pas même le plus léger service, dans la position où je suis. Cette position, je veux vous la dire, car il faut que vous compreniez ma volonté. Je me trouve ici logée et nourrie sur parole, car je n'ai absolument rien, j'ai tout confié à Vicentino pour les frais du voyage de Laurent; mais il se trouve que je sais faire de la dentelle plus vite et mieux que les femmes du pays, et, en attendant que je reçoive de Gênes l'argent qui m'est dû, je peux gagner ici, au jour le jour, de quoi, sinon récompenser, du moins défrayer ma bonne hôtesse de la très-frugale nourriture qu'elle me fournit. Je n'éprouve ni humiliations, ni souffrance de cet état de choses, et il faut qu'il dure jusqu'à ce que mon argent arrive. Je verrai alors quel parti j'ai à prendre. Jusque-là, retournez à la Spezzia, et venez me voir quand vous voudrez; je ferai de la dentelle, tout en causant avec vous. »

Palmer dut se soumettre, et il se soumit de bonne grâce. Il espérait regagner la confiance de Thérèse, et il sentait bien l'avoir ébranlée par sa faute.



## X

Quelques jours après, Thérèse reçut une lettre de Genève. Laurent s'y accusait par écrit de tout ce dont il s'était accusé en paroles, comme s'il eût voulu consacrer ainsi le témoignage de son repentir. « Non, disait-il, je n'ai pas su te mériter. J'ai été indigne d'un amour si généreux, si pur et si désintéressé. J'ai lassé ta patience, ô ma sœur ! ô ma mère ! Les anges aussi se fussent lassés de moi ! Ah ! Thérèse, à mesure que je reviens à la santé et à la vie, mes souvenirs s'éclaircissent, et je regarde dans mon passé comme dans un miroir qui me montre le spectre d'un homme que j'ai connu, mais que je ne comprends plus. A coup sûr, ce malheureux était en démente ; ne penses-tu pas, Thérèse, que, marchant vers cette épouvantable maladie physique dont tu m'as sauvé par miracle, j'ai pu, trois et quatre mois d'avance, être sous le coup

d'une maladie morale qui m'ôtait la conscience de mes paroles et de mes actions ? Oh ! si cela était , n'aurais-tu pas dû me pardonner?... Mais ce que je dis là, hélas ! n'a pas le sens commun. Qu'est-ce que le mal, sinon une maladie morale ? Celui qui tue son père ne pourrait-il pas invoquer la même excuse que moi ? Le bien, le mal, voici la première fois que cette notion me tourmente : avant de te connaître et de te faire souffrir, ma pauvre bien-aimée, je n'y avais jamais songé. Le mal était pour moi un monstre de bas étage, la bête apocalyptique qui souille de ses embrassements hideux le rebut des hommes dans les bas-fonds infects de la société ; le mal ! pouvait-il approcher de moi, l'homme de la vie élégante, le *beau* de Paris, le noble fils des muses ! Ah ! imbécile que j'étais, je me figurais donc, parce que j'avais la barbe parfumée et les mains bien gantées, que mes caresses purifiaient la grande prostituée des nations, l'orgie, ma fiancée, qui m'avait lié à elle d'une chaîne aussi noble que celle qui lie les forçats dans les bagnes ! Et je t'ai immolée, ma pauvre douce maîtresse, à mon brutal égoïsme, et après cela j'ai relevé la tête en disant : C'était mon droit, elle m'appartenait ; rien ne saurait être mal de ce que j'ai le droit de faire ! Ah ! malheureux, malheureux que je suis ! j'ai été criminel, et je ne m'en suis pas douté ! Il m'a fallu,

pour le comprendre, te perdre, toi mon seul bien, le seul être qui m'eût jamais aimé et qui fût capable d'aimer l'enfant ingrat et insensé que j'étais ! C'est seulement quand j'ai vu mon ange gardien se voiler la face et reprendre son vol vers les cieux, que j'ai compris que j'étais à jamais seul et abandonné sur la terre ! »

Une longue partie de cette première lettre était écrite sur un ton d'exaltation dont la sincérité se trouvait confirmée par des détails de réalité et un brusque changement de ton, caractéristique chez Laurent.

« Croirais-tu qu'en arrivant à Genève, la première chose que j'aie faite avant de songer à t'écrire, c'est d'aller acheter un gilet ? Oui, un gilet d'été, fort joli, ma foi, et très-bien coupé, que j'ai trouvé chez un tailleur français, rencontre agréable pour un voyageur pressé de quitter cette ville d'horlogers et de naturalistes ! Me voilà donc courant les rues de Genève, enchanté de mon gilet neuf, et m'arrêtant devant la boutique d'un libraire où une certaine édition de Byron, reliée avec un grand goût, me paraissait une tentation irrésistible. Que lire en voyage ? Je ne peux pas souffrir les livres de voyage précisément, à moins qu'ils ne parlent de pays où je ne pourrai jamais aller. J'aime mieux les poètes qui vous promènent dans le monde de

leurs rêves, et je me suis payé cette édition. Et puis j'ai suivi au hasard une très-jolie fille court vêtue qui passait devant moi, et dont la cheville me paraissait un chef-d'œuvre d'emmanchement. Je l'ai suivie en pensant beaucoup plus à mon gilet qu'à elle. Tout à coup elle a pris à droite, et moi à gauche s'en m'en apercevoir, et je me suis trouvé de retour à mon hôtel, où, en voulant serrer mon livre nouveau dans ma malle, j'ai retrouvé les violettes doubles que tu avais semées dans ma cabine du *Ferruccio* au moment de nos adieux. Je les avais ramassées une à une avec soin, et je les gardais comme une relique; mais voilà qu'elles m'ont fait pleurer comme une gouttière, et en regardant mon gilet neuf, qui avait été le principal événement de ma matinée, je me suis dit : « Voilà pourtant l'enfant que cette pauvre femme a aimé ! »

Ailleurs il lui disait :

« Tu m'as fait promettre de soigner ma santé, en me disant : « Puisque c'est moi qui te l'ai rendue, elle m'appartient un peu, et j'ai le droit de te défendre de la perdre. » Hélas! ma Thérèse, que veux-tu donc que j'en fasse, de cette maudite santé qui commence à m'enivrer comme le vin nouveau? Le printemps fleurit, et c'est la saison d'aimer, je le veux bien; mais dépend-il de moi d'aimer? Tu n'as pu m'inspirer le véritable amour, toi, et tu crois

que je rencontrerai une femme capable de faire le miracle que tu n'as pas fait ? Où la trouverai-je, cette magicienne ? Dans le monde ? Non, certes : il n'y a là que des femmes qui ne veulent rien risquer ou rien sacrifier. Elles ont bien raison certainement, et tu pourrais leur dire, ma pauvre amie, que ceux à qui l'on se sacrifie ne le méritent guère ; mais moi, ce n'est pas ma faute si je ne peux pas plus me résoudre à partager avec un mari qu'avec un amant. Aimer une demoiselle ? L'épouser alors ? Oh ! pour le coup, Thérèse, tu ne peux pas penser à cela sans rire.... ou sans trembler. Moi, enchaîné de par la loi, quand je ne peux pas seulement l'être par ma propre volonté !

« J'ai eu jadis un ami qui aimait une grisette et qui se croyait heureux. J'ai fait la cour à cette fidèle amante, et je l'ai eue pour une perruche verte que son amant ne voulait pas lui donner. Elle disait naïvement : « Dame ! c'est sa faute, à *lui* ; que ne me donnait-il cette perruche ! » Et depuis ce jour-là je me suis promis de ne jamais aimer une femme entretenue, c'est-à-dire un être qui a envie de tout ce que son amant ne lui donne pas.

« Alors, en fait de maîtresse, je ne vois plus qu'une aventurière, comme on en rencontre sur les chemins, et qui sont toutes nées princesses, mais qui ont eu *des malheurs*. Trop de malheurs,



merci ! Je ne suis pas assez riche pour combler les abîmes de ces passés-là. — Une actrice en renom ? Cela m'a tenté souvent ; mais il faudrait que ma maîtresse renonçât au public, et c'est là un amant que je ne me sens pas la force de remplacer. Non, non, Thérèse, je ne peux pas aimer, moi ! Je demande trop, et je demande ce que je ne sais pas rendre ; donc il faudra bien que je retourne à mon ancienne vie. J'aime mieux cela, parce que ton image ne sera jamais souillée en moi par une comparaison possible. Pourquoi ma vie ne s'arrangerait-elle pas ainsi : des femmes pour les sens et une maîtresse pour mon âme ? Il ne dépend ni de toi, ni de moi, Thérèse, que tu ne sois pas cette maîtresse, cet idéal rêvé, perdu, pleuré, et rêvé plus que jamais. Tu ne peux t'en offenser, je ne t'en dirai jamais rien. Je t'aimerai dans le secret de ma pensée sans que personne ne le sache, et sans qu'aucune autre femme puisse jamais dire : « Je l'ai remplacée, « cette Thérèse. »

« Mon amie, il faut que tu m'accordes une faveur que tu m'as refusée pendant ces derniers jours si doux et si chers que nous avons passés ensemble : c'est de me parler de Palmer. Tu as cru que cela me ferait encore du mal. Eh bien ! tu t'es trompée. Cela m'aurait tué lorsque pour la première fois je t'ai questionnée avec emportement sur son compte :

j'étais encore malade et un peu fou ; mais quand la raison m'est revenue, quand tu m'as laissé deviner le *secret* que tu n'étais pas forcée de me confier, j'ai senti, au milieu de ma douleur, qu'en acceptant ton bonheur je réparais toutes mes fautes. J'ai examiné attentivement votre manière d'être ensemble : j'ai vu qu'il t'aimait passionnément et qu'il me témoignait pourtant la tendresse d'un père. Cela, vois-tu, Thérèse, m'a bouleversé. Je n'avais pas l'idée de cette générosité, de cette grandeur dans l'amour. Heureux Palmer ! comme il est sûr de toi, lui ! comme il te comprend, comme il te mérite par conséquent ! Cela m'a rappelé le temps où je te disais : Aimez Palmer, vous me ferez bien plaisir ! Ah ! quel odieux sentiment j'avais alors dans l'âme ! Je voulais être délivré de ton amour qui m'accablait de remords, et pourtant, si alors tu m'avais répondu : Eh bien ! je l'aime !... je t'aurais tuée ?

« Et lui, ce bon grand cœur, il t'aimait déjà, et il n'a pas craint de se consacrer à toi au moment où peut-être tu m'aimais encore ! Moi, en pareille circonstance, je n'aurais jamais osé me risquer. J'avais une trop belle dose de cet orgueil que nous portons si fièrement, nous autres hommes du monde, et qui a été si bien inventé par les sots pour nous empêcher de vouloir conquérir le bonheur à nos ris-

ques et périls, ou de savoir seulement le ressaisir quand il nous échappe.

« Oui je veux me confesser jusqu'au bout, ma pauvre amie. Quand je te disais : *Aimez Palmer*, je croyais quelquefois que tu l'aimais déjà, et c'est là ce qui achevait de m'éloigner de toi. Il y a eu, dans les derniers temps, bien des heures où j'ai été prêt à me jeter à tes pieds ; j'étais arrêté par cette idée : il est trop tard, elle en aime un autre. Je l'ai voulu, mais elle n'eût pas dû le vouloir. Donc elle est indigne de moi !

« Voilà comme je raisonnais dans ma folie, et pourtant, j'en suis sûr à présent, si j'étais revenu à toi sincèrement, quand même tu aurais commencé à aimer Dick, tu me l'aurais sacrifié. Tu aurais recommencé ce martyre que je t'imposais. Allons ! j'ai bien fait, n'est-ce pas, de m'enfuir ? Je le sentais en te quittant ! Oui, Thérèse, c'est là ce qui m'a donné la force de me sauver à Florence sans te dire un seul mot. Je sentais que je t'assassinais jour par jour, et que je n'avais plus d'autre manière de réparer mes torts que de te laisser seule auprès d'un homme qui t'aimait véritablement.

« C'est encore là ce qui a soutenu mon courage à la Spezzia, durant cette journée où j'aurais encore pu tenter d'obtenir ma grâce ; mais cette détestable pensée ne m'est pas venue, je t'en fais le serment,

mon amie. Je ne sais pas si tu avais dit à ce batelier de ne pas nous perdre de vue ; mais c'était bien inutile, va ! Je me serais jeté dans la mer plutôt que de vouloir trahir la confiance que Palmer me témoignait en nous laissant ensemble.

« Dis-le-lui donc, à lui, que je l'aime véritablement, autant que je puis aimer. Dis-lui que c'est à lui, autant qu'à toi, que je dois de m'être condamné et exécuté comme j'ai fait. J'ai bien souffert, mon Dieu, pour accomplir ce suicide du vieil homme ! Mais je suis fier de moi-même à présent. Tous mes anciens amis jugeraient que j'ai été un sot ou un lâche de ne pas tâcher de tuer mon rival en duel, sauf à abandonner ensuite, en lui crachant au visage, la femme qui m'avait trahi ! Oui, Thérèse, c'est ainsi que moi-même j'eusse probablement jugé chez un autre la conduite que j'ai pourtant tenue vis-à-vis de toi et de Palmer avec autant de résolution que de joie. C'est que je ne suis pas une brute, Dieu merci ! je ne vauds rien ; mais je comprends le peu que je vauds, et je me rends justice.

« Parle-moi donc de Palmer et ne crains pas que j'en souffre ; loin de là, ce sera ma consolation dans mes heures de spleen. Ce sera ma force aussi, car ton pauvre enfant est encore bien faible, et quand il se met à penser à ce qu'il eût pu être et à ce qu'il est maintenant pour toi, sa tête s'égaré encore.

Mais dis-moi que tu es heureuse et je me dirai avec orgueil : « J'aurais pu troubler, disputer et peut-être détruire ce bonheur ; je ne l'ai pas fait. Il est donc un peu mon ouvrage, et j'ai droit maintenant à l'amitié de Thérèse. »

Thérèse répondit avec tendresse à son pauvre enfant. C'est sous ce titre qu'il était désormais enseveli et comme embaumé dans le sanctuaire du passé.... Thérèse aimait Palmer, du moins elle voulait ou croyait l'aimer. Il ne lui semblait pas qu'elle pût jamais regretter le temps, où, tous les matins, elle s'éveillait, disait-elle, en regardant si la maison n'allait pas lui tomber sur la tête.

Et pourtant quelque chose lui manquait, et je ne sais quelle tristesse s'était emparée d'elle depuis qu'elle habitait ce livide rocher de Porto-Venere. C'était comme un détachement de la vie qui, par moment, n'était pas sans charme pour elle ; mais c'était quelque chose de morne et d'abattu qui n'était pas dans son caractère, et qu'elle ne s'expliquait pas à elle-même.

Il lui fut impossible de faire ce que Laurent lui demandait à propos de Palmer : elle lui en fit brièvement le plus grand éloge et lui dit de sa part les choses les plus affectueuses ; mais elle ne put se résoudre à le prendre pour confident de leur intimité. Elle répugnait à faire part de sa véritable situation,

c'est-à-dire à confier des engagements sur lesquels elle ne s'était pas dit à elle-même son dernier mot. Et quand même elle eût été fixée, n'eût-il pas été trop tôt pour dire à Laurent : « Vous souffrez encore, tant pis pour vous ! moi, je me marie ! »

L'argent qu'elle attendait n'arriva qu'au bout de quinze jours. Elle fit de la dentelle pendant quinze jours avec une persévérance qui désolait Palmer. Lorsqu'elle se vit enfin à la tête de quelques billets de banque, elle paya largement sa bonne hôtesse et se permit de sortir avec Palmer pour se promener autour du golfe ; mais elle désira rester à Porto-Venere encore quelque temps, sans trop pouvoir expliquer pourquoi elle tenait à cette morne et misérable résidence.

Il est des situations morales qui se sentent mieux qu'elles ne se définissent. C'est avec sa mère que Thérèse venait à bout, dans ses lettres, de s'épancher.

« Je suis encore ici, lui écrivait-elle au mois de juillet, en dépit d'une chaleur dévorante. Je me suis attachée comme un coquillage à ce rocher où jamais un arbre n'a pu songer à pousser, mais où soufflent des brises énergiques et vivifiantes. Ce climat est dur, mais sain, et la vue continuelle de la mer, que je ne pouvais souffrir autrefois, m'est devenue en quelque sorte nécessaire. Le pays que j'ai

derrière moi, et qu'en moins de deux heures je peux gagner en barque, était ravissant au printemps. En s'enfonçant dans les terres au fond du golfe, à deux ou trois lieues de la côte, on découvre les sites les plus étranges. Il y a une certaine région de terrains déchirés par je ne sais quels anciens tremblements de terre, qui présente les accidents les plus bizarres. C'est une suite de collines de sable rouge recouvertes de pins et de bruyères, s'échelonnant les unes sur les autres, et offrant sur leurs crêtes d'assez larges voies naturelles qui tout à coup tombent à pic dans les abîmes et vous laissent fort embarrassé de continuer. Si l'on revient sur ses pas et que l'on se trompe dans le dédale des petits sentiers battus par les pieds des troupeaux, on arrive à d'autres abîmes, et nous sommes restés quelquefois, Palmer et moi, des heures entières sur ces sommets boisés, sans retrouver le chemin qui nous y avait amenés. De là on plonge sur une immensité de pays cultivé, coupé de place en place avec une sorte de régularité par ces accidents étranges, et au delà de cette immensité se déploie l'immensité bleue de la mer. De ce côté-là, il semble que l'horizon n'ait pas de limites. Du côté du nord et de l'est, ce sont les Alpes maritimes, dont les crêtes, hardiment dessinées, étaient encore couvertes de neige quand je suis arrivée ici.

« Mais il n'est plus question de ces savanes de cistes en fleurs et de ces arbres de bruyère blanche qui répandaient un parfum si frais et si fin aux premiers jours de mai. C'était alors un paradis terrestre : ces bois étaient pleins de faux ébéniers, d'arbres de Judée, de genêts odorants et de cytises étincelants comme de l'or au milieu des noirs buissons de myrte. A présent, tout est brûlé, les pins exhale une odeur âcre, les champs de lupin, si fleuris et si parfumés naguère, n'offrent plus que des tiges coupées, noires comme si le feu y avait passé ; les moissons enlevées, la terre fume au soleil de midi, et il faut se lever de grand matin pour se promener sans souffrir. Or, comme il faut d'ici quatre heures au moins, tant en barque que sur les pieds, pour gagner la partie boisée du pays, le retour n'est pas agréable, et toutes les hauteurs qui entourent immédiatement le golfe, magnifiques de formes et d'aspect, sont si nues que c'est encore à Porto-Venere et dans l'île Palmaria que l'on peut respirer le mieux.

« Et puis il y a un fléau à la Spezzia : ce sont les moustiques engendrés par les eaux stagnantes d'un petit lac voisin et des immenses marécages que la culture dispute aux eaux de la mer. Ici, ce n'est pas l'eau des terres qui nous gêne : nous n'avons que la mer et le rocher, pas d'insectes par conséquent,



pas un brin d'herbe; mais quels nuages d'or *et de* pourpre, quelles tempêtes sublimes, quels calmes solennels! La mer est un tableau qui change de couleur et de sentiment à chaque minute du jour et de la nuit. Il y a ici des gouffres remplis de clameurs dont vous ne pouvez vous représenter l'effroyable variété; tous les sanglots du désespoir, toutes les imprécations de l'enfer s'y sont donné rendez-vous, et de ma petite fenêtre j'entends dans la nuit ces voix de l'abîme qui tantôt rugissent une bacchanale sans nom, tantôt chantent des hymnes sauvages encore redoutables dans leur plus grand apaisement.

« Eh bien! j'aime tout cela maintenant, moi qui avais les goûts champêtres et l'amour des petits coins verts et tranquilles. Est-ce parce que j'ai pris dans ce fatal amour l'habitude des orages et le besoin du bruit? Peut-être! Nous sommes de si étranges créatures, nous autres femmes! Il faut que je vous le confesse, ma bien-aimée, j'ai passé bien des jours avant de m'habituer à me passer de mon supplice. Je ne savais que faire de moi, n'ayant plus personne à servir et à soigner. Il eût fallu que Palmer fût un peu insupportable; mais voyez l'injustice, dès qu'il a fait mine de l'être, je me suis révoltée, et à présent qu'il est redevenu bon comme un ange, je ne sais plus à qui m'en prendre de

l'épouvantable ennui qui m'envahit par moments. Hélas ! oui, c'est comme cela !... Dois-je vous le dire ? Non, je ferais mieux de ne pas le savoir moi-même, ou, si je le sais, de ne pas vous affliger de ma folie. Je voulais ne vous parler que du pays, de mes promenades, de mes occupations, de ma triste chambre sous les toits, ou plutôt sur les toits, et où je me plais à être seule, ignorée, oubliée du monde, sans devoirs, sans clients, sans affaires, sans autre travail que celui qui me plaît. Je fais poser des petits enfants, et je m'amuse à composer des groupes ; mais tout cela ne vous suffit pas, et si je ne vous dis pas où j'en suis de mon cœur et de ma volonté, vous serez encore plus inquiète. Eh bien ! sachez-le, je suis bien décidée à épouser Palmer et je l'aime ; mais je n'ai pas encore pu me résoudre à fixer l'époque du mariage, je crains pour lui et pour moi-même le lendemain de cette union indissoluble. Je ne suis plus dans l'âge des illusions, et après une vie comme la mienne on a cent ans d'expérience et par conséquent de terreurs ! Je me suis crue absolument détachée de Laurent, je l'étais absolument en effet à Gênes, le jour où il me dit que j'étais son fléau, l'assassin de son génie et de sa gloire. A présent je ne me sens plus si indépendante de lui ; depuis sa maladie, son repentir et les lettres adorables de douceur et d'abnégation qu'il m'a écrites

pendant ces deux derniers mois, je sens qu'un grand devoir m'attache encore à ce malheureux enfant, et je ne voudrais pas le froisser par un abandon complet. C'est pourtant ce qui peut arriver au lendemain de mon mariage. Palmer a eu un moment de jalousie, et ce moment peut revenir le jour où il aura le droit de me dire : *Je veux !* Je n'aime plus Laurent, ma bien-aimée, je vous le jure, j'aimerais mieux mourir que d'avoir de l'amour pour lui ; mais le jour où Palmer voudra briser l'amitié qui a survécu en moi à cette malheureuse passion, peut-être n'aimerai-je plus Palmer.

« Tout cela, je le lui ai dit ; il le comprend, car il se pique d'être un grand philosophe, et il persiste à croire que ce qui lui paraît juste et bon aujourd'hui ne changera jamais d'aspect à ses yeux. Moi aussi je le crois, et cependant je lui demande de laisser couler les jours, sans les compter, sur la situation calme et douce où nous voici. J'ai des accès de spleen, il est vrai, mais par nature Palmer n'est pas très-clairvoyant et je peux les lui cacher. Je peux avoir devant lui ce que Laurent appelait ma figure d'oiseau malade, sans qu'il en soit effarouché. Si le mal futur se borne à ceci, que je pourrai avoir les nerfs irrités et l'esprit assombri sans qu'il s'en aperçoive et s'en affecte, nous pourrons vivre ensemble

aussi heureux que possible. S'il se mettait à scruter mes regards distraits, à vouloir percer le voile de mes rêveries, à faire enfin tous les cruels enfantillages dont m'accablait Laurent dans mes heures de défaillance morale, je ne me sens plus de force à lutter, et j'aimerais mieux que l'on me tuât tout de suite, ce serait plus tôt fait. »

Thérèse reçut de Laurent à la même époque une lettre si ardente qu'elle en fut inquiète. Ce n'était plus l'enthousiasme de l'amitié, c'était celui de l'amour. Le silence que Thérèse avait gardé sur ses relations avec Palmer avait rendu à l'artiste l'espoir de renouer avec elle. Il ne pouvait plus vivre sans elle; il avait fait de vains efforts pour retourner à la vie de plaisir. Le dégoût l'avait saisi à la gorge. « Ah! Thérèse, lui disait-il, je t'ai reproché autrefois d'aimer trop chastement et d'être plus faite pour le couvent que pour l'amour. Comment ai-je pu blasphémer ainsi? Depuis que je cherche à me rattacher au vice, c'est moi qui me sens redevenir chaste comme l'enfance, et les femmes que je vois me disent que je suis bon à faire un moine. Non, non, je n'oublierai jamais ce qu'il y avait entre nous de plus que l'amour, cette douceur maternelle qui me couvrait durant des heures entières d'un sourire attendri et placide, ces épanchements du cœur, ces aspirations de l'intelligence, ce poème à deux

dont nous étions les auteurs et les personnages sans y songer. Thérèse, si tu n'es pas à Palmer, tu ne peux être qu'à moi ! Avec quel autre retrouveras-tu ces émotions ardentes, ces attendrissements profonds ? Tous nos jours ont-ils donc été mauvais ? N'y en a-t-il pas eu de beaux ? Et d'ailleurs est-ce le bonheur que tu cherches, toi, la femme dévouée ? Peux-tu te passer de souffrir pour quelqu'un, et ne m'as-tu pas appelé quelquefois, quand tu me pardonnais mes folies, ton cher supplice et ton tourment nécessaire ? Souviens-toi, souviens-toi, Thérèse ! Tu as souffert, et tu vis. Moi, je t'ai fait souffrir, et j'en meurs ! N'ai-je pas assez expié ? Voilà trois mois d'agonie pour mon âme !... »

Puis venaient des reproches. Thérèse lui en avait dit trop ou trop peu. Les expressions de son amitié étaient trop vives si ce n'était que de l'amitié, trop froides et trop prudentes si c'était de l'amour. Il fallait qu'elle eût le courage de le faire vivre ou mourir.

Thérèse se décida à lui répondre qu'elle aimait Palmer, et qu'elle comptait l'aimer toujours, sans pourtant parler du projet de mariage qu'elle ne pouvait se résoudre à regarder comme une résolution arrêtée. Elle adoucit autant qu'elle put le coup que cet aveu devait porter à l'orgueil de Laurent. « Sache bien, lui dit-elle, que ce n'est

pas, comme tu le prétendais, pour te *punir*, que j'ai donné mon cœur et ma vie à un autre. Non, tu étais pleinement pardonné le jour où j'ai répondu à l'affection de Palmer, et la preuve, c'est que j'ai couru à Florence avec lui. Crois-tu donc, mon pauvre enfant, qu'en te soignant comme j'ai fait durant ta maladie, je ne fusse réellement là qu'une sœur de charité? Non, non, ce n'était pas le devoir qui m'enchaînait à ton chevet, c'était la tendresse d'une mère. Est-ce qu'une mère ne pardonne pas toujours? Eh bien! il en sera toujours ainsi, vois-tu! Toutes les fois que, sans manquer à ce que je dois à Palmer, je pourrai te servir, te soigner et te consoler, tu me retrouveras. C'est parce que Palmer ne s'y oppose pas que j'ai pu l'aimer, et que je l'aime. S'il m'eût fallu passer de tes bras dans ceux de ton ennemi, j'aurais eu horreur de moi; mais ç'a été le contraire. C'est en nous jurant l'un à l'autre de veiller toujours sur toi, de ne t'abandonner jamais, que nos mains se sont unies. »

Thérèse montra cette lettre à Palmer, qui en fut vivement ému et voulut écrire de son côté à Laurent, pour lui faire les mêmes promesses de sollicitude constante et d'affection vraie.

Laurent fit attendre une nouvelle lettre de lui. Il avait recommencé un rêve qu'il voyait s'envoler sans retour. Il s'en affecta vivement d'abord; mais il

résolument de secouer ce chagrin qu'il ne se sentait pas la force de porter. Il se fit en lui une de ces révolutions soudaines et complètes qui étaient tantôt le fléau, tantôt le salut de sa vie, et il écrivit à Thérèse :

« Sois bénie, ma sœur adorée ; je suis heureux, je suis fier de ton amitié fidèle, et celle de Palmer m'a touché jusqu'aux larmes. Que ne parlais-tu plus tôt, méchante ? Je n'aurais pas tant souffert. Que me fallait-il en effet ? Te savoir heureuse, et rien de plus. C'est parce que je t'ai crue seule et triste que je revenais me mettre à tes pieds pour te dire : « Eh bien ! puisque tu souffres, souffrons ensemble. Je veux partager tes tristesses, tes ennuis et ta solitude. » N'était-ce pas mon devoir et mon droit ? — Mais tu es heureuse, Thérèse, et moi aussi par conséquent ! Je te bénis de me l'avoir dit. Me voilà donc enfin délivré des remords qui me rongeaient le cœur ! Je peux marcher la tête haute, aspirer l'air à pleine poitrine et me dire que je n'ai pas souillé et gâté la vie de la meilleure des amies ! Ah ! je suis plein d'orgueil de sentir en moi cette joie généreuse, au lieu de l'affreuse jalousie qui me torturait autrefois !

« Ma chère Thérèse, mon cher Palmer, vous êtes mes deux anges gardiens. Vous m'avez porté bonheur. Grâce à vous enfin, je sens que j'étais né pour

autre chose que la vie que j'ai menée. Je renais, je sens l'air du ciel descendre dans mes poumons, avides d'une pure atmosphère. Mon être se transforme. Je vais aimer !

« Oui, je vais aimer, j'aime déjà !... J'aime une belle et pure enfant qui n'en sait rien encore, et auprès de qui je trouve un plaisir mystérieux à garder le secret de mon cœur, et à paraître et à me faire aussi naïf, aussi gai, aussi enfant qu'elle-même. Ah ! qu'ils sont beaux, ces premiers jours d'une émotion naissante ! N'y a-t-il pas quelque chose de sublime et d'effrayant dans cette idée : je vais me trahir, c'est-à-dire je vais me donner ! demain, ce soir peut-être, je ne m'appartiendrai plus.

« Réjouis-toi, ma Thérèse, de ce dénoûment de la triste et folle jeunesse de ton pauvre enfant. Dis-toi que ce renouvellement d'un être qui semblait perdu, et qui, au lieu de ramper dans la fange, ouvre ses ailes comme un oiseau, est l'ouvrage de ton amour, de ta douceur, de ta patience, de ta colère, de ta rigueur, de ton pardon et de ton amitié ! Oui, il a fallu toutes les péripéties d'un drame intime où j'ai été vaincu pour m'amener à ouvrir les yeux. Je suis ton œuvre, ton fils, ton travail et ta récompense, ton martyre et ta couronne. Bénissez-moi tous les deux, mes amis, et priez pour moi, je vais aimer ! »



Tout le reste de la lettre était ainsi. En recevant cet hymne de joie et de reconnaissance, Thérèse sentit pour la première fois son propre bonheur complet et assuré. Elle tendit les deux mains à Palmer et lui dit : « Ah çà, où et quand nous marions-nous ? »



## XI

Il fut décidé que le mariage aurait lieu en Amérique. Palmer se faisait une joie suprême de présenter Thérèse à sa mère et de recevoir sous les yeux de celle-ci la bénédiction nuptiale. La mère de Thérèse ne pouvait se promettre le bonheur d'y assister, quand même la cérémonie aurait lieu en France. Elle en était dédommagée par la joie qu'elle éprouvait de voir sa fille engagée à un homme raisonnable et dévoué. Elle ne pouvait souffrir Laurent, et elle avait toujours tremblé que Thérèse ne retombât sous son joug.

*L'Union* faisait ses apprêts de départ. Le capitaine Lawson offrait d'emmener Palmer et sa fiancée. C'était une fête à bord de penser qu'on ferait la traversée avec ce couple aimé. Le jeune enseigne réparait son impertinente entreprise par l'attitude

la plus respectueuse et par l'estime la plus sincère pour Thérèse.

Thérèse, ayant tout préparé pour s'embarquer le 18 août, recut une lettre de sa mère, qui la suppliait de venir d'abord à Paris, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures. Elle devait y venir elle-même pour des affaires de famille. Qui savait quand Thérèse pourrait revenir d'Amérique? Cette pauvre mère n'était pas heureuse par ses autres enfants, que l'exemple d'un père défiant et irrité rendait insoumis et froids envers elle. Aussi elle adorait Thérèse, qui seule avait été vraiment pour elle une fille tendre et une amie dévouée. Elle voulait la bénir et l'embrasser, peut-être pour la dernière fois, car elle se sentait vieille avant l'âge, malade et fatiguée d'une vie sans sécurité et sans expansion.

Palmer fut plus contrarié de cette lettre qu'il ne voulut l'avouer. Bien qu'il eût toujours admis avec une apparente satisfaction la certitude d'une amitié durable entre lui et Laurent, il n'avait pas cessé d'être inquiet, malgré lui, des sentiments qui pouvaient se réveiller dans le cœur de Thérèse lorsqu'elle le reverrait. A coup sûr il ne s'en rendait pas compte quand il proclamait le contraire; mais il s'en aperçut quand le canon du navire américain fit retentir les échos du golfe de la Spezzia de ses adieux répétés durant toute la journée du 18 août.

Chacune de ces explosions le faisait tressaillir, et à la dernière il se tordit les mains jusqu'à les faire craquer.

Thérèse s'en étonna. Elle n'avait plus rien senti des anxiétés de Palmer depuis l'explication qu'ils avaient eue ensemble au commencement de leur séjour en ce pays. « Mon Dieu, qu'est-ce donc ? » s'écria-t-elle en le regardant avec attention. Quel pressentiment avez-vous ?

— Oui ! c'est cela, répondit Palmer à la hâte. C'est un pressentiment.... pour Lawson, mon ami d'enfance. Je ne sais pourquoi.... Oui, oui, c'est un pressentiment !

— Vous croyez qu'un malheur lui arrivera en mer ?

— Peut-être ! Qui sait ? Enfin vous n'y serez pas exposée, grâce au ciel, puisque nous allons à Paris.

— L'*Union* passe à Brest et s'y arrête quinze jours. C'est là que nous irons nous embarquer ?

— Oui, oui, sans doute, si d'ici là il n'arrive pas une catastrophe ! »

Et Palmer resta triste et accablé, sans que Thérèse devinât ce qui se passait en lui. Comment l'eût-elle deviné ? Laurent était aux eaux de Baden. Palmer le savait bien, et Laurent était occupé aussi de projets de mariage, il l'avait écrit.

Ils partirent le lendemain en poste, et, sans s'ar-

rêter nulle part, ils rentrèrent en France par Turin et le Mont-Cenis.

Ce voyage fut d'une tristesse extraordinaire. Palmer voyait partout des signes de malheur; il avait des superstitions et des faiblesses d'esprit qui n'étaient nullement dans son caractère. Lui, si calme et si facile à servir, il s'abandonnait à des colères inouïes contre les postillons, contre les routes, contre les douaniers, contre les passants. Thérèse ne l'avait jamais vu ainsi. Elle ne put se défendre de le lui dire. Il lui répondit un mot insignifiant, mais avec une expression de visage si sombre et un accent de dépit si marqué, qu'elle eut peur de lui, de l'avenir par conséquent.

Il y a une destinée implacable pour certaines existences. Pendant que Thérèse et Palmer rentraient en France par le Mont-Cenis, Laurent y rentrait par Genève. Il arriva à Paris quelques heures avant eux, préoccupé d'un vif souci. Il avait enfin découvert que, pour le faire voyager pendant quelque mois, Thérèse s'était dépouillée en Italie de tout ce qu'elle possédait alors, et il avait appris (car tout se découvre tôt ou tard) d'une personne qui avait passé à la Spezzia à cette époque que Mlle Jacques vivait à Porto-Venere dans un état de gêne extraordinaire, et faisait de la dentelle pour payer un logement de six livres par mois.

Humilié et repentant, irrité et désolé, il voulait savoir à quoi s'en tenir sur la situation présente de Thérèse. Il la savait trop fière pour vouloir rien accepter de Palmer, et il se disait avec vraisemblance que, si elle n'avait pas été payée de ses travaux à Gênes, elle avait dû faire vendre ses meubles à Paris.

Il courut aux champs Élysées, frémissant de trouver des inconnus installés dans cette chère petite maison dont il n'approchait qu'avec un violent battement de cœur. Comme il n'y avait pas de portier, il dut sonner à la grille du jardin, sans savoir quelle figure allait venir lui répondre. Il ignorait le prochain mariage de Thérèse, il ignorait même qu'elle fût libre de se marier. Une dernière lettre qu'elle lui avait écrite à ce sujet était arrivée à Baden le lendemain de son départ.

Sa joie fut extrême de voir la porte ouverte par la vieille Catherine. Il lui sauta au cou ; mais tout aussitôt il devint triste en voyant la figure consternée de cette bonne femme.

« Et que venez-vous faire ici ? lui dit-elle avec humeur. Vous savez donc que mademoiselle arrive aujourd'hui ? Ne pouvez-vous la laisser tranquille ? Venez-vous encore faire son malheur ? On m'avait dit que vous vous étiez quittés, et j'en étais contente, car après vous avoir aimé, je vous détestais.

Je voyais bien que vous étiez l'*auteur* de ses embarras et de ses peines. Allons, allons, ne restez pas ici à l'attendre, à moins que vous n'ayez juré de la faire mourir !

— Vous dites qu'elle arrive aujourd'hui ! » s'écria Laurent à plusieurs reprises.

C'est tout ce qu'il avait entendu de la mercuriale de la vieille servante. Il entra dans l'atelier de Thérèse, dans le petit salon lilas et jusque dans la chambre à coucher, soulevant les toiles grises que Catherine avait étendues partout pour garantir les meubles. Il les regardait un à un, tous ces petits meubles curieux et charmants, objets d'art et de goût que Thérèse avait payés de son travail ; aucun ne manquait. Rien ne paraissait changé dans la situation que Thérèse s'était faite à Paris, et Laurent répétait d'un air un peu égaré en regardant Catherine, qui le suivait pas à pas d'un air soucieux : « Elle arrive aujourd'hui ! »

En disant qu'il aimait une belle enfant d'un amour pur et blond comme elle, Laurent s'était vanté. Il avait pensé dire la vérité en écrivant à Thérèse avec l'exaltation à laquelle il s'abandonnait pour lui parler de lui-même, et qui contrastait si étrangement avec le ton moqueur et froid qu'il se croyait obligé de porter dans le monde. La déclaration qu'il avait dû faire à la jeune fille objet de ses rêves, il

ne l'avait pas faite. Un oiseau ou un nuage qui avait passé le soir dans le ciel avait suffi pour déranger le fragile édifice de bonheur et d'expansion éclos le matin dans cette imagination d'enfant et de poète. La peur d'être ridicule s'était emparée de lui, ou bien la crainte de guérir de son invincible et fatale passion pour Thérèse.

Il était là, ne répondant rien à Catherine, qui, pressée de tout préparer pour l'arrivée de sa chère maîtresse, se décida à le laisser seul. Laurent était en proie à une agitation inouïe. Il se demandait pourquoi Thérèse revenait à Paris sans l'en avoir averti. Y venait-elle en secret avec Palmer, ou bien avait-elle fait comme Laurent lui-même? Lui avait-elle annoncé un bonheur qui n'existait pas encore, et dont la pensée était déjà évanouie? Ce brusque et mystérieux retour ne cachait-il pas une rupture avec Dick?

Laurent s'en réjouissait et s'en effrayait à la fois. Mille idées, mille émotions se contrariaient dans sa tête et dans ses nerfs. Il y eut un moment où il oublia insensiblement la réalité et se persuada que ces meubles couverts de toiles grises étaient des tombes dans un cimetière. Il avait toujours eu horreur de la mort, et malgré lui il y pensait sans cesse. Il la voyait autour de lui sous toutes les formes. Il se crut entouré de linçeuils, et se leva avec



effroi en s'écriant : « Qui donc est mort ? Est-ce Thérèse ? est-ce Palmer ? Je le vois, je le sens, quelqu'un est mort dans la région où je viens de rentrer !... Non, c'est toi, répondit-il en se parlant à lui-même, c'est toi qui as vécu dans cette maison les seuls jours de ta vie, et qui y rentres inerte, abandonné, oublié comme un cadavre ! »

Catherine revint sans qu'il y fit attention, enleva les toiles, épousseta les meubles, ouvrit toutes grandes les croisées, qui étaient fermées, ainsi que les persiennes, et mit des fleurs dans les grands vases de Chine posés sur les consoles dorées. Puis elle s'approcha de lui et lui dit : « Eh bien ! voyons, que faites-vous ici ? »

Laurent sortit de son rêve, et, regardant autour de lui avec égarement, il vit les fleurs répétées dans les glaces, les meubles de Boule brillants au soleil, et tout cet air de fête qui avait succédé, comme par magie, à l'aspect funèbre de l'absence, qui ressemble tant en effet à celui de la mort.

Son hallucination prit un autre cours. — « Ce que je fais ici ? dit-il en souriant d'un air sombre ; oui, qu'est-ce que je fais ici ? C'est fête aujourd'hui chez Thérèse, c'est un jour d'ivresse et d'oubli. C'est un rendez-vous d'amour que la maîtresse du logis a donné, et certes ce n'est pas moi qu'elle attend, moi, un mort ! Qu'est-ce qu'un cadavre a à voir dans

cette chambre de noces? Aussi que va-t-elle dire en me voyant là? Elle dira comme toi, pauvre vieille, elle me dira : « Va-t'en, ta place est dans un cercueil ! »

Laurent parlait comme dans la fièvre. Catherine eut pitié de lui. « Il est fou, pensa-t-elle, il l'a toujours été. » Et comme elle songeait à ce qu'elle lui dirait pour le renvoyer avec douceur, elle entendit qu'une voiture s'arrêtait dans la rue. Dans sa joie de revoir Thérèse, elle oublia Laurent et courut ouvrir.

Palmer était à la porte avec Thérèse; mais, pressé de se débarrasser de la poussière du voyage et ne voulant pas laisser à Thérèse l'ennui de faire décharger la chaise de poste chez elle, il y remonta aussitôt, et donna l'ordre qu'on le conduisit à l'hôtel Meurice, en disant à Thérèse qu'il lui rapporterait ses malles dans deux heures et viendrait dîner avec elle.

Thérèse embrassa sa bonne Catherine, et, tout en lui demandant comment elle s'était portée en son absence, elle entra dans la maison avec cette curiosité impatiente, inquiète ou joyeuse, que l'on éprouve instinctivement à revoir un lieu où l'on a longtemps vécu, si bien que Catherine n'eut pas le loisir de lui dire que Laurent était là, et qu'elle le surprit pâle, absorbé et comme pétrifié sur le sofa

..

du salon. Il n'avait entendu ni la voiture, ni le bruit des portes ouvertes précipitamment. Il était encore plongé dans ses rêveries lugubres, quand il la vit devant lui. Il poussa un cri terrible, s'élança vers elle pour l'embrasser, et tomba suffoqué, presque évanoui à ses pieds.

Il fallut lui ôter sa cravate et lui faire respirer de l'éther ; il étouffait, et les battements de son cœur étaient si violents que tout son corps en était ébranlé comme de commotions électriques. Thérèse, effrayée de le voir ainsi, crut qu'il était retombé malade. Cependant la fraîcheur de la jeunesse lui revint bientôt, et elle remarqua qu'il avait engraisé. Il lui jura mille fois qu'il ne s'était jamais mieux porté, et qu'il était heureux de la voir embellie et de lui retrouver l'œil pur comme elle l'avait le premier jour de leur amour. Il se mit à genoux devant elle et lui baisa les pieds pour lui témoigner son respect et son adoration. Ses effusions étaient si vives que Thérèse en fut inquiète et crut devoir se hâter de lui rappeler son prochain départ et son prochain mariage avec Palmer.

« Quoi ? qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que tu dis ? s'écria Laurent, pâle comme si la foudre fût tombée à ses pieds. Départ ! mariage !... Comment ? pourquoi ? Est-ce que je rêve encore ? est-ce que tu as dit ces mots-là ?

— Oui, répondit-elle, je te les dis. Je te les avais écrits, tu n'as donc pas reçu ma lettre ?

— Départ ! mariage ! répétait Laurent ; mais tu disais autrefois que c'était impossible ! Souviens-toi ! Il y a eu des jours où je regrettais de ne pouvoir faire taire les gens qui te déchiraient, en te donnant mon nom et ma vie entière. Et toi, tu disais : « Jamais, jamais, tant que cet homme vivra ! » Il est donc mort ? ou bien tu aimes Palmer comme tu ne m'as jamais aimé, puisque tu braves pour lui des scrupules que je trouvais fondés et un scandale affreux que je crois inévitable ?

— Le comte de \*\*\* n'est plus, et je suis libre. »

Laurent fut si étourdi de cette révélation qu'il oublia tous ses projets d'amitié fraternelle et désintéressée. Ce que Thérèse avait prévu à Gênes se réalisa dans les conditions les plus singulièrement déchirantes. Laurent se fit une idée exaltée du bonheur qu'il eût pu goûter en devenant le mari de Thérèse, et il versa des torrents de larmes sans qu'aucune parole de raison et de remontrance eût prise sur son âme troublée et désespérée. Sa douleur était si énergiquement exprimée et ses larmes si vraies que Thérèse ne put se soustraire à l'émotion d'une scène pathétique et navrante. Elle n'avait jamais pu voir souffrir Laurent sans ressentir toutes les pitiés de la maternité grondeuse, mais vaincue.

Elle essaya en vain de retenir ses propres larmes. Ce n'étaient pas des larmes de regret, elle ne s'abusait pas sur ce vertige que Laurent éprouvait, et qui n'était autre chose qu'un vertige; mais il agissait sur ses nerfs, et les nerfs d'une femme comme elle, c'étaient les propres fibres de son cœur, froissées par une souffrance qu'elle ne s'expliquait pas.

Elle réussit enfin à le calmer, et, en lui parlant avec douceur et tendresse, à lui faire accepter son mariage comme la plus sage et la meilleure solution pour elle et pour lui-même. Laurent en convenait avec un triste sourire. « Oui, certes, disait-il, j'eusse fait un mari détestable, et *lui*, il te rendra heureuse ! Le ciel te devait cette récompense et ce dédommagement. Tu as bien raison de l'en remercier et de trouver que cela nous préserve, toi d'une existence misérable, moi de remords pires que les anciens. C'est parce que tout cela est si vrai, si sage, si logique et si bien arrangé que je suis si malheureux ! » Et il recommençait à sangloter.

Palmer rentra sans qu'on l'eût entendu venir. Il était en effet sous le coup d'un pressentiment terrible, et, sans rien préméditer, il venait comme un jaloux en défiance, sonnait à peine et marchant sans faire crier les parquets.

Il s'arrêta à la porte du salon et reconnut la voix de Laurent. « Ah ! j'en étais bien sûr ! » se dit-il en

déchirant le gant qu'il s'était réservé de mettre justement à cette porte, apparemment pour se donner le temps de la réflexion avant d'entrer. Il crut devoir frapper.

« Entrez ! » cria vivement Thérèse, étonnée que quelqu'un lui fit cette insulte de frapper à la porte de son salon. En voyant que c'était Palmer, elle pâlit. Ce qu'il venait de faire était plus éloquent que bien des paroles, il la soupçonnait.

Palmer vit cette pâleur, et n'en put comprendre la véritable cause. Il vit aussi que Thérèse avait pleuré, et la physionomie décomposée de Laurent acheva de le troubler lui-même. Le premier regard qu'échangèrent involontairement ces deux hommes fut un regard de haine et de provocation ; puis ils marchèrent l'un sur l'autre, incertains s'ils se tendraient la main ou s'ils s'étrangleraient.

Laurent fut en ce moment le meilleur et le plus sincère des deux, car il avait des mouvements spontanés qui rachetaient toutes ses fautes. Il ouvrit les bras et embrassa Palmer avec effusion, sans lui cacher ses larmes, qui recommençaient à l'étouffer.

« Qu'est-ce donc ? lui dit Palmer en regardant Thérèse.

— Je ne sais répondit-elle avec fermeté ; je viens de lui dire que nous partons pour nous marier. Il

trois ? Tous trois avaient rêvé d'escalader le ciel et d'atteindre ces régions sereines où les passions n'ont plus rien de terrestre ; mais cela n'est pas donné à l'homme : c'est déjà beaucoup pour lui de se croire un instant capable d'aimer sans trouble et sans méfiance.

Le dîner fut d'une tristesse mortelle ; bien que Palmer, qui s'était emparé du rôle d'amphitryon, prit à cœur de faire servir à ses convives les mets et les vins les plus recherchés, tout leur parut amer, et Laurent, après de vains efforts pour se retrouver dans la situation d'esprit qu'il avait savourée doucement à Florence au lendemain de sa maladie entre ces deux personnes, refusa de les suivre au bois de Boulogne. Palmer, qui pour s'étourdir avait bu un peu plus que de coutume, insista d'une manière impatiente pour Thérèse. « Voyons, dit-elle, ne vous obstinez pas ainsi. Laurent a raison de refuser ; au bois de Boulogne, dans votre calèche découverte, nous serons en vue, et nous pouvons rencontrer des gens qui nous connaissent. Ils ne sont pas obligés de savoir dans quelle position exceptionnelle nous nous trouvons tous les trois, et pourraient bien penser sur le compte de chacun de nous des choses assez fâcheuses.

— Eh bien ! rentrons chez vous, dit Palmer ; j'irai ensuite me promener seul, j'ai besoin de prendre l'air.

Laurent s'esquiva en voyant que c'était comme un parti pris chez Palmer de le laisser seul avec Thérèse, apparemment pour les surveiller ou les surprendre. Il rentra chez lui fort triste, en se disant que Thérèse n'était peut-être pas heureuse, et un peu content aussi malgré lui de pouvoir se dire que Palmer n'était pas au-dessus de la nature humaine, comme il se l'était imaginé, et comme Thérèse le lui avait dépeint dans ses lettres.

Nous passerons rapidement sur les huit jours qui suivirent, huit jours qui firent d'heure en heure tomber plus bas l'héroïque roman rêvé plus ou moins fortement par ces trois malheureux amis. La plus illusionnée avait été Thérèse, puisqu'après des craintes et des prévisions assez sages, elle s'était résolue à engager sa vie, et que, quelles que fussent désormais les injustices de Palmer, elle devait et voulait lui tenir parole.

Palmer l'en dégagea tout d'un coup, après une série de soupçons plus outrageants par le silence que ne l'avaient été toutes les injures de Laurent. Un matin, Palmer, après avoir passé la nuit caché dans le jardin de Thérèse, allait se retirer lorsqu'elle parut auprès de la grille et l'arrêta. « Eh bien ! lui dit-elle, vous avez veillé là pendant six heures, et je vous voyais de ma chambre. Êtes-vous bien convaincu que personne n'est venu chez moi cette nuit ? »



Thérèse était irritée, et cependant, en provoquant l'explication que lui refusait Palmer, elle espérait encore le ramener à la confiance ; mais il en jugea autrement. « Je vois, Thérèse, lui dit-il, que vous êtes lasse de moi, puisque vous exigez une confession après laquelle je serai méprisable à vos yeux. Il ne vous en eût pas coûté beaucoup cependant de les fermer sur une faiblesse dont je ne vous ai pas beaucoup importunée. Que ne me laissez-vous souffrir en silence ? Vous ai-je injuriée et obsédée de sarcasmes amers, moi ? Vous ai-je écrit des volumes d'outrages pour venir le lendemain pleurer à vos pieds et vous faire des protestations délirantes, sauf à recommencer à vous torturer le lendemain ? Vous ai-je seulement adressé une question indiscrète ? Que ne dormiez-vous tranquillement cette nuit, pendant que j'étais assis sur ce banc sans troubler votre repos par des cris et des larmes ? Ne pouvez-vous me pardonner une souffrance dont je rougis peut-être, et que j'ai du moins l'orgueil de vouloir et de savoir cacher ? Vous avez pardonné bien plus à quelqu'un qui n'avait pas le même courage.

— Je ne lui ai rien pardonné, Palmer, puisque je l'ai quitté sans retour. Quant à cette souffrance que vous avouez, et que vous croyez cacher si bien, sachez qu'elle est claire comme le jour à mes yeux, et que j'en souffre plus que vous-même. Sachez

qu'elle m'humilie profondément, et que, venant d'un homme fort et réfléchi comme vous, elle me blesse cent fois plus que les outrages d'un enfant en délire.

— Oui, oui, c'est vrai, reprit Palmer. Ainsi vous voilà froissée par ma faute et à jamais irritée contre moi ! Eh bien ! Thérèse, tout est fini entre nous. Faites pour moi ce que vous avez fait pour Laurent : gardez-moi votre amitié.

— Ainsi vous me quittez ?

— Oui, Thérèse ; mais je n'oublie pas que quand vous avez daigné vous engager à moi, j'avais mis mon nom, ma fortune et ma considération à vos pieds. Je n'ai qu'une parole, et je tiendrai ce que je vous ai promis ; marions-nous ici, sans bruit et sans joie, acceptez mon nom et la moitié de mes revenus, et après....

— Après ? dit Thérèse.

— Après, je partirai, j'irai embrasser ma mère, ... et vous serez libre !

— Est-ce une menace de suicide que vous me faites là ?

— Non, sur l'honneur ! Le suicide est une lâcheté, surtout quand on a une mère comme la mienne. Je voyagerai, je recommencerai le tour du monde, et vous n'entendrez plus parler de moi !

Thérèse fut révoltée d'une telle proposition.

« Ceci, Palmer, lui dit-elle, me paraîtrait une mauvaise plaisanterie, si je ne vous connaissais pour un homme sérieux. J'aime à croire que vous ne me jugez pas capable d'accepter ce nom et cet argent que vous m'offrez comme la solution d'un cas de conscience. Ne revenez jamais sur une pareille proposition, j'en serais offensée.

— Thérèse! Thérèse! s'écria Palmer avec violence en lui serrant le bras jusqu'à le meurtrir, jurez-moi, sur le souvenir de l'enfant que vous avez perdu, que vous n'aimez plus Laurent, et je tombe à vos pieds pour vous supplier de me pardonner mon injustice. »

Thérèse retira son bras meurtri et le regarda en silence. Elle était offensée jusqu'au fond de l'âme du serment qu'on lui demandait, et elle en trouvait la formule plus cruelle et plus brutale encore que le mal physique qu'elle venait de subir.

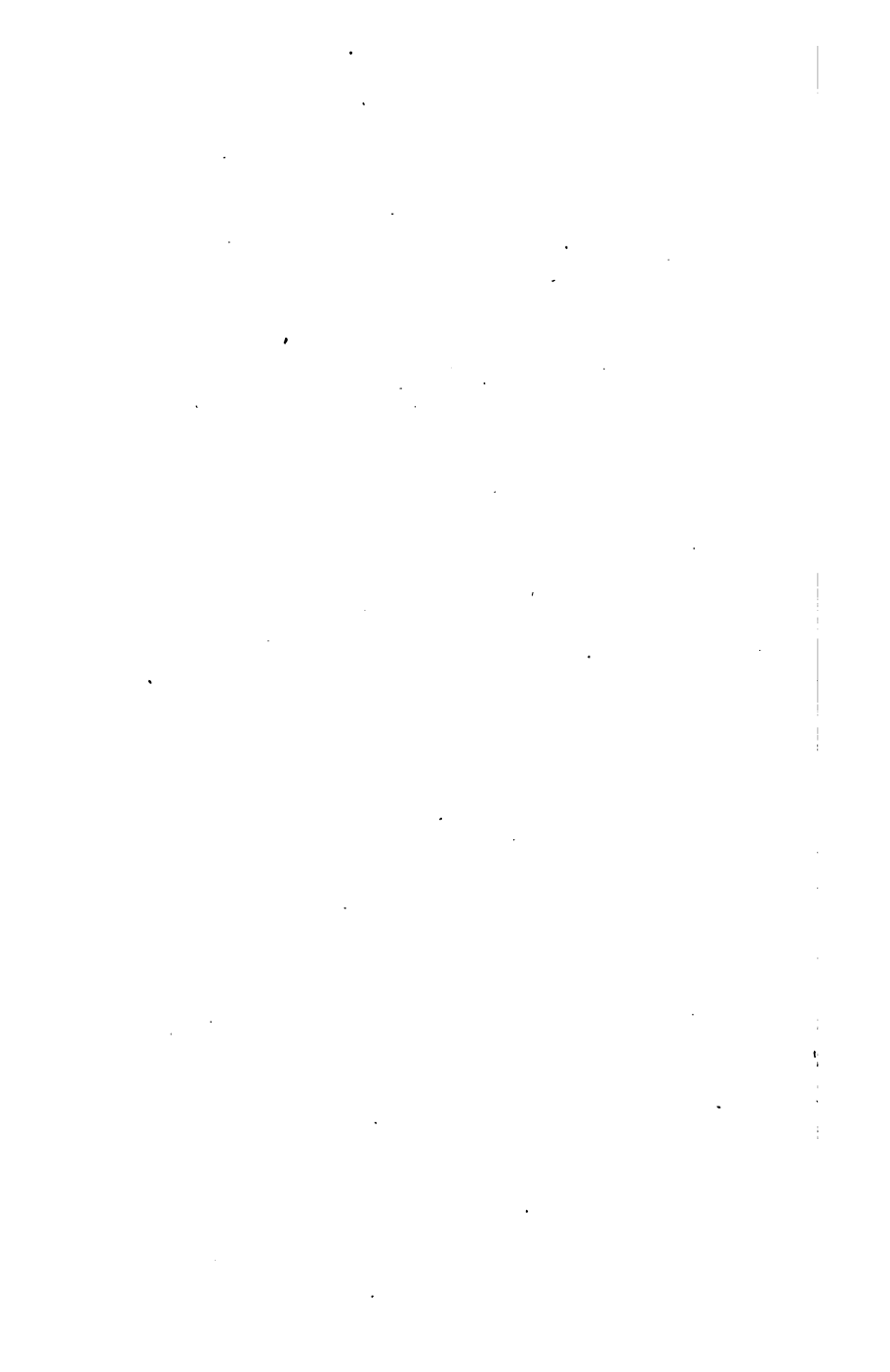
« Mon enfant, s'écria-t-elle enfin avec des sanglots étouffés, je te jure, à toi qui es dans le ciel, qu'aucun homme n'avilira plus ta pauvre mère. »

Elle se leva et rentra dans sa chambre, où elle s'enferma. Elle se sentait tellement innocente envers Palmer, qu'elle ne pouvait accepter de descendre à une justification, comme une femme coupable. Et puis elle voyait un avenir horrible avec un homme

qui savait si bien couvrir une jalousie profonde, et qui, après avoir par deux fois provoqué ce qu'il croyait être un danger pour elle, lui faisait un crime de sa propre imprudence. Elle songeait à l'affreuse existence de sa mère avec un mari jaloux du passé, et elle se disait avec raison qu'après le malheur d'avoir subi une passion comme celle de Laurent, elle avait été insensée de croire au bonheur avec un autre homme.

Palmer avait un fonds de raison et de fierté qui ne lui permettait pas non plus d'espérer de rendre Thérèse heureuse après une scène comme celle qui venait de se passer. Il sentait que sa jalousie ne guérirait pas, et il persistait à la croire fondée. Il écrivit à Thérèse :

• Mon amie, pardonnez-moi si je vous ai affligée ; mais il m'est impossible de ne pas reconnaître que j'allais vous entraîner dans un abîme de désespoir. Vous aimez Laurent, vous l'avez toujours aimé malgré vous, et vous l'aimerez peut-être toujours. C'est votre destinée. J'ai voulu vous y soustraire, vous le vouliez aussi. Je reconnais encore qu'en acceptant mon amour, vous étiez sincère, et que vous avez fait tout votre possible pour y répondre. Je me suis fait, moi, beaucoup d'illusions ; mais chaque jour, depuis Florence, je les sentais s'échapper. S'il



## XII

Palmer partit pour l'Amérique, emportant avec dignité une blessure profonde, mais ne pouvant admettre qu'il se fût trompé. Il avait dans l'esprit une obstination qui réagissait parfois sur son caractère, mais seulement pour lui faire accomplir résolûment tel ou tel acte, et non pour persister dans une voie douloureuse et vraiment difficile. Il s'était cru capable de guérir Thérèse de son fatal amour, et par sa foi exaltée, imprudente si l'on veut, il avait fait ce miracle ; mais voilà qu'il en perdait le fruit au moment de le recueillir, parce qu'au moment de la dernière épreuve la foi lui manquait.

Il faut bien dire aussi que la plus mauvaise circonstance possible pour établir un lien sérieux, c'est de vouloir trop vite posséder une âme qui vient d'être brisée. L'aurore d'une pareille union se présente avec des illusions généreuses ; mais la jalousie

rétrospective est un mal incurable, et engendre des orages que la vieillesse même ne dissipe pas toujours.

Si Palmer eût été un homme vraiment fort, ou si sa force eût été plus calme et mieux raisonnée, il eût pu sauver Thérèse des désastres qu'il pressentait pour elle. Il l'eût dû peut-être, car elle s'était confiée à lui avec une sincérité et un désintéressement dignes de sollicitude et de respect; mais beaucoup d'hommes qui ont l'aspiration et l'illusion de la force n'ont que de l'énergie, et Palmer était de ceux sur lesquels on peut se tromper longtemps. Tel qu'il était, il méritait à coup sûr les regrets de Thérèse. On verra bientôt qu'il était capable des mouvements les plus nobles et des actions les plus courageuses. Tout son tort était d'avoir cru à la durée inébranlable de ce qui était chez lui un effort spontané de la volonté.

Laurent ignora d'abord le départ de Palmer pour l'Amérique; il fut consterné de trouver Thérèse partie aussi sans recevoir ses adieux. Il n'avait reçu d'elle que trois lignes : « Vous avez été le seul confident en France de mon mariage projeté avec Palmer. Ce mariage est rompu. Gardez-nous-en le secret. Je pars. »

En écrivant ce peu de mots glacés à Laurent, Thérèse éprouvait une sorte d'amertume contre lui.

Ce fatal enfant n'était-il pas la cause de tous les malheurs et de tous les chagrins de sa vie ?

Elle sentit pourtant bientôt que cette fois son dépit était injuste. Laurent s'était admirablement conduit avec Palmer et avec elle durant ces malheureux huit jours qui avaient tout perdu. Après la première émotion, il avait accepté la situation avec une grande candeur, et il avait fait tout son possible pour ne pas porter ombrage à Palmer. Il n'avait pas cherché une seule fois à tirer parti auprès de Thérèse des injustices de son fiancé. Il n'avait cessé de parler de lui avec respect et amitié. Par un bizarre concours de circonstances morales, c'est lui qui cette fois avait eu le beau rôle. Et puis Thérèse ne pouvait s'empêcher de reconnaître que si Laurent était parfois insensé jusqu'à en être atroce, rien de petit et de bas ne pouvait approcher de sa pensée.

Durant les trois mois qui suivirent le départ de Palmer, Laurent continua à se montrer digne de l'amitié de Thérèse. Il avait su découvrir sa retraite, et il ne fit rien pour l'y troubler. Il lui écrivit pour se plaindre doucement de la froideur de son adieu, pour lui reprocher de n'avoir pas eu confiance en lui dans ses chagrins, de ne l'avoir pas traité comme son frère; « n'était-il pas créé et mis au monde pour la servir, la consoler, la venger au



besoin? » Puis venaient des questions auxquelles Thérèse était bien forcée de répondre. Palmer l'avait-il outragée? Fallait-il aller lui en demander raison?

« Ai-je fait quelque imprudence qui l'ait blessée? as-tu quelque chose à me reprocher? Je ne le croyais pas, mon Dieu! Si je suis la cause de ta douleur, gronde-moi, et si je n'y suis pour rien, dis-moi que tu me permets de pleurer avec toi. »

Thérèse justifia Richard sans vouloir rien expliquer. Elle défendit à Laurent de lui parler de Palmer. Dans sa généreuse résolution de ne pas laisser une tache sur le souvenir de son fiancé, elle laissa croire que la rupture venait d'elle seule. C'était peut-être rendre à Laurent des espérances qu'elle n'avait jamais voulu lui laisser; mais il est des situations où, quoi qu'on fasse, on commet des mal-adresses, et où l'on court fatalement à sa perte.

Les lettres de Laurent furent d'une douceur et d'une tendresse infinies. Laurent écrivait sans art, sans prétention, et souvent sans goût et sans correction. Il était tantôt emphatique de bonne foi et tantôt trivial sans pruderie. Avec tous leurs défauts, ses lettres étaient dictées par une conviction qui les rendait irrésistiblement persuasives, et on y sentait à chaque mot le feu de la jeunesse et la sève bouillante d'un artiste de génie.

En outre, Laurent se remit à travailler avec ardeur, avec la résolution de ne jamais retomber dans le désordre. Son cœur saignait des privations que Thérèse avait souffertes pour lui donner le mouvement, le bon air et la santé du voyage en Suisse. Il était résolu à s'acquitter au plus vite.

Thérèse sentit bientôt que l'affection de son *pauvre enfant*, comme il s'intitulait toujours, lui était douce, et que, si elle pouvait continuer ainsi, elle serait le plus pur et le meilleur sentiment de sa vie.

Elle l'encouragea par des réponses toutes maternelles à persévérer dans la voie de travail où il se disait rentré pour toujours. Ces lettres furent douces, résignées et d'une tendresse chaste; mais Laurent y vit percer une tristesse mortelle. Thérèse avouait être un peu malade, et il lui venait des idées de mort dont elle riait avec une mélancolie navrante. Elle était réellement malade. Sans amour et sans travail, l'ennui la dévorait. Elle avait emporté une petite somme qui était le reste de ce qu'elle avait gagné à Gênes, et elle l'économisait strictement pour rester à la campagne le plus longtemps possible. Elle avait pris Paris en horreur. Et puis peut-être avait-elle senti peu à peu quelque désir et en même temps quelque frayeur de revoir Laurent changé, soumis et amendé de toutes façons, comme il se montrait dans ses lettres.

Elle espérait qu'il se marierait ; puisqu'il en avait eu une fois la velléité, cette bonne pensée pouvait revenir. Elle l'y encourageait. Il disait tantôt oui et tantôt non. Thérèse attendait toujours qu'aucune trace de l'ancien amour ne reparût dans les lettres de Laurent : il revenait bien toujours un peu, mais c'était avec une délicatesse exquise désormais, et ce qui dominait ces retours à un sentiment mal étouffé, c'était une tendresse suave, une sensibilité expansive, une sorte de piété filiale enthousiaste.

Quand l'hiver fut venu, Thérèse se voyant au bout de ses ressources, fut forcée de revenir à Paris, où étaient sa clientèle et ses devoirs vis-à-vis d'elle-même. Elle cacha son retour à Laurent, ne voulant pas le revoir trop vite ; mais, par je ne sais quelle divination, il passa dans la rue peu fréquentée où était la petite maison. Il vit les contrevents ouverts et entra, ivre de joie. C'était une joie naïve et presque enfantine, qui eût rendu ridicule et *béguenule* toute attitude de méfiance et de réserve. Il laissa dîner Thérèse, en la suppliant de venir le soir chez lui pour voir un tableau qu'il venait de finir et sur lequel il voulait absolument son avis avant de le livrer. C'était vendu et payé ; mais si elle lui faisait quelque critique, il y travaillerait encore quelques jours. Ce n'était plus le temps déplorable où Thérèse « ne s'y connaissait pas, où elle avait le juge-

ment étroit et réaliste des peintres de portrait, où elle était incapable de comprendre une œuvre d'imagination, » etc. Elle était maintenant « sa muse et sa puissance inspiratrice. Sans le secours de son divin souffle, il ne pouvait rien. Avec ses conseils et ses encouragements, son talent, à lui, tiendrait toutes ses promesses. »

Thérèse oublia le passé, et, sans être trop enivrée du présent, elle ne crut pas devoir refuser ce qu'un artiste ne refuse jamais à un confrère. Elle prit une voiture après son dîner et alla chez Laurent.

Elle trouva l'atelier illuminé et le tableau magnifiquement éclairé. C'était une belle et bonne chose que ce tableau. Cet étrange génie avait la faculté de faire, en se reposant, des progrès rapides que ne font pas toujours ceux qui travaillent avec persévérance. Il y avait eu, par suite de ses voyages et de sa maladie, une lacune d'un an dans son travail, et il semblait que, par la seule réflexion, il se fût débarrassé des défauts de sa première exubérance. En même temps il avait acquis des qualités nouvelles qu'on n'eût pas cru appartenir à sa nature, la correction du dessin, la suavité des types, le charme de l'exécution, tout ce qui devait plaire désormais au public sans démeriter auprès des artistes.

Thérèse fut attendrie et ravie. Elle lui exprima

vivement son admiration. Elle lui dit tout ce qu'elle jugea propre à faire dominer chez lui le noble orgueil du talent sur tous les mauvais entraînements du passé. Elle ne trouva aucune critique à faire et lui défendit même de rien retoucher.

Laurent, modeste en ses manières et en son langage, avait plus d'orgueil que Thérèse ne voulait lui en donner. Il était, au fond du cœur, enivré de ses éloges. Il sentait bien que, de toutes les personnes capables de l'apprécier, elle était la plus ingénieuse et la plus attentive. Il sentait aussi revenir impérieusement ce besoin qu'il avait d'elle pour partager ses tourments et ses joies d'artiste, et cet espoir de devenir un maître, c'est-à-dire un homme, qu'elle seule pouvait lui rendre dans ses défaillances.

Quand Thérèse eut longtemps contemplé le tableau, elle se retourna pour voir une figure que Laurent la priait de regarder, en lui disant qu'elle en serait encore plus contente ; mais, au lieu d'une toile, Thérèse vit sa mère debout et souriante sur le seuil de la chambre de Laurent.

Mme C... était venue à Paris, ne sachant pas au juste le jour où Thérèse y reviendrait. Cette fois elle y était attirée par des affaires sérieuses : son fils se mariait, et M. C... était lui-même à Paris depuis quelquel temps. La mère de Thérèse, sachant par

elle qu'elle avait renoué sa correspondance avec Laurent et craignant l'avenir, était venue le surprendre pour lui dire tout ce qu'une mère peut dire à un homme pour l'empêcher de faire le malheur de sa fille.

Laurent était doué de l'éloquence du cœur. Il avait rassuré cette pauvre mère, et il l'avait retenue en lui disant : « Thérèse va venir, c'est à vos pieds que je veux lui jurer d'être toujours pour elle ce qu'elle voudra, son frère ou son mari, mais dans tous les cas son esclave. »

Ce fut une bien douce surprise pour Thérèse de trouver là sa mère, qu'elle ne s'attendait pas à voir sitôt. Elles s'embrassèrent en pleurant de joie. Laurent les conduisit dans un petit salon rempli de fleurs, où le thé était servi avec luxe. Laurent était riche, il venait de gagner dix mille francs. Il était heureux et fier de pouvoir restituer à Thérèse tout ce qu'elle avait dépensé pour lui. Il fut adorable dans cette soirée ; il gagna le cœur de la fille et la confiance de la mère, et il eut pourtant la délicatesse de ne pas dire un mot d'amour à Thérèse. Loin de là, en baisant les mains unies ensemble de ces deux femmes, il s'écria avec sincérité que c'était là le plus beau jour de sa vie, et que jamais, en tête-à-tête avec Thérèse, il ne s'était senti si heureux et si content de lui-même.

Ce fut Mme C.... la première qui, au bout de quelques jours, parla de mariage à Thérèse. Cette pauvre femme, qui avait tout sacrifié à la considération extérieure, qui, malgré ses chagrins domestiques, croyait avoir bien fait, ne pouvait supporter l'idée de voir sa fille délaissée par Palmer, et elle pensait que désormais Thérèse devait avoir raison du monde en faisant un autre choix. Laurent était tout à fait célèbre et en vogue. Jamais mariage n'avait paru mieux assorti. Le jeune et grand artiste était corrigé de ses travers. Thérèse avait sur lui une influence qui avait dominé les plus grandes crises de sa pénible transformation. Il avait pour elle un attachement invincible. C'était devenu un devoir pour tous deux de renouer pour toujours une chaîne qui n'avait jamais été complètement brisée, et qui, quelque effort qu'ils fissent désormais, ne pouvait jamais l'être.

Laurent excusait ses torts dans le passé par un raisonnement très-spécieux. Thérèse, disait-il, l'avait gâté dans le principe par trop de douceur et de résignation. Si, dès sa première ingratitude, elle se fût montrée offensée, elle l'eût corrigé de la mauvaise habitude, contractée avec les mauvaises femmes, de céder à ses emportements et à ses caprices. Elle lui eût enseigné le respect que l'on doit à la femme qui s'est donnée par amour.

Et puis une autre considération que faisait encore valoir Laurent pour se disculper, et qui semblait plus sérieuse, était celle-ci, que déjà il avait fait entrevoir dans ses lettres : « Probablement, lui disait-il, j'étais malade sans le savoir quand, pour la première fois, j'ai été coupable envers toi. Une fièvre cérébrale, cela semble tomber sur vous comme la foudre, et pourtant il n'est pas possible de croire que, chez un homme jeune et fort, il ne se soit pas opéré, peut-être longtemps à l'avance, une crise terrible où sa raison ait été déjà troublée, et contre laquelle sa volonté n'ait pas pu réagir. N'est-ce pas ce qui s'est passé en moi, ma pauvre Thérèse, à l'approche de cette maladie où j'ai failli succomber? Ni toi ni moi ne pouvions nous en rendre compte, et, quant à moi, il m'arrivait souvent de m'éveiller le matin et de songer à tes douleurs de la veille sans pouvoir distinguer la réalité de mes rêves de la nuit. Tu sais bien que je ne pouvais pas travailler, que le lieu où nous étions m'inspirait une aversion malade, que déjà dans la forêt de \*\*\*, j'avais eu une hallucination extraordinaire; enfin que, quand tu me reprochais doucement certains mots cruels et certaines accusations injustes, je t'écoutais d'un air hébété, croyant que c'était toi-même qui avais rêvé tout cela. Pauvre femme! c'est moi qui t'accusais d'être folle! Tu vois bien



que j'étais fou, et ne peux-tu pardonner des torts involontaires ? Compare ma conduite après ma maladie avec ce qu'elle était auparavant ! N'était-ce pas comme un réveil de mon âme ? Ne m'as-tu pas trouvé tout à coup aussi confiant, aussi soumis, aussi dévoué que j'étais sceptique, irascible, égoïste, avant cette crise qui me rendait à moi-même ? Et depuis ce moment as-tu quelque chose à me reprocher ? N'avais-je pas accepté ton mariage avec Palmer comme un châtement qui m'était bien dû ? Tu m'as vu mourir de douleur à l'idée de te perdre pour toujours : t'ai-je dit un mot contre ton fiancé ? Si tu m'eusses ordonné de courir après lui et même de me brûler la cervelle pour te le ramener, je l'eusse fait, tant mon âme et ma vie t'appartiennent ! Est-ce là ce que tu veux encore ? Dis un mot, et si mon existence te gêne et te perd, je suis prêt à la supprimer. Dis un mot, Thérèse, et tu n'entendras plus jamais parler de ce malheureux qui n'a rien à faire au monde que de vivre ou de mourir pour toi. »

Le caractère de Thérèse s'était affaibli dans ce double amour, qui en somme n'avait été que deux actes du même drame. Sans cet amour froissé et brisé, jamais Palmer n'eût songé à l'épouser, et l'effort qu'elle avait fait pour s'engager à lui n'était peut-être qu'une réaction du désespoir. Laurent

n'avait jamais disparu de sa vie, puisque le thème de persuasion que Palmer avait dû employer pour la convaincre était un retour perpétuel sur cette funeste liaison qu'il voulait lui faire oublier, et qu'il était fatalement entraîné à lui rappeler sans cesse.

Et puis le retour à l'amitié après la rupture avait été pour Laurent un véritable retour à la passion, tandis que pour Thérèse ç'avait été une nouvelle phase de dévouement plus délicat et plus tendre que l'amour même. Elle avait souffert de l'abandon de Palmer, mais sans lâcheté. Elle avait encore de la force contre l'injustice, et l'on peut même dire que toute sa force était là. Elle n'était pas la femme éternellement souffrante et plaintive des inutiles regrets et des incurables désirs. Il se faisait en elle de puissantes réactions, et son intelligence, qui était assez développée, l'y aidait naturellement. Elle se faisait une haute idée de la liberté morale, et quand l'amour et la foi d'autrui lui faisaient banqueroute, elle avait le juste orgueil de ne pas disputer lambeau par lambeau le pacte déchiré. Elle se plaisait même alors à l'idée de rendre généreusement et sans reproche l'indépendance et le repos à qui les réclamait.

Mais elle était devenue beaucoup moins forte que dans sa première jeunesse, en ce sens qu'elle avait recouvré le besoin d'aimer et de croire, longtemps

assoupi en elle par un désastre exceptionnel. Elle s'était longtemps imaginé qu'elle vivrait ainsi, et que l'art serait son unique passion. Elle s'était trompée, et elle ne pouvait plus se faire d'illusions sur l'avenir. Il lui fallait aimer, et son plus grand malheur, c'est qu'il lui fallait aimer avec douceur, avec abnégation, et satisfaire à tout prix cet élan maternel qui était comme une fatalité de sa nature et de sa vie. Elle avait pris l'habitude de souffrir pour quelqu'un, elle avait besoin de souffrir encore, et si ce besoin étrange, mais bien caractérisé chez certaines femmes et même chez certains hommes, ne l'avait pas rendue aussi miséricordieuse envers Palmer qu'envers Laurent, c'est parce que Palmer lui avait semblé trop fort pour avoir besoin lui-même de son dévouement. Palmer s'était donc trompé en lui offrant un appui et une consolation. Il avait manqué à Thérèse de se croire nécessaire à cet homme, qui voulait qu'elle ne songeât qu'à elle-même.

Laurent, plus naïf, avait ce charme particulier dont elle était fatalement éprise, la faiblesse ! Il ne s'en cachait pas, il proclamait cette touchante infirmité de son génie avec des transports de sincérité et des attendrissements inépuisables. Hélas ! il se trompait aussi. Il n'était pas plus réellement faible que Palmer n'était réellement fort. Il avait ses

heures, il parlait toujours comme un enfant du ciel, et, dès que sa faiblesse avait vaincu, il reprenait sa force pour faire souffrir, comme font tous les enfants que l'on adore.

Laurent était voué à une fatalité inexorable. Il le disait lui-même dans ses moments de lucidité. Il semblait que, né du commerce de deux anges, il eût sucé le lait d'une furie, et qu'il lui en fût resté dans le sang un levain de rage et de désespoir. Il était de ces natures plus répandues qu'on ne pense dans l'espèce humaine et dans les deux sexes, qui, avec toutes les sublimités de l'idée et tous les élans du cœur, ne peuvent arriver à l'apogée de leurs facultés sans tomber aussitôt dans une sorte d'épilepsie intellectuelle.

Et puis, tout aussi bien que Palmer, il voulait entreprendre l'impossible, qui est de prétendre greffer le bonheur sur le désespoir et de goûter les joies célestes de la foi conjugale et de l'amitié sainte sur les ruines d'un passé fraîchement dévasté. Il eût fallu du repos à ces deux âmes saignantes des blessures qu'elles avaient reçues : Thérèse en demandait avec l'angoisse d'un affreux pressentiment ; mais Laurent croyait avoir vécu dix siècles durant les dix mois de leur séparation, et il devenait malade de l'excès d'un désir de l'âme, qui eût dû effrayer Thérèse plus qu'un désir des sens.

C'est par la nature de ce désir que malheureusement elle se laissa rassurer. Laurent semblait être régénéré au point d'avoir réintégré l'amour moral à la place qu'il doit occuper en première ligne, et il se retrouvait seul avec Thérèse, sans l'inquiéter comme autrefois de ses transports. Il savait, durant des heures entières, lui parler avec l'affection la plus sublime, lui qui s'était cru longtemps muet, disait-il, et qui sentait enfin son génie se dilater et prendre son vol dans une région supérieure ! Il s'imposait à l'avenir de Thérèse en lui montrant sans cesse qu'elle avait à remplir envers lui une tâche sacrée, celle de le soustraire aux entraînements de la jeunesse, aux mauvaises ambitions de l'âge mûr et à l'égoïsme dépravé de la vieillesse. Il lui parlait de lui-même et toujours de lui-même ; pourquoi non ? Il en parlait si bien ! Par elle, il serait un grand artiste, un grand cœur, un grand homme ; elle lui devait cela, parce qu'elle lui avait sauvé la vie ! Et Thérèse, avec la fatale simplicité des cœurs aimants, arrivait à trouver ce raisonnement irréfutable, et à se faire un devoir de ce qui avait été d'abord imploré comme un pardon.

Thérèse arriva donc à renouer cette fatale chaîne ; elle eut seulement l'heureuse inspiration d'ajourner le mariage, voulant éprouver la résolution de Laurent sur ce point, et craignant pour lui seul l'en-

gagement irrévocable. S'il ne se fût agi que d'elle, l'imprudente se fût liée sans retour.

Le premier bonheur de Thérèse n'avait pas duré *toute une semaine*, comme dit tristement une chanson gaie; le second ne dura pas vingt-quatre heures. Les réactions de Laurent étaient soudaines et violentes, en raison de la vivacité de ses joies. Nous disons ses réactions, Thérèse disait ses *rétractions*, et c'était le mot véritable. Il obéissait à cet inexorable besoin que certains adolescents éprouvent de tuer ou de détruire ce qui leur plaît jusqu'à la passion. On a remarqué ces cruels instincts chez des hommes de caractères très-différents, et l'histoire les a qualifiés d'instincts pervers : il serait plus juste de les qualifier d'instincts pervers soit par une maladie du cerveau contractée dans le milieu où ces hommes sont nés, soit par l'impunité, mortelle à la raison, que certaines situations leur ont assurée dès leurs premiers pas dans la vie. On a vu de jeunes rois égorger des biches qu'ils semblaient chérir, pour le seul plaisir de voir palpiter leurs entrailles. Les hommes de génie sont aussi des rois dans le milieu où ils se développent; ce sont même des rois très-absolus, et que leur pouvoir enivre. Il en est que la soif de dominer torture, et que la joie d'une domination assurée exalte jusqu'à la fureur.

Tel était Laurent, en qui certes deux hommes bien distincts se combattaient. L'on eût dit que deux âmes, s'étant disputé le soin d'animer son corps, se livraient une lutte acharnée pour se chasser l'une l'autre. Au milieu de ces souffles contraires, l'infortuné perdait son libre arbitre, et tombait épuisé chaque jour sur la victoire de l'ange ou du démon qui se l'arrachaient.

Et quand il s'analysait lui-même, il semblait parfois lire dans un livre de magie, et donner avec une effrayante et magnifique lucidité la clé de ces mystérieuses conjurations dont il était la proie. « Oui, disait-il à Thérèse, je subis le phénomène que les thaumaturges appelaient la *possession*. Deux esprits se sont emparés de moi. Y en a-t-il réellement un bon et un mauvais ? Non, je ne le crois pas : celui qui t'effraye, le sceptique, le violent, le terrible, ne fait le mal que parce qu'il n'est pas le maître de faire le bien comme il l'entendrait. Il voudrait être calme, philosophe, enjoué, tolérant ; l'autre ne veut pas qu'il en soit ainsi. Il veut faire son état de bon ange : il veut être ardent, enthousiaste, exclusif, dévoué, et comme son contraire le raille, le nie et le blesse, il devient sombre et cruel à son tour, si bien que deux anges qui sont en moi arrivent à enfanter un démon. »

Et Laurent disait et écrivait à Thérèse sur ce bi-

zarre sujet des choses aussi belles qu'effrayantes, qui paraissaient être vraies et ajouter de nouveaux droits à l'impunité qu'il semblait s'être réservée vis-à-vis d'elle.

Tout ce que Thérèse avait craint de souffrir à cause de Laurent, en devenant la femme de Palmer, elle eut à le souffrir à cause de Palmer en redevenant la compagne de Laurent. L'horrible jalousie rétrospective, la pire de toutes, parce qu'elle se prend à tout sans pouvoir s'assurer de rien, rongea le cœur et brisa le cerveau du malheureux artiste. Le souvenir de Palmer devint pour lui un spectre, un vampire. Sa pensée s'acharna à vouloir que Thérèse lui rendît compte de tous les détails de sa vie à Gènes et à Porto-Venere, et, comme elle s'y refusait, il l'accusa d'avoir cherché dès lors à *le tromper*. Oubliant qu'à cette époque Thérèse lui avait écrit : *J'aime Palmer*, et qu'un peu plus tard elle lui avait écrit : *Je l'épouse*, il lui reprochait d'avoir toujours tenu d'une main sûre et perfide la chaîne d'espoir et de désir qui l'attachait à elle. Thérèse lui remit sous les yeux toute leur correspondance, et il reconnut qu'elle lui avait dit en temps et lieu tout ce que la loyauté lui prescrivait de dire pour le détacher d'elle. Il s'apaisa et convint qu'elle avait ménagé sa passion mal éteinte avec une excessive délicatesse, lui disant peu à peu toute la vérité à mesure qu'il



se montrait disposé à la recevoir sans douleur, et aussi à mesure qu'elle-même avait pu prendre confiance dans l'avenir où Palmer l'entraînait. Il reconnut qu'elle ne lui avait jamais fait l'ombre d'un mensonge, même lorsqu'elle avait refusé de s'expliquer, et qu'au lendemain de sa maladie, lorsqu'il se faisait encore illusion sur une réconciliation impossible, elle lui avait dit : « Tout est fini entre nous. Ce que j'ai résolu et accepté pour moi-même est mon secret, et tu n'as pas le droit de m'interroger. »

« Oui, oui, tu as raison, s'écria Laurent. J'étais injuste, et ma fatale curiosité est une torture que je suis vraiment criminel de vouloir te faire partager. Oui, pauvre Thérèse, je te fais subir d'humiliants interrogatoires, à toi qui ne me devais que l'oubli, et qui m'accordes un pardon généreux ! Je change les rôles : j'instruis ton procès, et j'oublie que c'est moi le coupable et le condamné ! Je cherche d'une main impie à arracher les voiles de pudeur dont ton âme a le droit et sans doute aussi le devoir de s'envelopper pour tout ce qui tient à tes relations avec Palmer. Eh bien ! je te remercie de ton fier silence. Je t'en estime d'autant plus. Il me prouve que jamais tu n'as laissé Palmer t'interroger sur les mystères de nos douleurs et de nos joies. Et je le comprends maintenant : non-seulement une femme ne doit pas ces confidences intimes à son amant,

mais encore elle se doit de les lui refuser. L'homme qui les demande avilit celle qu'il aime. Il exige d'elle une lâcheté, en même temps qu'il la souille dans sa pensée, en associant son image à celle de tous les fantômes qui l'obsèdent. Oui, Thérèse, tu as raison : il faut travailler soi-même à entretenir la pureté de son idéal, et moi, je m'évertue sans cesse à le profaner et à l'arracher du temple que je lui avais bâti ! »

Il semblait qu'après de telles explications, et lorsque Laurent se disait prêt à les signer de son sang et de ses larmes, le calme dût renaître et le bonheur commencer. Il n'en était pas ainsi. Laurent, dévoré d'une secrète rage, revenait le lendemain à ses questions, à ses outrages, à ses sarcasmes. Des nuits entières se passaient en discussions déplorables, où il semblait qu'il eût absolument besoin de travailler son propre génie à coups de fouet, de le blesser, de le torturer pour le rendre fécond en malédictions d'une effroyable éloquence, et pour faire atteindre à Thérèse et à lui les dernières limites du désespoir. Après ces orages, il semblait qu'il n'y eût plus qu'à se tuer ensemble. Thérèse s'y attendait toujours et se tenait prête, car elle prenait la vie en horreur ; mais Laurent n'avait pas encore cette pensée. Accablé de lassitude, il s'endormait, et son bon ange semblait revenir pour

..

bercer son sommeil et mettre sur ses traits le divin sourire des visions célestes.

Règle invariable, inouïe, mais absolue dans cette étrange organisation : le sommeil changeait toutes ses résolutions. S'il s'endormait le cœur plein de tendresse, il s'éveillait l'esprit avide de combat et de meurtre, et réciproquement, s'il était parti la veille en maudissant, il accourait le lendemain pour bénir.

Trois fois Thérèse le quitta et s'enfuit loin de Paris. Trois fois il courut après elle et la força de pardonner à son désespoir, car aussitôt qu'il l'avait perdue, il l'adorait et recommençait à l'implorer avec toutes les larmes d'un repentir exalté.

Thérèse fut à la fois misérable et sublime dans cet enfer où elle s'était replongée en fermant les yeux et en faisant le sacrifice de sa vie. Elle poussa le dévouement jusqu'à des immolations qui faisaient frémir ses amis, et qui lui valurent quelquefois le blâme, presque le mépris des gens fiers et sages, qui ne savent pas ce que c'est que d'aimer.

Et d'ailleurs cet amour de Thérèse pour Laurent était incompréhensible pour elle-même. Elle n'y était pas entraînée par les sens, car Laurent, souillé par la débauche où il se replongeait pour tuer un amour qu'il ne pouvait éteindre par sa volonté, lui était devenu un objet de dégoût pire qu'un cadavre.

Elle n'avait plus de caresses pour lui, et il n'osait plus lui en demander. Elle n'était plus vaincue et dominée par le charme de son éloquence et par les grâces enfantines de ses repentirs. Elle ne pouvait plus croire au lendemain ; et les attendrissements splendides qui les avaient tant de fois réconciliés n'étaient plus pour elle que les effrayants symptômes de la tempête et du naufrage.

Ce qui l'attachait à lui, c'était cette immense pitié dont on contracte l'impérieuse habitude avec les êtres à qui l'on a beaucoup pardonné. Il semble que le pardon engendre le pardon jusqu'à la satiété, jusqu'à la faiblesse imbécile. Quand une mère s'est dit que son enfant est incorrigible, et qu'il faut qu'il meure ou qu'il tue, elle n'a plus rien à faire qu'à l'abandonner ou à tout accepter. Thérèse s'était trompée toutes les fois qu'elle avait cru guérir Laurent par l'abandon. Il est bien vrai qu'alors il redevenait meilleur, mais c'était à la condition d'espérer son pardon. Quand il ne l'espérait plus, il se jetait à corps perdu dans la paresse et le désordre. Elle revenait alors pour l'en tirer, et elle réussissait à le faire travailler pendant quelques jours. Mais combien elle payait cher ce peu de bien qu'elle parvenait à lui faire ! Quand il revenait au dégoût d'une vie normale, il n'avait pas assez d'invectives pour lui reprocher de vouloir faire de lui « ce que sa patronne Thérèse

*Levasseur* avait fait de Jean-Jacques, » c'est-à-dire, selon lui, « un idiot et un maniaque. »

Et pourtant, dans cette pitié de Thérèse qu'il implorait si ardemment pour s'en offenser aussitôt qu'elle lui était rendue, il y avait un respect enthousiaste et peut-être même un peu fanatique pour le génie de l'artiste. Cette femme, qu'il accusait d'être bourgeoise et inintelligente quand il la voyait travailler à son bien-être à lui avec candeur et persévérance, elle était grandement artiste, au moins dans son amour, puisqu'elle acceptait la tyrannie de Laurent comme étant de droit divin, et lui sacrifiait sa propre fierté, son propre travail, et ce qu'une autre moins dévouée eût peut-être appelé sa propre gloire.

Et lui, l'infortuné, il voyait et comprenait ce dévouement, et lorsqu'il s'apercevait de son ingratitude, il était dévoré de remords qui le brisaient. Il lui eût fallu une maîtresse insouciant et robuste qui se fût moquée de ses colères comme de ses repentirs, qui n'eût souffert de rien, pourvu qu'elle le dominât. Telle n'était pas Thérèse. Elle se mourait de fatigue et de chagrin, et, en la voyant dépérir, Laurent cherchait dans le suicide de son intelligence, dans le poison de l'ivresse, l'oubli momentané de ses propres larmes.

### XIII

Un soir, il lui fit une si longue et si incompréhensible querelle, qu'elle ne l'entendit plus et s'assoupit sur son fauteuil. Au bout de quelques instants, un léger frôlement lui fit ouvrir les yeux. Laurent jeta convulsivement par terre quelque chose de brillant : c'était un poignard. Thérèse sourit et referma les yeux. Elle comprenait faiblement, et comme à travers le voile d'un rêve, qu'il avait songé à la tuer. En ce moment, tout était indifférent à Thérèse. Se reposer de vivre et de penser, que ce fût sommeil ou mort, elle laissait le choix à la destinée.

C'était la mort qu'elle méprisait. Laurent crut que c'était lui, et, se méprisant lui-même, il la quitta enfin.

Trois jours après, Thérèse, décidée à faire un emprunt qui lui permet un voyage sérieux, une absence réelle (cette vie de déchirements et de bourrasques

tuait son travail et ruinait son existence), alla au quai aux Fleurs et acheta un rosier blanc, qu'elle envoya à Laurent sans donner son nom au porteur. C'était son adieu. En rentrant chez elle, elle y trouva un rosier blanc anonyme : c'était aussi l'adieu de Laurent. Tous deux partaient, tous deux restèrent. La coïncidence de ces rosiers blancs émut Laurent jusqu'aux larmes. Il courut chez Thérèse, et la trouva achevant ses paquets. Sa place était retenue dans le courrier pour six heures du soir. Celle de Laurent l'était aussi dans la même voiture. Tous deux avaient pensé revoir l'Italie l'un sans l'autre.

« Eh bien ! partons ensemble ! s'écria-t-il.

— Non, je ne pars plus, répondit-elle.

— Thérèse, lui dit-il, nous aurons beau vouloir ! ce lien atroce qui nous unit ne se rompra jamais. C'est folie d'y songer encore. Mon amour a résisté à tout ce qui peut briser un sentiment, à tout ce qui peut tuer une âme. Il faut que tu m'aimes comme je suis, ou que nous mourrions ensemble. Veux-tu m'aimer ?

— Je le voudrais en vain, je ne peux plus, dit Thérèse. Je sens mon cœur épuisé : je crois qu'il est mort.

— Eh bien ! veux-tu mourir ?

— Il m'est indifférent de mourir, tu le sais ; mais je ne veux ni de ta vie ni de ta mort avec moi.

— Ah ! oui, tu crois à l'éternité du *moi* ! Tu ne veux pas me retrouver dans l'autre vie ! Pauvre martyr, je comprends cela !

— Nous ne nous retrouverons pas, Laurent, j'en ai la certitude. Chaque âme va vers son foyer d'attraction. Le repos m'appelle, et toi tu seras toujours et partout attiré par la tempête.

— C'est-à-dire que tu n'as pas mérité l'enfer, toi !

— Tu ne l'as pas mérité non plus. Tu auras un autre ciel, voilà tout !

— Et en ce monde qu'est-ce qui m'attend, si tu me quittes ?

— La gloire quand tu ne chercheras plus l'amour. »

Laurent devint pensif. Il répéta machinalement plusieurs fois : « La gloire ! » puis il s'agenouilla devant la cheminée en tisonnant, comme il avait coutume de faire quand il voulait être seul avec lui-même. Thérèse sortit pour décommander son départ. Elle savait bien que Laurent l'eût suivie.

Quand elle rentra, elle le trouva très-calme et très-enjoué.

« Ce monde, lui dit-il, n'est qu'une plate comédie ; mais pourquoi vouloir s'élever au-dessus de lui, puisque nous ne savons pas ce qu'il y a plus haut, et même s'il y a quelque chose ? La gloire dont tu ris intérieurement, je le sais fort bien....

— Je ne ris pas de celle des autres....



— Qui, les autres ?

— Ceux qui y croient et qui l'aiment.

— Dieu sait si j'y crois, Thérèse, et si je ne m'en moque pas comme d'une farce ! Mais on peut bien aimer une chose dont on sait le peu de valeur. On aime un cheval quinteux qui vous casse le cou, le tabac qui vous empoisonne, une mauvaise pièce qui vous fait rire, et la gloire qui n'est qu'une mascarade ! La gloire ! qu'est-ce pour un artiste vivant ? Des articles de journaux qui vous éreintent et qui font parler de vous, et puis des éloges que personne ne lit, car le public ne s'amuse que des critiques acerbes, et quand on porte son idole aux nues, il ne s'en soucie plus du tout. Et puis des groupes qui se pressent et se succèdent devant une toile peinte, et puis des commandes monumentales qui vous transportent de joie et d'ambition, et qui vous laissent moitié mort de fatigue sans avoir réalisé votre idée.... Et puis.... l'Institut.... une réunion de gens qui vous détestent, et qui eux-mêmes.... »

Ici Laurent se livra aux plus amers sarcasmes, et termina son dithyrambe en disant :

« N'importe ! voilà la gloire de ce monde ! On crache dessus, mais on ne peut s'en passer, puisqu'il n'y a rien de mieux ! »

Leur entretien se prolongea ainsi jusqu'au soir, railleur, philosophique, et peu à peu tout à fait im-

personnel. On eût dit à les entendre et à les voir, deux paisibles amis qui ne s'étaient jamais brouillés. Cette situation étrange s'était répétée plusieurs fois au beau milieu de leur grande crise : c'est que, quand leurs cœurs se taisaient, leurs intelligences se convenaient et s'entendaient encore.

Laurent eut faim et demanda à dîner avec Thérèse.

« Et votre départ? lui dit-elle; voici l'heure qui approche.

— Puisque vous ne partez plus, vous!

— Je partirai si vous restez.

— Eh bien! je partirai, Thérèse. Adieu! »

Il sortit brusquement et revint au bout d'une heure.

« J'ai manqué le courrier, dit-il, ce sera pour demain. Vous n'avez donc pas encore dîné? »

Thérèse, préoccupée, avait oublié son repas sur la table.

« Ma chère Thérèse, lui dit-il, accordez-moi une dernière grâce; venez dîner avec moi quelque part, et allons ce soir ensemble à quelque spectacle. Je veux redevenir votre ami, rien que votre ami. Ce sera ma guérison et notre salut à tous les deux. Éprouvez-moi. Je ne serai plus ni jaloux, ni exigeant, ni même amoureux. Tenez, sachez-le, j'ai une autre maîtresse, une jolie petite femme du monde,

menue comme une fauvette, blanche et fine comme un brin de muguet. C'est une femme mariée. Je suis l'ami de son amant, que je trompe. J'ai deux rivaux, deux dangers de mort à braver chaque fois que j'obtiens un tête-à-tête. C'est fort piquant et c'est là tout le secret de mon amour. Donc mes sens et mon imagination sont satisfaits de ce côté-là; c'est mon cœur tout seul et l'échange de mes idées avec les vôtres que je vous offre.

— Je les refuse, dit Thérèse.

— Comment! vous aurez la vanité d'être jalouse d'un être que vous n'aimez plus?

— Certes, non! Je n'ai plus ma vie à donner, et je ne comprends pas une amitié comme celle que vous me demandez sans un dévouement exclusif. Venez me voir comme mes autres amis, je le veux bien; mais ne me demandez plus d'intimité particulière, même apparente.

— Je comprends, Thérèse; vous avez un autre amant! »

Thérèse leva les épaules et ne répondit rien. Il mourait d'envie qu'elle se vantât d'un caprice, comme il venait de le faire vis-à-vis d'elle. Sa force abattue se ranimait et avait besoin d'un combat. Il attendait avec anxiété qu'elle répondît à son défi, pour l'accabler de reproches et de dédains, et lui déclarer peut-être qu'il venait d'inventer cette mal-

tresse pour la forcer à se trahir elle-même. Il ne comprenait plus la force d'inertie de Thérèse. Il aimait mieux se croire haï et trompé qu'importun ou indifférent.

Elle le lassa par son mutisme.

« Bonsoir, lui dit-il. Je vais dîner, et de là au bal de l'Opéra, si je ne suis pas trop gris. »

Thérèse, restée seule, creusa, pour la millième fois en elle-même, l'abîme de cette mystérieuse destinée. Que lui manquait-il donc pour être une des plus belles destinées humaines? La raison.

Mais qu'est-ce donc que la raison? se demandait Thérèse, et comment le génie peut-il exister sans elle? Est-ce parce qu'il est une si grande force qu'il peut la tuer et lui survivre? Ou bien la raison n'est-elle qu'une faculté isolée dont l'union avec le reste des facultés n'est pas toujours nécessaire?

Elle tomba dans une sorte de rêverie métaphysique. Il lui avait toujours semblé que la raison était un ensemble d'idées et non pas un détail, que toutes les facultés d'un être bien organisé lui empruntaient et lui fournissaient tour à tour quelque chose, qu'elle était à la fois le moyen et le but, qu'aucun chef-d'œuvre ne pouvait s'affranchir de sa loi, et qu'aucun homme ne pouvait avoir de valeur réelle après l'avoir résolûment foulée aux pieds.

Elle repassait dans sa mémoire la vie des grands artistes, et regardait aussi celle des artistes contemporains. Elle voyait partout la règle du vrai associée au rêve du beau, et partout cependant des exceptions, des anomalies effrayantes, des figures rayonnantes et foudroyées comme celle de Laurent. L'aspiration au sublime était même une maladie du temps et du milieu où se trouvait Thérèse. C'était quelque chose de fiévreux qui s'emparait de la jeunesse et qui lui faisait mépriser les conditions du bonheur normal en même temps que les devoirs de la vie ordinaire. Par la force des choses, Thérèse elle-même se trouvait jetée, sans l'avoir désiré ni prévu, dans ce cercle fatal de l'enfer humain. Elle était devenue la compagne, la moitié intellectuelle d'un de ces fous sublimes, d'un de ces génies extravagants; elle assistait à la perpétuelle agonie de Prométhée, aux renaissantes fureurs d'Oreste; elle subissait le contre-coup de ces inexprimables douleurs sans en comprendre la cause, sans en pouvoir trouver le remède.

Dieu était encore dans ces âmes rebelles et torturées cependant, puisqu'à certaines heures Laurent redevenait enthousiaste et bon, puisque la source pure de l'inspiration sacrée n'était pas tarie; ce n'était point là un talent épuisé, c'était peut-être encore un homme de beaucoup d'avenir. Fallait-il

l'abandonner à l'envahissement du délire et à l'hébétément de la fatigue ?

Thérèse avait, disons-nous, trop côtoyé cet abîme pour n'en point partager quelquefois le vertige. Son propre talent comme son propre caractère avait failli s'engager à son insu dans cette voie désespérée. Elle avait eu cette exaltation de la souffrance qui fait voir en grand les misères de la vie, et qui flotte entre les limites du réel et de l'imaginaire ; mais par une réaction naturelle, son esprit aspirait désormais au *vrai*, qui n'est ni l'un ni l'autre, ni l'idéal sans frein, ni le fait sans poésie. Elle sentait que c'était là le beau, et qu'il fallait chercher la vie matérielle simple et digne pour rentrer dans la vie logique de l'âme. Elle se faisait de graves reproches de s'être manqué si longtemps à elle-même, puis un instant après elle se reprochait également de se trop préoccuper de son propre sort en présence du péril extrême où celui de Laurent restait engagé.

Par toutes ses voix, par celle de l'amitié comme par celle de l'opinion, le monde lui criait de se relever et de se reprendre. C'était là le devoir en effet selon le monde, dont le nom en pareil cas équivaut à celui d'ordre général, d'intérêt de la société : « Suivez le bon chemin, laissez périr ceux qui s'en écartent. » Et la religion officielle ajou-

tait : « Les sages et les bons pour l'éternel bonheur, les aveugles et les rebelles pour l'enfer ! » Donc peu importe au sage que l'insensé périsse ?

Thérèse se révolta contre cette conclusion. « Le jour où je me croirai l'être le plus parfait, le plus précieux et le plus excellent de la terre, se dit-elle, j'admettrai l'arrêt de mort de tous les autres ; mais si ce jour-là m'arrive, ne serai-je pas plus folle que tous les autres fous ? Arrière la folie de la vanité, mère de l'égoïsme ! Souffrons encore pour un autre que moi ! »

Il était près de minuit lorsqu'elle se leva du fauteuil où elle s'était laissée tomber inerte et brisée quatre heures auparavant. On venait de sonner. Un commissionnaire apportait un carton et un billet. Le carton contenait un domino et un masque de satin noir. Le billet contenait ce peu de mots de la main de Laurent : *Senza veder, senza parlar.*

Sans se voir et sans se parler.... Que signifiait cette énigme ? Voulait-il qu'elle vint au bal masqué l'intriguer par une aventure banale ? voulait-il essayer de l'aimer sans la reconnaître ? Était-ce fantaisie de poète ou insulte de libertin ?

Thérèse renvoya le carton et retomba dans son fauteuil ; mais l'inquiétude ne l'y laissa plus réfléchir. Ne devait-elle pas tout tenter pour arracher cette victime à l'égarément infernal ?

« J'irai, dit-elle, je le suivrai pas à pas. Je verrai, j'entendrai sa vie en dehors de moi, je saurai ce qu'il y a de vrai dans les turpitudes qu'il me raconte, à quel point il aime le mal naïvement ou avec affectation, s'il a vraiment des goûts dépravés, ou s'il ne cherche qu'à s'étourdir. Sachant tout ce que j'ai voulu ignorer de lui et de ce mauvais monde, tout ce que j'éloignais avec dégoût de ses souvenirs et de mon imagination, je découvrirai peut-être un joint, un biais, pour l'arracher à ce vertige. »

Elle se rappela le domino que Laurent venait de lui envoyer, et sur lequel elle avait pourtant à peine jeté les yeux. Il était en satin. Elle en envoya chercher un en gros de Naples, mit un masque, cacha ses cheveux avec soin, se munit de nœuds de rubans de diverses couleurs, afin de changer l'aspect de sa personne, dans le cas où Laurent viendrait à la soupçonner sous ce costume, et, demandant une voiture, elle se rendit toute seule et résolument au bal de l'Opéra.

Elle n'y avait jamais mis les pieds. Le masque lui semblait une chose insupportable, étouffante. Elle n'avait jamais essayé de contrefaire sa voix, et ne voulait être devinée de personne. Elle se glissa muette dans les corridors, cherchant les coins isolés quand elle était lasse de marcher, ne s'y arrêtant



pas quand elle voyait quelqu'un approcher d'elle, ayant toujours l'air de passer, et réussissant plus facilement qu'elle ne l'avait espéré à être complètement seule et libre dans cette foule agitée.

C'était l'époque où l'on ne dansait pas au bal de l'Opéra, et où le seul déguisement admis était le domino noir. C'était donc une cohue sombre et grave en apparence, occupée peut-être d'intrigues aussi peu morales que les bacchanales des autres réunions de ce genre, mais d'un aspect imposant, vu de haut, dans son ensemble. Puis tout à coup, d'heure en heure, un bruyant orchestre jouait des quadrilles effrénés, comme si l'administration, luttant contre la police, eût voulu entraîner la foule à enfreindre sa défense ; mais personne ne paraissait y songer. La noire fourmilière continuait à marcher lentement et à chuchoter au milieu de ce vacarme, qui se terminait par un coup de pistolet, finale étrange, fantastique, qui semblait impuissant à dissiper la vision de cette fête lugubre.

Pendant quelques instants, Thérèse fut frappée de ce spectacle au point d'oublier où elle était et de se croire dans le monde des rêves tristes. Elle cherchait Laurent, et ne le trouvait pas.

Elle se hasarda dans le foyer, où se tenaient, sans masque et sans déguisement, les hommes connus de tout Paris, et quand elle en eut fait le tour, elle

allait se retirer, lorsqu'elle entendit prononcer son nom dans un coin. Elle se retourna, et vit l'homme qu'elle avait tant aimé assis entre deux filles masquées, dont la voix et l'accent avaient ce je ne sais quoi de mou et d'aigre tout ensemble qui révèle la fatigue des sens et l'amertume de l'esprit.

« Eh bien ! disait l'une d'elles, tu l'as donc enfin abandonnée, ta fameuse Thérèse ? Il paraît qu'elle t'a trompé là-bas, en Italie, et que tu ne voulais pas le croire ? »

— Il a commencé à s'en douter, reprit l'autre, le jour où il a réussi à chasser le rival heureux. »

Thérèse fut mortellement blessée de voir le douloureux roman de sa vie livré à de pareilles interprétations, mais plus encore de voir Laurent sourire, répondre à ces filles qu'elles ne savaient ce qu'elles disaient, et leur parler d'autre chose, sans indignation et comme sans mémoire ou sans souci de ce qu'il venait d'entendre. Thérèse n'eût jamais cru qu'il n'était pas même son ami. Elle en était sûre maintenant ! Elle resta, elle écouta encore ; elle sentait une sueur glacée coller son masque à sa figure.

Cependant Laurent ne disait à ces filles rien qui ne pût être entendu de tout le monde. Il babillait, s'amusait de leur caquet, et y répondait en homme de bonne compagnie. Elles n'avaient aucun esprit, et deux ou trois fois il bâilla en se cachant un peu.

Néanmoins il restait là, se souciant peu d'être vu de tous en cette compagnie, se laissant faire la cour, bâillant de fatigue et non d'ennui réel, doux, distrait, mais aimable, et parlant à ces compagnes de rencontre comme si elles eussent été des femmes du meilleur monde, presque de bonnes et sérieuses amies, mêlées à des souvenirs agréables de plaisirs que l'on peut avouer.

Cela dura bien un quart d'heure. Thérèse restait toujours. Laurent lui tournait le dos. La banquette où il était assis se trouvait placée dans l'embrasure d'une porte de glace sans tain, fermée en face de lui. Lorsque des groupes errant dans les couloirs extérieurs s'arrêtaient contre cette porte, les habits et les dominos faisaient un fond opaque, et la vitre devenait une glace noire où l'image de Thérèse se répétait sans qu'elle s'en aperçût. Laurent la vit à divers intervalles sans songer à elle ; mais peu à peu l'immobilité de cette figure masquée l'inquiéta, et il dit à ses compagnes en la leur montrant dans le sombre miroir :

« Est-ce que vous ne trouvez pas ça effrayant, le masque ?

— Nous te faisons donc peur ?

— Non, pas vous : je sais comment vous avez le nez fait sous ce morceau de satin ; mais une figure qu'on ne devine pas, que l'on ne connaît pas, et qui

vous fixe avec cette prunelle ardente ; je m'en vais d'ici, moi, j'en ai assez.

— C'est-à-dire, reprirent-elles, que tu as assez de nous ?

— Non, dit-il, j'ai assez du bal. On y étouffe. Voulez-vous venir voir tomber la neige ? Je vais au bois de Boulogne.

— Mais il y a de quoi mourir ?

— Ah bien oui ! Est-ce qu'on meurt ? Venez-vous ?

— Ma foi non !

— Qui veut venir en domino au bois de Boulogne avec moi ? » dit-il en élevant la voix.

Un groupe de figures noires s'abattit comme une volée de chauves-souris autour de lui.

« Combien cela vaut-il ? disait l'une.

— Me feras-tu mon portrait ? disait l'autre.

— Est-ce à pied ou à cheval ? disait une troisième.

— Cent francs par tête, répondit-il, rien que pour se promener les pieds dans la neige au clair de la lune. Je vous suivrai de loin. C'est pour voir l'effet.... Combien êtes-vous ? ajouta-t-il au bout de quelques instants. Dix ! ce n'est guère. N'importe, marchons !

Trois restèrent en disant :

« Il n'a pas le sou. Il nous fera attraper une fluxion de poitrine, et ce sera tout.

— Vous restez ? reprit-il : reste sept ! Bravo, nombre cabalistique, les sept péchés capitaux ! Vive Dieu ! je craignais de m'ennuyer, mais voilà une invention qui me sauve.

— Allons, dit Thérèse, une fantaisie d'artiste !... Il se souvient qu'il est peintre. Rien n'est perdu. »

Elle suivit cette étrange compagnie jusqu'au péristyle, pour s'assurer qu'en effet l'idée fantasque était mise à exécution ; mais le froid fit reculer les plus déterminées, et Laurent se laissa persuader d'y renoncer. On voulait qu'il changeât la partie en un souper général.

« Ma foi non ! dit-il, vous n'êtes que des peureuses et des égoïstes, absolument comme les femmes honnêtes. Je vais dans la bonne compagnie. Tant pis pour vous. »

Mais elles le remmenèrent dans le foyer, et il s'y établit entre lui, d'autres jeunes gens de ses amis, et une troupe d'effrontées, une causerie si vive, avec de si beaux projets, que Thérèse, vaincue par le dégoût, se retira en se disant qu'il était trop tard. Laurent aimait le vice : elle ne pouvait plus rien pour lui.

Laurent aimait-il le vice, en effet ? Non, l'esclave n'aime pas le joug et le fouet ; mais quand il est esclave par sa faute, quand il s'est laissé prendre sa liberté, faute d'un jour de courage ou de prudence, il s'habitue au servage et à toutes ses douleurs : il

justifié ce mot profond de l'antiquité, que quand Jupiter réduit un homme en cet état, il lui ôte la moitié de son âme.

Quand l'esclavage du corps était le fruit terrible de la victoire, le ciel agissait ainsi par pitié pour le vaincu ; mais quand c'est l'âme qui subit l'étreinte funeste de la débauche, le châtement est là tout entier. Désormais Laurent le méritait, ce châtement. Il avait pu se racheter, Thérèse avait risqué, elle aussi, la moitié de son âme : il n'en avait pas profité.

Comme elle remontait en voiture pour rentrer chez elle, un homme éperdu s'élança à ses côtés. C'était Laurent. Il l'avait reconnue au moment où elle quittait le foyer, à un geste d'horreur involontaire dont elle n'avait pas eu conscience.

« Thérèse, lui dit-il, rentrons dans ce bal. Je veux dire à tous ces hommes : « Vous êtes des brutes ! » à toutes ces femmes : « Vous êtes des infâmes ! » Je veux crier ton nom, ton nom sacré à cette foule imbécile, me rouler à tes pieds, et mordre la poussière en appelant sur moi tous les mépris, toutes les insultes, toutes les hontes ! Je veux faire ma confession à haute voix dans cette mascarade immense, comme les premiers chrétiens la faisaient dans les temples païens, purifiés tout à coup par les larmes de la pénitence et lavés par le sang des martyrs.... »

Cette exaltation dura jusqu'à ce que Thérèse l'eût ramené à sa porte. Elle ne comprenait plus du tout pourquoi et comment cet homme si peu enivré, si maître de lui-même, si agréablement discoureur au milieu des filles du bal masqué, redevenait passionné jusqu'à l'extravagance aussitôt qu'elle lui apparaissait.

« C'est moi qui vous rends fou, lui dit-elle. Tout à l'heure on vous parlait de moi comme d'une misérable, et cela même ne vous réveillait pas. Je suis devenue pour vous comme un spectre vengeur. Ce n'était pas là ce que je voulais. Quittons-nous donc, puisque je ne peux plus vous faire que du mal. »



## XIV

Ils se revirent pourtant le lendemain. Il la supplia de lui donner une dernière journée de causerie fraternelle et de promenade *bourgeoise*, amicale, tranquille. Ils allèrent ensemble au Jardin des Plantes, s'assirent sous le grand cèdre, et montèrent au labyrinthe. Il faisait doux ; plus de traces de neige. Un soleil pâle perçait à travers des nuages lilas. Les bourgeons des plantes étaient déjà gonflés de sève. Laurent était poète, rien que poète et artiste contemplatif ce jour-là : un calme profond, inouï, pas de remords, pas de désirs ni d'espérances ; de la gaieté ingénue encore par moments. Pour Thérèse, qui l'observait avec étonnement, c'était à ne pas croire que tout fût brisé entre eux.

L'orage revint effroyable le lendemain, sans cause, sans prétexte, et absolument comme il se forme



dans le ciel d'été, par la seule raison qu'il a fait beau la veille.

Puis, de jour en jour, tout s'obscurcit, et ce fut comme une fin du monde, comme de continuels éclats de foudre au sein des ténèbres.

Une nuit, il entra chez elle fort tard, dans un état d'égarément complet, et, sans savoir où il était, sans lui dire un mot, il se laissa tomber endormi sur le sofa du salon.

Thérèse passa dans son atelier, et pria Dieu avec ardeur et désespoir de la soustraire à ce supplice. Elle était découragée; la mesure était comble. Elle pleura et pria toute la nuit.

Le jour paraissait lorsqu'elle entendit sonner à sa porte. Catherine dormait, et Thérèse crut que quelque passant attardé se trompait de domicile. On sonna encore; on sonna trois fois. Thérèse alla regarder par la lucarne de l'escalier qui donnait au-dessus de la porte d'entrée. Elle vit un enfant de dix à douze ans, dont les vêtements annonçaient l'aisance, dont la figure levée vers elle lui parut angélique.

« Qu'est-ce donc, mon petit ami? lui dit-elle; êtes-vous égaré dans le quartier?

— Non, répondit-il, on m'a amené ici; je cherche une dame qui s'appelle Mlle Jacques. »

Thérèse descendit, ouvrit à l'enfant, et le regarda avec une émotion extraordinaire. Il lui semblait

qu'elle l'avait déjà vu, ou qu'il ressemblait à quelqu'un qu'elle connaissait et dont elle ne pouvait retrouver le nom. L'enfant aussi paraissait troublé et indécis.

Elle l'emmena dans le jardin pour le questionner ; mais, au lieu de répondre :

« C'est donc vous, lui dit-il tout tremblant, qui êtes Mademoiselle Thérèse ?

— C'est moi, mon enfant ; que me voulez-vous ? que puis-je faire pour vous ?

— Il faut me prendre avec vous et me garder si vous voulez de moi !

— Qui êtes-vous donc ?

— Je suis le fils du comte de \*\*\*. »

Thérèse retint un cri, et son premier mouvement fut de repousser l'enfant ; mais tout à coup elle fut frappée de sa ressemblance avec une figure qu'elle avait peinte dernièrement en la regardant dans une glace pour l'envoyer à sa mère, et cette figure, c'était la sienne propre.

« Attends ! s'écria-t-elle en saisissant le jeune garçon dans ses bras avec un mouvement convulsif. Comment t'appelles-tu ?

— Manoël.

— Oh ! mon Dieu ! qui donc est ta mère ?

— C'est... on m'a bien recommandé de ne pas vous le dire tout de suite ! Ma mère.... c'était d'abord

la comtesse de \*\*\* qui est là-bas, à la Havane; elle ne m'aimait pas et elle me disait bien souvent : « Tu n'es pas mon fils, je ne suis pas obligée de t'aimer. » Mais mon père m'aimait, et il me disait souvent : « Tu n'es qu'à moi, tu n'as pas de mère. » Et puis il est mort il y a dix-huit mois, et la comtesse a dit : « Tu es à moi et tu vas rester avec moi. » C'est parce que mon père lui avait laissé de l'argent, à la condition que je passerais pour leur fils à tous les deux. Cependant elle continuait à ne pas m'aimer, et je m'ennuyais beaucoup avec elle, quand un monsieur des États-Unis, qui s'appelle M. Richard Palmer, est venu tout d'un coup me demander. La comtesse a dit : « Non, je ne veux pas. » Alors M. Palmer m'a dit : « Veux-tu que je te conduise à ta vraie mère, qui croit que tu es morte, et qui sera bien contente de te revoir ? » J'ai dit oui, bien sûr ! Alors M. Palmer est venu la nuit, dans une barque, parce que nous demeurions au bord de la mer ; et moi, je me suis levé bien doucement, bien doucement, et nous avons navigué tous les deux jusqu'à un grand navire, et puis nous avons traversé toute la grande mer, et nous voilà.

— Vous voilà ! dit Thérèse, qui tenait l'enfant pressé contre sa poitrine, et qui, agitée d'un tremblement d'ivresse, le couvait et l'enveloppait d'un

seul et ardent baiser pendant qu'il parlait ; où est-il, Palmer ?

— Je ne sais pas, dit l'enfant. Il m'a amené à la porte, il m'a dit *sonne*, et puis je ne l'ai plus vu.

— Cherchons-le, dit Thérèse en se levant ; il ne peut pas être loin ! »

Et, courant avec l'enfant, elle rejoignit Palmer, qui se tenait à quelque distance, attendant de pouvoir s'assurer que l'enfant était reconnu par sa mère.

« Richard ! Richard ! s'écria Thérèse en se jetant à ses pieds au milieu de la rue encore déserte, comme elle l'eût fait quand même elle eût été pleine de monde. Vous êtes *Dieu* pour moi !... » Elle n'en put dire davantage ; suffoquée par les larmes de la joie, elle devenait folle.

Palmer l'emmena sous les arbres des champs Élysées et la fit asseoir. Il lui fallut au moins une heure pour se calmer et se reconnaître, et pour réussir à caresser son fils sans risquer de l'étouffer.

« A présent, lui dit Palmer, j'ai payé ma dette. Vous m'avez donné des jours d'espoir et de bonheur, je ne voulais pas rester insolvable. Je vous rends une vie entière de tendresse et de consolation, car cet enfant est un ange, et il m'en coûte de me

séparer de lui. Je l'ai privé d'un héritage et je lui en dois un en échange. Vous n'avez pas le droit de vous y opposer ; mes mesures sont prises et tous ses intérêts sont réglés. Il a dans sa poche un portefeuille qui lui assure le présent et l'avenir. Adieu, Thérèse ! Comptez que je suis votre ami à la vie et à la mort. »

Palmer s'en alla heureux ; il avait fait une bonne action. Thérèse ne voulut pas remettre les pieds dans la maison où Laurent dormait. Elle prit un fiacre, après avoir envoyé un commissionnaire à Catherine avec ses instructions, qu'elle écrivit d'un petit café où elle déjeuna avec son fils. Ils passèrent la journée à courir Paris ensemble, afin de s'équiper pour un long voyage. Le soir, Catherine vint les rejoindre avec les paquets qu'elle avait faits dans la journée, et Thérèse alla cacher son enfant, son bonheur, son repos, son travail, sa joie, sa vie, au fond de l'Allemagne. Elle eut le bonheur égoïste : elle ne pensa plus à ce que Laurent deviendrait sans elle. Elle était mère, et la mère avait irrévocablement tué l'amante.

Laurent dormit tout le jour et s'éveilla dans la solitude. Il se leva, maudissant Thérèse d'avoir été à la promenade sans songer à lui faire faire à souper. Il s'étonna de ne pas trouver Catherine, donna la maison au diable, et sortit.

Ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'il comprit ce qui lui arrivait. Quand il vit la maison de Thérèse sous-louée, les meubles emballés ou vendus, et qu'il attendit des semaines et des mois sans recevoir un mot d'elle, il n'eut plus d'espoir et ne songea plus qu'à s'étourdir.

Ce n'est qu'au bout d'un an qu'il sut le moyen de faire parvenir une lettre à Thérèse. Il s'accusait de tout son malheur et demandait le retour de l'ancienne amitié ; puis, revenant à la passion, il finissait ainsi :

« Je sais bien que de toi je ne mérite pas même cela, car je t'ai maudite, et, dans mon désespoir de t'avoir perdue, j'ai fait pour me guérir des efforts de désespéré. Oui, je me suis efforcé de dénaturer ton caractère et ta conduite à mes propres yeux ; j'ai dit du mal de toi avec ceux qui te haïssent, et j'ai pris plaisir à en entendre dire à ceux qui ne te connaissent pas. Je t'ai traitée absente comme je te traitais quand tu étais là ! Et pourquoi n'es-tu plus là ? C'est ta faute si je deviens fou ; il ne fallait pas m'abandonner... Oh ! malheureux que je suis, je sens que je te hais en même temps que je t'adore. Je sens que toute ma vie se passera à t'aimer et à te maudire.... Et je vois bien que tu me hais ! Et je voudrais te tuer ! Et si tu étais là, je tomberais à tes

pieds!... Thérèse, Thérèse, tu es donc devenue un monstre, que tu ne connais plus la pitié? Oh! l'affreux châtement que celui de cet incurable amour avec cette colère inassouvie! Qu'ai-je donc fait, mon Dieu, pour en être réduit à perdre tout, jusqu'à la liberté d'aimer ou de haïr! »

Thérèse lui répondit :

« Adieu pour toujours! Mais sache que tu n'as rien fait contre moi que je n'aie pardonné, et que tu ne pourras rien faire que je ne puisse pardonner encore. Dieu condamne certains hommes de génie à errer dans la tempête et à créer dans la douleur. Je t'ai assez étudié dans tes ombres et dans ta lumière, dans ta grandeur et dans ta faiblesse, pour savoir que tu es la victime d'une destinée, et que tu ne dois pas être pesé dans la même balance que la plupart des autres hommes. Ta souffrance et ton doute, ce que tu appelles ton châtement, c'est peut-être la condition de ta gloire. Apprends donc à le subir. Tu as aspiré de toutes tes forces à l'idéal du bonheur, et tu ne l'as saisi que dans tes rêves. Eh bien! tes rêves, mon enfant, c'est ta réalité, à toi, c'est ton talent, c'est ta vie : n'es-tu pas artiste?

« Sois tranquille, va, Dieu te pardonnera de n'avoir pu aimer! Il t'avait condamné à cette insatiable

aspiration pour que ta jeunesse ne fût pas absorbée par une femme. Les femmes de l'avenir, celles qui contempleront ton œuvre de siècle en siècle, voilà tes sœurs et tes amantes. »

**FIN.**



---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>ie</sup>  
rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

---

# NARGISSE

ASTORIN NEW-YORK

1. No subject

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C<sup>o</sup>  
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

---

# NARCISSE

PAR

GEORGE SAND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C<sup>ie</sup>.

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859

Droit de traduction réservé

EX

je demandai la place de la Comédie (vieux style), on dit aujourd'hui la place de la Maison-de-Ville, bien que le théâtre, la mairie et le tribunal vivent encore en bonne intelligence sous le même toit.

« *C'est toujours tout droit,* » répondit-on, et en effet, je me trouvai, au bout d'une longue rue, sur la place en question. Elle n'était pas grande : la maison de ville au fond, une maison bourgeoise à droite, un café à gauche. C'est à ce café que j'avais affaire.

Un grand et gros homme blond, jeune, d'une belle figure, agréable et douce, allait et venait d'une table à l'autre, tutoyant la plupart des consommateurs de son âge, tutoyé par ceux qui paraissaient avoir atteint la cinquantaine. Je demandai à la servante, qui m'indiquait une table vacante, où était le propriétaire de l'établissement, M. Narcisse Pardoux. J'avais à dessein prononcé son nom en le regardant. Il m'entendit malgré le grand bruit qui se faisait dans le billard, dont les portes ouvertes, envoyaient jusqu'à nous d'épais nuages de fumée de pipe, et, sans paraître se distraire de ses nombreux consommateurs, il vint à moi et me dit en se penchant :

« Êtes-vous M. E..., de la part de M. T...? »

A quoi je répondis à voix basse :

« Je suis M. E..., et je vous apporte une lettre de M. T... »

— C'est bien, » reprit-il ; et appelant Jeannette :  
« Conduisez monsieur au jardin, » lui dit-il tout bas.

Je suivis Jeannette, qui me fit traverser une petite rue derrière la maison. Elle poussa une porte et se retira en disant :

« M. Narcisse va venir. »

J'étais entré dans un jardin bien fleuri et bien tenu. Il y avait, à gauche, une sorte de boulingrin planté d'arbustes, et surmonté d'un kiosque qui semblait approprié au même usage que le café dont je sortais.

M. Pardoux vint me rejoindre presque aussitôt et me fit monter dans ce kiosque, sorte de tente couverte en zinc, où Jeannette nous apporta de la bière, des cigares et quelques liqueurs à choisir.

Je dirai très-succinctement le but de mon voyage dans cette ville où je ne connaissais pas une âme. J'étais chargé, par le directeur d'une association de capitalistes sérieux, de faire des études sur la localité, en vue de l'établissement d'une exploitation industrielle d'une assez grande importance. M. Pardoux avait eu et suggéré cette idée, qui avait été traitée de rêve par les indigènes. Il s'était adressé à l'homme de progrès et d'intelligence dont je lui remettais la lettre. On m'envoyait vers lui pour qu'il me mit à même d'examiner son projet et d'en vérifier les chances de succès.

Il me les exposa avec beaucoup de logique et de

clarté. Je reconnus vite en lui l'homme sans culture, mais doué du génie du bon sens, qui avait écrit plusieurs lettres remarquables à M. T..., mon directeur et mon ami, et, comme je me montrai disposé à le croire et à commencer mes études avec confiance, le bon Pardoux se livra à une joie enthousiaste.

« Enfin ! s'écria-t-il, voilà cinq ans que je m'époumonne à dire à tous les gros bonnets du pays qu'il y a, pour eux et pour les pauvres, une fortune dans mon idée. Et ils ne font que lever les épaules en répondant toujours : « Ça coûterait trop cher à établir ! » Eh bien ! je le savais, moi qui n'en ai pas appris plus long qu'eux tous, que la science réduirait les dépenses à cent pour cent au-dessous de ce qu'ils s'imaginent ; et comme je suis sûr de n'avoir calculé les profits certains qu'au minimum, comme vous allez, sans prévention et tranquillement, vous en convaincre en très-peu de temps, je peux dire enfin que notre petit pays va devenir un des plus aisés et des plus utiles de la France, au lieu de croupir dans la paresse et la misère. Oui ! oui ! je vas le leur dire à ces beaux esprits....

— Un moment ! repris-je en arrêtant le bon jeune homme. Si vous voulez que votre idée aboutisse, il y faut le secret le plus absolu pendant quelques mois.

— Pourquoi ça ? Vous craignez la concurrence ?

Ah ! bah ! il n'y a pas de risque ! Ils sont trop *poltrons de leur argent* pour risquer un sou avant de voir le succès ; alors ils regretteront leur incrédulité, mais il sera trop tard !

— Permettez, lui dis-je, nous avons l'expérience des entreprises ; quelle que soit la couardise des habitants, dès que le bruit d'un établissement soutenu par des capitaux se répandra dans l'air du pays, tous ces gens qui raillent aujourd'hui continueront de railler, et même ils railleront davantage, voulant se tromper les uns les autres pour avoir chacun le monopole d'une fortune à faire. Et chacun d'eux agira en secret pour obtenir du gouvernement le privilège de l'exploitation. C'est à vous de savoir si vous voulez que quelqu'un d'eux en profite ; alors je me retire et leur laisse le soin d'étudier eux-mêmes la question, s'ils en sont capables.

— Il n'y en a pas un ! Ce sont des ânes ! Et trop avarés pour dire à un savant comme vous : « Tra-  
« vaillez à notre compte ! »

— Alors, comme de mon côté je ne consentirais, à aucun prix, à les servir, taisez-vous et laissez-moi faire. Votre but n'a jamais été d'enrichir monsieur tel ou tel de cette ville ou des environs ?

— Non, certes ! c'est en vue du pauvre monde que je rêve une industrie chez nous. Et puis, l'amour du clocher, l'amour-propre si vous voulez ! Je serais fier et content de voir nos rues bien pavées et éclai-



rées au gaz, nos campagnes assainies, nos routes plus *passagères*, notre nom moins inconnu du reste de la France.

— Vous aurez tout cela si votre idée est réalisable; quant à vous, en particulier, je suis chargé de vous demander quel prix vous attribuez à votre initiative, et à souscrire à vos désirs sans conteste, en cas de succès.

— Quoi? que voulez-vous dire? me payer?

— Vous donner une part dans les profits: c'est trop juste!

— Je ne veux rien! s'écria Narcisse Pardoux avec l'accent de l'enthousiasme. Moi, vendre mon idée! jamais! C'est une idée qui m'a été transmise par mon pauvre père. C'est Dieu qui la lui avait envoyée. Je crois honorer sa mémoire en faisant le bien. Si ça réussit, je serai bien assez récompensé! »

Et comme j'insistais, il ajouta :

« Eh! mon cher monsieur, sans faire le grand homme et le romanesqué, je peux et dois refuser. Voyez : si le pays *entre en prospérité*, mon établissement, qui ne va déjà pas trop mal, ira vingt fois, cent fois mieux, et ce serait alors à moi d'offrir un paiement ou un cadeau à ceux qui auront mis les choses sur ce pied-là. »

Il n'en voulut pas démordre. Il y avait en lui une candeur et en même temps une solidité de caractère qui me gagnèrent le cœur. J'étais heureux de ren-

contrer cette belle nature dans un milieu où le désintéressement et le dévouement sont rares. Je ne me sentais plus triste et seul dans ce pays inconnu. J'avais un ami.

Nous convînmes de nos faits. Il s'agissait pour moi de passer quelques jours dans la ville, de m'éloigner ensuite pour parcourir tous les environs, de revenir mettre mon travail en ordre, enfin, de rester, au besoin, quelques semaines dans ce pays, et de n'éveiller les soupçons d'aucun habitant sur le but de mon séjour et de mes courses.

Quelle chose que je fisse, je devais certainement devenir vite un objet de curiosité, peut-être d'inquiétude; mais cela étant inévitable, je ne pouvais que donner le change en me posant en voyageur naturaliste, en me liant avec très-peu de personnes, et en usant, s'il le fallait absolument, de quelque dissimulation. Ma conscience ne s'en alarmait pas : j'avais un but honorable et utile. Le plus embarrassant, c'était de ne pas étaler aux regards un certain matériel d'instruments qui devait m'être expédié de Paris pour mes expériences.

« Vous serez mal à l'hôtel, me dit mon nouveau ami. Vous pouvez louer dans une maison particulière; mais ce sera annoncer que vous voulez séjourner, et la curiosité vous assiègera. Tenez, voilà ce que je vous propose : louez une chambre pour la nuit à l'auberge, et venez passer ici vos journées

de travail sédentaire. Je vous abandonne la jouissance exclusive de ce jardin, dont vous aurez les clefs et où personne ne mettra les pieds en votre absence. Vous installerez vos instruments dans ce kiosque; il est assez vaste, et, caché comme il l'est dans les arbres, nul ne peut voir ce qui s'y passe. Je me charge de vous y nourrir.

— C'est fort bien; mais que dira-t-on? Vos pratiques n'ont-elles pas coutume de venir ici?

— Non! je prête quelquefois le kiosque à des amis intimes pour de petites réunions particulières; mais c'est rare, et je saurai trouver des prétextes pour le leur refuser. Je dirai que j'y ai déposé des marchandises, qu'il est en réparation, que sais-je? nous trouverons bien! »

J'acceptai, et il me prit par le bras pour me faire examiner l'heureuse situation du jardin.

C'était un carré long, peu large, et assez profond. Le tertre en occupait la première moitié et n'y laissait de place qu'à une allée droite, bordée de beaux rosiers fleuris, qui conduisait à l'autre moitié, unie et dessinée en parterre. Le tertre et le kiosque étaient adossés à un vaste pignon sombre et nu: c'était le derrière du théâtre. Un revêtement de pierre de taille séparait le reste de notre parterre du jardin de la maison de ville. Je grimpai sur une brouette et vis que, le sol de ce jardin étant un peu plus bas que celui du jardin Pardoux, je pouvais

voir, si j'en avais la fantaisie, sans être vu, à moins que l'on ne prit la peine d'apporter une échelle.

Le fond de *mon* jardin s'ouvrait librement sur une terrasse solidement construite, d'une dizaine de mètres d'élévation. A droite et à gauche s'étendait, à peu près sur le même alignement, une zone de jardins d'agrément ou de rapport.

Au bas de ce petit rempart, de vastes prairies descendaient, en pente rapide, jusqu'à la Gouvre, joli ruisseau bordé de beaux arbres. Puis le terrain, herbu et cultivé, se relevait jusqu'à l'horizon, très-rapproché, mais découpé par des massifs de verdure et de jolis enclos rustiques. J'avais donc là les yeux en pleine campagne ; pas d'habitations ni de chemins au-dessous de moi ; un beau silence, absence complète de passants curieux ou d'enfants tapageurs.

« Le pré là-dessous est à moi, me dit mon hôte. Il est bien clos : vous n'y verrez jamais que ma vache, qui se garde toute seule. Maintenant, par ici, ajouta-t-il en me montrant la gauche du parterre, vous n'êtes séparé du voisinage que par cette longue petite barrière en treillage ; mais c'est tout ce qu'il faut. Personne ne vient jamais dans cette partie du couvent.

— C'est donc là un couvent ? lui dis-je en regardant le toit en ressaut très-bas, couvert d'ardoises rongées de mousse, d'une construction voisine dont les volets vermoulus étaient fermés, et que dépass-

saient quelques clochetons d'ardoise neuve, partant de plans plus éloignés.

— C'est un couvent de filles, s'il vous plait, répondit le cafetier. Elles sont cinq là dedans, quatre nonnes qu'on appelle des sœurs bleues, et la pauvre Mlle d'Estorade.... Quand je dis pauvre, c'est parce qu'on plaint toujours une vieille fille : car, du reste, elle a une belle fortune, et c'est elle qui a fait restaurer ce vieux petit couvent et qui y entretient une école gratuite d'orphelines. Elle vit là dans la haute dévotion ; tout son bien passe en charités. On ne la voit plus jamais. Je crois qu'elle a, ou qu'elle doit prononcer des vœux.... Moi, ça m'est égal, quoique je lui en veuille un peu de n'avoir pas consenti à me vendre ce bout de jardin qui aurait élargi convenablement le mien, et dont elle ne sait que faire, car le couvent possède, derrière ce gros mur qui forme le carré, du côté de la terrasse, un enclos superbe. C'est donc pour cette pauvre petite bande de terre que vous voyez là, qui ne lui sert à rien, puisqu'on y laisse pousser les orties et les mauves sauvages, qu'elle s'est obstinée à me contrarier. On dit que les dévotes sont têtues ! je le vois de reste.

— Mais ne trouvez-vous pas, cependant, que votre jardin, élargi de cette bande de terre et allant toucher jusqu'aux fenêtres de ces bonnes recluses, eût pu devenir fort gênant pour elles ?

— Non ! puisque mon jardin n'est pas public, et que, d'ailleurs, cette partie des bâtiments du couvent n'est ni réparée ni habitée. Quand je vous dis que ces dévotes... Mais laissons-les tranquilles. Je ne veux pas m'en chagriner ! au contraire : je m'en réjouis, à présent, puisque vous avez besoin de solitude, et que cette disposition du terrain est cause que je n'ai pu faire de mon jardin trop étroit une salle de danse pour les bals d'été. Il est donc libre, et il est à vous !... »

Quelques jours après, j'étais installé dans le kiosque, qui avait pris, entre Pardoux et moi, le titre de cabinet de travail, vu qu'il m'en offrait toutes les aises. Il était propre, frais et parfaitement solitaire. J'y passais mes soirées, après avoir couru les alentours de la ville tout le matin et souvent l'après-midi. Quand j'avais rapporté et mis là mes échantillons, je n'avais plus que l'étroite ruelle à traverser pour aller prendre mes repas dans une chambre particulière du café, avec mon brave Pardoux, qui s'attachait à moi autant que je m'attachais à lui, et qui, peu à peu, découvrait ce qu'il appelait des trucs pour faciliter la liberté de mes démarches et assurer le mystère de ma retraite.

En somme, rien n'était plus simple que de venir, soir et matin, manger avec lui dans une chambrette isolée, donnant sur la ruelle. Au-dessous était une porte dérobée, en regard de celle du jardin. Mon

ami n'avait pas de famille : il avait perdu sa mère et son vieux père, dont il ne parlait qu'avec de grosses larmes dans les yeux, et qui, certes, devaient avoir été gens de bien, pour avoir formé un tel fils. La vieille Jeannette était une fille très-fidèle et très-sûre, chargée de son service personnel. La ruelle, qui s'enfonçait vers le couvent, entre des murs de jardins, était aussi déserte que la place de la Comédie et la façade du café étaient bruyantes et animées. Il était bien rare que quelqu'un nous vît entrer dans le jardin ; et que pouvait-on trouver d'étrange à nous voir chercher là un peu de fraîcheur et de silence en fumant nos cigares ?

Narcisse n'y restait qu'un instant. Actif et riant, toujours occupé de sa nombreuse clientèle, dont il stimulait la dépense par une confiance sans bornes et une habile générosité envers les boute-en-train insolubles, il ne s'asseyait que pour manger ou plutôt pour me regarder manger, car il ne vivait que de bière et de café. Il se couchait à deux heures du matin ; à six, il était debout, surveillant les préparatifs de sa journée de débit, qui commençait à neuf heures. Cette vie fatigante ne le préservait pas d'être gras comme un Flamand ; mais ce qui est plus surprenant, cet embonpoint lymphatique ne l'empêchait pas d'avoir l'esprit et le cœur aussi actifs que le corps.

J'avais commencé mes études. Chaque pas, cha-

que observation, comme chaque essai scientifique, me conduisaient à penser que Narcisse Pardoux ne s'était pas trompé dans ses appréciations instinctives. Un jour, je lui annonçai avec joie une presque certitude. Je venais de faire un voyage de quarante-huit heures dans les environs. Notre dîner, qui ne durait jamais plus de vingt minutes, se prolongea un peu plus que de coutume. On l'appela ; je passai dans ma petite Thébaïde, et, comme j'avais beaucoup marché, je me permis d'aller respirer le frais sur la terrasse, au fond du parterre, avant de m'enfermer dans mon cabinet de travail.

On était à la fin d'août. Les jours baissaient rapidement, mais les soirées étaient chaudes et sèches. Le ciel, un peu orageux, était, en ce moment, comme un marbre précieux tout veiné d'or sombre et de pourpre enfumée. Ses reflets étaient déjà éteints sur le paysage, et il était encore éblouissant à regarder. Deux jeunes tilleuls ronds et trapus, qui ombrageaient la terrasse, se remplirent de noctuelles et de sphinx bourdonnants, que chassaient, de temps en temps de légères brises coulant, comme en spirales dans le feuillage. Les fleurs du parterre, luxuriant dans cette arrière-saison, exhalaient des parfums si exquis que je me trouvai barbare et brutal de fumer du tabac au milieu de ces purs aromes. Je jetai mon cigare et m'enivrai de la splendeur de cette belle soirée.



La campagne était muette, et la ville aussi, du côté de la place, circonstance dont je ne songeai pas à m'étonner. De temps en temps, seulement, j'entendais un vague murmure et des sons d'instruments, comme si une porte, ouverte par moments, eût donné passage au bruit d'un bal dans quelque maison voisine. Quoi que ce fût, cela se passait envers moi si discrètement que j'admirai de nouveau l'isolement de ma retraite au cœur de la ville.

Je m'étais assis sur le cordon de pierres plates de la terrasse, le dos appuyé contre le pilastre qui terminait le massif de maçonnerie entre mon parterre et le jardin de la maison de ville. Tout à coup j'entendis parler si près de moi, que je me retournai comme pour répondre à une question qui semblait m'être adressée : « *Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?* »

Mais je ne vis près de moi que de la pierre de taille, et au-dessus de moi que l'épais ombrage des tilleuls de la maison de ville, qui semblaient s'étendre vers ceux de Narcisse Pardoux, comme pour les caresser en bons voisins de même âge.

Cependant la voix reprit :

« Oh ! tu as beau ne pas répondre, je vois bien que c'est toi qui es là ! Je ne suis pas encore aveugle, et ton chapeau à plumes blanches.... tiens, je te le jette en bas de la terrasse, si tu ne réponds pas ! »

C'était une voix de femme, une voix jeune, ren-

due très-dure et très-âpre par un accent de colère. Comme je n'avais sur la tête aucune espèce de chapeau, et encore moins de chapeau à *plumes blanches* : comme, d'ailleurs, il était impossible que l'on me vît du jardin voisin, qui était plus bas de niveau, j'écoutai comment répondrait le personnage interpellé, lequel, apparemment, n'était séparé de moi que par l'épaisseur du pilastre.

A ma grande surprise, ce fut une voix d'homme qui reprit :

« Voyons, folle, est-ce que je me cache? Veux-tu bien me rendre mon chapeau? Après ça, jette-le si tu veux, il n'est pas à moi!

— C'est donc ça qu'il te va si mal! Mais pourquoi essayais-tu de grimper par là?

— Qu'est-ce que ça peut te faire? Es-tu jalouse d'un mur?

— Non, mais de ce qu'il y a derrière. Oh! ne ris pas! tu m'exaspères! C'est la seconde fois que je te surprends à essayer de regarder par là. Tu as par là quelque rendez-vous, sous mon nez! Eh bien, je saurai ce qui en est!

— Tu veux passer par la terrasse malgré le pilier? Voyons, descends de là! Veux-tu bien.... Le diable m'emporte, tu es folle!

— Qu'est-ce ça me fait de me tuer, si tu me trompes? »

J'entendis un bruit léger et comme une sorte de

lutte qui se termina par un baiser. L'homme emportait la femme, qui sans doute avait grimpé sur la balustrade, tentative périlleuse et inutile pour pénétrer par là dans mon enclos. Un baiser venait de terminer le débat. Une voix enrouée cria : *Mademoiselle Julia, votre entrée!*... Et Mlle Julia répondit : *On y va!*

- Je savais désormais que j'avais pour voisins des comédiens ambulants, en train de représenter. Je compris les sons d'orchestre que j'entendais par intervalles ; je me rappelai la disposition du jardin de la maison de ville, lequel déployait ses massifs de verdure et ses tapis de gazon sur la façade intérieure, celle opposée à la place ; après quoi, il se prolongeait derrière le théâtre, qui formait le coin de l'édifice, et il s'y terminait en un berceau de charmille où les acteurs se tenaient quand ils n'étaient pas forcément dans les coulisses. Hiver comme été, ils n'avaient pas d'autre foyer que cette tonnelle ouverte aux quatre vents du ciel. Narcisse Pardoux m'avait promené là, un matin, en m'expliquant toutes choses, et comme quoi l'on voyait parfois, le jour, dans ce jardin, un avocat ou un avoué en toque et en robe s'échapper entre deux audiences pour venir sous la tonnelle causer avec les comédiens en répétition, ou s'asseoir non loin d'eux, sur un banc, avec un client agité que l'on feignait d'écouter, tout en lorgnant les comédiennes.

Quand mon esprit eut reconstruit le souvenir de cette localité, je m'expliquai aussi comment les voix m'arrivaient si distinctes, et comme qui dirait dans l'oreille. La rampe des deux jardins mitoyens était sur le même alignement, et le pilastre avancé qui interceptait la vue n'empêchait pas le son de passer chez le voisin. Aussi me fut-il impossible de perdre un mot de ce qui va suivre :

« Dites donc, monsieur Albany, murmura la voix éraillée, elle a raison, Mlle Julia ; vous avez par là une amourette !

— Avec qui, perruquier, je vous prie ? répondit d'un ton dédaigneux la voix pleine et sonore de l'acteur.

— Dame ! avec qui ?... Ça ne peut être qu'avec la servante à Narcisse.

— Qui, Narcisse ? Ah ! oui, le maître du café ! Il a donc des servantes ?

— Et des gentilles ! Vous ne les avez pas reluquées ?

— Je ne regarde pas les servantes.

— Oh ! vous êtes bien fier ! En ce cas, vous lorgnez le couvent ! C'est du temps perdu, allez ! Le bon Dieu vous fera du tort ; et d'ailleurs elles sont toutes vieilles et laides là dedans ! Vous allez fumer avant de chanter ? Vous ne craignez pas que ça ne vous empêche ?

— Au contraire ! »

La conversation s'éloigna ; mais l'incident m'ayant distrait de mes rêveries et de mon travail, j'eus la curiosité d'aller voir la tournure de ces acteurs dont j'avais surpris la querelle de ménage. Je fermai avec soin mon cabinet et mon jardin, et j'allai prendre un billet de galerie à la porte extérieure du théâtre.

Ce théâtre était l'ancien réfectoire des Carmes, dont la maison de ville avait été le couvent. La façade modernisée et badigeonnée ne laissait plus soupçonner l'ancien édifice ; mais, dans l'intérieur, de précieux vestiges étaient restés intacts. La porte de la salle de spectacle était une ogive finement historiée, et, dans la salle même, quelques restes d'arceaux en relief et des figures symboliques étaient mal dissimulés sous la décoration des loges et des galeries.

Cette salle était sombre et mal disposée pour les spectateurs ; mais sa coupe avait du style, et ses voûtes élevées prêtaient à la sonorité. Je ne fus donc pas étonné d'y entendre chanter l'opéra comique. Ce favorable local devait être connu des troupes nomades qui, en se rendant d'une grande ville à une autre, cherchaient, en donnant quelques représentations dans les *petits endroits*, à payer au moins leurs frais de voyage. Il y avait assez de monde, des bourgeoises en grande toilette aux premières places, un parterre d'ouvriers en blouse et

en casquette ; des dames de la *seconde* et de la *troisième société* à l'amphithéâtre et aux galeries : jeunes femmes et demoiselles aussi élégantes que celles de la *vieille* bourgeoisie, mais accompagnées de mères et de tantes en petits bonnets plissés comme ceux des *artisanes*. Dans cette classe, on ne se permettait pas le bouquet et l'éventail, attributs privilégiés de la *première société*.

On représentait *la Dame Blanche* avec assez d'ensemble. L'orchestre, composé en partie des amateurs de la ville, était un peu pâle, mais assez correct d'exécution. Les chanteurs manquaient de voix et de prestance, ce qui expliquait que Paris ne les eût pas recrutés ; mais la plupart savaient leur métier, et, soit que je fusse disposé à l'indulgence, m'étant attendu à quelque chose de pire, soit que cette aimable et charmante musique puisse se passer d'interprètes de premier ordre, j'écoutai avec plaisir, et je renforçai même les applaudissements assez parcimonieux de l'assistance.

Il est beaucoup de petites et même de grandes villes de province où l'on n'applaudit jamais au théâtre. C'est un signe infaillible d'inintelligence, car il n'est si pauvre troupe et si maigre spectacle où il ne se trouve quelque situation convenablement rendue, ou quelque sujet relativement supérieur. D'ailleurs, l'intérêt bien entendu du spectateur est d'encourager les artistes qu'il vient voir

pour son argent. Les bravos donnent de l'entrain et du nerf au comédien ; le silence le glace et le paralyse.

Mais le public de certaines provinces se compose de deux classes d'amateurs : l'une qui a fréquenté la capitale et qui rougirait d'approuver ailleurs quelque chose ; l'autre qui n'est jamais sortie de son département et qui prendrait volontiers plaisir au spectacle, mais qui craint d'être raillée par les *connaisseurs*.

Pendant cette salle timide parut se réveiller et s'enhardir lorsque Mlle Julia parut. Je reconnus sa voix dès les premiers mots qu'elle prononça, bien que cette voix, fort belle par elle-même, n'eût plus l'accent d'aigreur et de vulgarité qui me l'avait gâtée, un quart d'heure auparavant.

Julia était, en scène, une fort jolie personne ; sa taille était surtout remarquable. Elle avait de la grâce, une agilité dont elle faisait un peu abus, et un aplomb qui justifiait son succès un peu plus que ne faisait son talent. Elle avait ce qu'on appelle de grands moyens, mais peu de méthode, et il ne fallait pas l'examiner longtemps pour reconnaître en elle une créature bien douée, à qui manquait ce que l'on pourrait appeler la cheville ouvrière de l'âme, la conscience. Partant point de persévérance, point de travail sérieux, trop de facilité à se contenter elle-même, à prendre pour argent comptant les encouragements.

ragements d'un public vulgaire, qu'éblouissaient ses brillants regards et ses *traits* de chant audacieux et hasardés.

Comme, à tout prendre, c'était une petite étoile au milieu de cette troupe modeste, je ne m'occupai pas à la dénigrer, et je laissai mon voisin s'entretenir d'elle avec feu. C'était un vieux médecin qui n'était jamais retourné à Paris depuis qu'il avait reçu son diplôme, au commencement du siècle. Il avait donc eu le temps d'oublier un peu Elleviou et Mme Gavaudan, et il ne se gênait pas pour comparer Julia à ce qu'il avait entendu de *plus fort* dans sa jeunesse. Il parlait haut pour être entendu de ses voisins, bonnes gens qui ne demandaient qu'à le croire sur parole; mais avec moi, il fut d'abord gêné, ne me connaissant pas, et craignant d'avoir affaire à un homme *plus fort* que lui en musique.

« Monsieur est-il satisfait? se hasarda-t-il à me dire dans l'entr'acte; monsieur a sans doute fréquenté l'Opéra de Paris? monsieur est étranger? C'est du moins la première fois qu'il vient dans notre ville? Il ne doit pas la trouver bien belle? C'est un petit pays où l'on ne cultive guère les beaux-arts! »

Je répondis à toutes ces questions de manière à contenter son amour-propre de citadin de la Faille-sur-Gouvre et de connaisseur en mu-



sique. Pourtant, comme, sans critiquer Julia, je ne pouvais la louer avec un transport égal au sien, il reprit :

« Elle a beaucoup perdu depuis un an. Elle *vint* *ici* l'an dernier et c'était alors une chanteuse bien étonnante pour son âge, car elle n'avait que dix-huit ans. A présent elle a moins d'étendue dans la voix, et quand on la voit au jour, sans rouge et sans blanc, on est *désappointé*. Elle n'a plus sa fraîcheur, et même je crains pour sa poitrine. C'est moi qu'elle consulte. Je lui ai conseillé de quitter le théâtre pour un ou deux ans. Mais elle ne veut pas entendre parler de se ménager.

— Vous eussiez mieux fait, dit alors au docteur Fourchois un petit avoué à lunettes vertes, *de lui* conseiller de quitter son amant. C'est lui qui la tue; elle en est folle, et il paraît qu'il la maltraite beaucoup.

— Il paraît... il paraît ! répondit assez judicieusement le docteur ; dans ce pays-ci, quand on a dit *il paraît*, on croit avoir prouvé quelque chose !

— Dame ! on me l'a dit, reprit l'avoué.

— On vous a trompé ! Je connais Albany ; c'est aussi la seconde fois qu'il vient chez nous. C'est un brave garçon, un peu mauvais sujet, que voulez-vous ? un artiste ! mais incapable de maltraiter une femme.

— Il ne paraîtra donc pas ce soir, cet Albany? demandai-je au docteur.

— Non, répondit le bonhomme. Il a très-bien chanté dans la première pièce. Il ne chantera plus aujourd'hui.

— Aussi, reprit l'avoué médisant, Julia est bien inquiète, allez! Je suis sûr qu'elle ne pense pas à un mot de ce qu'elle chante, et que, dans l'entr'acte, elle se démène comme un diable pour savoir où il est et ce qu'il fait.

— Que savez-vous, dit le docteur en levant les épaules, s'il n'est pas dans la loge des actrices, auprès d'elle?

— Après ça, je n'en sais rien, reprit l'avoué; mais vous aurez beau dire, c'est un fameux libertin, votre M. Albany! C'est dommage qu'il s'abîme comme ça. C'est un grand artiste, celui-là! »

Et, s'adressant à moi :

« Monsieur n'est pas sans le connaître?

— Pardonnez-moi, je ne le connais pas.

— Ah! je voyais bien que que monsieur n'était pas d'ici. Monsieur est étranger?

— Non, monsieur, je suis Français.

— Oh! je le vois bien! Je voulais dire : Monsieur est de Paris?

— Non, monsieur, » répondis-je en prenant mon chapeau ; et je me dérobai aux questions. Il était dix heures, et j'avais à travailler. Je retournai à

mon jardin, tandis qu'un sous-employé de la mairie et du théâtre faisait le tour de la place et allait jusque dans les rues voisines, sonnant une grosse clochette pour avertir de la fin de l'entr'acte les promeneurs et les gens attablés dans les cafés et guinguettes d'alentour. Dans le même moment, la cloche du couvent sonnait la prière du soir.

Comme je venais de fermer sans bruit derrière moi la porte du jardin, et que j'allais monter le sentier ombragé du pavillon, il me sembla voir, aux pâles clartés de la lune, voilée des mêmes nuées d'orage qui avaient empourpré le couchant et dont maintenant les contours sombres s'irisaient aux reflets de l'astre mélancolique, un personnage assez grand qui traversait le fond du parterre, et dont la silhouette se dessinait sur le fond ouvert en terrasse au-dessus du petit ravin. Je pensai d'abord que c'était Narcisse Pardoux qui m'attendait là, comme il faisait quelquefois pour m'offrir des rafraîchissements, dont j'étais d'autant plus sobre qu'il refusait obstinément de me les laisser payer.

Mais, en approchant, je vis clairement que l'envahisseur de ma solitude était moins grand et surtout moins gros que mon ami le cafetier. Dès lors, je me tins sur mes gardes, et, marchant sur la bordure de gazon, dans l'ombre des lilas, je pus, sans qu'il remarquât ma présence, me glisser dans un petit massif d'où il m'était facile de l'observer d'assez près.

Il s'était approché de la palissade, et il furetait dans le chèvrefeuille à grappes rouges, qui courait en festons sur ce léger treillage.

Je pensai d'abord que c'était quelque entomologiste, à l'affût des sphinx et noctuelles qui abondaient dans le *désert* : c'est ainsi que Narcisse appelait le petit terrain inculte dont il voyait avec humeur les grandes herbes folles se dresser à côté de ses plates-bandes fleuries. Mais l'inconnu ne se livra à aucune espèce de chasse. Il me sembla l'entendre froisser un papier, après quoi il se retira sans trop de précautions, faisant crier le sable sous ses pieds, et même rallumant son cigare, en homme qui ne se méfie ou ne se soucie de rien. A la rapide lueur de son allumette, je distinguai une très-belle figure brune, qui annonçait une trentaine d'années.

Quand il eut traversé la terrasse, il jeta adroitement une corde sur le haut du pilastre, serra dans ses dents son cigare allumé, et grim pant sur le rebord de la balustrade, il franchit le pilier, en dehors, le long du précipice, avec une adresse et une tranquillité qui annonçaient une grande pratique de la gymnastique.

Je ne me rendis pas compte tout de suite de la manière dont il avait opéré son invasion et son évacuation. Je crus qu'il avait sauté dans le ravin. Je courus regarder, et, au petit bruit que faisait la corde en glissant le long du pilier, je m'assurai que mon

homme était passé sain et sauf dans la tonnelle des comédiens, et qu'il retirait tranquillement sa corde pour s'en servir une autre fois. Je l'entendis siffler le motif du chœur des montagnards de *la Dame Blanche*, que l'on chantait peut-être en ce moment sur la scène; puis ses pas se perdirent dans le jardin de la maison de ville. Ce devait être là le beau chanteur Albany, qu'une heure auparavant, la jalouse Julia soupçonnait de vouloir courir par-dessus mon mur à une aventure amoureuse.

Comme j'étais curieux de ce qu'il était venu chercher dans ma retraite, je retournai à la palissade et fouillai le feuillage, à l'endroit où je l'avais vu fureter. Je n'eus pas de peine à y trouver un papier plié et chiffonné qui pouvait, à la rigueur, paraître apporté là par le vent. A mon tour, j'enflammai une allumette. Ce billet n'était pas cacheté et ne portait aucune adresse. Il contenait ce peu de mots : *Demain jeudi, à six heures du matin, ici. Y viendrez-vous? Votre dévoué, Fra Diavolo.*

J'attendis, en me cachant dans le massif, pour voir si quelqu'un du dehors viendrait prendre le billet. Je l'avais replacé au même endroit où il avait été déposé. Au bout d'un quart d'heure, personne n'ayant paru, je me dis qu'après tout, ce n'étaient pas là mes affaires. J'allai travailler une heure. Vers minuit, avant de me retirer, j'allai regarder encore : le billet n'y était plus. Je n'avais pas entendu le

moindre bruit. Il est vrai qu'absorbé par mon travail, je n'avais pas eu l'oreille bien attentive.

Le lendemain, en déjeunant avec Narcisse, je lui racontai l'aventure. Il en fut beaucoup plus frappé que moi.

« Albany ! s'écria-t-il. Oui ! d'après ce que vous aviez entendu auparavant.... Et, d'ailleurs, c'est bien lui qui chante *Fra Diavolo* jeudi prochain. On en a fait l'annonce hier à la fin du spectacle. Albany donnant un rendez-vous.... Car c'est un rendez-vous... à qui, je vous le demande ? Et dans mon jardin !

— C'est peut-être, comme le prétendait le perruquier, à l'une de vos servantes.

— Ah bien oui ! Elles ne savent pas lire ! Quant à la vieille Jeannette, ça ne tombe pas sous le sens !

— Certainement non ! Donc, c'est à quelque nonne du couvent voisin.

— Il le faut bien ! dit Narcisse en rougissant ; car ça ne peut pas être.... Non ! non ! ça ne se peut pas ! »

Je remarquai son émotion.

« Ce ne peut pas être à Mlle d'Estorade ? » repris-je d'un ton interrogatif.

Il leva les épaules en riant et répondit avec une sorte d'insouciance :

« Oh ! celle-là, je le verrais que je ne le croirais pas !

— Mais vous avez sur quelque autre femme un soupçon qui vous tourmente?

— Ma foi non! Je n'ai jamais vu ces religieuses. Elles ne sortent pas. Est-ce dans la règle de leur ordre, ou d'après un vœu particulier, comme celui que s'est imposé Mlle d'Estorade, leur patronne? Je n'en sais rien. On dit qu'il y en a deux qui ne sont pas trop vieilles; mais Jeannette, qui est entrée chez elles plusieurs fois, dit qu'elles sont toutes laides ou contrefaites.

— Et Mlle d'Estorade, comment est-elle?

— Ni jeune ni belle, probablement. Il y a bien quatre ans que je ne l'ai aperçue. On dit qu'elle en paraît cinquante à l'heure qu'il est, et qu'elle est de plus en plus mal tournée.

— Elle était donc bossue, elle aussi?

— Non. Mais à force de prier et de se prosterner!... Et puis, ces dévotes, c'est si mal tenu... Il est vrai qu'elles le font exprès, pour qu'on oublie que ce sont des femmes!

— N'ont-elles pas, dans ce couvent, quelque jeune élève jolie?

— Non! Il n'y a là que des enfants. Mais, après tout, qu'est-ce que ça nous fait, que M. Albany ait une intrigue par là? Ça ne durera pas longtemps; c'est le roi des mauvais sujets, un beau garçon, j'en conviens, et qui aurait eu du succès à Paris, s'il n'eût pas manqué de tête et de conduite. Dans

des occasions, je l'ai vu ne pas manquer de cœur. Mais ça a déjà trop *roulé*, ça s'est perdu, et ça ne fera jamais que rouler.

— Peu m'importe que ce monsieur roule ailleurs que dans notre jardin ; mais s'il s'en empare pour ses repêchez-vous d'amour....

— Oh ! nous mettrons ordre à cela ! Nous allons l'observer, et je me charge de l'y surprendre d'une manière qui ne lui sera pas agréable. Pour commencer, je vas examiner avec vous les êtres, et voir comment nous pourrons l'empêcher de prendre pied sur nos terres.

— Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux le laisser tranquille quelques jours encore, l'observer sans en avoir l'air, et découvrir l'héroïne de l'intrigue ? »

Narcisse rêva un instant.

« J'en suis curieux, répondit-il enfin. Et pourtant, peut-être aimerais-je mieux ne pas savoir ! »

Il rêva encore, et il ajouta :

« Je veux, je dois le savoir ! »

Il était évidemment tourmenté. Comme il avait éludé ma première question, je jugeai indiscret de la renouveler. Nous fîmes ensemble un tour de promenade au jardin ; Narcisse semblait avoir oublié ce sujet de préoccupation. Tout à coup il s'arrêta contre la petite palissade en me disant :

« Est-ce là ?



— Là, précisément, répondis-je.

— Et on est venu prendre le billet? Vous avez peut-être mal cherché!

— Cherchez vous-même. »

Il chercha et ne trouva rien.

« Vous viendrez vous cacher ici avec moi, demain matin? reprit-il.

— Je n'y tiens en aucune façon, et vous avez le droit de me l'interdire; vous êtes chez vous.

— Il faut y venir, croyez-moi.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Oui, oui, merci. Vous êtes un homme de bon conseil, vous!... Et si je vous demande le secret...

— Je vous le promettrai, et je vous tiendrai parole. Mais où prétendez-vous nous cacher? Je ne vois ici aucun moyen de dissimuler notre présence en plein jour.

— Et je ne suis pas aussi facile à cacher, moi, n'est-ce pas, qu'une fourmi sous une feuille? Nous n'entendrons probablement rien de ce qu'ils se diront, car ils parleront bas, j'espère! mais nous les verrons très-bien du pavillon.

— Vous vous trompez; du pavillon, on ne voit absolument rien que le haut des arbustes, le ciel et les toits. »

Narcisse remarqua qu'en effet les arbustes avaient si bien poussé qu'ils remplissaient de feuillage toutes les fenêtres du kiosque; mais la difficulté fut bien

vite levée. Usant de son droit de propriétaire, il fit, avec la serpette, une trouée dans le branchage, et nous ménagea ainsi, sur la palissade, un *jour* que, du dehors, il était difficile de soupçonner.

Le lendemain, nous étions à notre poste à cinq heures du matin. Nous étions renfermés et silencieux dans le kiosque ; les persiennes étaient baissées et nous regardions à travers, avec la certitude que rien n'échapperait à nos regards.

L'horloge du petit couvent venait de sonner l'*avant-quart*, c'est-à-dire les cinq minutes avant l'heure, lorsque nous entendîmes grincer les verrous d'une porte. C'était celle de l'enclos des religieuses qui donnait dans le *désert*. La ville était déjà bruyante ; les ouvriers allaient à leurs travaux, et on entendait, sur la rivière, les battoirs nombreux des laveuses que cachaient les feuillages de la rive. Mais Narcisse, avec une finesse d'ouïe extraordinaire, distingua le bruit particulier de ces verrous, et me dit : Attention ! « C'est bien du couvent qu'on vient ! »

La porte nous était masquée ; mais une femme glissa dans les touffes de sureau qui l'encombraient, s'approcha de la palissade, juste à l'endroit où la lettre avait été déposée par Albany, et Narcisse Pardoux mit la main sur mon bras, en me disant : « C'est elle ! »

— Qui, elle ?

— Elle! répéta-t-il d'un ton de stupéfaction accablée.

— La personne qui vous intéresse?

— Moi? par exemple! Ça m'est fort égal!

— Alors.... qui est celle-ci?

— Qui.... qui? Mlle d'Estorade, vous dis-je! Eh bien! que dites-vous de sa tournure et de sa mise?

— Rien; je ne la vois pas. »

En effet, sa tête ne dépassait pas la palissade, qui avait de trois à quatre pieds de haut, et dont le treillage en lattes offrait peu de prise à la vue.

« Elle est là comme un oiseau en cage, reprit le cafetier en levant les épaules; mais je l'ai parfaitement reconnue, et ce n'est pas un bien bel oiseau, allez! »

En ce moment, nous entendîmes sauter dans le fond du parterre, et bientôt nous vîmes Albany auprès de la palissade. Il y posa ses coudes comme un homme qui regarde devant lui au hasard; mais, en effet, il causait tout bas avec une personne assise, dont il ne voyait probablement pas la figure, car je finis par distinguer, à travers le feuillage, un grand chapeau de paille dont la position indiquait que la tête féminine était baissée dans une attitude de prudence ou de honte.

Ils causèrent longtemps. De la femme, nous n'entendîmes pas un mot; mais le comédien y mettant moins de précaution, nous pûmes saisir des mots et

les membres de phrase d'après lesquels nous crûmes pouvoir être certains d'assister à une scène l'amour et de jalousie, tels que : *C'est vous seule.... Julia est une folle.... Jamais je ne me marierai.... Il n'y a que vous au monde qui....*

« Est-ce que cela vous intéresse? dis-je au bout d'un instant à mon hôte, en me remettant à mon travail.

— Non, répondit-il; mais je veux attendre qu'elle se lève pour s'en aller, afin de m'assurer, encore une fois, que c'est elle et non pas une autre. »

Un quart d'heure s'écoula, et nous entendîmes Albany qui disait : *Vous êtes mon ange gardien; vous me sauvez encore une fois.*

« L'embrasse-t-il? dis-je en souriant à Narcisse, qui, regardant toujours, me tournait le dos.

— Non, répondit-il; il ne lui touche pas seulement la main. Venez la voir, elle s'est levée. Il s'en va, il part, et elle reste là debout! regardez-la donc! »

En effet, Albany avait opéré sa périlleuse sortie devant le pilier. Il rentrait par là, comme la veille, dans la tonnelle des comédiens, et Mlle d'Estorade, effrayée, oubliant la crainte et le danger d'être vue, restait levée et penchée sur la palissade pour le suivre des yeux. Je la vis alors, aussi bien qu'on peut voir à une dizaine de mètres de distance. Elle me parut petite et voûtée, sinon bossue; mais sa figure était agréable et presque jolie. Elle était habillée de

noir, avec une collerette blanche et un petit bonnet plat sous son grand chapeau. Elle paraissait fort propre; mais la coupe surannée et disgracieuse de son vêtement lui donnait la tournure d'une vieille femme. Pourtant la tête était jeune, et je ne lui donnai pas plus de vingt-cinq ans.

« Elle en a vingt-huit, me dit Narcisse lorsqu'elle eut disparu et que, interrogé par lui, je lui rendis compte de mon impression. Elle a été très-bien, malgré sa taille qui n'était pas belle et qui, à présent, est toute tournée.... à ce que l'on dit, car elle est si mal fagotée! Allons! c'est tant pis pour elle, ce qui lui arrive. Il ne fallait pas être si farouche et viser si haut dans la sainteté. N'est pas sainte qui veut, voyez-vous! On en veut trop prouver à Dieu, et Dieu vous punit en vous laissant retomber plus bas qu'une autre. N'eût-il pas mieux valu être une bonne mère de famille qu'une espèce de religieuse avec un cabotin débauché pour amant? Mais ce ne sont pas nos affaires; je vais aux miennes. Sortez-vous, ce matin ?

— Oui, mais après déjeuner.

— Alors, je vous attends à neuf heures comme à l'ordinaire. A revoir! »

Il descendit le tertre et le remonta. « Dites donc, reprit-il, ce que nous avons surpris là doit rester entre nous, n'est-ce pas ?

— Ne vous l'ai-je pas promis ? Qu'il s'agisse de

Mlle d'Estorade ou de toute autre, il n'est pas dans mes goûts de perdre une femme qui jouit d'une considération plus ou moins méritée.

— Elle la mérite ! » s'écria Narcisse ému ; et il ajouta tristement : « Du moins elle l'a méritée jusqu'à présent, et c'est bien malheureux pour elle, une pareille faute !

— Mais savez-vous, mon cher ami, que vous me faites l'effet d'être jaloux d'Albany ? Voyons, vous avez besoin de parler, je le vois. Ne vous gênez pas, j'écoute.

— Eh bien ! vous avez raison, répondit Narcisse en s'asseyant. J'ai besoin de vous parler d'elle, car j'ai beaucoup de chagrin. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Je ne suis pas, je ne peux pas être amoureux de Mlle d'Estorade. Personne n'a jamais été amoureux d'elle, et personne ne le sera jamais, Albany moins que tout autre. C'est un misérable qui la trompe et qui l'exploite, j'en suis certain. Bien des gros bourgeois, bien des jeunes nobles eussent voulu l'épouser, dans le temps, à cause de ses écus et de son nom. Moi, je ne pouvais pas y prétendre, et je ne l'eusse pas voulu. Mais cela ne m'empêche pas d'avoir de l'amitié pour elle : quand on a été élevés ensemble !

— Comment cela s'est-il fait ?

— Mon Dieu, c'est bien simple. Mon père avait un petit bien de campagne qui jouxtait les terres et le

château d'Estorade, à deux lieues de la ville, dans un joli pays, allez ! Mme d'Estorade était veuve. Sa fille est fille unique. Moi, j'avais deux sœurs ; l'une, qui est morte, fut longtemps l'amie intime de Juliette : c'est ainsi que nous appelions familièrement autrefois Mlle d'Estorade. Nous étions camarades avec elle. On se voyait du matin au soir ; on jouait, on courait ensemble, on se tutoyait, on s'est tutoyé longtemps !

« Quand je fus en âge d'apprendre quelque chose, on me mit au collège, où j'arrivai seulement en quatrième. Après quoi il me fallut revenir aider dans son commerce mon père qui se faisait infirme. Ma pauvre mère venait de mourir, et mon père ne voulait pas que ses filles missent le pied au café et la figure au comptoir.

« On s'était toujours retrouvé à la campagne, aux vacances, les d'Estorade et nous. Nos mères étaient pieuses toutes deux et se convenaient beaucoup, malgré la différence du rang. Mais quand je fus cloué à la boutique, on se perdit de vue. A son tour Mlle d'Estorade perdit sa mère et s'en alla passer trois ans chez une tante, loin d'ici. On pensait qu'elle se marierait par là ; mais elle revint à vingt et un ans avec d'autres idées. Elle ne vit personne de ses anciennes connaissances et s'enferma dans ce couvent où elle se fit une société et une occupation en y établissant des sœurs et une école d'enfants. C'est une

**bonne âme, voyez-vous, cette fille-là ! Elle n'a rien, elle donne tout aux pauvres, et sans leur demander, comme font certaines autres dévotes, leur billet de confession. Il suffit qu'on soit malheureux ; elle ne consulte personne là-dessus que son cœur. Oui, vraiment, c'est dommage, bien dommage qu'elle soit tombée de si haut ! J'en suis tout étourdi, comme si j'étais tombé moi-même du faite d'une maison ! Mais que faire à cela ? Si Dieu ne l'a pas préservée, personne ne pourra lui porter secours. »**

— Alors, répondis-je, puisque vous êtes son ami d'enfance, vous avez au moins le droit de la plaindre et le devoir de la défendre, si sa faute est divulguée.

— La plaindre, oui, je la plains ! Mais la défendre, comment ferais-je ? Est-ce possible, après ce que nous avons vu ? »

Narcisse était, malgré sa grande raison et son bon cœur, l'homme de sa petite ville, en ce sens qu'il craignait de devenir ridicule et même un peu immoral aux yeux de ses concitoyens, s'il cherchait à excuser une chose honteuse ou à nier un fait avéré.

Je lui fis observer que ce fait pouvait bien n'être ni avéré ni honteux. Que savions-nous, après tout, de l'étrange roman dont nous venions de voir, sans le comprendre, un mystérieux chapitre ? Pas la moindre familiarité n'avait été échangée entre ces



deux personnages qui se croyaient si seuls. N'était-il pas possible que l'artiste endetté et livré au désordre eût réussi, à la suite de je ne sais quels hasards et de quelles rencontres imprévues, à exploiter la pitié et la charité d'une sainte fille, ignorante de la vie réelle, et chaste au point de ne rien craindre pour elle-même d'un pareil contact?

« Dame! dame! reprenait Narcisse, vous m'en direz tant! Mais est-ce possible à une fille de vingt-huit ans? Je sais bien qu'autrefois elle était si innocente que, quand j'étais *commandé* de l'embrasser aux petits jeux, elle me tendait la joue et elle ne rougissait seulement pas. Moi, je rougissais un peu. J'avais seize ans, et, bien qu'elle ne passât pas pour belle, c'était une demoiselle, et j'avais honte! Mais à présent, voyez-vous, c'est impossible qu'elle ne sache rien de rien, comme à quinze ans!

— Enfin, que voulez-vous faire pour la préserver du malheur où elle se jette? Car je vois bien que vous cherchez un moyen de lui prouver votre affection.

— Lui prouver, non! Est-ce qu'elle se souvient seulement que j'existe? Il n'y a rien d'ingrat et d'oublieux comme ces *bigotes*! Et lorsque j'ai voulu acheter ce petit terrain qui est là et dont la propriété est très-contestable, après tout.... car mon père s'en était emparé.... Voyez! ce poirier qui a poussé au hasard faute de soins, et cette vigne qui

grimpe sur le mur de l'enclos des religieuses, c'est lui qui les avait plantés. Personne ne lui disait rien. C'était un terrain abandonné. Eh bien ! quand elle a acheté le couvent et ses dépendances, son avoué m'a cherché querelle, et elle a fait faire cette barrière à ses frais pour établir sa possession, sans aucun égard à mes offres. Je demandais à acheter une chose qui m'appartient peut-être, voyez-vous ? Et si j'avais voulu plaider !... Tout le monde m'a dit que je gagnerais. Mais la chose n'en valait pas la peine ; et puis, je répugnais à plaider contre une personne qui a été autrefois comme ma sœur !

— Et, à présent, vous avez pourtant encore cette grosse affaire sur le cœur ?

— Que voulez-vous ? C'est le procédé qui m'a blessé ! Dans nos petits endroits, on se souvient longtemps des petites bisbilles. Eh bien ! voyez-vous, elle a été punie de son entêtement. Si ce bout de terrain m'eût appartenu, elle eût fait murer cette porte par où elle est sortie, on peut dire, du bon chemin, et elle n'eût peut-être jamais échangé un mot avec ce comédien, ni seulement aperçu sa figure.

— Convenez que c'est payer bien cher une bien légère faute envers vous !

— Oui, oui, cent fois trop cher ! Et je voudrais que le diable eût emporté la porte, le terrain, et Albany par-dessus le marché. »

Je voyais l'excellent Narcisse très-agité et très-affecté. Il voulait écrire à Mlle d'Estorade pour lui dire de prendre garde à elle, mais il n'osait pas ; il ne s'en sentait pas le droit. Il avait envie de chercher querelle à Albany. « S'il était lâche, disait-il, je le ferais partir en le menaçant de le tuer ; mais il ne l'est pas, et il pourrait faire un scandale où, en dépit de moi, le nom de Juliette d'Estorade serait compromis et sa faute ébruitée. »

Nous nous séparâmes sans rien conclure.

Le lendemain, à déjeuner, Narcisse semblait avoir, encore une fois, oublié l'aventure. Moi, j'y avais réfléchi, et je lui conseillai de dissimuler avec Albany, qui était une de ses pratiques les plus assidues, et de le sonder assez adroitement pour savoir quel genre de sentiment il cachait ou avouait pour Mlle d'Estorade.

« Je ne suis pas adroit, me répondit le cafetier avec un peu d'humeur. Et puis, je me sens irrité contre lui. Sa figure me déplaît. Je le souffletterais volontiers, voyez-vous !

— Eh bien, voulez-vous que je tâche de le faire causer ? Il faut pourtant savoir à quoi s'en tenir sur ses intentions, ou abandonner votre ancienne amie à son sort.

— Vous avez raison. Il faut savoir si, au moins, il est discret. Chargez-vous de ça, et s'il parle trop, et mal, ma foi, gare à lui !

— Vous me disiez pourtant hier qu'il y avait du bon dans ce garçon-là.

— Oui, par moments, il semble qu'il ait du cœur. Par moments aussi, c'est un don Juan !

— De petite ville ! Ce n'est pas bien dangereux !

— Tout est dangereux pour une religieuse.

— C'est vrai ! Eh bien, nous verrons. Est-ce la première fois qu'il vient dans ce pays ?

— Oh ! non ! Il n'y a reparu que depuis quelques jours avec la *troupe de musique* de M. Darleville. J'aime à croire qu'il lui a fallu plus de temps pour séduire Juliette.... je veux dire Mlle d'Estorade. Il a passé ici, l'an dernier, environ trois mois.... Mais tenez ! le voilà qui entre en bas ! j'entends sa voix. »

Nous descendîmes au billard. Nous y trouvâmes Albany, en effet. Il ôta son habit noir un peu râpé et semblait prendre plaisir à exhiber une magnifique chemise de batiste artistement piquée et brodée, et à faire sentir, sous ce léger vêtement, l'élégance de ses formes et la souplesse de ses mouvements. Il acceptait le défi d'un des plus forts joueurs de la ville et entamait la partie avec nonchalance, laissant à son adversaire le temps de prendre une apparence d'avantage, et le louant avec beaucoup de grâce des coups heureux qu'il semblait regarder avec admiration.

« Il est très-fin, me dit Narcisse, sans trop baisser

la voix en le désignant. Il laisse gagner, et puis, comme il joue la *consommation* et qu'il ne vit guère d'autre chose, il pousse si bien au quitte ou double qu'il est sûr de son affaire. Vous allez voir, si ça vous intéresse. Moi, je vas à mon ouvrage ! »

Albany me parut avoir entendu ou deviné les paroles du cafetier. Un nuage passa sur sa figure et ses yeux suivirent Narcisse avec une expression où je crus lire un mélange de dépit et de confusion. Puis ils se reportèrent sur moi d'un air de défi ; mais ils se détournèrent aussitôt, soit que ma figure lui parût sérieuse ou indifférente.

Albany était un homme superbe, un peu trop préoccupé d'imiter tantôt le gracieux laisser-aller de Mélingue, tantôt l'aplomb triomphant de Chollet ; et, comme une copie n'est jamais qu'une copie, il perdait à n'être pas toujours lui-même.

En ce moment, il me parut assez naïf, et j'admيرai ses grands yeux pleins de feu, de dédain, d'ironie caressante ou de langueur paresseuse selon les émotions de la partie de jeu, ses traits admirablement dessinés, sa plantureuse chevelure noire, qu'il affectait un peu de mettre, comme par hasard, dans un heureux désordre. Je remarquai la blancheur de ses mains, la petitesse aristocratique de ses pieds finement chaussés, bien que son large pantalon, tombant sur les hanches, ne fût pas d'une fraîcheur irréprochable. Mélange singu-

lier d'élégance et de débraillé, on voyait bien qu'il se sentait beau de la tête aux pieds, et qu'il chérissait tendrement son être. Mais, à la vanité de ses préoccupations sur ce point, on devinait une sorte d'incertitude et comme une secrète souffrance de n'être pas mieux posé dans la vie. Enfin, quoi qu'il fit, il n'avait pas, sous l'œil d'un observateur, ce que Julia avait en face de tout un public, la confiance aveugle en soi-même. Je le jugeai donc moins présomptueux, partant meilleur et plus intelligent.

Pendant que je l'examinais ainsi, il perdit la partie. J'attendais qu'il demandât sa revanche, et son adversaire la lui proposa ; mais il la refusa avec une sorte d'emphase, disant qu'il ne voulait plus jouer avec personne à la Faille, et me regardant comme pour protester contre l'accusation de Narcisse.

« A moins, lui dis-je, que ce ne soit gratis et pour l'honneur, auquel cas vous ne refuserez pas une leçon à un écolier, et je vous la demande, si votre adversaire se retire sur sa victoire.

— C'est ce que j'aurai à faire de plus prudent, répondit l'indigène en nous saluant après avoir regardé sa montre ; d'autant plus que c'est l'heure de mon bureau.

— Mais alors, monsieur, dit Albany en portant la main à sa poche qui avait bien la mine d'être vide, je vous dois....

— Nous réglerons ça une autre fois, » reprit l'employé ; et il ajouta à voix basse, en se tournant vers moi comme pour me remettre la queue qui était très-bonne : « Ce garçon n'a pas le moyen de perdre ; aussi ne faut-il pas trop le gagner. »

Était-ce une manière très-spirituelle de me dire : « Prenez garde à vous ; » ou bien tout simplement une sollicitude de triomphateur généreux ? Je ne sais. Mais Albany vit bien qu'il me parlait bas, et je le trouvai fort troublé,

Nous commençâmes la partie sans rien dire. J'étais un joueur des plus médiocres, mais je n'eus point à en rougir. Il me gagna sans quitter la queue, après quoi il me salua poliment et voulut se retirer. Je lui offris à déjeuner, quoique j'eusse déjeuné moi-même. Il refusa, j'insistai. J'étais réellement curieux de connaître un homme qui, dans cette situation, avait pu se faire aimer d'une espèce de sainte.

« J'accepte, me dit-il enfin, parce que nous n'avons rien joué et que vous ne me devez rien. »

Cette préoccupation persistante me sembla confirmer la maussade vérité, et, dès que nous fûmes à table dans un coin assez tranquille de l'établissement, j'abordai franchement la question.

« Pourquoi, lui dis-je, êtes-vous si inquiet de ce que l'on peut penser de votre habileté au jeu ?

— Que voulez-vous ? répondit-il ; quand on est

malheureux, on est toujours accusé, et je sais fort bien ce que l'on dit de moi dans cette sale bicoque de petite ville. Au reste, c'est ainsi partout : les gens vous provoquent, et si, par complaisance ou par modestie, on ne leur montre pas tout d'un coup ce que l'on sait faire, ils vous reprochent de les avoir enfermés pour les rançonner. Vaniteux et avarés, voilà les provinciaux.

— C'est possible, repris-je ; je ne connais pas encore ceux-ci ; je suis, comme ils disent, un *étranger*, c'est-à-dire que je n'ai pas eu le bonheur de voir le jour dans l'enceinte de leurs murs.

— J'ai bien vu ça du premier coup d'œil ; vous êtes un homme trop distingué....

— Ne parlons pas de moi, mais de vous. Pourquoi êtes-vous malheureux ?

— Ah ! ce serait trop long à vous dire ; on a une étoile, ou on n'en a pas !

— Vous me paraissez pourtant n'avoir pas le droit de vous plaindre de la nature.

— Hélas ! je suis beau garçon, je le sais. C'est un avantage dans ma profession. Mais cela rend le public d'autant plus exigeant ; et puis, le monde est plein de bossus et de bancroches qui détestent un artiste bien tourné.

— Ceci est un paradoxe. Voyons, dites-moi, est-ce que vous n'avez pas de talent ? Je ne vous ai pas encore entendu. Les gens d'ici prétendent qu'il eût



dépendu de vous de briller sur d'autres scènes lyriques....

— Peut-être, monsieur, peut-être ! J'ai du talent, beaucoup de talent. Entendez-moi, et vous verrez que je ne me vante pas ; mais... les envieux, les ignorants qui gouvernent le monde, le public qui ne s'y connaît pas, une fierté qui ne sait pas se plier au caprice d'autrui ; que vous dirai-je ?... toutes les misères de l'artiste !

— Depuis que le monde est monde, toutes ces misères existent, et les grands artistes triomphent quand même. N'êtes-vous pas un paresseux ?

— Non, dit-il, je travaille beaucoup, et le désordre que l'on me reproche n'a jamais pris sur ma santé ni sur mes études. »

Il me disait la vérité, et, pour résumer l'appréciation que je veux donner ici de son caractère et de son existence, j'ajouterai qu'ayant eu plus tard l'occasion de l'entendre, je reconnus qu'il avait beaucoup d'acquits et des dons naturels remarquables : mais, dès notre premier entretien, je pénétrai aisément la cause de sa mauvaise fortune. Il avait, non pas comme il le croyait, une fierté légitime, mais une hauteur excessive vis-à-vis des directeurs de théâtre et même du public. Il ne voulait transiger avec rien, et, prétendant entrer à l'Opéra de Paris, aux Italiens, ou tout au moins à l'Opéra-Comique avec des appointements et des honneurs énormes, il

avait si souvent et si fâcheusement dédaigné le moment favorable, qu'il était condamné à courir la province pour avoir du pain. Malheureusement, il avait agi tout aussi follement avec les directions de province, et il se voyait attaché à une troupe de troisième ordre, préférant, disait-il, être le premier au village que le dernier à la cour.

En somme, c'était un de ces hommes qui *n'ont pas de chance*, comme ils disent, mais qui ne s'avouent jamais qu'il y a de leur faute, qu'ils manquent leur vie pour un moment d'obstination déplacée, ou, tout au moins, qu'ils retardent de dix ans leur avenir pour n'avoir pas su, pendant trois mois, accepter une position au-dessous de leurs espérances. Le monde est peuplé de ces hommes-là; Albany n'était pas une exception.

Cela était pourtant assez bizarre en lui, car il avait des qualités aimables qui contrastaient avec sa déraisonnable hauteur; et, par une conséquence de cette déraison, il se trouvait entraîné à vivre parfois, avec tout son orgueil, d'une manière peu digne, sinon peu délicate. Il était criblé de dettes sur lesquelles les rêves de son ambition lui faisaient fermer les yeux, et il ne savait pas attendre qu'ils fussent réalisés, si jamais ils devaient l'être, pour se ranger à une existence sobre et prudente.

Fils d'un riche propriétaire campagnard (son véritable nom était Alban Gerbier), il avait été élevé

dans une grande aisance. Pour suivre sa vocation d'artiste, il avait, disait-il, brisé héroïquement tous ses liens de famille. Son père l'avait abandonné, espérant le ramener par les privations; puis, le voyant dans des situations déplorables, il avait payé ses dettes avec résignation, en l'avertissant de ce qui lui arriverait, de ce qui lui était bien vite arrivé : c'est-à-dire qu'il avait mangé sa part d'héritage paternel et maternel, et qu'ayant plusieurs frères et sœurs, il ne pouvait plus prétendre à rien dans l'avenir. Le père, avec beaucoup de patience et de fermeté, l'avait sauvé tant qu'il avait pu le faire sans frustrer ses autres enfants. Le moment était venu où il ne le pouvait plus et ne le voulait plus; son abandon était irrévocable.

Comme ce jeune homme me confiait sa vie avec beaucoup de candeur, se plaignant trop des autres et pas assez de lui-même, je ne me gênai pas pour lui dire ses vérités et lui donner tort contre sa famille, le public et la société. Il se laissa gronder, et, bien qu'il se défendit d'être perdu sans ressources, je vis qu'il était plus effrayé de l'avenir qu'il ne voulait l'avouer; mais je vis aussi que mes sermons étaient inutiles; que tout le monde lui avait déjà dit, en vain, tout ce que je lui disais, et qu'il avait cette mauvaise manière de s'aimer soi-même qui consiste à se faire tout le tort possible plutôt que de se refuser quelque chose.

J'avais peine à comprendre comment dans cette vie manquée, par conséquent obscure et misérable la plupart du temps, il avait pu gaspiller un patrimoine assez rond et s'endetter par-dessus le marché. Il eût été fort embarrassé de le dire lui-même ; mais je vis, à sa manière d'agir dans les petites choses, qu'en dépit de son mépris pour les provinciaux, une sorte d'ostentation provinciale, dont il avait peut-être pris le pli dans sa propre famille, l'entraînait au gaspillage. Ainsi, bien qu'il n'eût pas de quoi déjeuner, il jeta à la servante une gratification disproportionnée, pour le seul plaisir de faire ouvrir les yeux à ses voisins ; et, déjà endetté chez Narcisse, il fit une commande de liqueurs qu'il voulait avoir chez lui, disait-il, pour recevoir ses camarades quand ils allaient le voir. Narcisse la lui refusa carrément, disant qu'il débitait au détail et qu'il n'était pas marchand, mais cafetier.

Albany parut mortifié de ce refus, mais il le supporta sans rien lui dire d'offensant.

« Je ne sais, me dit-il, ce que ce gros garçon a contre moi aujourd'hui. Il a l'air, à chaque instant, de vouloir me sauter à la gorge. Je suis très-doux, et je déteste les querelles. Pourtant...

— Voulez-vous que je vous apprenne, lui dis-je en baissant la voix, ce que M. Pardoux a contre vous ?

— Parbleu oui, je le veux ! Dites ! Croit-il que je lui ferai banqueroute ?

— C'est la chose dont il se préoccupe le moins; vous attirez du monde chez lui, parce que l'on est curieux de voir de près un acteur....

— Et vous pourriez bien dire aussi parce que je ne suis ni un idiot ni un mauvais diable. Tous les flâneurs de cette ville s'attachent à mes pas, et, pour la plupart, ils m'adorent. Je les amène ici, je fais leur partie, ce qui les pousse à boire. Moi, qui ne m'enivre jamais, je tiens tête aux plus solides. Donc je suis tout profit pour le beau Narcisse.

— Mais le *beau* et *bon* Narcisse ne veut pas qu'on se promène dans son jardin sans sa permission, et surtout qu'on y entre par-dessus les murs. »

Albany, malgré tout son aplomb, se déconcerta.

« Moi! dit-il, j'entre par-dessus les murs? Où prenez-vous le jardin où je me livre à cet exercice?

— Je n'en sais rien; je suis tout nouveau ici, moi; mais vous y avez assez pris pied pour connaître toutes les localités, et il parait, d'ailleurs, que ledit jardin est mitoyen avec celui de la maison de ville, où les acteurs ont un coin pour causer et fumer quand il leur plait.

— Ceci est exact; mais le diable m'emporte si je sais ce qu'il y a de l'autre côté du mur!

— On prétend qu'il y a, non pas tout près, mais à deux pas, un couvent de femmes.

— C'est fort possible, dit Albany en se versant de la liqueur pour dissimuler son trouble ; mais qu'a cela de commun avec l'accusation de Narcisse ?

— Il paraît qu'avant-hier soir on vous a vu rôder par là.

— Qui ?

— Je ne sais, une servante, un jardinier, quelqu'un enfin assure vous avoir vu marcher, à la nuit tombée, sur les plates-bandes de fleurs de M. Pardoux, et enjamber une barrière, une palissade, une séparation quelconque entre ce jardin et celui des religieuses.

— Celui qui a dit cela en a menti ! s'écria vivement l'artiste. Je n'ai jamais passé.... »

Il s'arrêta, voyant que cette négation du second fait inventé par moi pour le faire parler était un aveu de l'autre fait dont il ne voulait pas convenir, celui de son entrée furtive dans le jardin du café-tier. Il se reprit :

« Je ne connais rien de cet endroit-là ! S'imaginait-on que je veuille enlever une de ces recluses ? Si elles étaient jolies, passe ! mais il paraît qu'elles sont affreuses.

— Mais n'y a-t-il pas là une demoiselle noble qui est libre d'écouter une romance ou de recevoir un billet doux ? »

Albany paya d'audace ; mais si sa discrétion fut

irréprochable, sa manière de se défendre me paraît fort triste pour Mlle d'Estorade.

« Je sais de quoi vous voulez parler, dit-il gaiement ; grand merci ! Vous ne savez donc pas que l'héroïne du roman dont vous me faites le héros est vieille et bossue ?

— Je n'en sais rien ; mais vous, vous l'avez donc vue ?

— Ma foi, non ! Je ne suis pas curieux de voir une femme bâtie comme un sac de pommes de terre.

— Alors ce n'est pas vous qui égratignez les murs et qui écrasez les œillets de M. Pardoux ?

— Le ciel me préserve de pareils méfaits ! s'écria-t-il avec gaieté. Dites à notre ami Narcisse de me rendre son estime. Je n'ai pas le plus petit coquelicot de son jardin sur la conscience, et, si jamais le diable me tente et me pousse de ce côté-là, c'est qu'il y aura, derrière les murs du couvent, une belle Espagnole à l'œil noir et à la basquine rebondie, mélodieuse comme une sirène et amoureuse comme une colombe. Malheureusement on n'en fait plus, et cela ne se trouve que dans les vignettes de romances.

— Et d'ailleurs, votre cœur est engagé, à ce que l'on assure ?

— Julia ? Vous savez déjà que je suis sous l'empire de Julia ? Hélas ! c'est une créature étour-

sante! surtout quand elle chante. Vous l'avez vue ?

— Elle a une très-belle voix.

— Une voix superbe, une tournure de reine Mab, c'est tout.

— Vous n'en êtes pas plus épris que cela ?

— J'en fus épris! Mais à présent elle m'ennuie. Elle n'a pas le sens commun. Parlons d'autre chose. »

Comme je ne savais rien des mœurs et du caractère de Mlle Julia, je ne pus rien conclure de l'attitude ou de la dédaigneuse fatuité de son amant. D'ailleurs, je savais tout ce que je voulais savoir, et je le quittai, peu d'instant après, pour rendre compte à Narcisse de ce qui concernait Mlle d'Estorade.

Ce qu'il y vit de plus consolant pour elle à enregistrer, c'est que le comédien n'avait jamais franchi la palissade de son jardin, et qu'il se défendait de toute relation avec la *bossue*. Mais il n'en restait pas moins avéré pour nous deux que les relations distantes, de quelque nature qu'elles fussent, pouvaient ou devaient, tôt ou tard, porter une mortelle teinte à la considération de Mlle d'Estorade.

« Pourquoi, dis-je à Narcisse, ne tenteriez-vous pas une démarche auprès d'elle ? Elle écouterait peut-être la voix d'un ancien ami.

— J'y ai songé, dit-il; mais nous ne nous con-



naissons plus, et je n'ai jamais été hardi avec elle. J'ai été élevé dans l'idée qu'elle était trop au-dessus de moi et, à présent, toute déçue qu'elle est dans mon idée, je sens que je n'oserais jamais lui parler d'une chose si délicate.

— Écrivez-lui, alors.

— Oh ! je ne sais pas tourner une lettre ; je n'ai pas reçu assez d'instruction.

— Je vous demande pardon ; vous écrivez correctement, clairement, et, au besoin, je vous aiderai, si vous ne savez pas bien les formules à employer avec une femme. »

Narcisse secoua la tête.

« Le mieux, dit-il, serait de lui dire indirectement la chose comme vous l'avez dite à Albany, sans avoir l'air d'y croire ou de s'en soucier. Comme cela, elle sera avertie du danger d'être découverte, et elle s'en méfiera. Le tout, c'est le moyen d'avoir une entrevue avec elle.

— Eh bien ! vous avez un prétexte tout trouvé. Revenez sur l'affaire du petit morceau de terrain que vous n'avez pas voulu contester judiciairement, et, quelle que soit la réponse, vous trouverez certes l'occasion de faire pressentir incidemment ce que nous avons appris.

— C'est trop dur à lui dire en face.

— Il y a manière.

— Je ne saurais jamais. Venez avec moi.

— A quel titre ?

— Vous serez en marché avec moi pour acheter mon jardin, et l'ajoutance de ce petit bout sera une condition que vous me faites et que je lui demanderai de résoudre.

— C'est convenu ; et, puisque ma journée de travail se trouve perdue, allons-y tout de suite ; demain, je n'aurais pas le temps. »

Narcisse fut étourdi de l'idée d'agir à l'instant même. Il se troubla. Il n'était pas en toilette. Je le pressai, et il s'habilla tout en causant et sans trop savoir ce qu'il faisait.

Sa parure fut, en somme, très-soignée. Il avait mis tout ce qu'il avait de mieux. J'eus un peu envie de rire en le voyant équipé dans le goût du pays, et par la main singulièrement baroque des tailleurs du cru. Mais la mise surannée de Mlle d'Estorade et ses habitudes de retraite ne permettaient pas de penser qu'elle s'aperçût du plus ou moins de distinction de cette tenue de cérémonie.

Nous descendîmes la ruelle qui séparait les derrières du café de ceux du couvent, et Narcisse sonna résolûment à une petite porte. Le guichet s'ouvrit, et un vieux domestique, portier et jardinier, nous demanda ce que nous voulions. Narcisse resta court, et je fus forcé de répondre pour lui que M. Narcisse Pardoux et un de ses amis demandaient à Mlle d'Estorade un moment d'entretien particulier. Le vieil-

lard prit un air fort étonné, accompagné d'une expression de doute sur la réponse qu'il aurait à nous rendre. Puis, s'étant fait répéter la demande, comme s'il eût eu peine à en croire ses oreilles sur un fait aussi insolite, il referma le guichet en disant :

« Je vas toujours dire la chose à *la demoiselle*.

— Vous verrez qu'elle ne nous recevra pas ! » me dit Narcisse, du ton dont il eût dit : « Pourvu qu'elle n'ait pas la fantaisie de nous recevoir ! » Il avait peur ; la sueur lui coulait du front.

On nous laissa dans la rue cinq minutes, qui lui parurent un siècle. Enfin, le portier ouvrit la double porte, et nous dit :

« Si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer, *la demoiselle* les attend au parloir. »

Évidemment, le bonhomme était enchanté de n'avoir pas à faire la désagréable commission d'un refus.

« Ça va donc bien, père Bonbois ? lui dit Narcisse qui, par je ne sais quelle habitude de voisinage, souvenir d'enfance ou mouvement nerveux inexplicable, lui serra la main en passant.

— Vous me faites honneur, monsieur Narcisse, répondit le père Bonbois : ça va comme vous voyez. J'étais votre voisin de campagne ; à présent, je suis votre voisin de ville. On ne se voit pas plus souvent pour ça, encore que l'on demeure porte à porte.

Moi, je ne sors quasiment jamais en ville. Mais je me rappelle bien le temps où on se voyait tous les jours, où votre sœur Louise était toujours au château! Ah! c'est grand dommage qu'elle soit morte, Mlle Louise! C'était la grande camarade à la demoiselle. Dame! il fallait les voir ensemble, là-bas, à Estorade! L'une qui riait tout fort, l'autre qui riait tout doux, car la demoiselle, encore que petite enfant, n'a jamais été bien terrible! »

En babillant ainsi, le père Bonbois nous avait conduits au parloir, à travers de petits corridors voûtés, d'un style Louis XII assez remarquable. C'était la partie ancienne du couvent. Le parloir était du même temps, fort petit, mais très-bien conservé et heureusement nettoyé sans aucune couche de badigeon.

Ce cadre caractérisé me disposa peut-être à trouver Mlle d'Estorade plus agréable que je ne m'y étais attendu. Malgré ma première impression, qui avait été assez sympathique pour sa physionomie, les dédains d'Albany pour la bossue et la manière dont Narcisse lui-même parlait de sa tournure, m'avaient influencé malgré moi, et je m'étais préparé à la voir laide ou ridicule de près.

Ce fut tout le contraire. Dès le premier coup d'œil, je reconnus que Mlle d'Estorade n'était nullement bossue. Elle était mince et voûtée, il est vrai; mais, en dépit de sa vilaine robe plate, trop serrée sur sa

poitrine et coupée trop carrément sur ses épaules, ses mouvements et même son attitude portée en avant avaient je ne sais quelle grâce touchante qui ne parlait pas aux sens, mais à l'esprit.

Elle était fort petite et fort maigre, mais avec de petits os ; diaphane, et non anguleuse. Il eût fallu bien peu d'art, une simple robe aisée et formant quelques plis droits, pour donner à son corps la ténuité élégante d'un statuette de madone byzantine.

Elle était blonde, et elle avait, disait-on, coupé la plus magnifique chevelure dorée qui ait jamais orné la tête d'une femme, pour ensevelir la sienne sous un béguin plissé, recouvert d'une voilette de crêpe noir nouée sous le menton, en attendant, disait-on encore, le voile d'étamine qu'elle était résolue à prendre en prononçant des vœux éternels.

Ses mains, couvertes à demi par de grosses mitaines tricotées, et ses pieds, chaussés de petits sabots de jardin, me parurent effilés et un peu trop longs. Dans sa figure aussi, il y avait des lignes qui rappelaient le type des personnes contrefaites, car on pouvait dire d'elle qu'elle était une *bossue manquée* ; mais si bien *manquée* en tant que bossue, qu'il en restait une personne frêle, souple, et d'un charme inexprimable.

Sa taille s'était comme affaissée à l'âge où les jeunes filles sortent, soit en guêpes, soit en papil-

lons, soit en sauterelles, de l'étroite et mystérieuse chrysalide de l'enfance. Avec un peu de soin et d'attention on l'eût aisément redressée. Mais sa mère était trop dévote pour songer à l'avantage des agréments extérieurs, et Juliette elle-même, dépourvue de coquetterie et de personnalité, s'était abandonnée sans résistance à une sorte d'étiollement prématuré.

Telle qu'elle était, et peut-être même à cause du problème que renfermait ce mélange d'imperfection et de charme, elle m'impressionna vivement. Elle ne ressemblait à personne. Sa voix avait une douceur inouïe, et un léger accent provincial prenait chez elle tant de mélodie, que sa parole ressemblait à un chant. Son front avait une pureté exquise, et, bien qu'elle eût perdu la fraîcheur de la jeunesse (elle ne l'avait peut-être jamais eue), la candeur étonnante de son regard et de son sourire lui donnait, par moments, l'air d'un enfant. Quant à ses yeux, leur limpidité extraordinaire, leur expression de bonté chaste et confiante eussent suffi pour la rendre belle. Son regard est resté toujours dans ma mémoire comme une céleste lumière.

Elle nous reçut d'abord avec une extrême timidité, sans lever les yeux sur nous, sans savoir même lequel de nous deux était Narcisse, son ancien compagnon d'enfance. Il lui arriva même plus d'une fois de nous répondre, *oui, madame*, et de se reprendre

vite pour articuler avec effort ce mot de *monsieur* que ses lèvres semblaient avoir oublié.

Narcisse était encore plus embarrassé qu'elle. Il tournait son chapeau dans ses mains, et quel chapeau monumental ! Il n'osait s'asseoir, bien qu'on eût placé là des chaises à notre intention, et, tout à coup, il en prit une très-ancienne, très-haute et très-incommode, qui était contre la muraille, et sur laquelle, sans y être invité, il se percha, dans une contenance vraiment douloureuse.

Mlle d'Estorade s'en aperçut, et prenant courage tout à coup, en personne chez qui l'obligeance et la bonté dominant toute répugnance, elle lui dit de sa voix douce, encore tremblante :

« Vous serez mal sur cette chaise, monsieur Pardoux. Prenez celle-ci, et dites-moi en quoi je puis vous obliger. »

Narcisse fit de grands efforts pour établir clairement sa demande ; mais il s'embrouilla si bien que Mlle d'Estorade lui dit :

« Pardon, mais je ne comprends pas.... Il paraît que mon avoué s'est trompé, et qu'il vous a fait un préjudice en mon nom. Je le regrette beaucoup. J'ignorais que le terrain appartenait à M. votre père. On m'a toujours dit que c'était une dépendance du couvent. Cela me paraissait probable ; mais....

— Je ne réclame pas ! s'écria Narcisse ; je ne saurais prouver.... »

Il me regarda d'un air d'angoisse, et je dus prendre la parole pour exposer la requête amiable qui devait nous servir de prétexte.

Mlle d'Estorade était devenue attentive; elle s'était calmée et rassurée, bien qu'elle parût surprise et incertaine. Je crus voir qu'elle voulait s'en tirer d'une manière évasive et tant soit peu jésuitique, lorsqu'elle nous répondit :

« Permettez-moi de consulter *notre* avoué avant de vous répondre. Si ma propriété sur ce petit terrain n'est établie que par une usurpation commise à mon insu et que M. Pardoux aurait eu la générosité de souffrir, me voilà prête à lui en faire l'abandon; mais si, au contraire, le terrain a toujours appartenu à la communauté, je n'ai peut-être pas le droit de l'aliéner.

— La communauté, c'est vous! reprit Narcisse qui, de son côté, se remettait peu à peu. Le couvent a été vendu dans le temps comme *bien national*. Vous l'avez racheté depuis peu, restauré, utilisé; personne n'a à vous en demander compte; c'est votre bien, et je sais, par votre avoué lui-même, que vos religieuses n'ont rien à y prétendre. »

Mlle d'Estorade parut un peu embarrassée.

« C'est possible, dit-elle; mais j'ai des devoirs envers *mes sœurs*. Je me suis engagée à leur assurer l'isolement, le repos, le silence, le cloître, en un mot. Que diraient-elles d'un voisinage qui me for-



cerait à murer tout un bâtiment dont elles peuvent avoir besoin?

— Elles n'en ont pas grand besoin, à ce qu'il paraît, reprit Narcisse, puisque vous avez donné des ordres à l'architecte de la ville pour qu'il eût à murer et à condamner absolument les fenêtres de ce côté-là. Il m'a dit, hier, que dans quinze jours les ouvriers y seraient, et il aurait déjà dû les y mettre, car nous voici à la fin d'août, et la bâtisse qu'on fait en septembre ne tient pas, dans nos pays, contre les gelées d'hiver. »

Mlle d'Estorade ne répondit rien, et Narcisse qui, en somme, ne manquait pas de finesse, me regarda d'une façon expressive. Je compris qu'il m'ouvrait la porte pour le point délicat de l'entretien, et je pris la balle au bond.

« En effet, dis-je sans m'adresser précisément ni à lui ni à Mlle d'Estorade, l'étrange retard de ces travaux peut être fort préjudiciable, soit que le couvent les fasse exécuter en pure perte, soit que l'acquéreur du terrain se voie ajourné dans ses projets d'installation, par les dégâts qui en seront la suite.

— Je vois, dit Mlle d'Estorade en souriant, que monsieur est pressé de planter des espaliers et de récolter des abricots sur le mur de *notre* maison? »

Et, comme si elle eût craint de manquer de charité en se permettant cette légère malice, elle abat-

tit sur moi son beau regard plein de sympathique aménité.

J'affectai de répondre en futur propriétaire, carré, à idées fixes. « Certes, mademoiselle, lui dis-je, si, par votre permission, j'obtiens de m'établir sur le terrain, je ne planterai aucun espalier contre le mur de la maison sans votre agrément.

— C'est donc vous, monsieur, reprit-elle avec enjouement, et se moquant un peu de moi en elle-même, qui tenez tant à voir nos fenêtres supprimées et vos possessions agrandies d'un terrain de cinq ou six mètres de largeur? Vraiment, je serais désolée de vous contrarier pour si peu, d'autant plus que M. Narcisse, qui désire traiter avec vous, est un ancien ami de ma famille; mais.... il faudra absolument que je consulte la communauté sur ce point. Il est possible que ces dames ne veuillent pas d'un si proche voisinage, quelque décent et tranquille qu'il puisse être.

— Oh! s'écria Narcisse, si vous les consultez, vos dames, il y en a qui refuseront, j'en suis bien sûr!

— Vous reconnaissez donc que ma tolérance ne serait pas sans inconvénients pour elles?

— Je le reconnais de reste, » répondit-il avec l'aplomb d'un homme résolu à mettre le feu aux poudres. Mais quand Mlle d'Estorade lui demanda, avec un étonnement un peu froid, de s'expliquer,

- il perdit courage et me regarda pour m'appeler à son aide.

« M. Pardoux fait là, dis-je à Mlle d'Estorade, une petite indiscretion. Il trahit malgré lui, pour les besoins de sa cause, un plaisant secret que je lui avais confié.

— Un plaisant secret, à propos de ma maison? dit Mlle d'Estorade qui devint rouge comme le feu.

— Plaisant ou grave, je l'ignore, et puisque le mot de secret est lâché, c'est à vous, mademoiselle, à vous qui êtes, de fait, comme la supérieure ou la directrice de cette petite communauté, que nous devons le révéler. Une de vos sœurs, ou de vos dames, comme il vous plaira de les appeler, entretient une intrigue au dehors. Un homme que nous connaissons, Narcisse et moi, et qui n'est que trop connu dans le pays, vient apporter, le soir, des billets doux dans le chèvrefeuille de la palissade, et causer ensuite secrètement, le matin, avec une de vos recluses. Et, comme cet homme passe par-dessus ou par-dessous nos murs, qu'il marche sur nos plates-bandes, écrase nos giroflées, et d'ailleurs nous gêne considérablement par sa présence, vu que nous ne faisons pas de lui un cas énorme, je pense que le mieux est : pour nous, de vous avertir de ce petit scandale; pour vous, de le faire cesser en murant brusquement portes et fenêtres sur ce

terrain, que nous nous chargerons d'ailleurs de bien garder si vous consentez à nous le vendre.»

Mlle d'Estorade était devenue pâle comme un lis ; un moment, je crus qu'elle allait s'évanouir, et Narcisse, souffrant de sa détresse, m'adressa, au lieu d'un regard d'admiration pour ma diplomatie, un regard de reproche pour ma cruauté.

Cependant la pauvre fille surmonta ce moment de faiblesse, et, me regardant jusque dans l'âme, d'un air de pénétration extraordinaire :

« Qui a vu ce que vous dites là, monsieur ? me demanda-t-elle d'une voix brève et comme étouffée.

— Moi, madame, » répondis-je avec assurance.

Elle se troubla de nouveau.

— Je vous crois, dit-elle ; mais avez-vous vu la personne ?

— J'ai vu les deux personnes : l'homme parfaitement, la femme nullement quant au visage. Il m'a semblé que c'était une religieuse. A coup sûr, c'était une femme qui venait là en cachette, qui sortait de votre enclos en se glissant dans le feuillage, et qui se baissait derrière la palissade.»

Les traits de Mlle d'Estorade prirent une expression de douloureuse ironie contre elle-même, lorsqu'elle me fit, avec un effort désespéré, cette nouvelle question :

« Vous n'avez pas vu la figure de cette femme ; mais sa taille avait elle quelque chose de particulier ?

— Je l'ignore, répondis-je; j'ai vu sa robe noire et un grand chapeau de paille; voilà tout. »

Je ne sais si, sur ce dernier point, je mentais avec aplomb; mais Mlle d'Estorade me parut un instant rassurée.

« Alors, reprit-elle, vous ne sauriez affirmer que ce fût une religieuse? Ces dames ne portent pas de chapeau, même pour aller au jardin.

— Il se peut, dit Narcisse, que ce fût une de vos élèves, ou encore une ouvrière occupée dans l'établissement; une des mille victimes de M. Albany le chanteur! Ça nous est fort égal, à nous autres, qu'il en ait une de plus ou de moins; mais, quand j'ai su la chose, j'ai trouvé que la limite entre votre enclos et le nôtre était un endroit mal choisi pour ses rendez-vous galants; qu'il compromettait, par là, l'honneur de votre couvent en même temps qu'il abîmait mon jardin, et je me suis promis de le guetter avec un bon gourdijn ou un bon fusil de chasse, pour le guérir de cette fantaisie. »

Mlle d'Estorade redevint pâle, et, oubliant tout à coup les dix années d'absence et de retraite qui séparaient le passé du présent, elle parla au cafetier comme elle lui eût parlé dans son enfance, à Estorade :

« Narcisse, dit-elle vivement, ne fais pas cela! »

Elle rougit, et, se reprenant :

« Ne faites pas de scandale et n'accusez personne....

Non, non, je ne dois pas le souffrir, je ne le souffrirai pas! Aucune de mes religieuses, aucune de mes élèves ou même de mes ouvrières ne sera soupçonnée à ma place. C'est moi, moi seule que vous perdrez si le cœur de l'un de vous, messieurs, et l'honneur de l'autre ne prennent pas ma défense. C'est moi qui ai été vue sous ce grand chapeau, derrière cette palissade. Oui, Narcisse, c'est moi, Juliette, votre amie d'enfance, qui ai reçu les billets et accepté les rendez-vous de M. Alban Gerbier le chanteur. »

Elle parla ainsi debout avec une exaltation fébrile. Elle était héroïque, car sa pudeur révoltée lui prit aussitôt à la gorge et au cœur, et elle tomba étouffée et comme pâmée sur sa chaise.

« Pauvre Juliette ! » s'écria involontairement Narcisse ; et il étendit la main, mais sans oser prendre la sienne, et il me dit avec angoisse : « C'était pour son bien, mais nous lui avons fait de la peine et du mal ! »

J'étais ému et inquiet moi-même ; mais les pleurs vinrent au secours de Mlle d'Estorade, et nous les laissâmes couler quelques instants sans rien dire. Après quoi, nous lui jurâmes tous deux d'ensevelir ce secret au plus profond de nos consciences.

« Oui, oui, je le sais, répondit-elle en regardant Narcisse ; ce n'est pas vous qui me perdrez ! car je peux être perdue, moi qui n'ai pourtant rien à me

reprocher. Je connais l'aversion des bourgeoises de ce pays pour la béguine, comme elles m'appellent aujourd'hui, pour *la bossue*, comme elles m'appelaient autrefois quand je paraissais au milieu d'elles et que je n'avais pas encore renoncé ouvertement au mariage. Et les ennemis de la religion ! Comme ils triompheraient, s'ils pouvaient raconter une pareille aventure ! Quels sarcasmes, quels mépris, quels commentaires ! Ah ! vous le voyez ! ajouta-t-elle en se tournant vers moi, je suis lâche, je crains l'opinion ! Mais ce n'est pas par orgueil, sachez-le bien. Je ne sens pas de honte en moi-même, et, si mon humiliation était utile à quelqu'un, je remercierais Dieu de me l'infliger ; mais donner le mauvais exemple, et faire dire que nos couvents cachent des turpitudes, ah ! cela serait odieux. Ayez pitié de moi ! »

Nous lui fîmes des promesses si sérieuses, Narcisse et moi, que nous parvînmes à la tranquilliser.

« J'espère, lui dit le cafetier, que vous ne me croyez pas votre ennemi ! vous que ma mère et ma sœur aimaient tant, et qui avez fait tant de bien dans votre vie ! Ne soyez pas plus inquiète de mon ami que de moi-même. Je vous réponds de lui. Et à présent, *demoiselle Juliette*, gardez votre terrain et faites de la bâtisse ce que vous voudrez ; nous n'étions venus ici que pour vous avertir du danger.

Ne parlez plus jamais à ce chanteur. Il a une autre maîtresse, il en a vingt autres, il en prend partout, et il ne se soucie d'aucune. Quant à vous, il ne vous aime pas ; il vous tirera de l'argent pour payer ses dettes, et ce sera tout ! Vous verrez que...

— Assez ! assez sur son compte, dit Mlle d'Estorade avec une soudaine fermeté. Ce n'est pas lui qui est en cause, c'est moi seule ! Il faut que je prenne congé de vous. Voici l'heure de nos offices, et votre visite s'est prolongée au delà de la règle du couvent ; mais je veux vous revoir, je veux vous raconter tout ce que vous ignorez de moi. Je le dois, la vérité l'exige.... Tenez ! ici cela est difficile ; mais ailleurs, à Estorade, par exemple ?

— Vous y allez donc encore quelquefois ? s'écria Narcisse ; on disait que vous aviez fait le vœu de ne plus sortir !

— On s'est trompé ; je sors quand je veux ; rarement, il est vrai, et il y a bien longtemps que cela ne m'est arrivé ; mais je n'ai fait aucun vœu. Je n'ai point aliéné mes biens, et une visite à mes propriétés de campagne ne sera pas inutile. Quel jour voulez-vous nous y rencontrer ? Je sais que vous avez toujours là votre maison d'autrefois, la Folie-Pardoux ?

— Fixez le jour vous-même, demoiselle.

— Eh bien, le plus tôt possible.

— Demain ?



— Demain soit ! Serez vous libre ? ajouta Narcisse en s'adressant à moi.

— Je ne me crois pas nécessaire à cet entretien tout confidentiel, répondis-je. Je n'ai pas l'honneur d'être l'ami d'enfance de Mlle d'Estorade...

— Il faut que vous soyez mon ami, reprit-elle. Vous voyez, dans ce moment-ci, je ne suis pas fière. J'attends tout de vous. Eh bien ! je n'ai pas de honte à vous le demander ; j'ai quelque espoir de vous en paraître plus digne quand je vous aurai raconté mon histoire. Viendrez-vous ? »

Je saluai en signe d'assentiment respectueux. On convint de l'heure et du lieu de la rencontre, qui, pour les convenances, si redoutées en province, devait paraître amenée par le hasard.

« Allons ! dit Narcisse à Juliette en se retirant, vous nous pardonnez, n'est-ce pas, le chagrin... C'était pour vous sauver, voyez-vous ! Et si vous ne ne m'en voulez pas, donnez-moi le bonsoir d'autrefois.

— La main ? dit Mlle d'Estorade avec un sourire de candeur triste et tranquille. Pas ici ; je ne le puis. Il y a des règlements que j'observe. Mais à Estorade, c'est différent : à Estorade, je suis libre, et je ne mettrai pas de sot scrupule à serrer la main d'un ami.

— A Estorade..., me dit Narcisse, rêveur, quand nous fûmes dans la rue.

— Eh bien! vous voilà heureux de revoir avec elle le pays de vos souvenirs!

— Oui, oui, je le serais si.... Mais, voyez-vous, à Estorade, elle est libre, elle n'est plus religieuse; elle y va quand elle veut; elle n'a pas aliéné ses biens; elle peut s'y rendre avec mystère et y serrer, dit-elle, sans scrupule, la main d'un ami.... Tenez! tenez! tout cela veut dire qu'elle peut se marier, et qu'elle y songe! Je suis bien sûr, à présent, qu'elle est aussi pure que l'enfant de quinze ans d'autrefois; mais elle a une inclination qui est pire pour son bonheur qu'une intrigue. Elle veut épouser ce comédien! Elle l'aime, en tout bien tout honneur, pauvre fille! Et lui, qui a besoin d'argent pour payer ses dettes, il la plantera là, ou la fera mourir de chagrin.

— Pourquoi ne pas supposer qu'il l'aime et qu'elle le sauvera?

— Il ne l'aime pas! Ne vous a-t-il pas dit qu'elle était vieille et bossue?

— Il répétait ce que l'on dit d'elle, pour mieux cacher son secret; mais il avait soin de dire qu'il ne l'avait jamais vue. D'ailleurs, vous-même, Narcisse, ne m'avez-vous point parlé d'elle de la même manière, et presque dans les mêmes termes?

— Moi, moi, c'est différent! Je ne suis pas amoureux! Je puis dire ce qu'elle est sans lui faire injure!

— Ainsi, vous la trouvez incapable d'inspirer de l'amour ?

— Je n'en ai jamais eu pour elle ! Elle n'a jamais songé à m'en donner ; je ne lui dois rien de ce côté là ; au lieu que lui, il faut qu'il l'aime comme elle est, ou qu'il la trompe indignement ; il n'y a pas de milieu. »

Le raisonnement était juste.

« Nous saurons tout demain, lui dis-je ; prenez patience ! »

Le lendemain, nous louâmes une affreuse carriole et un assez bon petit cheval, qui, en trois quarts d'heure de trot, nous conduisit à la *Folie-Pardoux*, en vue très-rapprochée du manoir d'Estorade.

Le pays était charmant ; plusieurs coulées de petites gorges granitiques sillonnaient un vaste plateau élevé, couronné de groupes de beaux châtaigniers, et garni, sur ses versants, de jolis bois de hêtres et de bouleaux. Au fond de ces gorges qui se croisaient en nombreux méandres, coulaient, ou plutôt bondissaient de charmants ruisseaux qui, en luttant contre les blocs de leur lit, se donnaient, de temps en temps, des airs de torrent. Mais, malgré ces aspérités et ces bruits, cette nature était riante et comme plongée dans un calme mystérieux.

Au fond de ces ravines, on trouvait l'ombrage frais et sombre de groupes d'arbres et de buissons semés au hasard et jusque dans le lit des ruisseaux.

Et, les rochers noirâtres, baignés de l'écume blanche des eaux jaillissantes, et rayés de grands liers pleins de grâce, offraient une suite de tableaux adorables, dans un cadre que l'œil embrassait sans effort. Les sinuosités des torrents vous entraînaient à mille détours où chaque pas variait et embellissait les aspects. Si l'on gravissait les talus, parfois tourmentés et assez élevés, de ces ravines, on découvrait de vastes espaces d'une grande beauté, et la laide ville de la Faille, allumant au soleil, dans un lointain bleu, son clocher d'archoises neuves, faisait, à son insu, le seul bon effet dont elle fût susceptible.

La Gouvre, ce ruisseau étroit, mais profond et toujours abondant, sur lequel nous fondions la principale espérance de nos usines futures, fournissait encore, malgré la sécheresse et le mauvais état des pelles, une eau limpide aux petits fossés du castel d'Estorade. Ce vieux manoir n'était pas d'une grande étendue. Son groupe de tourelles, resserré sur une plate-forme de rochers d'un beau ton et d'une belle forme, gagnait en hauteur le logement qu'il ne pouvait pas fournir en développement. Sa masse élancée plongeait d'interminables reflets dans l'eau tranquille des fossés, et de colossales vignes vierges grimpaient jusqu'aux fenêtres du premier étage.

Ce château se présentait, à mi-côte, en face de la maisonnette rose, à contrevents vert-pomme, que le

père de Narcisse avait bâtie au versant opposé de la vallée, et décorée du nom quelque peu ambitieux de Folie-Pardoux. Il n'y avait rien d'excentrique dans cette demeure bourgeoise, assez confortable, dont l'aspect criard rentrait dans le goût classique de la localité. Je doute que, vue des fenêtres du château, elle offrît un accident agréable dans le paysage; mais, tout au contraire, le château complétait la charmante vue que l'on avait des fenêtres de la Folie. Il avait l'air fier et mélancolique sous sa couleur sombre et son revêtement de feuillage; et, précisément de ce côté-là, la Gouvre baignait de ses propres eaux limpides et hâtées son piédestal de granit.

Narcisse n'était pas artiste.

« Voyez, me dit-il, si ce n'est pas dommage de laisser abîmer comme ça une si belle bâtisse ! Car le château, bien que très-vieux, est très-solide encore, et les ouvriers du pays disent qu'il ne serait plus possible d'établir une construction comme ça dans un pareil endroit. Mais c'est trop négligé ! N'avait-elle pas le moyen de faire reblanchir ses tourelles et ses murailles, que voilà aussi noires que le roc ? Et toutes ces herbes, toutes ces branches folles qui dégradent les portes et fenêtres ! Qu'est-ce qu'il en coûterait pour arracher et couper tout ça ? C'est bien triste, n'est-ce pas, d'abandonner une belle propriété ? Et pour quoi, pour qui ? Est-ce que ça lui sera compté dans le ciel, d'avoir quitté un

endroit qu'elle aimait pour habiter un couvent où son pauvre cœur n'a pas été plus en sûreté qu'ailleurs? »

Nous ne devions pas rendre visite à Mlle d'Estorade. Comme elle ne recevait jamais personne à la campagne, cela eût pu surprendre les gens du château et être répété à la ville. Conformément à l'accord fait avec elle, nous devions donc la rencontrer à la promenade, et Narcisse, prenant son fusil et sifflant son chien, passa le premier pour me conduire au lieu du rendez-vous.

Je le suivis pas à pas, dans un sentier très-difficile, en remontant la Gouvre dans la principale de ces longues ravines dont j'ai parlé. Plus nous avançons, plus le tableau devenait sauvage et le sol inculte. La gorge, en se rétrécissant, ne permettait plus à aucune culture, à aucun pâturage de s'établir sur ses flancs abrupts, et pourtant la riante et charmante fraîcheur de cette petite et lointaine solitude n'admettait pas d'idées sombres. Les truites sautillaient dans le ruisseau de cristal, les merles chantaient dans les taillis, et les martins-pêcheurs rasaient de leur vol, semblable à celui d'une flèche d'or, les roches humides et les petites flaques de sable fin et propre, où l'on ne voyait aucune empreinte de pas humains.

Nous marchions depuis près d'une heure, et le sentier n'existait presque plus. Nous posions le pied

de pierre en pierre, sur le rivage, remontant les innombrables cascates de la Gouvre, ou nous dirigeant à travers les branches et les ronces, quand la rive, trop ardue, nous forçait de faire un petit crochet dans les bois jetés au flanc du ravin. La marche était assez fatigante, quelquefois même un peu dangereuse.

« Ah çà, dis-je à mon compagnon, Mlle d'Estorade a pris un autre chemin, je pense, pour aller à ce rendez-vous ? »

— Je le pense aussi, répondit-il. Autrefois, elle était, non pas forte sur ses jambes, mais très-adroite de ses pieds : quand on a été élevé dans nos *rocailles* ! Mais elle doit avoir perdu l'habitude, depuis qu'elle s'est mise en cage. Il y a un autre chemin, *par le haut*, où elle a pu aller en voiture ou sur un âne. »

Mais, au bout de quelques pas, Narcisse s'arrêta, en disant :

« Non ! elle a passé par ici ; voyez ! c'est la trace de son petit sabot qui est là sur le sable. C'est tout frais, elle ne doit pas être loin ! »

En effet, nous trouvâmes Mlle d'Estorade assise au bord de l'eau, sous un vieux chêne, dans une étroite prairie en pente que baignait le ruisseau apaisé, et qu'enfermaient, comme un sanctuaire, d'énormes blocs de rocher aux flancs coupés à pic. Des arbres superbes remplissaient de leurs masses

sombres les déchirures de cette crête granitique, dont l'attitude rigide et l'austère nudité donnaient quelque chose d'imposant et même de religieux à la mystérieuse enceinte de verdure qu'elle protégeait.

Mlle d'Estorade était, à son insu probablement, un peu moins mal habillée que la veille. Un léger châle de mousseline blanche cachait le corsage de sa vilaine robe noire, et jetait quelque ampleur sur sa jupe étriquée. Elle avait son grand chapeau de paille du fameux rendez-vous ; mais elle l'avait posé à côté d'elle, ainsi que son béguin plissé, à cause de la chaleur qui était accablante. Sa tête n'était donc couverte que du petit voile noir, à travers lequel on voyait l'or de sa chevelure, et même quelques grosses boucles de ces beaux cheveux, impitoyablement sacrifiés, qui moutonnaient sur sa nuque blanche et lui donnaient cet aspect enfantin dont j'avais été déjà frappé.

Elle vint à notre rencontre d'un air ému, mais ouvert, et la manière dont elle nous tendit à la fois ses deux mains témoignait plus d'attendrissement que de crainte.

« Asseyez-vous là, dit-elle ; Dieu nous fournit les sièges de ce beau salon d'été. N'est-ce pas un endroit où l'on voudrait pouvoir rester, vivre de ses propres pensées, et mourir sans se rappeler que le monde existe?... J'ai bien des choses à vous dire,



mais reposez-vous d'abord. Le chemin a dû vous lasser beaucoup.

— Oh ! moi, un chasseur, répondit Narcisse en s'asseyant à une certaine distance d'elle, sur un rocher plat du rivage, je ne me fatigue pas pour si peu ! Mon camarade est un naturaliste, habitué à de plus hautes montagnes et à de plus mauvais chemins. Mais vous, *demoiselle* ! je n'aurais pas cru que vous vous souviendriez si bien de vos promenades d'autrefois !

— Vous pouvez dire *nos* promenades, reprit-elle ; car nous sommes venus bien des fois ici avec nos sœurs. Notre pauvre Louise aimait beaucoup cet endroit ; vous en souvenez-vous ?

— Pardieu ! si je m'en souviens ! répondit Narcisse en levant les épaules pour étouffer un soupir. Je ne suis pas si vieux que j'aie oublié tant de choses qui sont tristes, et pourtant bonnes à se remémorer. La perte de ceux qu'on aime, c'est bien dur ! mais l'oubli, c'est pire que tout ! »

Mlle d'Estorade ne parut pas comprendre le reproche, ou, si elle le comprit, elle ne voulut pas s'en justifier. Je la sentais, vis-à-vis de nous, dans une position excessivement délicate. La limite entre la confiance reconnaissante qu'elle croyait nous devoir, et la câlinerie coquette d'une femme qui craint d'être trahie, était une nuance bien fine pour être saisie par elle, ignorante du monde, ou livrée si

longtemps à l'isolement du cloître. Un mot, un regard au delà ou en deçà de cette limite l'eussent rendue impertinente vis-à-vis de nous, ou lâche envers elle-même. Je remarquai, avec surprise, comme elle sut rester dans la mesure et dans la grâce, dans le charme pénétrant et dans la chaste dignité. Narcisse ne s'en rendit peut-être pas aussi bien compte ; mais il le sentit et en fut secrètement dominé.

Je reconnus bien vite que Mlle d'Estorade avait l'esprit fin et délié des natures craintives et souffreteuses ; mais ce n'était pas un esprit de *bossus* ; elle n'avait pas de fiel et ne raillait qu'avec une douceur d'intention non équivoque. J'avais eu déjà la grande occasion de voir quel courage moral elle pouvait trouver dans sa conscience, en dépit de la sauvage timidité de ses habitudes. Soit supériorité d'expérience, soit désintéressement d'affection, je n'étais pas aussi scandalisé que Narcisse de l'inclination pour l'artiste. J'étais donc si bien disposé à l'indulgence que je me laissais aller à l'admiration.

Elle causa avec Narcisse quelques instants, lui demandant des nouvelles de la sœur qui lui restait et de ses neveux, les enfants de cette sœur, qu'elle n'avait jamais vus.

« Mais je ne veux pas vous retenir trop longtemps ici, nous dit-elle. J'ai des secrets à vous confier ; je me suis demandé si j'aurais le courage de vous

raconter ma vie. J'ai reculé; mais décidée à tenir une promesse (je devrais dire une prière) faite spontanément et sous le coup d'une certaine exaltation, j'ai passé la nuit à écrire, et c'est quelques pages que je vous demande d'écouter. Je n'ai aucun talent de rédaction. Prenez seulement pour sincère le résumé que je vais vous lire.

— Demoiselle, s'écria Narcisse, en la voyant tenir d'une main fort tremblante les feuillets qu'elle venait de prendre dans sa poche, si cela vous coûte, ne lisez pas; nous n'avons pas besoin de savoir pour nous taire!

— Je n'en doute pas, monsieur Pardoux, reprit-elle; mais je tiens à votre estime, et je dois aux principes religieux que j'ai proclamés par mes années de renoncement au monde, de ne pas laisser dans votre opinion une tache sur ma conduite.

— Eh! mon Dieu, nous savons bien que vous ne pouvez rien avoir de mauvais à vous reprocher; nous avons craint seulement une amitié dangereuse....

— Eh bien, s'il en est ainsi, reprit-elle, vous me donnerez un bon conseil. »

Et elle essaya de lire; mais elle était trop émue intérieurement. La voix lui manqua dès les premières lignes.

« Tenez, me dit Mlle d'Estoradé, je suis opprimée et sottement timide. Mon écriture n'est pas difficile à lire. Voulez-vous bien vous en charger? »

Je pris le manuscrit et lus ce qui suit :

« J'ai peu connu mon père. Il était bon et rude. Ma mère le craignait et le chérissait. Elle était frêle et douce, charitable et sainte. Elle m'éleva dans une piété ardente, mais toujours elle me prêcha l'indulgence pour les autres. Ses derniers entretiens avec moi furent pour me recommander de me préserver des passions. « Je les ai connues pour mon « malheur, dit-elle. J'ai été éprise et jalouse de ton « père. Je lui ai, par là, causé des chagrins que « j'eusse pu lui épargner et qui ont peut-être hâté sa « mort ; car il était irritable et supportait avec une « impatience douloureuse mes pleurs et mes injus- « tices. Quant à moi, le chagrin et le remords ont « certainement hâté le cours de ma vie. Dieu me « pardonnera, je l'ai tant prié ! Mais ma fin est endo- « lorie, épouvantée par la crainte de ton avenir. Pau- « vre enfant qui as hérité de ma sensibilité et de mon « manque de charmes, pourras-tu garder ton âme « tranquille et tout entière à Dieu ? »

« Je voulus promettre à ma pauvre mère de me faire religieuse. Ce n'était pas alors précisément mon goût. Je n'aimais pas le bruit, il est vrai, et je n'aspirais pas à un monde que je ne connaissais pas ; mais j'aimais la vie de campagne et la liberté. Cependant j'eusse engagé tout mon avenir sur un mot pour adoucir les dernières heures de ma mère bien-aimée. C'était là mon unique devoir.

« Ma sainte mère repoussa mon vœu. « Non, non, « dit-elle, point de promesses à moi, ni à toi-même, je « te le défends. » Et, comme j'insistais sur ce qu'elle m'avait dit des souffrances et des aveuglements inséparables des affections humaines trop exclusives, elle ajouta : « Je te défends de prendre le voile, si « tu dois le prendre, avant l'âge de trente ans. Pour « se soustraire aux devoirs de la famille, il faut une « vraie vocation, et tu ne l'as pas maintenant. »

« Nous revînmes plusieurs fois sur ce sujet dans ses moments de calme. Dans ces moments-là, l'espoir de la conserver me donnait le courage de lui parler de moi-même. Elle m'apprit de moi, ainsi que du monde, des choses que j'ignorais. « Pour être « aimée de l'homme à qui l'on donne sa vie, me dit-elle, il ne suffit malheureusement pas de l'aimer de « toute son âme, il faut encore lui plaire. Les hommes « nous demandent plutôt des agréments que des vertus. Eh bien, ma fille, ces agréments que je n'ai « jamais possédés, la nature ne te les a pas donnés. « Comme moi, tu es mince, pâle, sans tournure, sans « grâce, sans aptitude de coquetterie. Ta taille se « voutte même plus tôt que n'a fait la mienne, et nos « parents de Touraine, quand ils me voient de loin « en loin, me disent : *Prenez-y garde; elle pourrait « bien devenir bossue.* » Si cela t'arrive, ma pauvre « enfant, il ne faudra pas songer au mariage. Tu es, « par moi, le dernier rejeton d'une race dégénérée

« physiquement. Mon père et ma grand'mère étaient  
« valétudinaires, et ils sont morts jeunes comme je  
« meurs. Dieu te permettrait alors de te consacrer à  
« lui sans partage, et là, ma fille, tu trouverais cer-  
« tainement le vrai bonheur. Mais retiens bien ceci :  
« qu'il faut être plus qu'en âge de raison pour con-  
« tracter un hyménée si ambitieux et si sublime  
« avec la divine sainteté. »

« Je n'éprouvai aucun chagrin d'apprendre que  
j'étais ainsi disgraciée. Au contraire, ma mère, en  
me dévoilant les douleurs cachées et les humiliations  
intérieures de sa vie conjugale, m'avait inspiré  
un tel effroi de l'affection non partagée dans le ma-  
riage, que j'aspirai dès lors, sinon au cloître, du  
moins à la solitude, et j'étais, en quelque sorte, sa-  
tisfaite de me dire : « Eh bien ! puisque je suis ou  
« dois être contrefaite, n'est-ce pas tant mieux pour  
« moi ? Je ne me ferai pas de vaines illusions, et, sans  
« espoir possible d'être aimée, je n'aimerai jamais  
« que celui qui ne prise et ne récompense que la  
« beauté de l'âme. »

« Ce n'est pas ici le lieu de dire quel coup me  
porta la mort de ma mère. Je ne le pourrais pas,  
d'ailleurs. Je n'avais aimé exclusivement qu'elle au  
monde. Depuis longtemps, je la voyais dépérir, et  
je me faisais l'illusion que ma tendresse et mes  
soins prolongeraient sa vie. Je restai seule sur la  
terre. Une excellente amie d'enfance, Louise Par-

doux, songea bien à venir habiter avec moi ; mais nous étions trop jeunes pour rester ainsi, sans chaperon, à la campagne. Sa sœur, que j'aimais aussi, allait se marier. Une de mes tantes, qui était bonne et riche, m'emmena en Touraine, dans une très-belle propriété, où elle voyait du monde.

« J'avais dix-huit ans, et tout, dans ce brillant monde, était nouveau pour moi. Mes cousines étaient belles et recherchées ; je ne sentis point de jalousie contre elles, mais je sentis bien mon infériorité, et, tout en les aimant sans effort, je m'attachai de plus en plus à l'idée du célibat.

« Dans notre voisinage, un riche propriétaire, nommé M. Gerbier, avait une belle résidence, et les deux familles se voyaient souvent. Alban était le second fils de M. Gerbier. Il était élégant, froid, rêveur. Mes cousines l'appelaient le beau dédaigneux. Cependant, on remarqua vite qu'avec moi seule il se départait de son humeur farouche. Il causait avec moi et semblait éprouver de la sympathie pour la *boscotte* ; c'est ainsi que m'appelait ma tante pour me taquiner et me forcer, disait-elle, à me tenir droite, chose qui m'était impossible, je n'osais pas trop l'avouer.

» Alban avait cette voix magnifique que vous savez, et, sans avoir étudié sérieusement la musique, il chantait à ravir. On l'admirait beaucoup dans son entourage et dans le nôtre. Quand il vou-

lait bien chanter, on lui pardonnait sa mélancolie et sa froideur.

« Je l'accompagnais souvent au piano, et, pour le décider à se faire entendre (car il y faisait beaucoup de façons), j'avais quelquefois sur lui une certaine influence. J'avais l'air de pouvoir, seule, lui donner confiance dans son talent, qu'il affectait de dédaigner comme le reste. On remarqua notre bonne entente et on en plaisanta dans la famille. Je répondis ce qui était vrai : Alban n'était certes pas indifférent à l'effet qu'il pouvait produire sur les autres femmes ; s'il était à l'aise avec moi seule, c'est parce que j'étais absolument sans conséquence.

« A cette époque, je n'étais pas riche. Mes parents m'avaient laissé cette terre d'Estorade, qui est vaste, mais dont, grâce à ces beaux rochers que j'aimais tant et que j'aime toujours, le produit était mince. Ma pauvre personne ne faisait donc pas illusion aux chercheurs de mariage, et nul ne pouvait penser sérieusement que le fier Alban se fût épris de moi.

« Comme, tout au contraire, il songeait à épouser une de mes cousines et que l'on s'en doutait bien, les plaisanteries dont j'étais l'objet n'avaient rien d'amer, et j'en riais comme les autres.

« Malgré cette velléité d'hyménée, Alban n'était décidé à rien. Un jour que nous causions ensemble dans un coin du salon plein de monde, je le con-



fessai, ou plutôt je le pénétrai. Ce talent de chanteur, cette belle voix, dont il paraissait faire si peu de cas, c'était là l'orgueil, le rêve, la passion de sa vie. Il avait alors vingt-deux ans. Il avait fini toutes ses études, et son père le pressait d'embrasser un état. Il les critiquait et les méprisait tous. La musique était la seule chose qu'il crût digne de lui. Il parlait si vivement de l'*art* et de ce qu'il appelait l'*artiste* (c'était pour lui comme qui eût dit l'*homme*, le seul être digne de ce nom), que l'on remarqua l'émotion de son regard, et comme sa langue se déliait en me parlant.

« Moi, je ne m'étonnais pas de son enthousiasme pour la musique, que j'ai toujours aimée passionnément. Mais je l'exhortais à ne pas contrarier le vœu de sa famille pour une satisfaction toute personnelle, lorsque ma tante vint nous interrompre avec quelque dépit. L'excellente femme n'avait pas de jalousie pour ses filles; elle croyait, de bonne foi, qu'Alban se faisait un jeu de me monter la tête pour se moquer de moi. Elle s'y prit maladroitement, et les quelques mots qu'elle lui dit pour lui reprocher son assiduité auprès d'*une seule personne* de sa famille furent entendus et mal interprétés. Alban lui-même s'y trompa. Il crut qu'on cherchait à l'engager, à le compromettre vis-à-vis de moi. Il répondit sèchement, sortit au bout d'un instant, et partit pour Paris le lendemain.

« Il s'y jeta dans la vie d'artiste, y mangea son avoir (l'héritage de sa mère), demanda ensuite ma cousine en mariage, fut refusé et perdu de vue entièrement par ma famille.

« Quant à moi, l'incident n'avait nullement troublé mon repos. Je me laissais toujours de bonne grâce plaisanter sur mon amitié mystérieuse pour Alban Gerbier. Cette amitié n'existait ni dans son cœur ni dans le mien; je pouvais donc en rire.

« Je passai trois ans en Touraine, et, sur ces trois ans, deux hivers de trois mois à Paris. Je vis donc réellement le monde, et je dois dire que je ne le pris point en haine comme je m'y étais attendue. Je ne m'y jetais pas tout entière, comme mes cousines; je n'allais pas au bal, et, en fait de spectacles, j'allais seulement aux Italiens. Je sortais peu; j'étais souffrante fort souvent. La vie de Paris, et même celle de la campagne en Touraine, ne convenaient pas à ma santé. J'avais été élevée en montagnarde, assez pauvrement, et ce rude exercice auquel nous sommes forcés ici, faute de chemins et de voitures, avait servi à me préserver des effets d'une constitution délicate. La vie *en carrosse*, comme je l'appelais, dans un air moins vif et moins pur que celui d'ici, me rendit si chétive que l'on craignit pour ma poitrine. Je contractai un aspect cacochyme, et j'y gagnai de ne prendre du monde et des plaisirs que ce qu'il me plaisait d'en prendre.

« J'aimais les relations douces, amicales, et je dois, je peux le dire, la conversation des hommes distingués. Je ne m'y mêlais guère, je n'étais pas de force; mais j'écoutais et j'apprenais à penser et à raisonner. D'ailleurs, je me sentais plus à l'aise avec eux qu'avec les femmes. Celles-ci affectaient trop de me plaindre, et je n'avais pas besoin de cette continuelle pitié, moi qui prenais si bien mon parti d'avoir un rôle à part dans la vie, et de ne rivaliser sur aucun point avec elles. Les hommes me paraissaient et m'ont toujours paru plus indulgents ou plus délicats dans leur compassion. Du moment qu'on ne leur demande que de l'estime et de la sympathie sans avoir la moindre idée de leur plaire, ils portent, dans ce genre de relations, une franchise et un sentiment de véritable protection que l'on ne rencontre pas toujours chez les femmes.

« Cependant, quand j'eus atteint ma majorité, je pris, brusquement en apparence, le parti de revenir dans ma province et de m'ensevelir dans la retraite. Ce fut une grande surprise pour ma tante, car je venais d'hériter d'un vieux parrain qui m'avait prise en affection et qui me laissait 30 000 livres de rentes en biens-fonds. Dès lors, j'étais très-mariaable, je n'étais presque plus *boscotte*, j'avais même une figure agréable et les partis se présentaient. Je n'avais qu'à choisir.

« Mais j'avais fait mes réflexions durant ces trois années. J'avais pris assez d'expérience et de jugement pour comprendre que, si je n'avais plu à personne dans ma pauvreté, je ne pouvais pas avoir acquis, par le fait d'un testament imprévu, le don de charmer les yeux. J'avais assez de la vie oisive et facile; ma santé s'y perdait, et mon âme n'y trouvait qu'un aliment sans grande saveur et sans vrai profit. J'étais restée, sans qu'il y parût beaucoup, aussi pieuse que ma mère m'avait faite; j'avais besoin d'enthousiasme et de dévouement. Les circonstances et le commerce du monde avaient retardé, mais non attiédi l'élan de ma foi. Riche, j'avais d'ailleurs des devoirs nouveaux. Je voulais me consacrer au soulagement des malheureux, et particulièrement à l'éducation des enfants pauvres : j'adore les enfants! Je devais, je voulus servir de mère à des orphelins.

« Il y eut un grand combat dans ma famille pour me retenir. Je ne cédaï point. Je vins ici revoir ces lieux tout parfumés du souvenir de ma mère; puis, je m'occupai de la fondation de l'établissement que je dirige, et, jusqu'à ce jour, j'y ai donné tous mes soins.

— Et vous y avez trouvé le bonheur? dit Narcisse à Mlle d'Estorade, en interrompant, malgré lui, ma lecture.

— Le bonheur n'est pas ce que je cherchais,

répondit-elle avec douceur et tranquillité. Il ne s'agissait pas de me satisfaire, mais de *m'utiliser*. »

Elle me fit signe de poursuivre, mais en se détournant un peu, comme si ce qui allait suivre eût dû lui causer quelque confusion.

Je repris son récit.

« Je menais depuis six ans cette vie régulière, sans vouloir m'asservir à la profession religieuse, et sans vouloir même y songer avant l'âge que ma mère avait fixé pour ma liberté sur ce point, lorsque, l'année dernière, comme j'étais venue à Estorade pour renouveler le bail de mes vieux fermiers, je fus surprise par une rencontre imprévue.

« La soirée s'avancait, et j'étais seule au château, dans ma chambre, perdue dans la contemplation d'un beau ciel d'orage. Le tonnerre grondait et la pluie commençait à tomber, lorsque j'entendis une admirable voix d'homme chanter, sous le balcon, le passage du *Comte Ory* :

Dame de beauté,  
Donnez-nous de grâce  
L'hospitalité.

« J'ai toujours été enjouée, jamais prude, et, sans songer à reconnaître la voix d'Alban Gerbier, après huit ou neuf ans d'oubli complet, je me mis à rire, en me penchant sur le balcon, pour faire

voir au chanteur imprudent la figure et la taille de celle qu'il appelait *dame de beauté*.

« Il trouva alors dans sa mémoire ou il improvisa un autre fragment musical pour me dire qu'il s'était égaré à la promenade, que la nuit s'annonçait bien mauvaise, et qu'il demandait un abri. Je lui envoyai le père Bonbois, mon portier à la ville, mon écuyer à la campagne. On le conduisit chez le fermier, qui l'hébergea, et où il apprit que j'étais, car nous ne nous étions reconnus ni l'un ni l'autre.

« Je ne le vis pas avant le lendemain matin. Il demanda à me parler au moment où je remontais en voiture pour retourner à mon couvent.

« Il se nomma et me fit connaître sa position précaire, que j'ignorais entièrement. Il s'appelait depuis longtemps Albany, il avait eu quelques succès dans les grandes villes et même à Paris; mais il n'avait, en somme, rencontré que fort peu la gloire, et pas du tout la fortune. Je le plaignis et l'exhortai à retourner auprès de son père. Il me promit de le faire, sinon avec la résolution de renoncer à la vie d'artiste, du moins avec la ferme intention, disait-il, de reconquérir l'affection qu'il avait froissée. Mais, pour effectuer ce projet, il lui fallait passer quelques jours à la Faille pour remplir l'engagement d'y chanter, et avoir de quoi faire le voyage de Touraine.

« Je lui offris de lui prêter la somme nécessaire. Il refusa avec sa hauteur accoutumée. « Dès lors, lui « dis-je, notre entrevue était inutile. J'ai choisi une « position qui me fait un devoir d'obliger tous ceux « qui réclament mon dévouement, et même d'aller « au-devant des besoins de ceux qui, comme vous, « sont trop fiers pour le réclamer. Si je ne puis rien « pour vous, permettez que je vous quitte : mon « temps ne m'appartient pas. »

« Je fus un mois sans le revoir et sans entendre parler de lui, bien qu'il chantât au théâtre de la ville, et que les répétitions des chœurs d'opéra vinsent quelquefois se mêler, comme un bizarre et infidèle écho, aux chants de nos religieuses dans la chapelle.

« Un matin, je reçus la visite du docteur Fourchois. C'est un très-excellent homme, peu riche, qui s'adresse souvent à moi pour ses malades indigents. Je le connais depuis mon enfance. Cette fois il me demandait des secours pour un pauvre chanteur que la troupe de passage avait été forcée de laisser à la Faille, où il avait été pris d'une fluxion de poitrine assez grave. Ce jeune homme laborieux, mais imprévoyant, manquait de tout, et, grâce à la méfiance des bourgeois et des artisans de petite ville pour tout ce qui s'intitule *artiste*, il était littéralement abandonné, presque mourant, sur un grabat.

« Je lui envoyai une garde, des médicaments, du linge, enfin tout ce qui lui était nécessaire, en priant toutefois le docteur de n'en rien dire. Que de lazzi n'eût-on pas faits dans la ville, en apprenant qu'une abbesse (on s'amuse à m'appeler ainsi quelquefois) s'occupait de secourir et de faire soigner un comédien !

« Le docteur fut discret ; mais Albany se préoccupa beaucoup, lorsqu'il fut guéri, d'une petite somme que j'avais fait glisser dans son tiroir, pour le mettre à même de retourner chez ses parents, et il arracha au docteur l'aveu de la part que j'avais prise à sa situation. Il me fit demander alors la permission de venir me remercier et de me signer un billet avant son départ. J'espérais lui être utile en le maintenant dans ses bonnes résolutions, et je le reçus au parloir.

« Il était si changé et si faible encore, qu'il me fit peine. Il se montra plus reconnaissant de mes services qu'il n'était nécessaire, surtout envers moi dont le devoir est d'agir comme je fais, et qui ne lui avait témoigné rien de particulier dans mon intérêt pour sa détresse. Il fut plus expansif et plus affectueux que je ne l'avais connu autrefois. Son esprit avait beaucoup gagné, et, bien qu'il n'eût pas dû voir toujours très-bonne compagnie dans sa vie errante, ses bonnes manières n'avaient rien perdu. Assez pauvrement habillé et les traits rava-



gés par la fièvre, il était toujours, ou du moins je croyais retrouver en lui l'élégant rêveur et le *beau mélancolique* d'autrefois.

« Il me remercia avec une certaine effusion ; il avait vu de près une mort affreuse, la mort au sein de la misère et de l'abandon. Sa fierté était ébranlée. Il écouta mes remontrances, me jura d'aller implorer le pardon de son père, et me demanda la permission de m'écrire pour me faire part et me bénir encore du bonheur que, grâce à moi, disait-il, il allait enfin trouver dans l'accomplissement de ses devoirs et la tendresse de sa famille. Il voulait aussi, dès qu'il serait chez lui, me renvoyer l'argent que je lui prêtais. Je dus y consentir pour ne pas froisser sa délicatesse.

« Au bout d'un mois, je reçus de lui une lettre datée de Toulouse. Il avait été forcé, disait-il, d'y aller chanter pour satisfaire à une dette d'honneur qu'il n'avait pas voulu m'avouer, dans la crainte que je voulusse la payer. Il comptait partir pour la Touraine au mois de janvier.

« Je ne crus pas devoir lui répondre. Je me méfiais de sa parole. Je croyais voir qu'il ne cherchait que des prétextes pour y manquer.

« Il m'écrivit, au 1<sup>er</sup> janvier, qu'il partait le lendemain. Sa lettre était pleine d'affection, de gratitude et de tous les meilleurs sentiments. Il faisait un retour sur le passé pour me rappeler la sympa-

thie que l'on nous attribuait autrefois l'un pour l'autre, et qui, de sa part, était vive et sincère.

« Vous avez peut-être, à cette époque, disait-il, « trouvé mon brusque départ peu affectueux. C'est « la faute de votre tante, qui me reprochait de pré-  
 « tendre à vous plaire. Hélas ! je ne visais pas si  
 « haut ! Je savais fort bien que vous formiez dès  
 « lors l'unique vœu de vous retirer du monde,  
 « comme vous l'avez fait depuis. Votre caractère me  
 « semblait tellement supérieur à tout ce qui vous  
 « entourait et à moi-même, que j'eusse à peine osé  
 « aspirer à une amitié fraternelle. Est-il trop tard  
 « pour que j'y aspire encore ? Mes erreurs et mes  
 « fautes m'en ont-elles rendu indigne ? Le ciel sait  
 « pourtant que je n'ai rien à me reprocher contre  
 « l'honneur, et que j'ai été aux prises avec des  
 « circonstances auxquelles peu de consciences résis-  
 « tent. Je suis un homme éprouvé, et j'ose dire invul-  
 « nérable. Rendez-moi donc cette confiance et cette  
 « estime que vous m'accordiez autrefois. Donnez-moi  
 « de vos nouvelles, ou, si c'est trop de bonheur et  
 « de consolation pour moi, lisez du moins mes  
 « lettres. Ce sont celles d'un homme qui n'oubliera  
 « jamais l'attachement et le respect qu'il vous doit. »

« Il m'écrivit d'autres lettres sur ce ton ; mais, plutôt que de les transcrire par fragments, j'en mettrai l'original sous les yeux des personnes qui doivent me lire.

— Dois-je en donner lecture? demandai-je à Mlle d'Estorade.

— Non, dit-elle en se levant; ce serait vous fatiguer inutilement pour moi qui les ai lues et relues. Veuillez les lire des yeux avec M. Pardoux; je désire que vous vous formiez une opinion sur celui qui les a écrites, et que vous ne l'accusiez pas d'avoir voulu exploiter mon cœur et ma bourse, car cela n'est pas.

Elle s'éloigna un peu de nous et alla s'asseoir dans les rochers, au-dessus de la prairie, mais sans nous perdre de vue.

Je lus avec Narcisse les lettres d'Albany.

Elles étaient d'un esprit cultivé et d'un homme intelligent. Le ton de familiarité amicale qu'il y prenait parfois eût pu sembler déplacé envers une personne qui, de son propre aveu, ne lui avait répondu que rarement et avec beaucoup de mesure et de retenue; mais l'enthousiasme de respect et de vénération qu'il affichait pour *sa bonne sainte, son ange gardien, sa douce madone*, était un correctif dont Mlle d'Estorade avait pu ne pas se défier. Il avait écrit une douzaine de ces lettres singulières, dont le but n'était pas facile à pénétrer. Il y en avait d'assez éloquentes, toutes étaient spirituelles, tantôt enjouées, tantôt mélancoliques. La dernière était triste et attestait, par certains airs de reproche, que Mlle d'Estorade ne s'intéressait à lui que comme une sœur de charité à un malade.

Le caractère que je lui avais attribué en causant avec lui se révélait clairement dans ces lettres. Un orgueil déplacé, exagéré, lui faisait, à chaque pas, perdre le bon chemin. Il s'en allait à reculons dans sa carrière, se plaignant de tout le monde, dénigrant toutes les occasions qu'il avait manquées, et ne voyant rien qui fût digne de lui ou de ses regrets. Mille projets vagues et fantasques se croisaient dans sa cervelle. Il se croyait certain de passionner l'Italie; mais le goût était perdu en Italie, et il craignait de s'y amoindrir. Il avait des velléités de fortune immense en Amérique; mais les Américains étaient incapables d'apprécier un artiste qui ne voulait pas faire de *pufs* et de réclames, et il reculait devant la nécessité de se mettre dans les mains d'un *exhibiteur*.

Il trouvait tous les projets admirables au premier abord, et annonçait des combinaisons excellentes qui se changeaient en déceptions avant le moindre commencement d'exécution. Il démolissait alors avec beaucoup d'esprit et de jugement l'édifice que ses illusions avaient élevé avec enthousiasme. Mais, à force d'ébaucher et d'effacer le tableau de son avenir, il restait devant une toile blanche. Ces réflexions qu'il recommençait à faire, après les avoir ressassées pendant dix ans, avaient pu paraître nouvelles à Mlle d'Estorade. Pour moi, elles me semblèrent de tristes redites d'un thème usé. La vie de

ce jeune homme était manquée. Il était trop tard pour qu'il s'arrachât à cette habitude de courir la bohème, dont il parlait avec mépris comme d'un pis aller où le rejetaient l'injustice et l'ignorance d'autrui ; mais où, pour son malheur, il se plaisait à son propre insu, par la seule raison qu'il s'y trouvait dans des conditions où il pouvait primer son entourage. C'est là le secret de beaucoup d'existences d'artistes de province, et ce serait, en somme, un assez bon secret, s'ils en prenaient bravement leur parti ; mais bien peu le prennent et acceptent sans aigreur une position secondaire. Presque tous se disent et se croient *méconnus*. Malgré tout son esprit, Albany ne faisait point exception et donnait en plein dans ce travers ridicule.

La plupart des lettres que nous lisions avaient été écrites chez son frère, en Touraine. Il racontait y avoir été accueilli avec douceur et bonté. Mais on n'avait pas tué le veau gras pour son retour. On s'était également abstenu de transports de joie et de reproches inutiles. Il s'était laissé conseiller d'abandonner l'art et de se faire une petite position industrielle ou administrative ; mais il n'avait voulu s'engager à rien, et il parlait de sa famille en termes convenables, il est vrai, mais avec un fond de tristesse qui frisait l'amertume et le dépit. S'il n'était rien et ne savait rien être, c'était toujours parce que les autres ne l'avaient pas assez aidé. Du reste,

il montrait de la délicatesse et s'irritait presque des nouvelles offres de service que paraissait lui avoir faites Mlle d'Estorade.

« Qu'est-ce que tout cela ? me dit Narcisse quand nous eûmes fini de lire. Je vois bien que ce garçon est un douillet qui craint d'écorcher ses mains blanches au travail utile. Je le savais de reste ! Mais pourquoi, lui qui n'aime que lui-même, qui ne demande aux femmes que du plaisir, aux hommes que des applaudissements, qui, enfin, n'a jamais connu ni l'amitié ni l'amour, fait-il un si grand étalage de sentiments tendres et honnêtes pour Mlle d'Estorade ? Ce n'est pas de la vraie reconnaissance ; il est ingrat comme trente chats ; je le sais, moi qui l'ai obligé maintes fois ! Est-ce un calcul pour l'avenir ? Veut-il lui montrer du désintéressement et de l'orgueil, pour mieux la plumer ensuite ?

— Ce serait possible, répondis-je ; pourtant, je ne le crois pas, et vous-même, vous n'avez rien de trop sérieux à lui reprocher ?

— C'est vrai ! Eh bien alors ?

— Eh bien alors, ou il est amoureux de sa bienfaitrice, ou il y a, dans un coin de ce cœur sec, une certaine faculté de comprendre et de chérir une nature d'élite. Peut-être encore l'orgueil d'inspirer de l'intérêt à une personne si haut placée dans l'estime publique y trouve-t-il son compte. Il n'a pas

été gâté, probablement, de ce côté-là, depuis dix ans de mauvaise compagnie !

— Bah ! bah ! dit Narcisse, repoussant les lettres avec humeur, il songe à l'épouser, et, quand il vous a dit qu'elle était trop horrible, il cachait son jeu ! Je gage que sa fortune le tente, et que....

— Attendez, mon ami, lui dis-je, nous allons peut-être savoir à quoi nous en tenir ; voici Mlle d'Estorade qui revient vers nous. »

Elle revint, en effet, et, reprenant son manuscrit qui n'était pas terminé, elle nous dit : « Le temps et le courage m'ont manqué pour écrire le reste ; je vais tâcher de vous le raconter.

— Eh bien ! non, répondit Narcisse, il ne le faut pas. Cela me fait souffrir, de vous voir devant nous comme à confesse. Nous ne sommes pas des curés, mordieu ! Vos secrets sont à vous. Répondez seulement à une question, demoiselle, et croyez que, si je me la permets, c'est parce que j'ai peur pour vous, et que.... et que, ma foi ! je me souviens de l'amitié qu'il y avait autrefois entre nous ! Cela me ferait de la peine de vous voir malheureuse, et je crois que vous le serez diablement.... Pardon ! je veux dire beaucoup, si....

— Achevez, Narcisse ; que supposez-vous, que me demandez-vous ?

— Je suppose que... tant pis ! Je vous demande si vous pensez à épouser ce monsieur.

— L'épouser? moi! y songez-vous? s'écria Mlle d'Estorade, surprise et troublée.

— Dame! reprit Narcisse embarrassé, une fille comme vous.... je veux dire une demoiselle de votre rang, avec tant de religion et d'honneur, ne peut pas voir autrement dans ces choses-là!

— Ces choses-là? reprit en rougissant Mlle d'Estorade; vous croyez que j'ai de l'amour pour Albany?

— Dame! pardonnez-moi. Si vous n'en avez point, c'est tant mieux; mais vous paraissiez convenir hier....

— Hier, j'étais folle. Je me suis crue coupable en me voyant dévoilée.... Coupable! non, je ne le suis pas comme vous croyez.... Pourtant, je devrais l'être beaucoup à mes propres yeux! Tenez, tenez, il faut que je vous dise tout; ne m'en empêchez pas, je m'en sens le courage aujourd'hui. Demain, je ne l'aurais peut-être plus.

« Quand Albany m'eut écrit la dernière de ces lettres, il arriva tout à coup à la Faille avec une troupe chantante, il y a de cela six semaines. Je refusai de le recevoir. J'avais espéré qu'il renoncerait à sa mauvaise vie; je ne croyais pas à la déférence sincère d'un homme qui se jouait ainsi de ses bonnes résolutions et qui demandait les conseils de l'amitié pour ne pas les suivre. Dans ma vie oisive, au point de vue de la personnalité, j'avais, j'en conviens,



subi une sorte de charme et goûté un plaisir qui ressemblait, si j'ose ainsi parler, à un amusement sérieux, en recevant ses lettres.

« Nous autres recluses, nous ne savons rien du cœur humain, et, quand nous avons passé dix ans à oublier la vie de relations et à nous sentir étrangères à la société, nous n'avons guère sujet, convenez-en, de nous méfier de nous-mêmes. On nous représente toujours comme des âmes en peine, dévorées de regrets, d'ennuis, de rêves funestes. Je crois bien que le cloître a caché des larmes, étouffé des victimes; mais ces temps ne sont plus. On ne force plus personne à s'immoler, on ne sacrifie plus les filles pour établir leurs frères. Les lois ne ratifient plus les vœux éternels. Toute religieuse qui regrette sa liberté peut invoquer le droit inaliénable et retourner au monde, à la société, à la famille.

« Pour moi qui n'avais pas pris d'engagements, même temporaires, je n'avais aucun sujet de m'exalter, et vous avez vu que mon caractère et mes habitudes d'esprit ne m'y portaient pas. Je n'éprouvais aucun ennui : je n'en avais pas le temps. Ce n'est donc pas un besoin d'aimer une personne infortunée plus qu'une autre qui m'intéressait à Albany. Mais, dans ce hasard qui nous avait rapprochés, et dans cette confiance que j'avais peut-être acquis le droit d'avoir en moi-même, je n'ai pas songé à me défendre, d'un certain attrait que son éloquence,

son esprit et ses talents m'avaient inspiré. Je faisais plus de cas d'une âme si bien douée que de celle du premier venu, et, si j'avais pu la ramener de ses erreurs et la rendre à Dieu et à ses devoirs, j'aurais été contente et un peu glorieuse peut-être.

« J'eus donc quelque tristesse de le voir retombé si bas, car le docteur Fourchois, en m'apprenant ses nouveaux succès sur le petit théâtre de notre ville, m'apprit aussi qu'il était plus que jamais livré au désordre et à la folie; qu'il passait sa vie à jouer et à se moquer de tout; enfin qu'il vivait maritalement avec une actrice sans l'aimer, sans la protéger et sans s'abstenir d'autres intrigues plus fâcheuses encore. Tout cela me fit du mal et me causa une grande honte. Je rougissais d'avoir cru à quelque chose de bon dans cette malheureuse nature. Je priais pour elle et ne sentais pas l'espoir d'être exaucée. Enfin, j'éprouvais une peine singulière, et je désirais de ne plus entendre jamais parler de lui.

« Il fit alors tout au monde pour me voir, malgré moi. Il se présenta dix fois au couvent, et deux soirs de suite, à minuit, je l'entendis chanter sous la terrasse de notre enclos. Il y revint, dans le jour, comme par hasard. Il prodiguait là, en plein air, les plus doux trésors de sa belle voix, au risque de la perdre. Mes religieuses étaient ravies de l'entendre et voulaient m'emmener au jardin pour l'écouter de plus près. Je m'y refusai. Il m'écrivit des

s'étaient alarmées, je promis de revenir dans ce même jardin où nous venions de nous rencontrer, pourvu que ce fût à une heure où personne n'avait l'habitude d'y entrer. Il prétendait connaître parfaitement les habitudes de cette localité. Il la voyait, disait-il, à toute heure, en se balançant avec une corde de gymnastique, le long d'un pilastre qui fermait de ce côté la tonnelle des comédiens. Il savait que personne n'y entrait la nuit. Je refusai d'y venir la nuit. Il me proposa le matin, m'assurant que d'ailleurs, en m'asseyant sur des planches qui se trouvaient là derrière le chèvrefeuille, je ne pouvais être vue de personne.

« Je trouvai tout cela romanesque et ridicule ; je m'y refusai. Il me menaça alors sérieusement de se tuer si je n'écoutais le secret qu'il avait à me confier et d'où dépendaient son honneur et sa vie. Je cédai à regret, craignant que ma démarche ne fût ébruitée et mal interprétée. Il parut y vouloir mettre beaucoup de prudence, et, m'avouant qu'une personne jalouse surveillait ses démarches, il me pria de faire prendre, le soir, dans ce même chèvrefeuille qui nous séparait, un avis qu'il me donnerait de l'heure précise où il serait sûr de n'être ni suivi ni observé.

« Vous savez le reste. J'eus l'imprudence de faire prendre le billet par Bondois, et quand je l'eus entre les mains, je rougis de voir que j'acceptais le rendez-

vous d'un homme de mauvaise vie, et je résolu de ne pas m'y rendre.

« Pourtant, je m'y suis rendue, et là est ma vraie faute, ma vraie honte. J'ai risqué une démarche innocente, il est vrai, mais qui pouvait compromettre ma réputation, une réputation dont je dois compte à Dieu, puisque je me suis, sinon enchaînée par des vœux, du moins consacrée, par une longue pratique, à son service exclusif.

« L'entretien que vous avez entendu, en partie, roula uniquement sur Mlle Julia. Albany avait été mis en prison pour dettes aussitôt après son départ de Touraine. Cette actrice, éprise de lui, l'avait sauvé à son insu. Il m'avait attribué ce mystérieux bienfait. Il avait supposé qu'instruite de ses disgrâces, j'avais satisfait le créancier qui l'avait fait incarcérer. Il venait de découvrir, en arrivant à la Faille avec Julia, que le bienfait venait d'elle. Le sachant orgueilleux, elle le lui avait caché jusque-là; mais, dans un accès de fureur jalouse, elle le lui avait reproché dans des termes insoutenables, avouant le moyen honteux dont elle s'était servie pour obtenir d'un autre homme, qu'elle haïssait, l'argent nécessaire pour sauver son amant, et voulant que celui-ci admirât l'excès de sa passion pour lui. Albany était tellement désespéré de cette humiliation, qu'il avait engagé trois ans de son avenir pour aller chanter à Nantes, après avoir refusé des conditions dés-

agréables dans cette ville. Il allait partir, mais on refusait, à Nantes, de lui faire l'avance d'une année, et il s'était résolu à accepter enfin mes offres de service, aimant mieux devoir à une amie sérieuse qu'à une folle et coupable maîtresse.

« Je le remerciai d'avoir en moi cette confiance, et je promis que la somme nécessaire lui serait remise dès le lendemain. En même temps, je l'exhortai encore à changer de vie, à rompre avec cette Julia, ou à la prendre au sérieux afin de la convertir. Il repoussa l'idée de la supporter un jour de plus, et me remercia ardemment d'avoir sauvé son honneur. Voilà, mot à mot, toute l'histoire de nos relations, et le billet que j'ai reçu de lui, hier soir, en est la preuve :

« Me voici acquitté jusqu'au dernier centime ! Ah !  
 « vous êtes mon bon ange ! Je pars ce soir, après  
 « la représentation de *Fra Diavolo*. Vous seule en  
 « êtes instruite. A vous seule, je dirai où je suis ;  
 « car je ne veux pas que cette *malheureuse* essaye de  
 « me suivre, et je laisserai passer les quelques se-  
 « maines que j'ai à courir avant d'aller à Nantes,  
 « sans paraître devant le public. Je saurai bien ainsi  
 « dépister cette créature. Adieu, je vous vénère et  
 « vous adore ! Ne vous offensez pas de ce mot. N'ex-  
 « prime-t-il pas le respect le plus profond et le plus  
 « fervent de votre humble et reconnaissant obligé ?

« ALBANY. »

— Sans doute, sans doute, dit Narcisse, vous êtes une sainte! c'est la vérité! mais en attendant, cet homme, qui n'a fait que des sottises et des débauches, vous lâche là, sans façon, un mot que personne de vos parents ou de vos vrais amis n'oserait vous dire. Demoiselle, demoiselle! il faudrait rompre avec toutes ces écritures-là, ou bien ça mènera votre tête ou votre cœur plus loin que vous ne pensez! »

Mlle d'Estorade rougit beaucoup et parut faire un grand effort pour ne pas se montrer blessée d'une admonestation si franche. Je crus devoir prendre la parole, car elle m'avait regardé involontairement, et son regard semblait me dire : « Vous qui paraissez avoir l'usage et l'expérience du monde, ne protesterez-vous pas pour moi contre un pareil doute? »

Mais, au lieu de le repousser, j'avouai nettement que je le partageais. « Vous avez daigné demander un bon conseil, lui dis-je, et Narcisse vous le donne avec une rudesse qui est un hommage de plus à votre caractère. Ce caractère est si exceptionnel et si supérieur, qu'il ne s'offensera pas du dévouement et de l'intérêt qu'il inspire. Narcisse vous a dit que vous n'étiez pas ici à confesse, et vous avez répondu : « Je dois, je veux me confesser. » Vous l'avez fait. Votre confession est une justification, nous l'avons très-bien compris. De quoi pouviez-vous, en effet, vous accuser? De trop de charité

chrétienne et de bonté compatissante? A une pénitente comme vous, nous ne pouvons que dire : « Priez pour que nous soyons coupables comme vous! » Mais l'affaire ainsi jugée et enterrée quant au passé, permettez-nous de songer au chapitre de l'avenir.... A moins pourtant que votre confiance ne s'arrête au fait accompli, et que vous ne nous jugiez indignes de vous comprendre et incapables de vous servir. Quant à moi, vous ne me connaissez pas et pouvez m'imposer silence, mais non me forcer à penser autrement que votre fidèle et véritable ami, M. Pardoux.

— Parlez donc ! reprit-elle ; dites tout ce que vous pensez ; j'ai tort d'hésiter à l'entendre. C'est de l'orgueil, je le sens ! Parlez et ne me ménagez pas ! Vous trouvez qu'un sentiment de compassion m'a entraînée trop loin ?

— Non, certes, non, si tout est fini entre Albany et vous. Oui, assurément, oui, si cette liaison doit continuer.

— Je suis bien décidée à ne pas le revoir. J'y courrais le risque d'être décriée. Mais, en dehors de ce danger, je ne vois pas où serait le crime de recevoir ses lettres.

— Et d'y répondre ? s'écria Narcisse, tout à fait enhardi par la vivacité de sa sollicitude. Oh ! convenez-en, demoiselle, vous avez dans l'idée de lui répondre encore !

— Pourquoi non?

— Vous y tenez donc bien?

— Pas tant que vous croyez, Narcisse. Je vous demande seulement de me dire où serait l'inconvénient.

— Vous êtes donc bien sûre de lui? D'où vous vient cette confiance? Sur quoi est-elle fondée? Sur ses bonnes mœurs, sur son caractère irréprochable? Voyons! dites, demoiselle! Pourquoi êtes-vous sûre de cet homme-là, tandis que vous vous méfiez de tous les autres?

— Moi, je me méfie de tous les autres?

— Oui, puisque vous vous renfermez depuis si longtemps!

— Je vous ai dit pourquoi je mène cette vie; vous avez bien vu que ce n'étaient ni la haine du monde ni le mépris du genre humain qui m'y avaient portée. Je ne suis pas méfiante.... je n'ai pas le droit de l'être!

— Pourquoi donc n'en avez-vous pas le droit? Je ne comprends pas cette parole-là!

— Elle signifie que, n'étant plus jeune et n'ayant jamais été belle, je ne pourrais pas, sans sottise, me persuader que je suis exposée à ce que les autres femmes appellent des dangers. Je ne les connais pas, moi, ces dangers-là! Ils n'ont pas de sens dans mon esprit. On m'a souvent fait entendre que j'étais bien à plaindre d'être ainsi posée dans la vie;



et moi, je ne me suis jamais désolée de mon sort. Il a ses avantages, et je les réclame. Voyons, n'est-ce pas une véritable force que de se sentir, je ne veux pas dire au-dessus, mais en dehors des passions humaines? Ne dois-je pas jouir de l'impunité attachée à ma disgrâce? Ne suis-je pas une sœur de charité, une infirmière, au moral et au physique? Si j'ai le devoir de ne pas détourner la tête devant les plaies et la corruption, n'ai-je pas aussi le droit de dire : rien ne peut me souiller, et ma robe d'innocence est si bien tissée, qu'il n'appartient à aucune fange de s'y attacher? Aux autres femmes la pudeur farouche et l'horreur des cadavres; à moi le courage de voir tous les maux, de panser toutes les blessures, d'assister toutes les agonies! Savez-vous pourquoi, en dépit de mes inclinations austères, je ne me suis pas arrêtée au projet d'être tout à fait religieuse? C'est parce que la tâche du cloître m'a semblé trop restreinte, et qu'en dehors de ce petit cercle de dévouements journaliers où l'on tourne toujours sur soi-même, je voyais, dans la liberté, une suite de dévouements imprévus dont la limite n'était pas posée à mon aspiration. Ne comprenez-vous pas que j'étouffe parfois dans le cloître, où, je l'ai reconnu peu à peu, l'on ne rend véritablement service qu'*aux siens*, c'est-à-dire aux gens qui pensent comme vous? C'est un sanctuaire où les dévots affluent et dont les impies n'osent ap-

procher ; et, pourtant, les croyants n'ont pas réellement besoin de nous ; ce sont les désespérés qu'il faudrait sauver. Laissez-moi donc essayer de sauver Albany, et ne dites pas que je me fie à lui. Non, je ne m'y fie pas, et je sais que le mal me le dispute avec des armes plus fortes sur lui que les miennes. Est-ce une raison pour que je l'abandonne ? Ne lui ai-je pas déjà fait quelque bien ? Est-ce la coutume, d'ailleurs, de laisser sans secours et sans assistance morale les malades condamnés ? Ne leur doit-on pas des consolations et des encouragements jusqu'à la dernière heure ?

« Où donc est le danger pour moi, je vous prie ? Vous craignez que je ne vienne à aimer trop cet homme ? Que signifie *trop* pour un être comme moi ? L'amour est-il possible à qui sait ne pouvoir l'inspirer ? Cet être-là serait fou, qui se dirait : « J'aime, « en vue de moi-même, un être nécessairement et « fatalement ingrat envers moi. » Non ! non ! je ne suis ni méfiante ni confiante ! Mon rôle est la neutralité absolue, l'*impersonnalité* ! J'ai trouvé pour moi ce mot-là, et j'aime à me le répéter. Ne suis-je point ici, en dehors de toute convenance sociale, en rendez-vous avec vous deux ? Toute autre femme que moi pourrait-elle y être avec cette tranquillité d'âme, et y parler, à cœur ouvert, de choses si délicates, sans éprouver de confusion et de crainte ? »

Mlle d'Estorade parlait avec un grand abandon.

Toute sa timidité avait disparu, et, bien qu'elle eût pu dire toutes ces choses avec une arrière-pensée de coquetterie, tant elle était idéale et d'un charme pénétrant dans ce moment-là, il y avait dans son exaltation une foi vive et aussi une bonne foi sincère. Elle m'inspirait un grand intérêt, mêlé d'un grand étonnement. Était-il possible que jamais l'espoir d'être aimée ne fût entré dans son cœur ? Il le fallait bien, puisqu'elle était riche et célibataire à vingt-huit ans. Mais cette certitude de ne pouvoir inspirer l'amour fût-elle mieux fondée, s'ensuivait-il rigoureusement qu'elle ne pût ressentir l'amour en dépit d'elle-même ?

Ce dernier point était plus douteux, et je lui en exprimai la pensée avec toute la réserve possible. Narcisse enchérit sur ce doute avec sa rondeur ordinaire. « Demoiselle, dit-il, moi j'appelle les choses par leur nom, et ne sais point prendre le biais. Je ne sais pas si on peut, à nos âges, faire la croix comme vous la faites ; mais je dis qu'une femme est toujours une femme, comme un homme est toujours un homme. Une femme a toujours besoin d'aimer un homme plus que tous les autres, surtout quand elle est bonne et sage comme vous êtes. Eh bien, ce serait un grand malheur pour vous d'aimer Albany, qui est honnête, je le veux bien, mais qui ne peut être pour une femme qu'un tourment, jamais un soutien. »

Bien que Mlle d'Estorade écoutât Narcisse avec bienveillance, je vis qu'il ne pouvait la persuader en lui parlant de ses propres intérêts. Cette âme dévouée trouvait probablement à satisfaire son penchant naturel dans l'idée de souffrir et de se tourmenter pour l'objet de son affection. Elle fut plus effrayée de ce que je lui dis de l'avilissement où une âme pure pouvait tomber en faisant alliance trop intime avec une existence souillée par le libertinage. Elle était fière et s'estimait elle-même, en dépit de son humilité chrétienne et de sa modestie exagérée.

« J'y penserai, me dit-elle en terminant l'entretien. Vous m'avez dit des choses sérieuses ; je vous en remercie tous deux, et vous promets de les examiner attentivement.

— Il eût mieux valu, dit Narcisse, nous promettre de ne pas tant examiner, et de couper court à ce commerce de lettres. Je m'en irais plus content, si j'étais sûr que c'est fini ! Mais je n'en suis pas sûr, et je m'en vais chagrin !

— Je vois que vous avez encore de l'amitié pour moi, répondit Mlle d'Estorade en lui tendant la main, et je vous en remercie. Ne soyez pas trop inquiet. Ce qui s'est passé entre nous m'a fait sentir que je devais à tout jamais supprimer les entrevues avec Albany, puisque je ne pourrais le voir ouvertement sans scandale, et secrètement sans descendre aux

moyens de l'hypocrisie. Qu'eussé-je fait, qu'eussé-je dit si, au lieu de vous, j'avais été observée par des gens sans délicatesse et sans générosité? Il m'eût fallu nier, mentir.... m'avilir, par conséquent. Non! je ne le verrai plus! Cela, je vous le jure, et vous devez compter sur ma parole!

— C'est toujours ça, dit Narcisse. Pour le reste, ma foi, si je savais parler au bon Dieu, je le prierais de vous rendre aveugle pour un temps!...

— Afin que je ne pusse ni lire ni écrire? Mais ne pourrais-je pas alors vous prier de me lire les lettres d'Albany et vous dicter mes réponses?

— Faites-le, demoiselle! Oh! je sais bien que l'honnêteté de la chose vous permet de tout confier à des amis! mais je vous répons, moi, pourtant, que je jetterais au feu les belles écritures de ce monsieur, et que je lui répondrais, de votre part, d'aller à tous les diables!

On se sépara ainsi amicalement et gaiement, sans se promettre de chercher ou de saisir l'occasion de se revoir, et Mlle d'Estorade s'éloigna sans que Narcisse eût su trouver un mot pour lui en témoigner le désir. Il demeura fort triste, et, comme je lui en demandais la cause :

« Ah! ces dévotes, répondit-il, ça n'aime réellement personne! Ça peut se mettre des rêvasseries en tête, mais ça ne tient pas aux bonnes amitiés. N'aurait-elle pas dû me dire d'aller quelquefois à

son parler, causer avec elle, ou bien que, quand je viendrais chasser par ici, et qu'elle se trouverait par hasard dans son château, elle ne serait pas fâchée de me rencontrer ? Voyez l'indifférence ! Elle a eu affaire avec nous, rien de plus ; une affaire délicate, on peut dire ! eh bien, elle n'avait qu'une idée : se justifier et nous empêcher de mal penser d'elle. Et puis après, serviteur, je ne vous connais plus ; en voilà encore pour une dizaine d'années.

— Narcisse, lui dis-je en voyant son émotion et son dépit, vous aimez Mlle d'Estorade !

— C'est absurde de dire ça, répondit-il en haussant les épaules. Je l'aime.... pardié, oui ! Je l'aime comme vous voyez, comme je vous le dis, mais pas autrement. Vous êtes bien sûr à présent que ce n'est pas une femme ; ça n'existe pas, ce pauvre petit être ! C'est un souffle ; on plaint ça ! On pourrait prier ça comme une image.... Et encore ! se faire une grande idée de la sainteté.... C'est des romans à froid, bons pour les Albany. Moi, je dis que les dévotes, ça ne vaut pas les mères de famille, et que ça fait le bien en vue de soi-même, sans rien aimer qui vaille en ce monde.

— Vous dites, repris-je, que Mlle d'Estorade n'est pas une femme ? Moi, je la vois autrement. C'est une femme frêle qui n'aura jamais l'étoffe d'une matrone, mais c'est une figure qui s'empare de vous et qui vous reste dans l'imagination. On

peut très-bien être amoureux de cette figure-là... et même de la personne. Tenez, n'est-ce pas elle qui s'en va, là-bas ?

— Oui, oui, c'est elle, dit Narcisse, je la vois bien, allez ! Elle prend le plus mauvais chemin pour ne pas s'en revenir avec nous. »

Nous avons gravi les rochers qui nous entouraient, moi, sans m'en apercevoir, en causant avec Narcisse qui marchait devant et obéissait instinctivement au besoin de suivre des yeux Mlle d'Estorade le plus longtemps possible. Elle descendait légèrement la déchirure d'un massif de roches très-âpres et gagnait le lit d'un ruisseau qui faisait plusieurs angles avant de se jeter dans la Gouvre. Elle semblait voltiger plutôt que marcher sur les roches. On la sentait faible dans ses mouvements, et de courte haleine, mais adroite et souple, obéissant, sans y songer, à une habitude d'enfance, à une insouciance du danger, ou à une certitude d'en triompher.

« C'est bien cela, me dit Narcisse, à qui j'exprimais mon idée. Elle ne se mêle de rien. Elle croit ne pouvoir jamais tomber !

— Qui sait ? répondis-je. Elle est si menue et si aérienne ! A chaque instant on dirait qu'elle va glisser, car elle regarde à peine à ses pieds, et c'est peut-être son esprit qui marche à l'insu de son corps. Si elle tombe... ma foi, elle a peut-être

des ailes qui s'ouvriraient tout à coup pour la soutenir sur l'abîme.

— La voilà hors de danger, sans accident, reprit Narcisse en redescendant avec moi vers le lit de la Gouvre. Quant au précipice moral qu'elle affronte avec trop d'orgueil, selon moi, que Dieu vous entende ! »

Le soleil se couchait, et, à mesure que nous avançons vers notre point de départ, ses admirables reflets dorèrent plus chaudement toutes les masses de verdure et toutes les silhouettes des rochers. Cette suite de tableaux charmants qui se déroulaient devant nous dans le sens opposé à celui où nous les avons déjà vus, prenait des aspects féeriques, et, comme je m'extasiais à chaque pas, Narcisse me dit avec sa candeur habituelle :

« Vous trouvez donc vraiment que c'est beau, ces endroits-là ! J'en suis content, parce que, moi, je les ai toujours aimés. Je n'aurais pas osé dire que des ravins si sauvages et si abandonnés me plaisaient pour autre chose que pour les perdrix et les lièvres qu'on y trouve. Mais quand j'ai de la fatigue et de l'ennui dans mon chien de métier, et que je vais m'asseoir tout seul, cinq ou six minutes, dans mon petit jardin de ville, je me mets toujours à penser à ce petit ravin tortillé de la Gouvre. Je ferme les yeux et je le vois. Croyez-moi si vous voulez, cela me donne de la fraîcheur dans tout le



corps. Je me rappelle le temps où je courais là dans nu-pieds comme un petit paysan.... et aussi le temps où je commençais à être grand garçon, et j'y venais avec ma sœur et la grande Juliette, pêcher des écrevisses dans les ruisseaux qui descendent du talus et qui se perdent dans la rivière. Tenez, en voilà un où elle se plaisait à grimper au milieu de l'eau, car les roches y font comme un escalier naturel, et elle avait coutume de dire : « C'est mon ruisseau, c'est l'endroit que j'aime ! » Elle était comme vous, elle disait qu'il n'y avait rien de plus beau que les endroits sauvages et les chemins perdus. »

Nous venions de dîner, Narcisse et moi, à la Folie-Pardoux, et nous songions à nous remettre en route, car, à l'heure lucrative du soir, mon ami le cafetier n'abandonnait pas volontiers son établissement, lorsqu'une servante du château nous apporta un billet ainsi conçu :

« Mon cher monsieur Pardoux, ayez, avec votre ami, l'obligeance de venir de suite chez moi.

« JULIETTE D'ESTORADE. »

Cinq minutes après, nous entrions dans la cour delabrée du vieux manoir.

La servante qui nous avait remis le billet et qui nous conduisait dans les appartements avait l'air

« Rieux des gens qui flairent un mystère, et cette physionomie intriguée nous avait empêchés, Narcisse et moi, d'échanger, durant le trajet, nos réflexions sur cet incident inattendu.

Nous trouvâmes Mlle d'Estorade très-agitée.

« Il m'arrive, dit-elle en venant à nous, une aventure plus désagréable que tout le reste, et je vous appelle à mon aide. Vous voyez si je vous traite en amis dévoués. Écoutez! Il vient de me tomber sur les bras une demoiselle que j'ai refusé de recevoir. Mais elle s'obstine et dit qu'elle restera à la porte toute la nuit, s'il le faut, afin de me guetter au passage et de me dire, devant mes gens, ce qu'elle a à me dire.

— Et pourquoi refusez-vous ? dit Narcisse.

— Je ne refuse plus, j'hésite.... Cette personne s'appelle Julia.

— Quelle Julia ? La chanteuse, la maîtresse d'Albany ?

— Précisément ; elle a décliné ses noms et qualités en demandant à me voir.

— Et elle attend à la porte ? Nous ne l'avons pas rencontrée !

— Voyant qu'elle s'obstinait, et ne voulant pas qu'elle fit d'esclandre, je l'ai fait introduire dans le salon en bas, en lui envoyant dire que j'étais en affaires, mais que je serais probablement libre dans un quart d'heure.

— Ah! dit Narcisse, et vous allez recevoir cette princesse-là ?

— Je n'en sais rien. Je vous ai fait venir tous deux pour que vous me donniez conseil.

— Je crois, lui dis-je, qu'il faut recevoir cette demoiselle et savoir ce qu'elle veut.

— Ce qu'elle veut! je m'en doute, moi, dit Narcisse. Albany a dû, comme il l'a écrit hier à la demoiselle, partir la nuit dernière, et Mlle Julia vient demander son adresse pour lui écrire ou le rejoindre.

— Demander son adresse, à moi? s'écria Mlle d'Estorade.

— Dame! vous seule pourriez la connaître.

— J'en conviens; mais comment cette demoiselle peut-elle supposer que je connais M. Albany?

— S'il le lui a dit!

— Il ne l'a jamais dit à personne; à elle, certes, moins qu'à tout autre!

— Qui sait? Écoutez-la, vous saurez à quoi vous en tenir.

— La recevoir!... Oui, il le faut bien; mais.... j'ai peur d'elle, je vous le confesse!

— Et vous avez raison, dis-je à mon tour; ne la recevez pas seule. Qui sait à quelle extrémité peut la porter la jalousie?

— Vous voyez donc bien! reprit Narcisse. La Julia est jalouse, et la demoiselle a peur! Preuve qu'Albany n'est pas si discret.

— Mais si je garde un de mes gens auprès de moi, dit Mlle d'Estorade en l'interrompant, elle affecera de m'insulter en sa présence.

— Sans aucun doute! répondit Narcisse.

— C'est donc à vous de rester auprès de moi. Seulement, elle en parlera avec malveillance; elle dira qu'elle m'a surpris à la campagne en compagnie de deux jeunes gens.

— Vous êtes bien bonne pour moi, dis-je en souriant à Mlle d'Estorade; mais j'ai trente-huit ans, je suis marié et père de famille. Il n'y a rien d'inconvenant à ce que je sois ici avec Narcisse pour vous parler d'affaires. Vous nous vendez le petit terrain pour lequel nous avons été hier vous trouver à la ville. Voyons! Ceci est un cabinet de travail. Nous nous mettons à cette table, nous venons de faire un sous seing privé. Mlle Julia entre, et nous achevons en sa présence notre petite comédie. Elle demande à vous voir seule; vous lui dites que c'est inutile et qu'elle peut, si elle a un secret à vous confier, vous parler bas sur cette causeuse. Nous, nous restons dans l'embrasure profonde de la fenêtre, en ayant l'air de relire et de méditer l'acte *important* pour lequel nous attendons votre signature; et nous ne vous perdons pas de vue. Est-ce convenu?

— J'admire et j'obéis! s'écria Mlle d'Estorade. Cette personne peut me dire, en votre présence,

tout ce qu'elle voudra. Vous en savez plus qu'elle, puisque vous savez la vérité! »

Mlle d'Estorade sonna et envoya dire à Mlle Julia qu'elle la priait de monter.

Dans l'intervalle, Narcisse prit une feuille de papier timbré dans un carton que lui désigna la châtelaine, et il rédigea l'acte en disant :

« Demoiselle, vous répugneriez à faire trop de comédie. Je fais l'acte en conscience, et vous le signerez, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle en souriant, puisque vous tenez tant à condamner la porte de mon enclos de ce côté-là!

— Merci, demoiselle, vous avez compris! Combien voulez-vous de ce terrain?

— Combien voulez-vous le payer?

— Les yeux de ma tête, si c'est là votre prix.

— Non, ce serait trop cher. Mettons cent francs, que vous porterez demain dans le tronc des pauvres de la paroisse.

— Cent francs, un terrain en ville? C'est trop peu de moitié au moins! Vous n'y songez pas. Ah! si c'est comme ça que vous faites vos affaires....

— Eh bien! puisque c'est pour les pauvres, mettez le double, et n'en parlons plus. Voici cette demoiselle! »

Julia entra, en effet. Elle était mise avec une simplicité élégante; mais sa taille était la seule beauté

réelle qu'elle eût conservée; à dix-neuf ans, elle était ravagée par la fatigue du vice ou des passions. Elle était presque laide, vue de près.

Je crois que cette découverte, si elle ne fit pas un secret plaisir à Mlle d'Estorade, lui causa au moins cette sorte de soulagement intérieur que les femmes seules pourraient définir si elles voulaient bien être franches, et qu'à la vue d'une rivale laide ou enlaidie, la plus austère éprouve encore, sans se l'avouer à elle-même.

La scène que nous avons préparée ne s'engagea pas absolument comme nous l'avions prévu. D'abord Julia nous regarda d'un air d'ironie triomphante. Elle salua Narcisse en l'appelant par son nom de baptême, et en lui disant qu'elle était fort surprise de le trouver là. Narcisse, qui ne manquait pas d'à-propos quand il n'était pas intimidé, lui répondit qu'il était bien plus étonné lui-même de l'y voir se présenter. C'était provoquer d'emblée la colère de la chanteuse, et ce n'était pas une mauvaise idée. Il valait beaucoup mieux que la discussion s'établît entre nous tous, que si nous eussions été forcés, Narcisse et moi, d'intervenir maladroitement.

Julia répliqua avec aigreur que les choses les plus surprenantes n'étaient pas si rares qu'on le croyait; et elle ajouta :

« Mlle d'Estorade me reçoit devant témoins. Puis-

que c'est son intention, je m'y conforme, et j'entre en matière sans préambule.

— Allez ! dit Narcisse ; ça ne nous fait rien ; nous sommes occupés, nous autres, et nous n'écoutons pas.

— Écoutez, au contraire ! reprit Julia avec une audace extraordinaire chez une si jeune femme. Aidez-moi à découvrir ce que Mlle d'Estorade a fait de mon mari.

— Votre mari ? qui donc, votre mari ? dit Narcisse en riant.

— Je n'en ai qu'un, répondit Julia. Il y a six mois que je vis exclusivement et maritalement avec Albany ; mais, si le mot de mari écorche de trop saintes oreilles, je dirai mon amant.

— C'est comme il vous plaira, » lui dit Mlle d'Estorade avec une tranquillité singulière.

Je la regardai. Elle s'était assise un peu en arrière de la table, dans une attitude de résignation patiente et digne. Elle était plus pâle que de coutume, mais son regard avait la sérénité des âmes habituées à tous les genres de sacrifices.

Julia la regarda aussi, pour la première fois, avec une certaine attention.

« C'est donc là, dit-elle, après un silence moitié ému, moitié insultant, Mlle d'Estorade ? Eh bien ! je la croyais affreuse, et elle ne l'est pas. On m'a trompée... On m'a dit qu'elle était toute déjetée, et elle-même, à

ce qu'on prétend, se fait passer pour bossue, depuis qu'elle ne se montre plus dans la ville. Pourquoi toutes ces histoires-là ? Elle n'est ni vilaine ni contrefaite, et ces petites femmes minces, ça fait des caprices, et, à ce qu'on dit, des fureurs. On m'a menti, on m'a menti ! Ce n'est pas là une vieille petite maman qu'on ne peut pas regarder sans rire. C'est une vieille demoiselle mal attifée et qui fait la béguine et la prude, mais qui peut bien encore avoir le diable au corps et monter la tête à un fou comme....

— Avez-vous bientôt fini ? dit Narcisse en frappant du poing sur la table.

— Laissez-la dire, reprit Mlle d'Estorade ; tout cela m'est indifférent. J'attends le résultat de cette divagation. »

Je calmai Narcisse, qui avait envie de jeter Julia à la porte. Selon moi, Mlle d'Estorade prenait le seul parti convenable en de semblables rencontres, le parti du mépris impassible.

Elle éprouvait cependant, et nous éprouvions tous, une assez vive anxiété, relativement à ce que Julia pouvait avoir découvert de réel au milieu des inductions de sa jalousie. Il fallait le savoir. C'était donc une raison de plus pour prendre patience.

Elle épancha sa bile en un torrent de récriminations contre Albany. Elle le représenta comme



le dernier des hommes, capable de tout. Il lui avait fait quitter ce qu'elle appelait un établissement sérieux, c'est-à-dire le protectorat d'un riche bourgeois de Montauban, pour l'abandonner, après six mois d'ingratitude et de brutalité, à la misère et au désespoir; car elle l'aimait encore, malgré tout. Elle s'en vantait avec une sorte d'égarement, et trouvait, par moments, des paroles assez vives, sinon touchantes, pour peindre l'état de son cœur brisé et de sa cervelle en démençe.

Quand elle eut tout dit, Mlle d'Estorade prit la parole avec son imperturbable douceur :

« Je vous plains, lui dit-elle, et, si vous veniez me demander des conseils, je vous ferais peut-être comprendre que vos chagrins ont leur cause dans votre passé. Mais vous êtes venue pour autre chose. Sont-ce des secours que vous désirez? M. Albany vous a-t-il, en effet, laissée sans ressources? »

Je vis bien que la principale préoccupation de Mlle d'Estorade était de savoir si Albany lui avait extorqué de l'argent comme un misérable, ou si, réellement, sentant la honte de sa situation, il avait restitué à Julia ce qu'il prétendait lui devoir.

Celle-ci, comme si elle eût deviné ce qui se passait dans l'esprit de sa rivale, hésita un moment à répondre; mais le désir de l'offenser l'emporta sur celui de se venger d'Albany par un mensonge.

« Il m'a restitué une somme que j'avais dépensée pour lui, répondit-elle, et quand je parle de misère, c'est pour l'avenir. C'est à cause du tort qu'il m'a fait en m'avilissant par ses mauvais traitements, au point que ma voix en a souffert, tout le monde l'a remarqué; et si je perdais ma voix, je pourrais bien lui reprocher d'être véritablement mon assassin. Mais quand même je serais sans pain, ce n'est pas ici que j'en viendrais demander. Non, non, je suis trop fière pour ça! Je sais très-bien que c'est d'ici qu'est parti le coup.

— Comment cela? dit Narcisse.

— Je le dirai si Mlle d'Estorade l'exige.

— Mais certainement, reprit Mlle d'Estorade. J'attends que vous le disiez, et vous perdez le temps en paroles inutiles. Vous voyez, je suis en affaires, expliquez-vous.

— Expliquez-vous vous-même! s'écria Julia, prenant d'instinct une pose de théâtre assez réussie. Qu'avez-vous fait d'Albany? Où est-il? Dans quel coin de votre vieux château est-il caché? Prétendez-vous me faire croire que vous n'en savez rien, et que vous n'avez pas avec lui des rapports mystérieux? Tenez! votre Albany est un maladroit et un étourdi! En me renvoyant, hier soir, l'argent qu'il me devait, au moment de s'enfuir ou de se cacher comme un coupable, il a fait la bétise d'envelopper les billets de banque dans un bout de papier que

voici. Regardez, regardez, messieurs ! Il ne reste qu'une phrase à la fin d'une lettre, mais elle est claire !... *Je bénirai vos bonnes résolutions.* Et la signature : *Juliette d'Estorade !* en toutes lettres ! hein ? Il a cru se servir d'une page blanche ; mais il y a un Dieu pour éclairer les femmes jalouses et pour perdre les hypocrites !

— Pourquoi diable, s'écria Narcisse en s'adressant avec humeur à Mlle d'Estorade, signez-vous vos œuvres de charité ?

— Parce que je suis une hypocrite, répondit-elle en souriant. Je signe tout et toujours, m'enlevant ainsi l'occasion de pouvoir jamais nier une ligne de mon écriture.

— Ainsi, vous en convenez ? s'écria Julia exaspérée ; c'est bien vous qui lui avez fourni cet argent-là ! c'est bien vous qui lui avez conseillé de me quitter ; c'est bien vous qui me l'enlevez ?

— Oui, mademoiselle, » répondit avec une fermeté glaciale Mlle d'Estorade. Et elle me regarda comme pour me dire : « C'est à votre tour de me justifier comme vous l'entendrez. »

Je pensai que la vérité de fait était le meilleur et le seul moyen d'en sortir. Grâce au ciel, Julia ne savait rien du rendez-vous, de la correspondance et des sentiments secrets qu'à tort ou à raison nous pouvions attribuer à Mlle d'Estorade.

« Mademoiselle, dis-je en lui montrant Juliette,

est une sœur de charité, et nous savons comment M. Albany lui a demandé à emprunter une somme dont il lui a dit être débiteur envers vous. Nous savons que Mlle d'Estorade, qui avait connu M. Albany Gerbier autrefois dans sa famille, en Touraine, a engagé cet artiste à réparer ses torts envers vous, s'il en avait, et à vous épouser, si vous étiez sage. Ce qu'il a répondu, nous vous l'épargnons. Nous étions témoins de l'entrevue, M. Pardoux et moi. Vous voyez donc bien que ces relations mystérieuses, qu'il vous plaît de souiller dans votre pensée, ont eu la sanction de deux personnes sérieusement dévouées à Mlle d'Estorade, qui ont approuvé sa générosité et apprécié son désir de rendre à la famille et à la société un esprit égaré, mais non perverti. Que voulez-vous faire pour contrarier ses pieux desseins ? Courir après M. Albany et le replacer dans les conditions humiliantes où il se trouvait vis-à-vis de vous ? A coup sûr, Mlle d'Estorade ne peut vous en empêcher ; mais si, par hasard, elle sait quel chemin il a pris pour vous fuir, je l'engage fort à ne pas perdre le fruit de sa bonne action en vous mettant sur sa trace. Tenez-vous donc tranquille, au moins vis-à-vis d'une personne que probablement vous n'êtes pas capable de comprendre, mais que ses amis sauront bien faire respecter comme elle le mérite. Vos soupçons ne peuvent la noircir, vos injures ne peuvent l'atteindre. Vous

avez vu et vous voyez qu'ils ont glissé sur elle comme sur un marbre. Retirez-vous, on n'a plus rien à vous dire. »

Mon speech eut un succès auquel j'étais loin de m'attendre. Je ne parle pas de Narcisse, qui était tout près de m'embrasser séance tenante, ni de Mlle d'Estorade, dont les beaux yeux clairs me remerciaient, mais de Julia, qui resta comme frappée de la foudre, et qui, tout à coup, par une de ces réactions propres aux caractères emportés, se jeta aux genoux de Mlle d'Estorade en sanglotant et en se tordant les mains.

Si elle eût calculé sa sortie pour une scène de drame, elle n'en eût pas trouvé de meilleure que ce qu'elle fit, d'instinct, avec des poses brisées d'un mouvement très-pathétique. Après s'être agenouillée devant la châtelaine, sans pouvoir lui dire un mot, elle alla tomber, suffoquée, auprès de la porte, et nous dûmes la ramener auprès de la fenêtre ouverte, tandis que Mlle d'Estorade lui prodiguait ses soins. Narcisse, toujours méfiant, craignait que Julia ne fit cette scène pour attirer les domestiques et faire scandale dans la maison. Mais la pauvre fille était vraiment en proie à une crise de nerfs. Elle étouffa ses cris dans ses cheveux dénoués, et fit son possible pour comprendre ce que nous lui disions, Mlle d'Estorade et moi, pour la calmer, tandis que Narcisse fermait les portes et remuait les chaises

pour que, de la cour, on n'entendît pas même ses soupirs et ses sanglots.

Au bout de quelques instants, elle s'apaisa, et, voyant que Mlle d'Estorade la soutenait dans ses bras avec la même sollicitude calme et attentive qu'elle eût témoignée à tout autre malade, Julia fut dominée par un grand attendrissement. Ses larmes coulèrent, et elle demanda pardon avec effusion. « Ayez pitié de moi, disait-elle à Mlle d'Estorade en lui baisant les mains ; ne me haïssez pas ; je suis folle, je suis méchante, c'est vrai. Je vous ai insultée, vous si bonne et si charitable ; que voulez-vous ? J'ai cru que vous étiez une *Tartuffe*, une *Catherine de Médicis* ! Je n'ai pas compris, que voulez-vous ? J'ai été si mal élevée, perdue si jeune ! Ah ! si vous saviez mon histoire ! mais je n'oserais pas vous la raconter.... Plaignez-moi ! Ne me chassez pas sans m'avoir pardonné.... ou plutôt, gardez-moi chez vous, instruisez-moi dans la religion. Je veux quitter le théâtre, je veux me convertir, me faire religieuse, et mourir de chagrin pour qu'Albany me pleure et que vous m'estimiez ! »

Elle débita mille extravagances de ce genre, se confessant à tort et à travers, comme un enfant, et demandant la réhabilitation et la sainteté au bout d'un quart d'heure d'exaltation qu'elle prenait pour du repentir. Mlle d'Estorade la traita avec une grande douceur, sans faire montre, avec elle, d'un

prosélytisme trop naïf, et, comme Julia était venue à pied, elle pensa à la faire coucher dans le château, mais sans consentir à passer la nuit sous le même toit, car elle donna tout bas des ordres pour son propre départ.

Quand, au bout d'un quart d'heure, on vint lui faire signe que sa voiture était prête, Julia étant tout à fait calmée, Juliette nous fit signe à son tour, et nous dit dans l'escalier :

« Je m'en vais tout de suite, bien que j'eusse l'intention de rester jusqu'à demain. Je ne sais si vous comptez partir ce soir; mais, dans tous les cas, je vous demande de ne vous mettre en route que dans une heure, afin que l'on ne nous voie pas rentrer en ville ensemble.

— Soyez tranquille, répondit Narcisse; mais comptez-vous réellement laisser cette Julia ici?

— Que voulez-vous que j'en fasse? Craignez-vous qu'elle ne recommence ses fureurs et ses folies devant mon monde? N'est-elle pas sincère dans son repentir?

— Elle est sincère, répondis-je; mais que le repentir soit durable, voilà qui est fort douteux. Elle est sans jugement et sans intelligence; elle ne peut dire et faire ici que des sottises. Partez, nous l'em mènerons chez Narcisse, et, de là, à la ville. »

L'affaire était arrangée ainsi, et nous allions prendre congé de Mlle d'Estorade, lorsque Julia

s'élança dans l'escalier, disant qu'elle s'en allait, qu'elle voyait bien qu'elle était à charge et qu'elle en demandait pardon, mais qu'elle sentait bien ne devoir pas rester un instant de plus. Elle vit que Mlle d'Estorade s'en allait, car celle-ci avait mis son mantelet dans le vestibule, et elle refusa également de passer la nuit au château et de venir à la Folie-Pardoux. Elle voulait partir seule, à pied, comme elle était venue.

« Je ne le souffrirai pas, lui dit Mlle d'Estorade. Je vous emmènerais plutôt dans ma voiture.

— J'espère que non! dit Narcisse. Cela ne se peut pas! »

Cette parole, jetée sans ménagement, blessa profondément Julia.

« Vous pouviez bien m'épargner vos mépris, monsieur Narcisse, lui dit-elle avec amertume. Vous n'êtes pas un saint, vous! Je n'ai pas la prétention de monter dans la voiture de Mlle d'Estorade. Je sais bien qu'à ses yeux comme aux vôtres je suis pire qu'un chien. Eh bien! si j'en suis là, que personne ne s'inquiète de moi. Peut-être que Dieu, qui ne méprise personne, aura pitié de moi, un jour ou l'autre.

— Vous avez raison, Julia, répondit Mlle d'Estorade, qui était arrivée au bas de l'escalier, et vous me rappelez à mon devoir que j'oubliais. Je suis une sœur de charité, moi, on vous l'a dit, et c'est



mon ambition. Il ne m'est donc pas permis de tenir personne à distance de moi. Montez dans ma voiture. »

Et, sans tenir compte ni de la résistance de Julia, ni de l'opposition de Narcisse, elle fit asseoir cette fille perdue auprès d'elle, ordonna au cocher de partir, et nous dit, en s'éloignant, une parole qu'elle n'avait pas cru devoir nous dire le matin : « Au revoir!

— Au revoir, où et quand? me dit Narcisse, en reprenant avec moi le sentier qui conduisait à la Folie-Pardoux. Et puis, emmener cette fille à côté d'elle! Ah! ces dévotes, ça ne sait vraiment pas se gouverner!

— C'est ici tant mieux! lui répondis-je. Ce généreux cœur n'est gouverné que par l'idée du devoir et le sentiment de la pitié. Elle a donc pu, dans ses relations avec Albany, ne pas subir d'autre entraînement moral.

— Ah! oui, certes, elle est charitable, reprit Narcisse; mais dans ces choses-là, entre une femme et un homme, il y a toujours quelque chose qu'on ne dit ni aux autres ni à soi-même, et qui rend la pitié plus tendre et le devoir de la charité plus agréable. Tenez! nous avons acheté le bout de jardin, c'est-à-dire muré la porte aux rendez-vous; mais nous n'en perdons pas moins la partie! Albany ne s'est pas si mal conduit que je l'aurais cru. Il a bien

réellement quitté et payé sa mauvaise maîtresse. Mlle d'Estorade a un grand poids de moins sur le cœur. Elle se dit qu'elle peut encore le sauver, ou le plaindre en secret. Qui sait si, dans son humilité chrétienne vis-à-vis de cette Julia, il n'entre pas un peu du désir d'entendre parler, soit en bien, soit en mal, de celui qu'elles aiment toutes deux, chacune à sa manière? »

En parlant ainsi, Narcisse Pardoux regardait la voiture de Mlle d'Estorade qui montait lentement la côte au-dessus de nous. C'était une longue carriole noire, percée d'étroites ouvertures, une sorte de voiture cellulaire, traînée de deux forts chevaux de labour, et menée par un paysan blond et bénin, de ces charretiers doux-cereux qui ne jurent ni ne boivent, natures sans malice et sans nerf, qui sont *mauvais ouvriers* chez les maîtres exigeants, et *excellents sujets* chez les personnes douces et patientes.

« Elle s'en retourne dans son tombeau, me dit Narcisse en détournant la tête. Quelle triste vie elle a choisie ! Après tout, ajouta-t-il en levant les épaules, c'est de son goût ! Ça ne me regarde pas ! »

Une lettre du directeur de ma compagnie m'ayant fait partir plusieurs jours après celui que je viens de raconter, je passai une partie de l'hiver à Paris, ou en voyage à travers la France, toujours dans le but de me renseigner sur les chances, les déboursés

et concurrences de l'exploitation industrielle que nous devons établir à la Faille-sur-Gouvre. Comme tous mes renseignements apportaient une nouvelle confirmation à la valeur du projet et à la sérieuse importance de l'idée première, M. T\*\*\* poursuivait ses démarches pour obtenir la concession de l'entreprise, et, dans les premiers jours du printemps, elle lui fut accordée. Il ne s'agissait donc plus de cacher mon but, mais, au contraire, de le publier et d'y marcher avec activité. Je partis pour la Faille avec toutes les instructions nécessaires, les maîtres ouvriers dont j'avais besoin pour instruire et conduire ceux que l'on prendrait dans le pays, les modèles et les calculs que j'avais établis sur le papier, enfin avec un crédit de confiance illimité sur la maison T\*\*\* et C<sup>e</sup>.

J'avais eu avec Narcisse une correspondance très-suivie, mais exclusivement consacrée à des questions d'éclaircissement relatives à l'affaire, sans que le nom de Mlle d'Estorade fût échangé entre nous, toutes les lettres de Narcisse devant faire partie du dossier des informations.

Mon premier soin, en arrivant à la Faille, fut de courir chez cet excellent ami, et la première chose qui frappa mes regards, quand j'entrai sur la petite place de la Comédie, fut un nouveau nom imprimé en grosses lettres sur la lanterne du café : *Pitard, successeur de Pardoux.*

J'entrai pour demander la nouvelle adresse de Narcisse. M. Pitard, qui me connaissait déjà de vue, s'empressa à ma rencontre.

« Narcisse demeure toujours ici, me dit-il, car c'est d'hier seulement que je suis entré en possession et en fonctions. J'espère, monsieur, que vous resterez acquis à notre clientèle. C'est moi le beau-frère à Narcisse, et voilà sa sœur cadette, mon épouse, que je vous présente. Nous tâcherons de faire aussi bien dans notre emploi que Narcisse, dont tout le monde était si content. Ça n'est pas facile, mais on y tâchera. Quant à lui, il demeurera avec nous jusqu'à ce que sa nouvelle maison soit bâtie. Il se fait faire un petit logement bien gentil dans son jardin, qu'il s'est réservé en toute propriété. Vous l'y trouverez, sans doute, en train de conduire ses ouvriers. Si vous voulez passer par le petit escalier de derrière, c'est le plus court. Ma femme, conduis donc monsieur!... »

Je connaissais les êtres. Je remerciai et saluai Mme Pitard, qui était une assez belle personne, de bonne tenue, et plus distinguée que son mari. J'eus aussi à dire bonjour à Jeannette, qui avait, à la hâte, allumé une chandelle pour me faire descendre par le petit escalier noir, en me demandant *excuse* de ce qu'il n'était pas encore *baliyé*.

De l'autre côté de la ruelle, au lieu du mur et de la petite porte que je connaissais, je trouvai la car-

casse d'une maisonnette de deux étages, dont les ouvertures principales étaient tournées vers le jardin. Je passai vite sous les échafauds, d'où pleuvaient avec activité la chaux et le mortier, et je trouvai Narcisse dans le parterre, causant avec son maître maçon.

Il ne m'attendait pas sitôt et se jeta dans mes bras avec joie. Le kiosque étant détruit pour donner de l'espace au jardin et de l'air à la construction nouvelle, il me conduisit sur la butte, destinée aussi à disparaître, et nous nous assîmes sur les débris de ce qui avait été mon cabinet de travail, au milieu des pauvres arbustes tout brisés, qui suspendaient encore quelques grappes de fleurs sur nos têtes.

Narcisse était aussi changé que son jardin, et même, si je l'eusse rencontré ailleurs inopinément, j'eusse hésité à le reconnaître. Mais, bien loin de présenter l'aspect d'une ruine, sa personne était sensiblement améliorée de toutes les façons. Il avait pourtant considérablement maigri ; mais il était aisé de voir que c'était par l'effet d'un meilleur régime et qu'il se portait beaucoup mieux que par le passé. Son teint blême et bouffi avait pris un ton plus solide ; son vaste abdomen avait disparu, et ses habits faisaient mieux valoir sa haute taille et sa belle figure.

C'est par mes soins que cette dernière métamor-

phose s'était opérée. Il m'avait chargé de lui envoyer *des habits de Paris*, et je lui avais fait expédier des choses simples à son usage, mais d'un choix de couleur moins mirobolant et d'une coupe moins fantastique que sa toilette indigène. Il était donc arrangé comme tout le monde, ce qui est la seule bonne manière de l'être; et, comme son type de famille était un fort beau type, la vulgarité ridicule de l'accoutrement ne le défigurait plus. Je lui fis compliment de sa bonne mine.

« Ma foi, répondit-il, je suis content de me sentir moins lourd et d'avoir perdu l'habitude de la bière et de l'absinthe. C'est un mauvais régime, et un homme qui veut vivre ne peut pas continuer plus de dix ans le métier de cafetier dans nos petits endroits, où il faut toujours trinquer avec la pratique, sous peine d'être malhonnête. Je me suis senti à bout, et j'ai repris le fusil de chasse et les courses dans la campagne. J'étais depuis longtemps en marché avec mon beau-frère pour lui céder l'établissement. J'y ai gagné de quoi vivre, et, comme c'était là le but, je n'ai pas voulu attendre d'y mourir. Il faut que je sois fort comme un cheval pour y avoir tenu si longtemps. Dieu merci, je ne m'en sens plus; je mange à présent comme tout le monde, et je dors quand je veux, ce qui me semble assez doux.

— Et pourtant vous n'allez pas vivre les bras croisés? vous vous ennuierez!

— Sans doute. En ce moment, ma construction m'occupe et m'amuse ; mais quand j'y serai installé, je sens que je suis trop jeune encore pour vivre en propriétaire, c'est-à-dire en *feignant*. Je vous demanderai peut-être un petit emploi dans votre grande affaire.

— Dites notre grande affaire. Elle est vôtre dès le principe et restera vôtre dans une juste et bonne proportion. Cela est réglé à vingt pour cent dans les profits, votre vie durant. Dans dix ans d'ici, vous aurez, si, comme j'en suis persuadé, nous prospérons, de quarante à cinquante mille livres de rente.

— Moi ! s'écria Narcisse stupéfait, moi ! J'aurais cette fortune-là sans rien faire ? Je ne veux pas !

— Vous n'avez pas été consulté ; je savais votre désintéressement. M. T\*\*\* n'est pas un spéculateur égoïste et ingrat. L'acte d'association entre lui et les capitalistes qui se sont présentés vous constitue la part de ce que je vous dis, et comme, en outre, vous êtes libre de choisir chez nous l'emploi qui vous conviendra, vous ne pourrez pas dire que vous n'avez rien fait pour la prospérité d'une entreprise qui, à son point de départ, est votre idée, par conséquent votre œuvre. »

Narcisse dut se rendre ; il était si bouleversé qu'il ne comprenait pas encore sa situation. Son maître maçon étant venu le trouver pour lui dire qu'on

allait poser les charpentes, mais que c'était grand dommage de ne pas monter le bâtiment d'un étage de plus; il répondit :

« C'est, vrai, c'est vrai; mais que voulez-vous? Nous avons tout calculé ensemble, et ce serait trop cher. On fait ce qu'on peut, que diable!

— Montez d'un étage, lui dis-je. Quelque modestes que puissent être nos bénéfices de la première année, je vous réponds que vous aurez de quoi payer. »

Il commanda son second étage avec une satisfaction enfantine, et, tout à coup, il fut pris d'une inspiration touchante.

« Attendez-moi, dit-il, il faut que j'aille à la maison chercher cent francs que je veux aller jeter dans le tronc des pauvres de la chapelle des *Sœurs bleues*. Ça nous portera bonheur.

— J'en accepte l'augure, lui répondis-je, et j'en veux faire autant pour mon compte. Nous irons ensemble tout à l'heure; mais contentez donc d'abord mon impatience. Parlez-moi de Mlle d'Estorade. Est-elle morte, religieuse ou mariée, que vous n'avez pas trouvé un petit bout de papier à glisser dans vos lettres pour me donner de ses nouvelles?

— Ah dame! c'est qu'un petit bout de papier, ça aurait été trop court pour tant de choses que j'avais à vous dire là-dessus. C'est toute une histoire surprenante à vous raconter. M'écoutez-vous bien?



— De toutes mes oreilles.

— Figurez-vous qu'après votre départ, tout d suite après (on aurait dit qu'elle attendait ça pour s décider ou s'enhardir), la belle Julia, au lieu de suivre la troupe de comédiens qui s'en allait, dit bon soir à la compagnie et s'en vint trouver Mlle d'Estorade à son couvent, en lui déclarant qu'elle voulait se retirer du mal et entrer en religion. Mlle d'Estorade se méfia un peu d'une si belle résolution et lui dit qu'avant d'entrer dans une maison régulière consacrée à l'éducation chrétienne des enfants, il fallait avoir fait preuve de bonne conduite, et réparer ses vieux péchés par des années de pénitence. Elle lui conseilla d'aller se mettre en apprentissage de mortification chez les sœurs de l'hospice, ou de consulter quelque prêtre de mérite, pour que l'on pût reconnaître si sa vocation n'était pas un caprice. Julia se soumit; mais les sœurs de l'hospice firent la grimace à l'idée de s'exposer aux rechutes d'une fille qui avait fait beaucoup de scandale dans l'endroit, et le curé de Morsaint, que Mlle d'Estorade considère comme un homme plus éclairé que les autres prêtres du pays, ayant questionné notre chanteuse, ne sut dire ni oui ni non sur son compte. Il voulait qu'elle se rendît auprès de l'évêque du diocèse, qui déciderait de son admission dans un couvent, afin qu'elle fût instruite dans la religion, dont elle ne sait ni *a* ni *b*, et que l'on pût éprouver

bons sentiments avant de l'admettre au noviciat.

« Julia envoya promener les précautions, et l'hôte, et le curé de Morsaint, et l'idée d'aller trouver l'évêque. Elle retourna auprès de Juliette et la fit au pied du mur, en lui disant que, si elle refusait de l'encourager et de l'instruire directement, elle renoncerait à se convertir et rentrerait dans le chemin de la perdition.

« Mlle d'Estorade, voyant qu'elle seule avait du pouvoir sur cette pauvre tête, l'envoya demeurer au château d'Estorade, où elle commanda à ses domestiques de la bien traiter, de lui rendre compte de sa bonne ou mauvaise manière d'être, et où elle promit d'aller la voir une fois par semaine, jusqu'à ce qu'elle pût juger si elle était assez raisonnable pour demeurer dans son couvent.

« Voilà le commencement de l'histoire de Mlle Julia avec notre Juliette ; mais, pour vous dire comment j'en ai su les détails, il faut que je vous dise mon histoire à moi, avec cette bonne sainte fille que j'aime bien, allez ! malgré qu'elle soit dévote et que je ne le sois guère !

— Oui, oui, Narcisse, je sais que vous êtes un voltairien, vous ! Mais qu'importe ? continuez donc !

— Ah dame ! que je continue... c'est une histoire bien secrète et bien délicate. Mais je vous

aime tant, vous!... et je suis sûr de vous; je vas vous confier ça ! »

« Il y avait aux Sœurs bleues une petite fille de sept ans, jolie comme un bijou, et douce et aimable, que Mlle d'Estorade préférait à toutes les autres élèves. Elle ne le faisait guère paraître devant elles, crainte de les rendre jalouses; mais cette petite, qui a nom Sylvie, couchait toujours auprès d'elle et ne sortait jamais en ville. C'était, disait-elle, une enfant de l'hospice qui avait été confiée à une paysanne d'Estorade pour la nourrir. Elle l'avait remarquée là, par hasard, comme un bel enfant, et ensuite comme une petite mignonne plus propre et d'un plus joli babil que toutes les autres de la paroisse. Elle l'avait donc prise en amitié, et, dès que cette fillette avait eu cinq ans, elle l'avait emmenée à son couvent pour en avoir soin et l'instruire elle-même. La petite l'adorait, et on peut dire que Mlle d'Estorade chérissait cette enfant comme si elle eût été son propre sang. Personne n'avait jamais pensé à s'en étonner dans le couvent. Il était tout naturel qu'au milieu de tant d'enfants plus ou moins terribles, Mlle d'Estorade se fût attachée à la plus abandonnée. Elle l'avait toujours à son côté, et, quand elle allait à Estorade, elle l'emmenait presque toujours pour lui faire embrasser sa nourrice, et pour la promener au soleil, dans la montagne.

« Moi, je savais bien que Juliette avait une élève préférée, et qu'elle l'avait prise dans notre campagne; mais comme, depuis bien des années, nous ne nous parlions plus (vous savez, quand vous êtes venu ici, l'an passé, Mlle d'Estorade était pour moi comme une personne enterrée), si, par hasard, je la rencontrais une fois l'an à Estorade, je m'en allais d'un autre côté pour ne pas me trouver dans son chemin. Enfin, je boudais contre elle, pensant que la dévotion lui avait fait oublier ses vieux amis, et je n'avais jamais ni regardé ni vu de près la petite qui marchait à côté d'elle. Ça n'est pas étonnant, puisque j'avais oublié même la figure de Mlle d'Estorade.

« Quand vous avez été parti, au mois de septembre dernier, je pensais bien ne jamais reparler avec Juliette, malgré qu'elle nous avait dit en nous quittant : *Au revoir !* Je ne me serais pas permis d'aller à son couvent sans une bonne raison que je n'avais plus, ou sans un gros prétexte que je ne savais pas trouver. Je me disais que le hasard seul pouvait nous remettre en présence, et, cette fois, c'était à *augurer*, puisque je vendais mon établissement, ce qui me permettait d'aller souvent à ma campagne. Je savais que Julia habitait le château et que Mlle d'Estorade s'y rendait toutes les semaines.

« Un jour, le même hasard me fit parler avec Mlle Julia, qui se promenait au bord de la Gouvre,

et, comme j'étais un peu curieux de savoir si Mlle d'Estorade avait déjà réussi à en faire une Madeleine repentante, je fis semblant d'y mordre, et je *lui causai* de manière à regagner sa confiance.

« Je trouvai une fille qui, quoi qu'elle fût, ne pouvait pas venir à bout d'avoir le sens commun. Elle disait oui et non, pour et contre, ciel et enfer, non pas seulement dans la même heure, mais dans la même réponse aux questions que je lui faisais.

« Je vis bien que Mlle d'Estorade perdait son temps et sa peine à la vouloir convertir. Pourtant, cette fille paraissait bien l'aimer, et je crois encore qu'elle l'aimait tout de bon. Elle lui savait gré de deux choses : l'une qui était d'avoir conseillé à Albany de l'épouser si elle s'amendait, l'autre qui était de l'avoir prise dans sa voiture le jour que vous savez, et de lui avoir parlé avec douceur et honnêteté tout le long du chemin. Les femmes perdues ont beau dire qu'elles se moquent de tout, je crois que la chose qui leur est toujours sensible, c'est le mépris que font d'elles les femmes honnêtes ; et, comme Mlle d'Estorade avait montré à celle-ci des égards, elle avait soif de s'en faire considérer, et même elle eût donné je ne sais quoi pour être son amie.

« Voilà pour moi tout le secret de la fantaisie de couvent qui était tombée dans la tête de cette Julia. Mais son amitié pour Juliette n'était pas meilleure que l'amour qu'elle avait et qu'elle a encore pour

Albany. Ce n'était qu'exigences déraisonnables et jalousie furieuse. Elle parlait d'elle, tantôt comme d'un ange du ciel, et tantôt comme d'une hypocrite ; tantôt comme d'une égoïste indifférente, et tantôt comme d'une vaniteuse qui voulait faire des conversions pour en avoir l'honneur et les compliments. Quand Mlle d'Estorade venait passer deux ou trois heures avec elle, elle en était si fière et si contente, qu'elle l'eût servie à genoux ; mais quand celle-ci, la trouvant encore trop singulière dans ses idées religieuses, ou trop amoureuse d'Albany, lui refusait de l'emmener avec elle, les dépits, les colères et les reproches recommençaient. Elle en gardait rancune toute la semaine et passait son temps à lui écrire des lettres de cinquante pages pour se plaindre que *la grâce* ne lui tombait pas du ciel toute rôtie, et cinquante balivernes sur elle-même, sur le monde, sur Albany ; tout ça si mal en ordre et si mal griffonné, sans un mot d'orthographe, que Mlle d'Estorade ne pouvait pas trouver le temps de le déchiffrer et ne voyait rien d'utile à s'y crever les yeux.

« Quand je vis cette Julia si fantasque, si peu fixée dans ses projets, si ennuyée d'être à la campagne et d'y être seule, qu'elle en perdrait la tête, je me promis, à la première occasion qui se trouverait, d'en avertir Mlle d'Estorade, qui ne savait peut-être pas le tout sur son compte ; et, comme,

justement ce jour-là Julia me dit qu'elle l'attendait le lendemain, je passai la nuit à la Folie-Pardoux, afin de tâcher de la voir en particulier.

« De grand matin, j'allai à sa rencontre, sachant qu'elle venait d'habitude au petit jour. Elle n'aimait pas qu'on sût, dans la ville, où elle allait et où elle n'allait pas. En me voyant sur la route, à l'entrée du val d'Estorade, elle fit arrêter sa voiture, descendit avec la petite Sylvie, et me donna le bonjour bien amicalement, en disant à son domestique qu'elle ferait à pied le reste de son chemin.

« Ce que je lui appris de Julia ne parut pas l'étonner. Elle n'avait pas mis grand espoir en elle. Seulement elle se croyait obligée d'attendre encore et d'essayer, sans se lasser, de la rendre meilleure. Elle ne comptait pas du tout d'en pouvoir faire jamais une religieuse; « mais au moins, disait-elle, si « je pouvais lui faire comprendre qu'on peut être « une artiste honnête, j'aurais rempli mon devoir. »

« Je trouvai Mlle d'Estorade si raisonnable dans tout ce qu'elle pensait, point du tout bigote, et pratiquant, de vrai, le bien pour l'amour du bien, que j'étais content de causer avec elle, et me réjouissais de la voir aussi aimable et aussi tolérante que par le passé.

« J'aurais bien voulu la questionner sur ce qu'elle pouvait savoir et penser, à présent, d'Albany; mais je n'osai pas et ne lui demandai rien.

« Nous étions entrés dans le village qui est, comme vous savez, composé d'une douzaine de petites maisons, dans le creux du val d'Estorade, entre le château et la Folie-Pardoux. Mlle d'Estorade conduisit la petite Sylvie chez sa nourrice, et nous y trouvâmes Julia qui les attendait. Cette fille se jeta au cou de Juliette, l'embrassa malgré elle avec tant de manières exagérées que cela en était désagréable à voir, et que je compris bien l'ennui que cela devait donner à une si digne personne, d'avoir à contenir une pareille familiarité. Julia se sentant un peu remise à sa place, n'y fit pas d'abord grande attention, car elle est de ces natures qui ne comprennent pas du premier mot. Elle jeta son trop-plein de tendresse folle sur la petite Sylvie, au point de vouloir l'emmener tout de suite au château, dans ses bras, sans lui donner le temps de rester un peu avec sa nourrice. Mlle d'Estorade lui fit observer que cela ne se devait pas, et la petite, qui se trouvait trop grande pour être portée au cou, se tira de ses grands bras de comédienne avec un peu d'impatience, pour aller, avec sa sœur de lait, dans le fond de la maison.

« Nous étions, dans ce moment-là, à l'entrée du petit jardin de la nourrice, et Julia s'y alla jeter sur un banc, tout à côté d'une ruche d'abeilles qu'elle manqua de renverser dans sa colère. Là, elle se prit à pleurer et à boudier, et Juliette me dit :



« La voilà déjà furieuse! Vous voyez qu'il faut  
« de la patience avec elle! »

« Je lui répondis qu'elle devait faire semblant de  
n'y pas prendre garde, et j'allai m'asseoir à côté de  
Julia pour la sermonner sur sa bêtise, pendant que  
Mlle d'Estorade causait avec des paysans qui étaient  
venus la saluer et la consulter sur leurs peines et  
maladies.

« Cette Julia me reçut comme un hérisson reçoit  
un renard. Elle pleurait de rage et non de chagrin,  
car elle se mit à me dire pis que pendre de Juliette.  
« *Elle me déteste*, par-ci; *elle se venge de moi*, par-  
« là! Elle veut m'humilier; elle ne me pardonne  
« pas d'avoir été aimée d'un homme qu'elle aime  
« plus que vous ne pensez, et avec qui Dieu sait ce  
« qu'elle a fait! Vous êtes encore bon, vous, de  
« croire qu'elle n'a jamais péché! Allons donc!  
« Pourquoi est-elle si jalouse de cette petite? Croit-  
« elle que je lui donne la peste en la caressant? Et  
« qu'est-ce que c'est d'ailleurs que cette petite? Un  
« enfant trouvé? Ah oui! un enfant de l'amour! De  
« l'amour de qui? Il y a sept ans qu'on est revenu  
« de Touraine. C'est l'âge de l'enfant. Il ne sort pas  
« de l'hospice de la Faille. Ça, je le sais! et je sais  
« même d'où il vient. On l'a apporté de Saumur,  
« et, dès le premier jour qu'il a été mis en nourrice,  
« la *demoiselle*, comme disent ces paysans, est venue  
« le voir, et s'en est occupée toujours depuis, comme

« de la prunelle de ses yeux.... Il est notoire que  
« l'on connaissait Albany; du temps qu'il s'appelait  
« Alban Gerbier, en *Touraine!* Et peut-être que,  
« dans ce temps-là, on n'était pas trop laide! Quel-  
« quefois les accidents font tourner la taille, quand  
« on est délicate de santé, etc.; etc. »

« J'étais furieux d'entendre les horreurs que  
cette fille disait de sa bienfaitrice; et pourtant,  
voyez comme on a l'esprit faible, ça me faisait un  
effet comme si on m'apprenait une chose dont je  
m'étais toujours douté, et qui ne pouvait pas être  
autrement. Dieu sait, pourtant, que je n'y avais ja-  
mais songé, et que j'étais indigné de l'entendre  
dire!

« Je ne cachai pas à cette Julia que je la trouvais  
abominable, et que j'allais tout redire à Mlle d'Es-  
torade pour la faire chasser. Elle continua quand  
même, jusqu'à ce que, la voyant revenir vers nous  
elle se leva, sans rien faire connaître de son idée  
et s'enfuit par une autre sortie du jardin.

« Il faut que je vous parle, dis-je à Mlle d'Es-  
« torade. Cette fille est une vipère, et vous ne pouvez  
« pas la garder un jour de plus auprès de vous. »  
Et je lui rapportai sans ménagement tout ce qu'elle  
avait dit. « Bah! bah! répondit Juliette avec sa  
« tranquillité ordinaire, elle est folle, voilà tout, et  
« si elle continue, je crois bien que le couvent où  
« nous serons forcés de l'envoyer sera une maison

« d'aliénés. Elle est à plaindre. Je vous en prie, Narcisse, ne la laissez pas courir seule on ne sait où.  
« Je ne suis jamais sûre, quand elle a de ces colères-là, qu'elle ne va pas se jeter dans la Gouvre. »

« Je me mis à suivre Julia, qui, en me voyant, parla justement de se tuer ; mais elle n'en avait, je crois, nulle envie, et se laissa ramener au château où Mlle d'Estorade nous avait devancés, qui lui dit, pour toute *gronde* : « Eh bien, ma pauvre folle, vous trouvez donc que vous me prouvez votre attachement en me donnant toujours de l'inquiétude ? »

« Julia recommença ses repentances et protestations, et puis vint l'attaque de nerfs obligée, après quoi, elle alla dormir, car elle n'en pouvait plus.  
« Et voilà, me dit Mlle d'Estorade, comment se passe le temps que je lui sacrifie à vouloir la consoler.  
« En vérité, je me demande quelquefois s'il ne vaudrait pas mieux pour elle retourner à son métier, dont les tracasseries d'esprit et les fatigues lui sont peut-être nécessaires, que d'attendre ici que sa folie se tourne en rage et en désespoir. Mais que faire ? Je ne peux pas la prendre au couvent, et quand je parle de l'envoyer ailleurs que chez moi, elle veut se jeter par les fenêtres ! »

« J'admirai la patience et la bonté de Juliette ; mais, pendant qu'elle me parlait, je regardais, malgré moi, la petite Sylvie qui jouait au fond du salon avec un petit chat, et je ne pouvais pas en arracher

mes yeux. J'ai honte de vous avouer que, malgré moi, je lui cherchais une ressemblance, soit avec Juliette, soit avec *un autre*.... Et, par moments, je trouvais une ressemblance avec quelqu'un que je connaissais; mais ce n'était pas Albany, et, chose singulière, je ne pouvais pas dire qui.

« Tout à coup, je trouvai ce que je cherchais, et je ne pouvais pas m'en croire moi-même; et pourtant, plus je regardais, plus j'étais sûr de voir clair; je me sentis si bouleversé que Mlle d'Estorade vit bien que je ne l'écoutais plus. Elle me dit tout doucement : « Vous regardez cette petite? « N'est-ce pas qu'elle est belle? Vous savez, à présent, que je l'aime comme si elle était à moi. Un « jour je vous dirai qui elle est, car il est probable « que vous vivrez longtemps et que je mourrai « jeune.... Eh bien, puisque nous en sommes là- « dessus, je veux vous confier tout de suite une « chose que je comptais vous dire un peu plus tard. « J'ai fait hier mon testament. Je vous ai nommé « mon exécuteur testamentaire et tuteur de cette « petite fille, dans le cas où elle ne serait pas établie « quand je *partirai*. Je ne vous ai pas consulté. Après « ma mort, il vous sera remis des pièces qui vous « feront accepter sans hésitation ni regret. »

« Ce que disait là Mlle d'Estorade me bouleversa encore plus. Je n'osais pas l'interroger, je ne lui répondais rien; j'avais envie de m'arracher les

cheveux, de me mettre en colère et de pleurer. Elle vit que je devinais tout ; elle appela la petite, la mit sur mes genoux, et lui dit de m'embrasser.

« Ma foi, je n'y tins pas. Je me mis à pleurer comme un imbécile, et Mlle d'Estorade, pensant qu'elle me gênait, sortit tout doucement de la chambre.

« Je demandai à l'enfant si elle connaissait son père et sa mère. Elle me répondit que son père était le bon Dieu du ciel, et sa mère, sainte Sylvie, sa patronne, qui est au ciel aussi.

« Ce nom de Sylvie qu'on lui avait donné me fit encore réfléchir. Je lui demandai si le portrait de sa patronne n'était pas quelque part dans la maison. Je l'y avais vu autrefois. « Oui, me répondit-elle. Il y est toujours, dans l'oratoire de la demoiselle. Voulez-vous venir le voir ? »

« Je n'avais pas besoin de le voir. Je l'avais déjà vu. C'était une image pas bien belle, mais qui, par hasard, avait une ressemblance étonnante.... Je me souvenais du temps où Juliette l'avait achetée à un colporteur, en disant à mes sœurs et à moi : « A cause de cette ressemblance-là, je vais la faire encadrer et je la garderai. » Elle l'avait fait. Nous l'avions souvent revue, et même, pendant quelque temps, nous avions donné le surnom de sainte Sylvie à... à une personne de ma famille dont je vous ai parlé quelquefois, que j'aimais plus que les au-

tres et que Mlle d'Estorade aimait aussi particulièrement.... une personne que je vous nomme tout bas, vous êtes incapable de le redire !... C'était ma sœur, celle qui est morte il y a sept ans, la pauvre Louise ! »

Narcisse essuya ses yeux, et, rentrant un gros soupir, il continua son récit :

« Quand je me sentis la force de parler, je priai la petite de nous laisser, car Mlle d'Estorade était revenue. Je lui fis connaître que je devinais tout, car cette ressemblance ne pouvait pas me tromper, et je m'étais toujours douté qu'il y avait eu un malheur dans la vie de ma pauvre Louise. On me l'avait si bien caché, que j'avais perdu cette idée de vue; mais pourquoi Mlle d'Estorade avait-elle douté de moi au point de ne pas me confier plus tôt la vérité ?

« Elle m'apprit alors tout ce qui s'était passé : Comment l'homme qui devait épouser Louise et qui s'était dédit, par intérêt, avait de nouveau refusé de revenir à elle en apprenant sa position. Mlle d'Estorade, qui était alors en Touraine, avait reçu, par lettre, la confession de ma pauvre sœur ! Elle lui avait fourni les moyens et le prétexte de venir la voir, de s'établir ensuite à Saumur, chez une personne de confiance, et d'y cacher son malheureux état.... Les précautions avaient été si bien prises (avec de l'argent on vient à bout de tout !)

que nous n'avions rien su. Nous nous imaginions qu'elle était là-bas, un peu malade de chagrin de son mariage manqué, et qu'elle y voulait rester quelque temps, comme elle l'écrivait, pour tâcher d'oublier son humiliation et sa peine. Elle y est morte quelques jours après avoir mis au monde cette pauvre petite, que Juliette a mis en nourrice à Estorade, et à laquelle sa résolution était déjà prise de sacrifier sa jeunesse et son avenir : car c'était l'époque de sa majorité, et quand elle nous a dit, en nous faisant lire son histoire, qu'elle avait quitté le monde pour remplir des devoirs, elle a parlé des enfants pauvres, des orphelins en général; elle ne nous a pas dit que son plus sérieux motif était d'élever ma nièce comme si c'eût été sa propre fille; et, comme elle veut lui léguer la moitié de son bien, c'est pourquoi elle n'a pas voulu ni se marier ni se faire religieuse, afin de garder la gouverne et la disposition de sa fortune.

« A présent, vous me demanderez pourquoi elle m'a toujours tout caché, ainsi qu'à tous mes parents, du temps qu'ils vivaient. C'est encore une délicatesse de sa part. Le lâche, le gredin qui a séduit et abandonné ma sœur, vivait encore, riche, marié, honoré, populaire, influent, et décoré par Louis-Philippe, dans notre sottre ville de la Faille, il y a deux mois. Tout réussit aux hypocrites! Comme il n'avait pas compromis ouvertement ma sœur, et

qu'après l'avoir demandée en mariage, il avait paru céder à regret, en se désistant, à la volonté de ses parents, ni mon père ni moi ne lui avions cherché querelle. Nous aurions craint d'ébruiter la chose, de faire un scandale qui aurait rejailli sur Louise, et enfin d'avoir l'air de convoiter la fortune et la considération, en nous obstinant à lui faire épouser cet homme malgré lui.

« Mais, Louise morte, si nous eussions connu son malheur, certainement nous en aurions fait un, nous autres ! Il aurait fallu que ce drôle nous fit raison, à mon père et à moi. Il n'y eût peut-être pas consenti, il est lâche ! Alors nous l'eussions roué de coups, et c'eût été pour nous la prison, peut-être pire ! Voilà pourquoi Mlle d'Estorade, non-seulement ne nous a rien dit, mais encore s'est éloignée de nous, et a eu l'air de ne plus se souvenir de nos amitiés, afin de n'avoir pas d'explications embarrassantes à nous donner, dans le cas où nous aurions quelque soupçon de la chose.

« Cette enfant est encore la cause pourquoi Juliette a voulu se confier à vous et à moi, l'an passé, et voilà comment elle m'a expliqué son idée : « Je  
« n'avais pas absolument besoin de vous dire tout  
« ce que je vous ai raconté, ni de vous faire venir  
« ici pour cela. Il aurait suffi que je vous dise au  
« couvent, en trois mots : « J'ai connu Albany, il y  
« a longtemps, dans une position honorable ; je l'ai



« retrouvé malheureux et compromis ; je lui ai  
« rendu service en secret pour l'aider à s'échapper  
« d'une mauvaise liaison. » Vous auriez plus ou  
« moins cru à ma parole. J'avais confiance dans  
« votre honneur, et je savais que vous ne me trahi-  
« riez jamais. Mais je me suis dit : Je ne suis peut-  
« être pas pour vivre longtemps ; le moment de con-  
« fier Sylvie à son oncle peut venir me surprendre.  
« S'il lui reste dans l'esprit quelque soupçon contre  
« moi, il aura, contre l'éducation que j'aurai donnée  
« à cette enfant, des répugnances qui pourront rejail-  
« lir sur elle, et il la jettera peut-être dans des idées  
« toutes contraires à celles que je lui enseigne. Non,  
« non, il faut que Narcisse me connaisse, qu'il me  
« conserve son estime et qu'il me rende son amitié. »

« Là-dessus, Juliette ajouta : « Malheureusement,  
« je suis très-sincère, et quand je vous ai dit que je  
« ne pouvais pas m'empêcher de plaindre Albany  
« plus que vous ne l'en jugiez digne, vous avez  
« conservé malgré moi, l'idée que je pouvais être  
« follement coiffée de lui et songer à l'épouser. J'es-  
« père qu'aujourd'hui vous ne le croyez plus, et que  
« la jalousie de Mlle Julia ne vous paraît pas très-  
« fondée. Le ciel m'est témoin que, si j'avais pu ra-  
« mener cette fille à la décence et à la raison, la  
« rendre digne du mariage, et capable de faire ren-  
« trer Albany dans le bon chemin avec elle, je me  
« serais donnée de toute mon âme à les réconcilier

« et à leur procurer une position. Mais vous voyez  
« où j'en suis avec elle.... Et à propos de cela, il faut  
« que je vous quitte, et que j'aie m'occuper d'elle,  
« car je n'ai pas encore renoncé à l'amender un  
« peu. »

« Mlle d'Estorade allait donc me quitter, en me disant toutefois de rester, parce qu'elle voulait ensuite me faire lire les dernières lettres de ma pauvre sœur relativement à la naissance de Sylvie, lorsque le père Bonbois vint nous apprendre que la Julia était partie, partie pour de bon. Elle avait fait son paquet, loué un cheval, et, sans écrire un mot à Mlle d'Estorade, sans la remercier de rien, ni s'excuser, ni s'expliquer, elle a si bien disparu que jamais plus, depuis quatre mois, personne n'en a entendu parler.

« La bonne Juliette s'en affecta. Moi, je lui fis mon sincère compliment d'être débarrassée d'une pareille croix, et je passai le reste de la journée auprès d'elle, à relire les lettres de Louise, à en parler avec bien des larmes et à me prendre d'un grand amour, comme vous pouvez penser, pour ma nièce, la plus belle et la plus aimable enfant de la terre. Oh! vous la verrez et vous l'aimerez aussi; car, à présent, nous nous voyons assez souvent, Juliette et moi, ici à la campagne, sans que le monde en puisse jaser. Estorade est un pays perdu, où pas grand monde ne va. Nos bourgeois ont coutume de dire et de croire que c'est le plus vilain

endroit de la France, parce que les chemins sont mauvais et qu'il y a des rochers partout. D'ailleurs à Estorade, la demoiselle est si aimée, si respectée, et si bien tenue en odeur de sainteté, comme elle le mérite, qu'il ne ferait pas bon venir faire aux paysans de chez nous une question sotte, ou une réflexion de travers sur son compte.

« Ici, ce serait bien autrement. Les malheureux l'aiment et la défendent; mais la bourgeoisie ne peut pas la souffrir. Les uns sont jaloux de sa fortune, les autres de sa vertu. Il y en a qui disent qu'elle est dans les eaux des jésuites, ce qui n'est point, dans le sens où on l'entend. J'en suis sûr à présent, moi! Il y en a d'autres, des femmes surtout, qui voudraient bien mettre leurs mauvaises langues à l'ouvrage pour défaire sa bonne renommée. De tout ça, elle dit qu'elle se moquerait bien, si ce n'était de la religion, qui en reçoit toujours quelque éclaboussure, et de l'enfant, qu'elle voudrait élever dans les rayons du soleil, comme les images des saints. Aussi a-t-elle changé sa manière de vivre, afin de mettre sa conduite au grand jour, et de voir quelques amis sans qu'on en remarque un en particulier. Aussi a-t-elle refait amitié avec ma sœur Hortense, Mme Pitard, depuis qu'elle est sa voisine. Auparavant, Hortense demeurait à cinq lieues d'ici avec son mari. A présent qu'elles sont porte à porte, elles se fréquentent, et ça n'étonne

ersonne, parce que l'on sait qu'elles ont été amies  
semble dans leur jeune temps.

« Mon beau-frère, qui n'a pas inventé la poudre,  
mais qui est un homme excellent; le docteur Four-  
hois qui est le médecin des pauvres; le nouveau  
tré de la ville, qui est l'ancien curé de Morsaint,  
elui dont je vous ai parlé comme d'un homme in-  
truit et porté à la tolérance; deux ou trois dames  
le la ville, très-charitables et *bonnes dévotes*, sans  
ntrigue et sans jalousie; enfin moi et vous qui, à  
présent, serez des nôtres; voilà les personnes que  
Mlle d'Estorade reçoit au couvent dans son loge-  
ment particulier, et à Estorade où elle va souvent et  
où elle reste quelquefois plusieurs jours de suite.  
Il arrive même que, le soir, quand la nouvelle bâ-  
tisse est fermée de ses planches et que les ouvriers  
sont partis, Mlle d'Estorade vient ici rendre visite à  
ma sœur, car elle ne peut pas aller dans une maison  
où il y a un café, et Hortense, qui le comprend bien,  
fait de bon cœur la moitié du chemin. Malgré que  
tout soit ici sens dessus dessous, on s'assoit sur la  
terrasse au fond du parterre, et on cause quelque-  
fois jusqu'à dix heures du soir.

« Quand le docteur et le curé ne trouvent pas  
Mlle d'Estorade au couvent, ils savent la trouver ici,  
et ils viennent par cette porte du jardin des religieu-  
ses, qui n'a pas été supprimée, comme vous le voyez.  
De cette manière, nous nous rassasions de regarder

et de caresser Sylvie, sans laquelle Juliette ne fait pas un pas. Hortense, qui amène aussi ses enfants jouer chez moi, est folle de cette petite. J'ai décidé Juliette à la mettre du secret, car Hortense est la discrétion même, et elle aimait tant Louise ! Elle sait donc ce que son mari et les autres ne savent pas et ne sauront jamais. Vous voilà averti. J'espère que, ce soir, vous serez là, car justement Juliette nous a fait dire qu'elle viendrait, et je serai content que vous lui disiez que, grâce à vous, je suis sur le chemin de la fortune. »

Cet aveu, qui venait naïvement couronner le naïf récit de Narcisse Pardoux, me fit penser qu'il avait conçu quelque projet ou caressé quelque rêve de mariage avec Mlle d'Estorade. Il rejeta bien loin cette supposition. « Non, non, dit-il, je ne suis pas si fou que de prétendre.... Ne lui parlez jamais de ça ! Ça gâterait tout entre nous. Je suis très-content comme je suis. On est ensemble, elle, ma sœur et moi, absolument comme autrefois à Estorade. Ça nous rajeunit tous trois de dix ans. Quant au mariage, c'est des folies ! Elle est une demoiselle noble, et moi un ex-cafetier ! ah bien oui ! ça n'irait guère ensemble !

— A-t-elle les préjugés de la naissance ?

— Non, pas du tout : c'est une justice à lui rendre. Elle pense, comme l'Évangile, qu'on est tous, autant les uns comme les autres, les enfants du bon Dieu.

— Alors, où serait l'empêchement ?

— L'empêchement... l'empêchement.... est-ce que je sais, moi ? Il y en a tant que je ne sais lequel vous dire.

— La différence d'éducation ?

— Eh bien oui d'abord ! Elle est instruite, elle a des talents, elle est une dame du grand monde, elle ! Ça se voit toujours sous son air simple et doux. Et moi, j'aurai beau faire, je ne serai jamais qu'un cafetier, très-peu clerc, comme disait mon père, et habitué à vivre avec les gens du commun.

— C'est possible, mais, en fait d'industrie, vous êtes extraordinairement intelligent, et, pour exposer une idée positive, vous rendriez des points à bien des gens plus lettrés. »

Je disais la vérité. Narcisse parlait d'une façon familière et rustique. Peut-être eût-il craint de paraître prétentieux s'il eût fait autrement. Mais il écrivait si parfaitement bien, que j'eusse pu douter que ses lettres fussent de lui, si je n'eusse retrouvé dans son entretien, lorsqu'il abordait la question d'intérêt général, la même netteté d'expression et la même logique de raisonnement. Je me rappelais, par contre, que Mlle d'Estorade, tout en écrivant avec droiture et candeur, se servait d'une vieille orthographe qui n'était plus correcte, et que, dans sa conversation, elle m'avait paru très-peu apte aux connaissances exactes, et très-ignorante des

choses positives. Elle était toute dans l'idéal et pas assez dans la réalité. Sa fortune était mal gérée; elle s'en plaignait, voyant bien que ce qu'on lui volait était volé à ses bonnes œuvres; mais elle ne savait pas y apporter remède. Un mariage entre ces deux personnes m'apparaissait comme une alliance providentielle pour remédier, par la mutuelle influence, à ce qui manquait à chacune d'elles. Je suis pour l'égalité d'action de cette influence dans le mariage, et je n'augure jamais rien de bon d'une supériorité trop marquée chez l'un des époux. Celui qui domine se lasse souvent de son autorité tout autant que l'autre de son obéissance. Mais il ne faut pas que cette égalité d'influence ait le même but. A dose égale de force et d'intelligence sur les mêmes points, il y a lutte inévitable. Je trouvais dans l'opposition du caractère de Juliette et de Narcisse un équilibre excellent, chacun des deux étant, par un côté, supérieur à l'autre, et devant agir dans sa sphère sans avoir besoin d'empiéter, par la discussion, sur le domaine d'autrui.

Dans leurs personnes, je voyais le même accord résultant des mêmes différences : l'un, d'un type superbe, tendant à trop de développement dans la sève; l'autre, frêle descendante d'une race étiolée, qui avait besoin de se régénérer en se mêlant au sang plébéien. Et puis, je pensais au bien qu'un couple si probe et si dévoué devait faire autour de

lui: Narcisse, actif pour activer le travail et la production; Juliette, active pour panser les blessures et soigner les fatigues du travail; l'un tout à fait propre à développer l'industrie qui répand le bienfait de l'aisance; l'autre tout à fait capable de moraliser l'ouvrier et de lui donner le pain de l'âme.

Je communiquai mes idées à Narcisse, peut-être un peu à l'étourdie, car je vis bientôt plus de tristesse que d'espoir dans son trouble. Il s'obstina à nier la possibilité d'une telle union, et je ne vins pas à bout de lui faire avouer l'obstacle intérieur contre lequel se brisaient, je ne dirai pas les rêves de son imagination, mais les élans de son cœur. Il aimait Juliette avec un respect si religieux, qu'il eût cru la profaner en la désirant, et la retenue de ses épanchements sur ce point fut si entière que je me demandai si je ne m'étais pas toujours trompé en le supposant amoureux d'elle.

Je lui demandai s'il la trouvait toujours laide et bossue. « Bah, bah ! me dit-il, je sais bien qu'elle n'est ni l'un ni l'autre. C'était bon autrefois de dire ça, quand on avait du dépit. Et puis, comme tout le monde le disait par envie et par méchanceté, j'étais assez sot pour craindre de dire et de penser autrement que les autres. Je craignais aussi, il faut le dire, les mauvaises plaisanteries, non tant à cause de moi qu'à cause d'elle; et j'aimais mieux dire tout de suite : *C'est une fille disgraciée, mais très-* »



*bonne*, que de faire venir des discussions et du dénigrement à propos de sa personne. A présent, j'aurais plus de courage. Je dirais.... ce que je peux bien vous dire : C'est un ange que je ne vois pas marcher sur la terre. Peu m'importe comment elle est, un peu mieux, un peu plus mal que celle-ci ou celle-là. Je m'en soucie peu puisque je n'en sais rien. Elle me paraît la plus belle du monde parce qu'elle est la meilleure du monde, et que, quand je la vois, je suis le plus content et le plus heureux du monde. Je l'aime autant et peut-être plus que mes sœurs. Voilà tout ce que j'en peux dire, et c'est assez. Quant à de l'amour, je n'oserais pas y penser; il lui serait tout à fait impossible de me le rendre, et je ne veux pas devenir sot et malheureux en me fourrant des idées comme ça dans la tête. »

Je passai la journée à déballer et installer une partie de mon attirail dans une maison assez commode que Narcisse avait louée pour moi tout entière, à deux pas de celle qu'il se faisait bâtir. Je dînai avec lui et le consultai sur l'emploi qu'il désirait avoir dans l'entreprise. Il choisit l'un des plus modestes, et je dus céder, ayant la certitude que l'amour de la chose lui en ferait bientôt accepter un meilleur. Je n'avais pas l'intention de m'établir à jamais à la Faille-sur-Gouvre. Je comptais y faire venir ma famille pour quelques années tout au plus, après quoi j'étais bien certain que Narcisse serait

archicapable de me remplacer dans la direction des usines.

Il parlait de notre grand projet avec feu ; mais il revenait toujours à Mlle d'Estorade.

« Elle sera bien contente, disait-il, de me voir dans une si belle position ; elle est si bonne amie ! Et quand je serai riche, je serai content, moi aussi, de faire du bien et de l'aider dans celui qu'elle fait... Votre *dame* sera une société de plus pour elle. Voilà encore qui me fait plaisir.

— Ma femme sera son amie, lui dis-je ; je vous en réponds, car elle en est digne. »

A sept heures, nous nous rendîmes au jardin. Mlle d'Estorade y était déjà avec Hortense et Sylvie, qui accourut au-devant de son ami Narcisse, avec de grandes démonstrations de joie. L'enfant était très-belle, en effet, et je remarquai en elle un grand air de famille avec le frère et la sœur Pardoux. C'était le même type blanc et frais, la taille bien prise et très-grande pour son âge, la voix douce et même un peu grêle pour la stature et la force de la petite personne, encore un trait de ressemblance avec Narcisse et Mme Pitard. »

Quant à Mlle d'Estorade, je fus aussi surpris de la métamorphose opérée en elle que je l'avais été en voyant Narcisse. Ce qui me frappa, ce fut le changement de son costume. En prenant le parti de ne plus se cacher, elle avait compris qu'il n'était pas ques-

tion de se produire pour attirer les regards, mais, au contraire, de se rendre assez semblable aux autres femmes pour n'être pas un objet de surprise. Elle était donc très-simplement, mais très-élégamment habillée, nullement en provinciale. Je la soupçonnai d'avoir fait venir toute une toilette de Paris, pour n'avoir pas à s'occuper de ces détails, qui prennent trop de temps aux personnes actives. Mais je la soupçonnai aussi de n'avoir jamais perdu les instincts de la femme, car elle portait avec beaucoup d'aisance et de grâce son ample robe de soie gris de perle et son grand fichu de mousseline brodée. Sa taille, à l'aise dans un corsage bien coupé, n'avait plus rien de désagréable, et même on y pouvait découvrir un charme particulier : c'était l'attitude intéressante de la faiblesse qui semble chercher un appui. Elle avait toujours une voilette noire sur la tête, mais une voilette de dentelle, qui laissait franchement voir les boucles devenues luxuriantes de sa chevelure dorée. Cette tête bouclée lui donnait toujours l'air d'un enfant. Pourtant, comme je l'examinais avec attention, les idées de mort prématurée qui avaient paru la préoccuper toujours, et particulièrement dans ses confidences à Narcisse, à propos de Sylvie, me revinrent à l'esprit.

Dans un moment où la petite réunion se forma par hasard en deux groupes séparés, et où j'avais renouvelé connaissance avec le docteur Fourchois,

je mis la conversation sur le compte de sa cliente et l'amenai à me répondre sur un point essentiel : à savoir si, dans le parti que Juliette semblait avoir pris de renoncer au mariage, il y avait quelque raison pathologique.

« Aucune que je sache, me répondit-il, et même, avec cette forme exigüe et ce teint délicat, elle est plus forte que vous et moi pour marcher, veiller et supporter toutes les peines de la vie qu'elle mène. Elle a traversé toutes les épidémies, allant chez les malades et ne prenant aucune précaution, sans être jamais atteinte. Pourtant si elle me demandait conseil à l'endroit du mariage, j'hésiterais beaucoup. Il faudrait que je fusse bien sûr qu'elle doit être parfaitement heureuse en ménage : car, si elle est très-capable, selon moi, de résister aux crises de la maternité, elle ne l'est nullement de surmonter le chagrin. Je l'ai vue, après la mort de sa mère, dépérir de manière à m'inquiéter, et quand elle est revenue au pays, à sa majorité, soit qu'elle eût vécu dans un milieu trop mièvre pour les habitudes de son enfance, soit qu'elle eût éprouvé quelque chagrin personnel que j'ignore, elle était retombée dans un état d'atonie assez peu rassurant. Ce qui l'a sauvée, c'est d'avoir une vie active avec le cœur tranquille. J'ai étudié sur elle les effets du mysticisme, et j'en suis venu à les croire souverains sur certaines organisations. »

Ici le docteur entra dans une dissertation assez ingénieuse sur le besoin qu'éprouvent certaines âmes de s'attacher à un être insaisissable et de caresser sans cesse un rêve de perfection. Le docteur n'était pas très-croyant. Pour lui, Dieu était un chiffre, un être de raison, un grand arcane, et l'amour humain envers cet être problématique, une sainte folie. Mais il admettait la réalité de cet amour et ses puissants effets. Persistant à donner improprement les noms d'ascétisme et de mysticisme à ce qui était tout simplement la foi, il accordait, en souriant, à cette faculté, des louanges raisonnées au point de vue philosophico-médical. Ce dieu que les âmes mystiques adorent, disait-il, est un époux sans tache, comme elles l'appellent, et c'est très-bien dit, car c'est un amant sans défaut et sans torts. A une femme impressionnable, nerveuse, et dont la sensibilité est trop développée, un tel amour n'apporte jamais de déceptions. Elle peut vivre dans sa passion exaltée avec la sérénité d'une fleur de lotus dans l'eau fraîche. Si vous changez la nature de cette passion, si vous lui donnez pour aliment un être matériel, par conséquent fragile, inégal, brutal ou capricieux, vous verrez bientôt que ces âmes sublimes n'ont pas la force de supporter la réalité, et, bien que le corps soit sain, il faut qu'il se brise sous la douleur sans bornes de l'esprit. Croyez-moi, ne souhaitons pas que Mlle d'Estorade se marie,

ou trouvons-lui un ange, un saint, un esprit de lumière : c'est ce dont je ne me charge pas.

Il me sembla qu'en ce qui concernait Mlle d'Estorade, le docteur avait raison. Je la regardais à la lueur de deux bougies que Narcisse avait fait placer auprès d'elle sur une petite table, afin qu'elle pût voir le plan du nouveau parterre qu'il voulait faire exécuter devant sa maison, à la place du tertre et du kiosque. La soirée printanière était douce et calme. La lune, très-sereine, éclairait le visage de Juliette de teintes bleues qui se mariaient étrangement au ton rougeâtre projeté sur elle par les bougies. Ce visage transparent, avait ainsi, par moments, un aspect de fantôme. A côté de la solide carnation et de la réelle beauté de Mme Pitard, elle semblait flotter comme une vision. Cette illusion s'empara de moi au point que j'en fus effrayé. Ces mains diaphanes, ces cheveux fins et brillants comme de la soie vierge, cette peau satinée comme le tissu d'un lis, étaient, pour ainsi dire, invraisemblables chez une femme de trente ans qui avait vécu de labeurs et de dévouements actifs. C'est qu'en réalité, elle n'avait pas vécu. Elle avait glissé comme un souffle de grâce, comme un parfum subtil, entre le ciel et la terre, bénissant ce qui était sous ses pieds, mais n'aspirant qu'à ce qui l'appelait d'en haut.

Mlle d'Estorade m'avait fait un accueil charmant.

Elle ne s'expliqua pas auprès de ses autres amis sur l'origine de notre connaissance ; mais elle sut, à chaque mot, me faire comprendre qu'elle me regardait comme un ami sérieux, et qu'elle n'oubliait rien du petit roman qui avait commencé nos relations. Dans un moment où je me trouvais seul auprès d'elle, elle me demanda très-naturellement et avec beaucoup d'aisance si, par hasard, dans mes récentes tournées en province, j'avais rencontré Albany. Je ne pus rien lui en apprendre. Je n'avais pas été à Nantes, où il était engagé.

— Je suppose, lui dis-je, que vous avez quelquefois de ses nouvelles ? »

Elle me répondit, sans trouble et sans détour, qu'elle en recevait souvent. « Mais, ajouta-t-elle avec un sourire candide, ne dites pas cela à Narcisse ; il s'en tourmenterait.

— Vous le lui cachez donc ?

— Oui, en ce sens que je ne lui en parle pas ; car, s'il m'interrogeait, je ne voudrais pas mentir.

— Et vous espérez toujours ramener Albany dans la bonne voie ?

— Mais oui, sans doute. Il n'a pas revu Julia, il a mis de l'ordre et de la dignité dans sa conduite, et il fait son état avec conscience. Que voulez-vous que je lui demande de plus, puisqu'il n'est propre à aucune autre carrière que celle du théâtre ? Je ne suis pas de ceux qui damnent les comédiens, et je

suis persuadée qu'on peut être honnête homme et chanter devant le public. Ses lettres, sont à présent, très-convenables, très-sérieuses. Il s'est acquitté envers moi, et je suis d'autant plus touchée de la reconnaissance qu'il me conserve, qu'il n'a plus du tout besoin de moi, matériellement parlant. Mais parlons de vous. Je me réjouis d'apprendre que vous devez faire séjour ici, et j'espère que vous serez des nôtres tous les soirs.

— Tous les soirs où je serai libre, car je vais être bien occupé. »

Je lui appris alors que Narcisse allait bientôt me seconder, et qu'un très-bel avenir s'ouvrait devant lui. Elle s'intéressa beaucoup à notre entreprise, et se réjouit du bon résultat général pour les pauvres gens du pays, du résultat particulier pour son ami Narcisse, dont elle me parla avec beaucoup plus d'affection et de vivacité qu'elle n'avait fait d'Albany.

D'autres personnes étant arrivées par la porte du couvent (je n'ai pas besoin de dire que la palissade n'existait plus), la conversation devint générale. Je remarquai là, une fois de plus, combien le milieu d'une petite ville influe, à la longue, sur les esprits même les mieux trempés. A force de s'isoler des intérêts généraux, ou l'on reste d'une cinquantaine d'années en arrière de la marche de l'humanité, ou on la devance d'autant, et, comme tout ce que l'on a sous les yeux a un caractère d'étroitesse inévita-



ble, les gens qui ont du cœur et de l'imagination sont entraînés à se replier sur eux-mêmes pour ne pas s'habituer à donner une importance ridicule à ce qui n'en a pas.

Là où je me trouvais, la médisance était inconnue, et, au sein d'une telle localité, c'était une grande exception, à coup sûr. Mais, comme on se tenait dans les généralités sur le compte des petits événements de l'entourage, les questions et les réponses échangées étaient incolores, et il y avait des réflexions insignifiantes et des silences qui semblaient dire : « Nous ne voulons pas avoir d'opinion, pour ne pas tomber dans le blâme ou dans le dénigrement. » Le docteur et le curé se mirent à discuter l'un contre l'autre. C'était leur habitude, et l'auditoire bienveillant semblait attendre, pour s'égayer, quelque peu de dispute vive qui n'arrivait jamais. Sans les enfants, cette réserve eût dégénéré en mélancolie. Mais ils venaient à propos interrompre la monotonie des idées et chercher des caresses où il semblait que ces personnes, privées d'autre effusion, missent plus de leur âme que les parents et amis ordinaires.

Insensiblement, soit que le rayonnement intérieur de Mlle d'Estorade jetât des clartés douces sur cet ensemble assombri, soit que mon âme, fatiguée du tumulte et du mouvement, fût gagnée par le bien-être du repos intellectuel, je me trouvai fort

à l'aise. Dès qu'en province on renonce à s'amuser, on ne s'ennuie plus. Cette placidité de l'habitude, cette langueur d'une intimité où les amis de tous les jours, n'ayant rien de neuf à se dire, ne se forcent plus pour dire quelque chose, ce laisser-aller paresseux de gens qui ont fait leur petite tâche de la journée, et qui se permettent de végéter pour recommencer la même tâche le lendemain, un je ne sais quoi d'intime et de mystérieux comme l'eau qui coule sans murmurer, me pénétrèrent et assoupirent mes habitudes de réflexion. Je sentis la douceur de cette vie à émotions cachées ou lentement savourées, qui fait le charme des petites existences, et qui étonne tant quand on y entre, sans transition, au sortir de la fièvre de Paris.

Huit jours après, ma femme et mes enfants étant installés à la Faille, les Pardoux, Pitard, Fourchois et C<sup>ie</sup>, se réunirent tous les soirs chez moi. J'avais un assez grand jardin où les enfants pouvaient jouer et courir, et une maison qui nous offrait l'abri nécessaire, les jours de pluie. Comme tous ces enfants réunis étaient assez bruyants et qu'ils eussent fort troublé le silence du couvent, Mlle d'Estorade, pour ne pas les séparer, consentit à venir faire la veillée chez moi. Elle arrivait avec Sylvie à sept heures et se retirait à neuf. Quelquefois elle se laissait fléchir par la petite, quand les jeux étaient bien animés, et la veillée, avec nous, se prolongeait

un peu plus ; mais, quelque instance qu'on lui fit, elle ne voulut jamais confier à personne le soin de reconduire la petite fille et de la mettre au lit, pour avoir la liberté de rester un peu plus tard avec nous.

Notre petite réunion s'augmenta bientôt de mes principaux employés et de leurs familles. Le curé venait assidûment faire sa partie de piquet avec le docteur. Le fils et la bru de celui-ci vinrent aussi prendre le thé de temps en temps, et leurs enfants arrivaient avant eux pour se retirer plus tôt avec ceux d'Hortense.

Tant que les enfants étaient là, on s'occupait d'eux, on faisait la police de leurs jeux et on leur en enseignait de nouveaux, auxquels on se mêlait naturellement. Quand ils étaient partis, on causait, les femmes travaillant à l'aiguille, les hommes de la localité dérogeant, sous l'influence de ma femme et l'exemple de mes employés, à la mauvaise habitude de faire bande à part pour fumer dehors ou causer entre eux de choses que les femmes ne peuvent pas entendre.

Dans la journée, nous étions très-occupés, Narcisse et moi. Je l'initiais pratiquement aux connaissances nécessaires à son action directe dans notre œuvre. Les travaux marchaient rapidement. Nous enrôlions des bandes d'ouvriers ; nous discussions avec tous les meuniers des bords de la Gouvre, qui

s'inquiétaient de ce que nous voulions faire de leur eau, et auxquels il fallait expliquer et démontrer, souvent en vain, que, le lit de la rivière creusé et agrandi, ils en auraient davantage. Les curieux, les sceptiques, les railleurs et les envieux ne nous manquaient pas. On nous menaçait de beaucoup de procès iniques et absurdes, qui eussent pu être pour nous un grand moyen de retentissement et de succès. Mais nous voulions éviter la lutte, et Narcisse était l'homme par excellence pour soutenir ces discussions orageuses avec patience, et pour redresser ces terreurs erronées avec sa clarté ordinaire et son admirable bon sens. Parlant à chacun avec la connaissance approfondie qu'il avait de sa capacité, de ses intérêts, de son langage et de ses passions, il me devint d'un si grand secours, avec les paysans surtout, race têtue et matoise, mais facile à pénétrer, pour qui la connaît, et portée à la déférence pour les gens dont elle ne peut révoquer en doute la probité, que j'engageai notre administration à rétribuer largement, d'emblée, un associé si utile et qui nous épargnait tant d'ennuis et de temps perdu.

Quand on vit s'élever, sur leurs vastes fondations, les premiers murs de nos usines, la confiance commença à venir, et l'on nous offrit plus de fonds qu'il ne nous en fallait. Mlle d'Estorade n'avait pas attendu d'autre certitude que ma parole pour nous

offrir ses terrains et les fonds qu'elle avait disponibles. Elle comprenait que l'avenir de la population était là, et elle parlait de faire construire à ses frais l'infirmerie des ouvriers et l'école gratuite pour leurs enfants. Je refusai son concours pécuniaire : nous étions riches et nos intentions étaient bonnes ; mais je lui attribuai, puisqu'elle voulait absolument nous aider de son zèle, la direction de nos futurs établissements de charité.

Je la voyais presque tous les soirs, mais sans être plus avancé, au bout de six mois, que le jour où je l'avais vue descendre, sans secousse et sans bruit, comme un oiseau de nuit aux ailes de duvet, les rapides sentiers de la Gouvre. Il y avait en elle un mystère impénétrable. Aimait-elle, pouvait-elle ou devait-elle aimer ? Fallait-il s'en tenir, sans appel, au jugement du docteur sur son compte ? Cette âme, ravie dans la contemplation d'un monde meilleur, devait-elle passer sur nous sans jamais être des nôtres ? Son immense bonté, sa tolérance inépuisable, sa réserve délicate et séante dans toute question d'application des principes religieux, semblaient laisser la porte ouverte aux projets que j'avais formés et qui me revenaient sans cesse, en dépit du calme plat de ses relations avec mon ami Pardoux.

Il l'aimait, à coup sûr, lui, sans passion inquiète, sans espoir, peut-être sans désirs formulés, mais avec un abandon complet de son âme, de sa vo-

lonté, de sa vie entière. Elle était pour lui un objet d'admiration et de déférence sans conteste, et du moment qu'elle trouvait bien de rester en dehors de l'humanité, il n'avait plus, contre ce terrible parti pris, ni blâme ni plainte. Sylvie était entre eux le lien sacré et l'arche d'inviolable réconciliation. Le respect de ce garçon était arrivé au point de ne vouloir pas savoir si Albany avait jamais existé, et si Juliette se souvenait de l'avoir jamais vu.

La manière dont leur vie s'était arrangée et comme clouée sur une situation inattaquable pour la malveillance, entretenait nécessairement le silence de l'un et la placidité de l'autre. Juliette, plus répandue que par le passé, car insensiblement les gens de la ville pénétraient dans mon intérieur, et elle ne paraissait pas éprouver le besoin de fuir les nouveaux visages, donnait pourtant, comme par le passé, toute sa vie aux pauvres, aux enfants et à Sylvie. Elle ne nous donnait chaque jour que deux heures d'une exactitude scrupuleuse, et, pendant ces deux heures, elle était toujours avec les enfants au moins autant qu'avec nous. Elle ne se mêlait jamais d'aucune conversation, et, pour avoir l'opinion ou l'avis d'une personne si modeste et si discrète, il fallait la questionner directement. Elle répondait alors sans embarras et sans arrière-pensée; mais, si la discussion s'établissait, elle n'insistait pas et s'en tenait à son sentiment intérieur avec une obstination

muette qui eût été exaspérante, si le sentiment n'eût été bon et juste. Mais on sentait en elle une idée fixe, peut-être une volonté inébranlable. Rien ne l'entamait et je lui disais quelquefois, en riant, qu'on ne la détesterait pas à demi, si l'on n'était pas forcé de l'adorer.

Un jour les Pitard vinrent me prier d'user de mon influence sur Narcisse pour le décider au mariage. Sa position était faite, et, dût-il ne pas devenir aussi riche que je le lui avais annoncé, la vente de son établissement et les produits agricoles de la Folie-Pardoux lui constituaient un petit capital fort honnête. Il avait passé la trentaine. En province, c'est être déjà vieux garçon. Les parents des filles à marier commençaient à s'impatienter contre lui. Des pourparlers, en manière de causerie, avaient lieu à ce sujet, chaque jour, chez les avoués et notaires de la ville. Des parents très-riches, et d'une bourgeoisie plus relevée que celle des Pardoux, avaient été jusqu'à dire : « Eh bien ! et Narcisse Pardoux ? Il ne songe donc pas à s'établir ? » C'était bien significatif. Il n'en faut pas davantage, dans une petite ville, pour se faire comprendre. Narcisse recevait donc là des avances auxquelles il était bien maladroît de ne pas répondre ; mais à toutes les remontrances de son beau-frère et à toutes les prières de sa sœur, il répondait :

« J'ai bien le temps, nous verrons ça plus tard. les cheveux ne me blanchissent pas encore. »

Je promis de l'interroger, et voici ce qu'il me répondit :

« Mon cher ami, vous direz aux Pitard que j'y réfléchis. Il ne faut pas leur faire de la peine. Ma sœur s'inquiète et s'affecte parce qu'elle croit que je me lancerai dans les grandes affaires et que je prendrai le goût d'aller vivre à Paris. Elle se trompe ; je veux rester ici, j'y resterai. Mais à vous, je dirai la vérité. Je ne veux pas me marier, je ne me marierai jamais. »

Et, sans attendre mes réflexions, il ajouta :

« Pourquoi ferais-je moins pour ma nièce que Mlle d'Estorade, qui lui a sacrifié toute sa vie ? J'adore cette petite ; mais si j'avais des enfants à moi, des enfants jaloux d'elle peut-être, une femme qui ne l'aimerait pas.... qui sait si j'aurais l'énergie d'être pour elle tout ce que je dois être ? Non, non, c'est décidé, je resterai garçon, et je serai le père de Sylvie. Juliette ne serait pas tranquille, j'en suis sûr, si elle me voyait marié, elle qui se figure toujours qu'elle ne doit pas vivre longtemps. C'est une songerie qu'elle a comme ça ; mais n'importe, je veux qu'elle ait l'âme en paix, et j'assurerai si bien mon avoir à notre petite, que Juliette pourra refaire son testament à son idée, et donner tout aux hospices, si c'est son plaisir.

— Ainsi, lui répondis-je, voilà deux existences sacrifiées pour que celle de cette enfant soit assu-



rée? C'est pousser trop loin le dévouement, permettez-moi de vous le dire. Sylvie peut être très-bien élevée, très-riche et très-protégée, sans que deux personnes de mérite, et encore très-jeunes, renoncent aux joies et aux devoirs de la famille. Quant à Juliette, si c'est un besoin d'enthousiasme, une secrète manie qui la possède, nous n'y pouvons rien. Mais quant à vous....

— Moi, moi!... j'ai aussi ma manie et peut-être mon enthousiasme, qu'en savez-vous? Qu'en sais-je moi-même? L'idée du mariage me répugne; ne m'en parlez plus. »

Je jugeai bien inutile de chercher à lui faire avouer sa passion pour Mlle d'Estorade. Il s'en fut défendu comme de coutume, et je voyais, dès lors, assez clair au fond de son cœur pour n'avoir pas besoin de le confesser.

Je résolus de faire enfin une tentative auprès de Juliette. Elle me paraissait devoir à un amour si fidèle et si résigné le sacrifice de ses instincts ascétiques : car, pour le coup, le mot du docteur était juste. Il semblait qu'elle eût embrassé le célibat, non-seulement pour se consacrer à la charité, mais encore pour se soustraire systématiquement à la vie commune. En cela, je la trouvais dans le chemin de l'exagération, par conséquent de l'erreur.

Elle partait le surlendemain pour passer la journée à Estorade. Je lui demandai de m'y recevoir avec

ma femme. J'avais donné le mot à celle-ci, qui sortit avec les enfants et nous laissa seuls ensemble.

J'avais préparé un préambule, plus ou moins ingénieux, qui fut tout à fait inutile. Juliette m'interrompit dès les premiers mots.

« Oui, oui, dit-elle, je vous entends, je vous vois venir depuis longtemps; vous voulez que je me marie avec Narcisse!

— Eh bien! c'est donc là une idée absurde et révoltante?

— Non certes, car ç'a été mon idée aussi quand le secret de la naissance de Sylvie lui a été révélé. Quand j'ai vu qu'il aimait réellement cette enfant, et quand j'ai compris... ce dont je m'étais toujours doutée, qu'il m'aimait aussi, qu'il m'avait toujours aimée, j'ai pris la résolution de faire tout mon possible pour m'amener moi-même à l'épouser. Cela vous étonne, je le vois?

— Oui, sans doute. Tout en vous est énigme ou mystère. Eh bien! cette bonne pensée que vous avez eue?...

— N'a pas pu se réaliser. Je vous jure que ce n'est pas ma faute, que j'estime cet homme et que je l'aime comme mon frère; que je me suis dit tout ce que vous pourriez me dire, et que, puisque je ne me suis pas reconnue assez sainte ou assez forte pour être religieuse, je regardais comme un devoir de me marier. Ne croyez pas que je me fasse

d'illusions sur mon genre de vie : il est égoïste. J'ai beau paraître me sacrifier aux bonnes œuvres, je ne fais là qu'une chose facile, à laquelle mon activité naturelle et mon goût pour la liberté d'action trouvent leur compte. Secondée comme je le suis, à présent que j'ai organisé les secours et les soins à donner aux malades et aux pauvres, tranquille sur ma maison d'éducation, qui est en bonnes mains et marche d'elle-même, j'aurais certes le temps d'être mère de famille, sans négliger mes autres devoirs, qui se bornent à une surveillance générale.

— A merveille ; voilà des raisonnements fort justes, et vous avez le droit d'être heureuse pour votre compte !

— Heureuse ? Cela m'est égal. Je n'ai jamais prétendu au bonheur, moi ! De quel droit ? Mais je reconnais que Narcisse est une si excellente créature qu'il a ce droit-là. Eh bien, il y renonce, parce qu'il ne peut aimer que moi : il se condamne à la solitude plutôt que de tromper une femme. Oui, oui, je sais qu'il veut rester garçon. Hortense me l'a dit, comme elle vous l'a dit. Elle m'engage aussi à lui conseiller le mariage ; elle ne se doute pas du motif de ses refus. Et moi, je ne peux pas dire à Narcisse de se marier, parce que, malgré lui peut-être, il me ferait entendre la vérité. Je ne veux pas avoir l'air de le savoir ; mon silence le blesserait, et, s'il s'ex-

pliquait complètement, mon refus le mettrait au désespoir. Je compte sur le temps, qui guérit tout. Vous voyez que ce que nous disons là ne peut que lui faire beaucoup de mal, et vous ne l'en informerez pas.

— C'est donc à dire que vous ne l'aimez pas ?

— Je l'aime tendrement, sincèrement, mais je ne peux pas être sa femme.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien ; mais tout mon être se révolte à cette idée. Je me la suis imposée cent fois déjà. Je m'en suis fait un devoir. J'ai prié Dieu de m'aider à l'accomplir. J'ai été au moment de vous écrire que j'étais décidée. Et puis, tout à coup, une voix intérieure me dit : *Non, non, non !* Et je m'en débats, je pleure, je me décourage. J'ai la certitude qu'à peine aurais-je dit *oui* à Narcisse, mes larmes couleraient devant lui, et une immense douleur s'emparerait de moi, de lui par conséquent. »

En parlant ainsi, Mlle d'Estorade pâlit, et je vis qu'elle faisait, en effet, de douloureux efforts pour ne pas pleurer devant moi.

« Juliette ! Juliette ! m'écriai-je en lui saisissant la main, vous en aimez un autre ! »

Sa figure changea soudainement et prit une expression de fierté blessée que je ne lui connaissais pas.

« Ce que vous dites là est mal, dit-elle en essuyant à la dérobée, deux larmes brûlantes. Si ce que vous

soupçonner était vrai à mon insu, vous seriez bien cruel ou bien imprudent de chercher à m'en convaincre ! Et si, au contraire, c'est une rêverie qui vous passe par la tête, c'est mal récompenser ma confiance et ma sincérité que de me persécuter, comme autrefois Narcisse, de cette singulière fantaisie ! »

Je devais me le tenir pour dit. Juliette voulait garder, quel qu'il fût, le secret de son cœur ou la perplexité de son esprit. Je lui demandai pardon de l'avoir affligée. Elle revint aussitôt à son aménité ordinaire, et, bien certaine que j'userais prudemment de ses confidences dans l'intérêt de Narcisse, elle me proposa d'aller rejoindre ma femme et les enfants au jardin.

Sans rien confier à Narcisse de ce qui venait de se passer, j'essayai de le détourner de ses projets de célibat ; mais ce fut bien inutile. Il n'y avait aucun espoir à lui ôter, puisqu'il n'en avait aucun. Son parti était pris, et le calme apparent de ses relations avec Mlle d'Estorade n'en fut pas troublé.

Il me sembla pourtant que celle-ci faisait d'abord son possible pour se faire oublier. Pendant quelques jours, elle eut des prétextes pour ne pas venir aussi régulièrement chez nous, ou pour n'y rester que peu d'instant. Une fois, elle parla de voyager, d'aller en Italie pour je ne sais plus quels intérêts matériels ou spirituels de sa communauté, à débattre

auprès du pape. Narcisse, qui avait tenu bon contre les premiers essais de refroidissement, perdit courage et lui laissa voir tant de chagrin, qu'elle y renonça. J'espérai encore en voyant qu'elle se préoccupait sérieusement des souffrances de son ami, qu'elle en souffrait elle-même, et qu'une sorte d'agitation intérieure était entrée dans sa vie. Mais tout à coup, par suite de je ne sais quelles réflexions nouvelles, elle reprit sa sérénité, et le calme plat sembla être revenu chez tous deux pour toujours.

Tant de travail nous était imposé, à Narcisse et à moi, que ces émotions secrètes ne pouvaient remonter qu'en de courts moments imprévus à la surface de notre existence. C'est ce qui m'explique, maintenant que je la raconte, comment une situation si tendue et si délicate put se prolonger encore pendant plus de trois mois sans amener un déchirement. Il n'en eût pas été ainsi dans un autre milieu ou dans d'autres circonstances ; ou bien encore la raison en était dans cette muette persistance des sentiments et dans cette temporisation continuelle de la volonté qui caractérisent les provinciaux.

Un soir d'hiver, que nous étions réunis au salon autour d'un bon feu, on vint me dire tout bas qu'un voyageur, qui ne voulait pas dire son nom, demandait à me parler. Je fus le trouver dans mon cabinet.

Je vis un grand jeune homme pâle, étoffé dans un vêtement cossu, les cheveux courts plaqués aux

tempes, l'air digne et cérémonieux. Il parla, et je reconnus Albany, l'ex-débrillé, métamorphosé en homme riche ou rangé.

Il entra en matière sans embarras, bien qu'il m'avertît qu'il avait une communication très-délicate à me faire.

« Je sais, monsieur, dit-il, par Mlle d'Estorade, que vous êtes son ami le plus sérieux et le plus dévoué. Ses lettres m'ont mis à même de connaître la confiance qu'elle a en vous, et, sans bien comprendre comment elle a été amenée à vous parler de moi, je sais que je ne vous apprends rien de nouveau en vous disant que de longues et anciennes relations d'estime et d'amitié réciproques existent entre nous. »

Il s'aperçut, à mon attitude et à ma physionomie, que je trouvais déplacée et inexacte cette manière de s'exprimer. Il n'en parut pas troublé.

« Si, comme je le crois, poursuivit-il, vous savez tous les détails de cette liaison, vous devez reconnaître qu'après une vie assez déraisonnable, j'ai fait, grâce aux bons conseils et à la fidèle assistance morale de *Juliette* (ici je fronçai le sourcil), de meilleures réflexions. Je me suis soumis, bien en vain, à une famille inexorable qui m'a repoussé, et, de guerre lasse, je suis retourné au théâtre, où je n'ai pas eu la position que j'avais le droit d'ambitionner. Et, pourtant, j'ai accepté un rôle infime

dans les arts. Je chante depuis plus d'un an dans une mauvaise ville de province où, à force de patience et de résignation, je me suis mis à même de me faire estimer de mes amis et respecter de mes ennemis. Or, voici, monsieur, ce qui m'arrive aujourd'hui et ce que je confie à votre honneur.

« Une veuve riche, jeune et belle, s'est prise de passion pour votre serviteur, un peu malgré lui, il doit l'avouer, car il avait, pour s'abstenir de liaisons sérieuses, des raisons qu'il vous dira plus tard.

« Bref, cette veuve veut m'épouser, à la condition que je quitterai le théâtre, et, comme je n'ai qu'un mot à dire pour fixer mon sort, je viens vous consulter.

— Moi? répondis-je assez étonné. Je ne vous connais pas assez pour avoir une opinion sur votre compte. Je ne vous ai jamais entendu chanter, et, à supposer que je fusse un bon juge, j'ignore encore si vous avez assez de talent pour regarder comme un sacrifice réel ce que l'on exige de vous.

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur, reprit-il. Quant à renoncer aux planches, du moment que je serai à même de payer toutes mes dettes, mon parti en est pris. Les arts n'existent plus en France. Les artistes n'ont qu'à se voiler la face, à mourir ou à se marier.

— Est-ce que par hasard vous auriez été *chuté* à Nantes ?



— Tout au contraire, j'y ai un immense succès et j'y passe pour un très-grand homme; mais Nantes!... Enfin, monsieur, si je viens vous consulter, c'est uniquement en vue de Mlle d'Estorade.

— Allons au fait, je ne conçois pas comment le nom de Mlle d'Estorade se trouve mêlé à vos projets

— C'est que vous faites semblant d'ignorer ce que je n'hésite pas à vous dire : c'est que Mlle d'Estorade m'aime depuis dix ans.

— Vous aime?...

— Oui, monsieur, d'un amour pur et chaste, mais tenace et profond. Toutes ses démarches pour me sauver de la misère et des embarras où j'étais tombé par ma faute, tous ses sacrifices... que je reconnais sans honte, parce que je me suis fidèlement acquitté envers elle; toutes ses lettres, d'une tendresse angélique et d'une maternelle bonté, m'ont donné le droit de croire, sans être fat, qu'elle m'avait aimé dans le passé, qu'elle avait renoncé au monde à cause de cet amour malheureux, qu'elle m'aimait encore en dépit d'elle-même, et que, par conséquent, elle ne verrait pas mon mariage sans douleur. Or, comme je suis un noble cœur et un honnête homme, je suis résolu à renoncer aux plaisirs et aux avantages de cet établissement si elle-même ne me le conseille. Et comme la chose est très-délicate, en outre très-pressée (on m'a mis au pied du mur pour prendre une décision dans la

semaine), j'ai pensé que, par correspondance, je n'aurais pas la vérité sur les sentiments secrets de Juliette. Je suis donc venu m'adresser à un tiers, afin de n'être pas abusé par la fierté ou la résignation du style épistolaire ; et si, après une explication sincère et complète, que je vous prie d'avoir avec elle, vous pouvez m'affirmer qu'elle se sacrifie sans trop d'effort à mon bonheur, je retournerai me marier sans l'avoir revue, puisqu'elle ne veut, sous aucun prétexte, me recevoir, mais du moins en emportant son pardon ou sa bénédiction. Sans cela, monsieur, il n'est pas de bonheur pour moi, et je renoncerais à la fortune d'un prince, aux caresses d'une houri, même à la gloire de l'artiste, qui a été mon plus beau rêve, plutôt que d'être ingrat envers la plus patiente, la plus miséricordieuse et la plus fidèle des amies. »

C'étaient là de bons sentiments, et ils étaient sincères. Seulement je les trouvais associés à un orgueil insensé, peut-être à une fatuité démesurée.

« Tout cela est fort bien pensé et raisonné, lui dis-je. Certes, il vaut mieux renoncer à tous les biens de ce monde que de briser un cœur généreux, et, puisque vous avez la notion du devoir et de la reconnaissance, je suis certain que vous ne seriez jamais heureux avec un pareil remords. Mais permettez-moi de vous dire, d'avance, que vous prenez trop de souci. L'âme de Mlle d'Estorade est placée

à une hauteur de religion et de dignité qu'aucune résolution de votre part ne saurait compromettre. De sa part, je crois pouvoir, dès à présent, vous dire que vous êtes libre, qu'elle se réjouira avec bonté de tout ce qui pourra vous arriver d'heureux, et que vous avez complètement rêvé des sentiments qui ne sont pas les siens. »

Albany garda un instant le silence.

« Oui, je le vois, reprit-il avec hauteur; je vous fais l'effet d'un sot.

— Non, monsieur, mais d'un présomptueux.

— Alors, il faut que vous preniez connaissance des lettres qui m'ont été écrites depuis trois ans.

— Je les reçois, répondis-je en m'emparant du paquet qu'il me présentait; mais non pour les lire. Quelles que soient les expressions, je m'en tiendrai à l'interprétation que leur donne Mlle d'Estorade, et c'est uniquement pour lui restituer ces lettres que je les accepte. Vous y consentez certainement; un homme d'honneur, comme vous, ne garde jamais, à la veille du mariage, même les témoignages du plus simple intérêt, quand ils sont signés d'un nom respectable. »

Albany n'hésita pas un instant, je dois le reconnaître.

« Oui, certes, monsieur, dit-il; c'était là mon intention, et c'est pour cela aussi que j'ai fait le voyage. Ce que vous prononcez sur la nature des

sentiments de Mlle d'Estorade est fait pour me tranquilliser. Pourtant, je dois à ma conscience de rester deux ou trois jours dans cette ville pour savoir le résultat de votre entretien sur mon compte. Si Juliette prend bien la chose, je lui écrirai une dernière fois, car la personne que je dois épouser est fort jalouse, et, pour ne pas exposer Juliette à des désagréments, je sais que je dois cesser toute correspondance. Maintenant, monsieur, me permettez-vous de venir chercher votre réponse dans trois jours ?

— J'irai vous la porter moi-même et vous rendre votre visite. Où logez-vous ?

— A la Tête-d'Or. »

Quand je rentrai au salon, on jouait aux petits jeux avec les enfants. On tirait les gages. Sylvie, avec la candeur de son âge, exigeait que son ami Narcisse embrassât la *demoiselle*.

Or, la *demoiselle* n'était jamais embrassée par personne, vu qu'elle n'avait jamais de gages. Méfiante à l'excès du résultat, elle n'avait pas de distractions au jeu. On en était donc à ce débat, Narcisse prétendant, avec beaucoup de bonhomie et point d'émotion apparente, que la *demoiselle* n'était pas en pénitence, et que, quant à lui, ce n'en serait pas une d'embrasser une personne qu'il aimait beaucoup.

L'enfant s'obstina.

« Eh bien, dit-elle, pourquoi me donnes-tu souvent pour pénitence de t'embrasser, toi? On envoie les autres enfants embrasser leurs papas et leurs mamans; je veux que tu embrasses la demoiselle!

— Cela ne se peut pas, reprit Narcisse; on n'embrasse pas les personnes à qui l'on doit le respect.

— Ça n'est pas vrai, répliqua Sylvie; moi, j'embrasse la demoiselle, et j'embrasse aussi M. le curé.

— Vous verrez, dit le curé en riant, que Narcisse va être forcé tout à l'heure de m'embrasser aussi!

— Mais, au fait, dit alors M. Pitard qui ne se doutait de rien, pourquoi Narcisse n'embrasserait-il pas la demoiselle? Quel mal y trouvez-vous, monsieur le curé?

— Moi! dit celui-ci, aucun. Ça m'est fort égal! »  
Et il reprit sa partie de piquet.

« Voyons, Narcisse, dit alors Mlle d'Estorade d'un ton singulièrement résolu, embrassez-moi donc, pour que je n'aie pas l'air d'une prude. Nous n'y faisons pas tant de façons du temps que nous avions l'âge de ces enfants! »

Narcisse ne s'attendait pas à cette avance. Il se troubla si complètement qu'il fût devenu très-ridicule sans mon intervention. Je poussai une table de jeu qui tomba avec deux flambeaux; les femmes, surprises par ce fracas, crièrent. On crut que je m'étais fait mal; le jeu fut interrompu, et l'incident oublié.

Peu d'instans après, Juliette se retira. Je la suivis, et, la rejoignant dans la rue, je la priai de me recevoir sur l'heure au couvent, pour affaire pressante.

Je ne voulais pas remettre au lendemain l'explication. Je craignais que le hasard ne lui fît rencontrer Albany dans la ville, avant d'être informée du motif de sa présence.

Dès que Sylvie fut couchée, je m'acquittai de ma mission, d'abord avec ménagement, et bientôt avec toute franchise, car Mlle d'Estorade ne manifestait d'autre émotion qu'un peu de surprise et de curiosité.

Mais quand je lui eus rapporté les termes dont Albany se servait pour qualifier l'intérêt qu'elle lui avait témoigné, elle retrouva ce visage froid et ce sourcil contracté que je lui avais déjà vus une fois.

« Voilà qui est ridicule et misérable! dit-elle en m'interrompant avec une certaine impatience; vous me donnez votre parole d'honneur qu'il vous a dit textuellement ces choses en vous parlant de moi?

— Je vous la donne, et je le jure encore par mon affection pour vous.

— Je veux, reprit-elle, que vous lisiez mes lettres, toutes mes lettres! Prenez-en connaissance, ce soir ou demain matin. Vous les brûlerez ensuite. Ou plutôt... non! gardez-les! Il se peut qu'un jour Narcisse soit content de les lire aussi, car, lui aussi, n'a pas cessé d'être inquiet, bien qu'il ait eu la dé-

licatesse de ne pas me le dire. Brave et honnête homme ! Quelle différence !

— J'aime à vous entendre parler ainsi. Un jour viendra où vous l'aimerez comme il le mérite.

— Hélas ! non, mon ami ; ce jour ne viendra pas.

— Juliette ! Juliette ! quelle étrange créature êtes-vous donc ? m'écriai-je, impatienté et presque irrité contre elle. Vous avez au fond de l'âme je ne sais quel sentiment invincible pour je ne sais quel être réel ou imaginaire ; et pourtant, ce soir, vous vouliez recevoir un baiser d'un homme que vous n'aimez pas et que vous savez éperdument amoureux de vous. Ce serait là une peccadille, peut-être, de la part d'une femme étourdie ; mais vous, il ne vous est pas permis d'oublier un instant combien votre vie sérieuse a rendu sérieuse la passion que vous inspirez.

— Hélas ! que voulez-vous ? répondit-elle en rougissant. Je vais vous parler comme à un confesseur. Je voulais tenter une épreuve sur moi-même en ce moment-là. Oui, c'est une idée folle qui m'était venue tout à coup. On parle de l'empire des sens sur les secrets sentiments de l'âme, de certains troubles qui en changent la nature, et d'innocentes caresses qui peuvent soudainement nous faire passer de l'amitié à l'amour. L'austérité de la vie cloîtrée comporte tout un règlement, qui, vous l'avez vu, va jusqu'à nous défendre d'embrasser une femme et

de nous laisser toucher la main par un homme; c'est nous dire que le plus chaste contact est dangereux, que la plus innocente familiarité cache un abîme. Je souriais de ces exagérations, tout en m'y soumettant pour ne scandaliser et n'étonner personne. Mon être était si tranquille! Il l'a toujours été. Voilà pourquoi, moi qui ne sais rien des passions, j'aurais de bon cœur livré mon âme à une émotion quelconque, qui m'eût fait envisager avec joie l'idée d'être la compagne de mon meilleur ami!»

L'étonnante naïveté de Mlle d'Estorade me fit sourire. Il devenait bien évident pour moi qu'elle était aussi enfant que la petite Sylvie. Mais une chose m'étonnait encore plus, c'est qu'avec tant d'ingénuité, elle regardât comme une nécessité de partager l'amour de Narcisse pour s'unir à lui. Une personne si soumise à des principes austères avait-elle besoin d'entraînement et d'enthousiasme? Ne lui suffisait-il pas d'accomplir un devoir de conscience pour se trouver heureuse? Et, d'ailleurs, ne m'avait-elle pas dit cent fois qu'elle ne s'occupait jamais de son propre bonheur, mais de celui des autres?

Je lui rappelai ses propres paroles, et elle sourit mystérieusement, en me répondant qu'elle n'était ni si sublime ni si naïve que je la croyais. « Je ne connais pas l'amour, me dit-elle, mais je le crois nécessaire dans le mariage. Je sais, par ma mère, que l'on est très-malheureux quand on l'éprouve



sans l'inspirer. Narcisse serait donc à jamais à plaindre si je l'épousais sans l'aimer d'amour.

— Mais que savez-vous si vous ne l'aimez pas ainsi? Qui vous a rendue assez savante pour distinguer l'amour de l'amitié?

— Personne ne m'a rendue savante sur ce point, répondit-elle. Mais apparemment la femme la plus ignorante a un instinct qui l'éclaire. Je sens que je n'ai pas d'amour; et pour en revenir à Albany, je tiens beaucoup à lui prouver qu'il s'est trompé sur mon compte. Entre nous soit dit, ceci m'affecte et m'offense, qu'un homme que j'estimais tout au plus, et à qui je croyais tendre la main pour l'attirer vers moi, se soit imaginé planer sur ma pensée et qu'il se dise le maître de mon cœur et de ma vie. Vous aviez bien raison, Narcisse et vous, de me reprocher cette correspondance, et j'arrive à en rougir comme d'une faiblesse coupable. Tenez, mon ami, je voudrais revoir cet homme devant vous et devant Narcisse. Je ne puis souffrir qu'il emporte l'idée que je le pleure et que je me combats moi-même pour voir son mariage sans jalousie!

J'hésitai à répondre. Je demandai à n'avoir d'opinion sur ce projet qu'après avoir lu la correspondance. Juliette me remit toutes les lettres qu'elle avait reçues, et je les emportai avec celles qu'elle avait écrites.

Tout cela n'était pas très-volumineux. Je passai

néanmoins la nuit à le lire attentivement, pesant chaque expression de Juliette, cherchant à deviner chaque pensée d'Albany.

Quand j'eus fini, je regardai Albany comme un sot, d'oser croire ouvertement à l'amour de Mlle d'Estorade pour lui, et de confier à un tiers le cas de conscience dont il se tourmentait. Comme il n'est de parole et de phrase dans aucune langue humaine, qui ne soit susceptible d'un sens caché, il est bien certain qu'on pouvait voir, dans la généreuse et charitable sollicitude de Juliette, un amour qui se voile ou qui s'ignore lui-même; mais pour y trouver ce sens-là de préférence à l'autre, il fallait avoir le culte aveugle de soi-même. Il fallait être trois fois vain; il fallait être Albany, en un mot.

Il était beaucoup plus facile de voir dans ses lettres, à lui, percer, à chaque mot, cette vanité outrée, sous des semblants de modestie. Là, je m'étonnai du manque de pénétration de Mlle d'Estorade. A sa place, je ne me fusse jamais donné la peine de répondre et de discuter de bonne foi avec lui comme avec une personne sérieuse. La seule crainte que je pusse garder, jusqu'à un certain point, sur la nature des sentiments de Juliette, venait donc surtout de l'illusion qu'elle avait nourrie sur le compte de cet homme. N'y avait-il pas eu, de la part de cette sage personne, un peu de coquetterie épistolaire? Ses lettres étaient pourtant simples et concises. On n'eût

pas pu les citer comme des modèles de grâce et de finesse féminine. On y sentait l'habitude invétérée et rigide du détachement de soi-même. C'est peut-être là ce qui avait abusé Albany. Il n'avait pas compris des phrases comme celle-ci, par exemple : *Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous*, et que l'on devait sans aucun doute traduire ainsi : *Je ne vous permets pas de regarder dans mon âme et dans ma vie ; il s'agit de vous examiner vous-même*. Tandis qu'à ses yeux, il fallait apparemment lire : *Je vous préfère à moi-même*.

Les lettres d'Albany, très-développées, pleines de dissertations musicales assez fortes, et de mélancolies romantiques assez bien tournées, avaient bien pu éblouir une personne qui avait connu un monde plus relevé que son milieu actuel, et qui éprouvait les besoins de l'intelligence. J'ai déjà dit et je répète que, quand Albany oubliait de parler de lui-même, il était intelligent, spirituel même. En outre, il avait l'âme honnête et des élans de fierté sincère. Ce n'en était pas moins, selon moi, un artiste manqué et un homme médiocre, à cause de son caractère irrésolu, trop facile à entraîner, trop facile à ramener, trop amoureux de sa propre cause, trop confiant dans ses propres forces, trop prêt, en toute occasion, à faire bon marché du dévouement des autres et à le considérer comme un hommage dû à son génie.

Comme je connaissais déjà les lettres qui avaient précédé la première explication de Juliette avec Narcisse et avec moi, dans les rochers de la Gouvre, je m'attachai à bien peser celles qu'Albany lui avait écrites depuis cette même époque. Elles étaient beaucoup moins exaltées. Il semblait qu'il eût fait alors cette prétendue découverte de l'amour de Mlle d'Estorade pour lui, et qu'il craignît de l'encourager par trop de reconnaissance ; ou bien peut-être encore s'était-il cru tout à fait réhabilité à ses propres yeux, pour avoir fait cette chose si simple de quitter Julia, grâce à Mlle d'Estorade, et d'avoir rendu à ces deux femmes l'argent qu'elles lui avaient prêté. Il est certain que beaucoup d'autres artistes vagabonds ne l'eussent pas fait ; mais pour lui, qui était né dans un milieu honorable et qui avait reçu une bonne éducation, il n'y avait réellement pas grand mérite.

Quelle qu'en fût la raison, cette nouvelle série de lettres était d'un tout autre ton que la première. Tout le mauvais passé de l'artiste paraissait effacé de sa mémoire. Il recommençait à parler de lui comme d'un homme supérieur méconnu, et semblait traiter d'égal à égal avec Mlle d'Estorade. Ceci me parut choquant. Je l'aimais mieux faisant de l'enthousiasme et l'appelant sa sainte et sa patronne, que lui écrivant sans façon « *ma chère sœur et mon amie*. Juliette, en souffrant cette familiarité, avait

été d'une indulgence trop chrétienne. Elle n'avait pas été assez femme, c'est-à-dire assez prudente et assez fière. Mais, en résumé, si elle avait eu pour lui, dans le secret de son âme, un peu de faiblesse, elle ne s'était jamais trahie, et Albany restait, à mes yeux, un impertinent de se croire adoré.

J'allai la trouver, le lendemain, et fus fort de son avis qu'elle devait voir Albany en ma présence, et lui montrer, par sa tranquillité, combien il s'était mépris.

« Je veux, me répondit-elle, que ce soit aussi en présence de Narcisse.

— Il faut alors, repris-je, que ce soit aussi en présence de tous nos amis, afin que, dans le cas où Albany aurait ici d'autres confidents que moi, plusieurs personnes fussent à même de constater qu'il s'est ridiculement vanté. »

Nous convînmes de nos faits, et je me rendis sur-le-champ à l'hôtel où Albany était descendu. Je l'y trouvai, déjeunant seul dans sa chambre. Il s'était véritablement rangé; il ne se montrait plus à toute heure dans les villes de province et tenait à distance les flâneurs, avec lesquels il avait autrefois beaucoup trop frayé. Il n'entrait plus dans les cafés et ne jouait plus au billard. Il ne lorgnait plus les dames et n'embrassait plus les grisettes. C'était un tout autre homme. Il n'avait encore fait, à la Faille, qu'une visite, et c'était au docteur Fourchois, pour

lui porter un petit présent et le remercier de ses soins. Il parlait déjà en homme établi qui a une fortune, une maison, un rang à occuper dans la société.

• Je pense, lui dis-je en souriant, que vous avez fait confiance au docteur de votre nouvelle position ?

— Non, monsieur, répondit-il ; je n'ai pas encore de position matrimoniale. Tant que je n'y serai pas autorisé par Mlle d'Estorade, je ne ferai part à personne d'un projet dont elle peut empêcher l'exécution.

— C'est pousser trop loin la déférence, repris-je d'un ton sérieux. Mlle d'Estorade en a été surprise. Elle ne se savait pas votre amie à ce point-là. Vous pensez bien que je n'aurais jamais osé lui dire l'étrange interprétation que vous avez donnée à ses lettres. Elle doit l'ignorer ; elle en serait peut-être offensée, et votre intention n'est pas de la remercier par une impertinence, de l'intérêt qu'elle vous a témoigné.

— Ainsi, vous ne lui avez pas dit ma pensée ? s'écria Albany. Eh bien, vous avez eu tort. Elle ne doit pas ignorer que mon dévouement ne reculerait devant aucun sacrifice.

— Je le lui ai dit ; elle le sait ; mais je vous répète qu'elle s'en étonne. Elle se demande pourquoi vous supposez qu'elle puisse faire une objection à l'événement heureux qui vous arrive. •

Albany me regarda avec un immense étonnement, puis avec méfiance. « J'aurais dû, reprit-il, lui dire tout à elle-même. Le docteur m'a appris, ce matin, qu'elle n'était plus cloîtrée, qu'elle sortait, qu'elle recevait du monde, enfin qu'elle s'était complètement affranchie de la règle monastique. Elle n'a donc plus de raisons pour ne pas me recevoir, s'il est vrai qu'elle ne craigne aucune émotion pour elle-même de cette entrevue. »

Je compris alors que la résolution prise par Juliette de ne plus voir Albany, et signifiée à lui par elle-même dans plusieurs lettres, avait été, aux yeux de celui-ci, comme un aveu de sa peur et de sa faiblesse. Je me hâtai donc de lui dire qu'il avait raison de vouloir s'expliquer de ses projets avec Mlle d'Estorade en personne, et que je l'invitais à venir dîner chez moi, où il la verrait le soir même. Il fut très-étonné, puis très-content, puis il me parut un peu blessé de voir les choses s'arranger d'une façon si vulgaire. Il avait certainement craint un drame, et, bien que très-satisfait d'y échapper, il était désappointé d'être si facile à marier.

En le quittant, j'allai rejoindre Narcisse, à qui je racontai, de ce qui s'était passé, tout ce qu'il devait savoir, c'est-à-dire tous les faits accomplis, hormis les explications que j'avais eues avec Mlle d'Estorade, relativement à lui. Je m'abstins aussi de lui laisser pressentir qu'il me restait de légers doutes sur les

sentiments secrets de Juliette. Ces doutes étaient trop peu formulés en moi-même, et, dans tous les cas, il me semblait que Juliette était à jamais guérie par la blessante leçon que lui infligeait la vanité d'Albany. Dès lors, j'espérais qu'elle pourrait aimer Narcisse, et, si cet excellent jeune homme pouvait être heureux par elle, c'était à la condition de ne plus souffrir du passé.

Mais Narcisse, ordinairement si ouvert et si facile à pénétrer, montra, cette fois, une sorte d'abattement dont je ne pus pas bien saisir la cause. Il ne fit aucune réflexion et se contenta de dire à plusieurs reprises : « Elle veut que je sois là, j'y serai ! Si elle veut que je le jette par les fenêtres, me voilà prêt, et ça me fera plaisir. Si elle veut, au contraire, que je le reconduise avec beaucoup de politesses jusqu'à la diligence, ça ne m'amusera pas, mais je suis encore prêt. Ce qu'elle décidera sera bien, et je n'ai, en ceci comme en tout, qu'à lui obéir. »

J'invitai le docteur et Mme Pitard à dîner. J'avertis le curé que j'étais obligé d'avoir chez moi, le soir, un comédien ; à quoi il me répondit que cela lui était bien égal et qu'il viendrait comme à l'ordinaire. Je priai Narcisse de venir au dessert et d'entrer en même temps que Mlle d'Estorade.

Albany, qui avait fort mauvais ton dans l'occasion, avait aussi, dans l'occasion, le ton de la meil-



leure compagnie. Ma femme et Hortense le trouvèrent fort bien élevé, mais point aimable. En effet, il fut très-froid et comme méfiant. Il prenait sottement la situation. Il s'attendait à être mystifié, et se tenait d'avance sur la défensive.

Quand Juliette entra, avec Sylvie, déjà pendue au cou de Narcisse, qu'elles avaient trouvé dans l'anti-chambre, Albany sembla hésiter à la reconnaître. Le musicien avait peu d'aptitude, probablement, pour la peinture, car il n'avait jamais vu dans Mlle d'Estorade qu'une personne mal mise, sans charmes, d'une taille problématique, et beaucoup trop âgée pour lui. J'avais mis, à dessein, la conversation sur ce sujet pendant le dîner, et il s'était prononcé avec une sorte d'affectation, disant qu'il avait connu Mlle d'Estorade toute jeune et l'avait toujours trouvée vieille ; qu'elle avait de beaux yeux et l'air distingué, mais qu'elle ne régnerait jamais qu'au *royaume des ombres* ; « parmi les bienheureux ! ajoutait-il, car c'est une sainte ; mais les saintes n'ont pas besoin d'être belles, et ce qu'elles doivent inspirer, avant tout, c'est le respect. »

Ma femme avait vivement défendu la figure de Juliette, disant que, pour elle, c'était un idéal, et que, quant à la taille, elle avait l'air d'une fleur après l'orage. Albany avait souri singulièrement. Peut-être avait-il cru, un instant, que nous voulions lui faire épouser Juliette.

Lorsqu'il la vit mise avec élégance, coiffée avec goût et revenue à une manière d'être qui était beaucoup plus d'une duchesse que d'une béguine, il ne put surmonter son étonnement, et, comme il sentit qu'elle s'en apercevait, il perdit son assurance et la salua gauchement.

J'admirai le tact exquis de Mlle d'Estorade dans cette rencontre délicate. Elle lui parla la première, sans aucun malaise. Sa figure n'exprima ni joie, ni trouble, ni dépit, mais l'habituelle aménité et cette légère nuance, involontaire à coup sûr, d'indulgence protectrice, qui étaient le fond de son caractère.

Après le café, elle s'assit, avec lui et moi, dans un petit salon qui tenait au grand salon, et lui dit qu'elle avait appris avec satisfaction son prochain mariage : « Car il paraît, ajouta-t-elle, que c'est ce que l'on appelle un *bon mariage*. Je vous connais assez pour croire que la personne vous inspire un véritable attachement. Je vous ai, pour ainsi dire vu placé plusieurs fois entre vos goûts et vos intérêts, et toujours pressé de sacrifier les uns aux autres.

— Je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de moi, » répondit Albany embarrassé; mais il se remit pour ajouter d'un ton assez expressif : « Ainsi, vous ne me garderiez pas votre estime si vous ne pensiez que je fais, en même temps qu'un mariage d'argent, un mariage d'inclination ?

— Je vous estimerai d'autant plus que vous ferez du mariage une chose sérieuse et de la fortune un bon usage. Maintenant, pouvez-vous me dire pourquoi, au lieu de m'écrire tout simplement votre résolution, vous avez chargé M. E.... de m'en faire part? Vous avez craint de me blesser, à ce qu'il m'a dit, parce que vous vous trouviez désormais empêché de me donner de vos nouvelles et de me demander conseil dans la gouverne de votre vie. Je suis encore assez de ce monde pour comprendre qu'une femme ne veuille pas souffrir d'autre influence sur son mari que la sienne propre, et, bien loin de m'en fâcher, je l'approuve. Il eût été cependant plus convenable et plus sincère de votre part, que votre femme, informée par vous de la sollicitude que je vous avais témoignée, m'écrivit à ce sujet quelques lignes affectueuses. J'y eusse été sensible, et j'aurais ouvertement déposé avec joie, entre ses mains, ce qu'il vous a plu d'appeler quelquefois, en riant, mon autorité souveraine dans vos conseils de conscience. Mais, apparemment, il s'est trouvé telle circonstance dont je ne puis être juge, et qui rend nécessaire et naturelle la manière dont vous avez çu devoir agir. Je suis persuadée que vos intentions sont bonnes, et vous voyez que j'accepte avec plaisir toutes les conditions de votre bonheur. »

Albany, de plus en plus gêné, voulut s'excuser. Mlle d'Estorade ne lui permit aucune révélation sur

sa future moitié, et coupa court aux explications personnelles en lui faisant des questions bienveillantes sur son avenir, sur les relations et les occupations qu'il avait en vue. Puis elle rendit la conversation tout à fait générale, car le curé était venu, sans façons et très à propos, interrompre notre *aparté*.

Je remarquai un grand malaise chez Albany ; son amour-propre souffrait de l'école qu'il avait commise et de la très-douce, mais très-pénétrante leçon qu'il venait de recevoir. Il fit mine de se retirer ; mais soit qu'il désirât revenir, soit qu'il fût content de prendre une revanche quelconque ; il céda aux sollicitations de ma femme qui désirait l'entendre chanter. Il se fit bien un peu prier, attendant toujours que Juliette s'en mêlât, ce qu'elle fit de bonne grâce, mais sans avoir trop l'air d'y tenir. Il demanda alors le temps de la digestion et promit de revenir à neuf heures. Il ignorait que Juliette parlait toujours à cette heure-là.

Elle resta cependant, disant qu'elle aurait du plaisir à entendre de la musique, mais effectivement pour se trouver bien en présence d'Albany, sous les yeux de Narcisse. Du moins, c'est ainsi qu'elle m'expliqua sa pensée, et Narcisse, à qui j'en fis part, s'en montra reconnaissant, mais sans cesser d'être, en dépit de lui-même, d'une tristesse mortelle.

A neuf heures, Albany reparut ; les enfants firent silence ; le curé même rangea vivement les cartes, et, notre auditoire se trouvant assez nombreux, Albany s'approcha du piano ; mais ma femme, qui devait l'accompagner, se trouva saisie d'une invincible timidité et supplia Mlle d'Estorade de la remplacer.

Juliette s'y refusa d'abord. Nous la savions bonne musicienne, mais jamais elle n'avait posé ses doigts sur aucun piano devant nous. On disait, au couvent, qu'elle jouait l'orgue admirablement à la chapelle de ses religieuses ; mais aucun homme, et très-peu de femmes étrangères à la communauté, n'étaient admis aux offices. Le docteur seul pouvait parler *ex professo* du talent de Juliette, l'ayant entendue par surprise un jour qu'elle étudiait. Elle se cachait de ce talent, soit qu'elle n'y crût pas elle-même, soit qu'elle en regardât l'exhibition comme une vanité mondaine dont elle devait s'abstenir.

Elle céda, cette fois, pour ne pas nous priver d'entendre Albany, et ne pouvant attacher d'importance à un simple accompagnement.

Albany chanta très-bien, mais Juliette l'accompagna encore mieux qu'il ne chantait ; et, comme si elle eût voulu le lui faire sentir, elle fit chanter au piano, en manière de ritournelle, le thème de certains motifs qu'il venait de dire, et où le modeste instrument trouva plus d'expression et de largeur

que la voix humaine. Cela ne fut pas remarqué de tout le monde, mais de quelques-uns, qui y virent une leçon donnée à l'artiste présomptueux. Il parut le sentir lui-même, car il dit à Mlle d'Estorade, en manière de compliment enjoué, qu'elle lui faisait du tort, et que s'il eût soupçonné en elle, autrefois, un pareil maître, c'est d'elle seule qu'il eût voulu prendre des leçons.

« Des leçons de chant ? lui répondit Juliette. C'eût été difficile : je n'ai pas l'apparence de voix.

— Peu importe, reprit l'artiste. Je vous eusse priée de jouer les thèmes des maîtres, et, à vous écouter, j'en eusse appris plus qu'avec tous les autres. »

Le curé déclara, avec une franchise un peu ronde, qu'Albany avait raison, et le docteur pria Juliette de jouer un certain *Sanctus*, ou toute autre chose, qu'il lui avait entendu étudier sur l'orgue du couvent, une veille de Pâques.

Elle s'en défendit, prétendant que cela ennuerait tout le monde, mais ne paraissant point intimidée de révéler son savoir à Albany, qui était visiblement piqué de la sincérité du curé. Narcisse était dans un coin, silencieux et comme étranger à ce qui se passait autour de lui. Il se leva en voyant qu'elle se levait pour quitter le piano, et la regarda d'une manière suppliante, qui ne fut probablement comprise que d'elle et de moi. Elle s'arrêta, comme

si elle eût regretté de s'être levée, et me donna le temps d'insister pour qu'elle se rassit et cédât à nos instances.

Elle joua alors je ne sais quoi de magnifiquement suave, qu'elle nous dit avoir trouvé dans de vieux cahiers de sa mère, mais dont elle était peut-être l'auteur, bien qu'elle n'ait jamais voulu l'avouer. C'était un court chef-d'œuvre que, dans tous les cas, elle comprenait et rendait aussi bien que le maître qui l'avait écrit ; et l'enthousiasme de ceux qui, en l'écoutant, le comprirent, se communiquant à ceux qui le comprenaient peu ou point, Juliette fut plus applaudie qu'Albany ne l'avait été. On lui cria *bis*, mais elle regarda la pendule et s'y refusa obstinément. « Il faut, dit-elle, qu'à dix heures j'aie couché ma fille, et je ne veux pas vous priver d'entendre encore une fois M. Gerbier. »

Albany s'en défendit, mais tout le monde insista par politesse, et il chanta un grand air d'une façon remarquable. Il avait incontestablement une voix magnifique, beaucoup d'exercice et un grand savoir-faire ; mais, pour moi, il manquait d'individualité. Il chantait comme beaucoup d'autres qui chantent bien, mais qui ont appris et non trouvé leur manière. Il y avait plus d'âme et d'originalité dans une phrase simplement jouée par Juliette, que dans toutes les difficultés vaincues dont il prétendait nous éblouir. Mais, chose étrange dans notre vie intime,

ce fut la première, et en même temps la dernière fois, que nous entendîmes Juliette.

A dix heures, elle nous souhaita le bonsoir, et, s'adressant à Narcisse qui ne l'avait pas applaudie, mais qui avait pleuré, à la dérobee, dans son coin, pendant le prétendu *Sanctus* : « Il faut, mon ami, lui dit-elle tout haut, que vous ayez l'obligeance de porter *notre fille* jusqu'à ma porte, car la voilà qui dort tout debout. » Et comme, en parlant ainsi, elle passait dans l'antichambre pour mettre son manteau, elle vit Albany qui la suivait pour lui faire ses adieux en particulier. Il partait le lendemain ; c'était donc un éternel adieu. Juliette fit sentir qu'elle ne s'y trompait pas.

« Maintenant, lui dit-elle avec une sorte de gaieté, ce n'est probablement que dans une autre vie que j'aurai le plaisir de vous revoir, si toutefois nous prenons le même chemin. Je vous avertis que je ferai mon possible pour aller en paradis, dussé-je ne jamais vous y rencontrer ; et, en attendant, je prie Dieu de vous rendre très-excellent, et par conséquent très-heureux sur la terre. »

Albany était comme abasourdi de cette tranquillité d'âme. Il balbutia quelques mots que Narcisse n'entendit pas et qui ne parurent pas frapper Juliette, puis il revint au salon où il resta jusqu'à ce que l'on commençât à se retirer. Je vis qu'il parlait longtemps bas avec le docteur, et je retins celui-ci



après que le chanteur eut pris congé de nous, pour lui demander à quel propos il lui avait fait une mine si courroucée en frappant du pied et levant les épaules.

« Tiens ! vous avez vu ça ! répondit le docteur. Le fait est que j'ai été un moment fort en colère. Ces gens de théâtre, ça ne respecte rien. Imaginez-vous que ce faiseur de gargouillades s'est mis à m'interroger sur Juliette de la façon la plus étrange. Ne s'est-il pas mis dans la tête que Sylvie était sa fille ? Oui, le diable m'emporte ! la fille de Mlle d'Estorade et de Narcisse ! parce qu'elle a dit *notre fille* en parlant à Narcisse de la petite ! Cela m'a révolté ! J'ai cru que cette idée courait la ville et qu'il l'avait déjà ramassée dans quelque guinguette. Je lui ai dit, je crois, des choses dures, à quoi il m'a répondu qu'il était très-content de mon indignation, puisqu'elle lui prouvait qu'il avait rêvé. Du reste, il m'a donné sa parole d'honneur qu'il ne fréquentait plus aucune buvette et qu'il avait pris cette sottise sous son bonnet. Je ne lui en ai pas fait mon compliment. Alors il m'a très-bien parlé de Mlle Juliette, trop bien peut-être. On eût dit qu'il en était jaloux, amoureux, par conséquent. Et il vient pourtant nous annoncer son prochain mariage ! Je le soupçonne de n'être pas dans son bon sens ou de s'être moqué de nous. Peut-être qu'il ne se marie pas du tout et qu'il est venu ici.... je n'ose dire à quelle intention. »

Je feignis de trouver le docteur aussi fou qu'Albany lui-même ; mais je n'étais pas tranquille, et, quand tout le monde fut retiré, j'avertis ma femme de mon dessein ; j'attendis un quart d'heure, je m'enveloppai de mon manteau, et je sortis seul, résolus de veiller sur Juliette et de m'opposer à toute tentative pour la troubler ou la compromettre.

Je m'en allai, d'instinct, tout droit au jardin de Narcisse. Il était une heure du matin.

L'horloge du couvent jeta dans les ténèbres sa note métallique, claire comme une voix d'argent, au moment où j'entraï dans la nouvelle maison de notre ami. Elle était terminée, mais encore humide, et il ne l'habitait pas encore. J'y avais fait déposer provisoirement certaines pièces de mécanique dont j'étais trop encombré chez moi. J'avais donc une clef de cette maison, et j'y pénétraï sans bruit. La nuit était assez froide. Des nuages fantastiques, qui semblaient pressés de courir à je ne sais quel sabbat, passaient sur la lune terne et triste. Par moments, on distinguait tout ; dans d'autres, on ne voyait pas à se conduire.

Comme je m'avançais à pas de loup dans le jardin, par un de ces moments d'obscurité, je me sentis prendre le bras rudement, et une voix irritée me demanda qui j'étais.

« C'est moi, Narcisse, répondis-je ; tranquillisez-vous, et parlons bas.

— Quoi? qu'y a-t-il de nouveau? me demanda-t-il avec anxiété.

— Il n'y a rien. Seulement, je crains quelque folie de la part de ce fat, et je ne veux pas que Juliette ignore à quel point elle doit se méfier de lui. Vous aviez la même pensée, puisque je vous rencontre ici?

— Moi, j'ai quelque raison de plus pour craindre. Quand il lui a fait ses adieux, il lui a dit des paroles que je n'ai pas entendues. Dieu sait ce qu'il peut y avoir entre eux, mon ami! Je vous dis cela sans croire qu'il y ait aucun mal, je vous le jure! Mais nous ne savons pas tout. Eh bien, qu'il en soit ce que Dieu voudra; mais ce monsieur agira ouvertement, ou je le tuerai. S'il plaît à Juliette d'ouvrir cette porte que nous lui avons déjà vu ouvrir une fois, et de venir ici écouter des secrets où, maintenant, nous serions de trop, je jure que je n'écouterai pas et que je me tiendrai tranquille; mais s'il vient essayer de s'introduire chez elle par-dessus les murs, pour faire croire ce qui n'est point aux gens qui l'entourent, ce sera tant pis pour lui, aussi vrai que Dieu m'entend!

— Taisez-vous, lui dis-je, vous ne ferez rien sans ma volonté, à moins que vous ne soyez fou! Tuer, ou seulement maltraiter un homme ici, serait, en vérité, une heureuse idée pour préserver Juliette de la calomnie! Voyons, Narcisse, du calme, on

vient par la terrasse. Observons! vous avez juré, d'ailleurs, que si Juliette était d'accord avec lui, vous vous tiendriez tranquille. »

Nous rentrâmes dans la maison d'où, pendant une grande heure, nous vîmes, par intervalles, passer et repasser l'ombre d'Albany. Évidemment, il avait demandé et espéré un rendez-vous, et il l'attendait, en proie à l'inquiétude, à l'impatience et au froid de la nuit dont nous ne souffrions guère moins que lui, mais auquel nous résistâmes héroïquement pour ne pas le perdre de vue et ne pas trahir notre présence par un mouvement quelconque.

Nous comptâmes ainsi, tous les trois, les quarts et demi-quarts d'heure sonnés par l'horloge des *Sœurs bleues*. Étrange similitude d'angoisses entre Narcisse et Albany, l'un attendant que la porte du couvent s'ouvrit, l'autre craignant qu'elle ne vint à s'ouvrir!

Quand deux heures sonnèrent, Albany parut perdre patience. Il alla essayer d'ouvrir cette inflexible porte de l'enclos des religieuses. Narcisse voulut alors s'élançer sur lui. Je le retins. La porte était bien verrouillée en dedans. Elle résista à quelques tentatives d'Albany, lequel pourtant y mit des précautions, puis revint dans l'allée, et marcha encore en frappant des pieds pour se réchauffer. L'horloge de la ville sonna le quart après deux heures, puis

celle du couvent, qui retardait de trois minutes. Il paraît qu'Albany venait d'accorder à Juliette le quart d'heure de grâce, car nous l'entendîmes maudire, d'un mot énergique, le moment qui mettait fin à son espérance, et retourner vers la terrasse pour recommencer son ancienne escalade par la tonnelle des comédiens. Comment il avait pu pénétrer dans le jardin de la maison de ville, c'est ce que nous n'avons jamais su. Il devait avoir mis le concierge dans sa confiance.

C'était le moment d'agir. Narcisse voulut bien comprendre qu'après les soupçons manifestés au docteur par Albany, il devait à Mlle d'Estorade de me laisser seul prendre fait et cause pour elle. Il resta donc caché pendant que je courais après l'artiste. Je retins celui-ci au moment où il montait sur la terrasse auprès du pilastre.

« Permettez, monsieur, lui dis-je, vous ne passerez pas par ici. Vous ne pouvez pas ignorer que, dans les petites villes, on peut toujours être aperçu par un passant attardé, ou par un curieux cloué derrière une persienne. Or, je ne veux pas souffrir que, dans le voisinage d'une maison habitée par une personne que je respecte, vos étranges fantaisies d'escalade et de promenade nocturne donnent lieu à d'impudents commentaires. Vous aurez donc l'obligeance de repasser par ce jardin, de traverser la maison de M. Pardoux, qui précisément s'y trouve

en ce moment, et d'en sortir avec nous, pour être vu, au besoin, par les gens qui veillent quelquefois dans le café une partie de la nuit, après la fermeture. »

Albany voulut se fâcher : mais comme il vit que cela était fort inutile, il prit le parti de m'ouvrir son cœur. « Je ferai ce que vous voudrez, dit-il ; je suis dans mon tort. Mais, avant que je sorte, laissez-moi vous parler cinq minutes, seul à seul dans ce jardin. C'est pour Juliette, peut-être, une question de vie ou de mort.

— Parlez simplement. Je vous écoute.

— Seul ? Personne n'est là autour de nous ?

— Personne.

— Eh bien ! sachez qu'elle m'aime ; j'en suis plus certain que jamais. Vous vous y êtes mal pris pour faire ma commission. J'étais clairvoyant, sincère et dévoué ; vous m'avez dépeint aveugle, vantard et ridicule. Vous avez blessé le cœur de la femme et aigri le caractère de l'homme. J'avais le droit de vouloir me justifier, vous ne m'avez pas laissé, chez vous, la liberté de le faire....

— Pour cela, je vous demande pardon, monsieur. Vous êtes sorti pendant deux heures dans la soirée, au lieu de chercher l'occasion de causer avec elle. Vous le pouviez cependant, sans que je fusse intervenu, si tel eût été le bon plaisir de la personne dont nous parlons.

— Je suis sorti deux heures, espérant que Juliette

comprendrait ma souffrance et serait mieux disposée à m'écouter plus tard. Mais vous l'aviez si fort prévenue contre moi, que je n'ai trouvé en elle qu'une femme offensée, jouant très-bien son rôle et vengeant son orgueil blessé, avec beaucoup d'ironie et de froideur. Eh bien ! j'ai compris son désespoir quand même, et, sur-le-champ, j'ai pris le seul parti digne de moi, qui est de renoncer à l'autre mariage et de lui offrir mon cœur et ma main !

— Ah ! ah ! vous daignez lui offrir... Vraiment, vous êtes d'une générosité chevaleresque !

— Raillez tant qu'il vous plaira, monsieur. Si vous êtes un homme de cœur, vous vous en repentirez peut-être !

— Est-ce une menace ?

— Non, monsieur, je ne suis point venu ici pour ferrailer, à moins qu'on ne m'y contraigne. J'ai fait mes preuves ailleurs que sur les planches, et ce qui m'occupe ici est trop sérieux pour ne pas planer au-dessus des épigrammes que vous m'adressez. Je veux, j'exige que Mlle d'Estorade sache mes intentions. Je les lui ai écrites ce soir. En dépit de vous, ma lettre est dans ses mains. Au moment où elle sortait, au bras de M. Narcisse Pardoux, il a bien fallu qu'elle me laissât la lui glisser, à moins de faire un esclandre ridicule et d'amener une querelle entre moi et ce monsieur qui se pose en protecteur, et auquel je ne reconnais pas le droit de se

mettre en travers de mon chemin. A présent, Juliette connaît toute mon âme. Elle sait que j'ai toujours deviné la sienne, et aujourd'hui plus que jamais. Elle sait que je n'avais jamais osé être amoureux d'elle, et que, de ce soir seulement, je vois clair en moi-même. Oui, c'est elle, c'est elle seule que j'aime, et tellement que, pour elle, j'accepte le rôle le plus humiliant et le plus ridicule, qui est de venir ici attendre en vain l'entrevue que je lui ai offerte et de m'exposer aux railleries de témoins fort mal disposés pour moi. Qu'importe, après tout, si elle a assez d'énergie pour voir que ses gardes du corps la trompent et que je suis de bonne foi ?

• Pardon, monsieur, pardon ! ajouta-t-il, en voyant que j'allais répliquer avec vivacité. Je ne dis pas cela pour vous... et quand j'aurais de l'humeur, n'est-ce pas naturel ? Ce qui doit nous préoccuper avant tout, n'est-ce pas l'avenir de cette femme qui aime sans espoir depuis si longtemps, depuis dix ans peut-être, et à qui, pour toute consolation, au moment où j'étais forcé de la quitter pour toujours, vous présentez une coupe de fiel et d'amertume ? Croyez-vous que le dépit et la dissimulation soient un baume sur une plaie ? Non ! c'est du poison que vous y mettez, et j'ose vous le dire : prenez garde à ce que vous faites ! Peut-être, en la voyant souffrir sans remède et finir sa jeunesse dans un morne silence, regretterez-vous amèrement de n'avoir pas



mieux deviné à quelle fleur délicate, à quelle mystérieuse sensitive vous aviez affaire ! »

Albany continua sur ce thème, et le développant avec animation, il me réduisit un peu au silence. Je n'avais jamais été bien tranquille sur le compte de Juliette, et j'avoue que j'eus très-grande peur d'avoir fait fausse route. Pourtant, je ne pouvais me résoudre à encourager les prétentions d'un homme qui me paraissait, sinon indigne, du moins pas assez digne d'elle. Il vit que je me méfiais beaucoup de lui.

« Vous croyez, dit-il, que j'ai toujours eu l'ambition d'épouser la fortune, et que, maintenant, j'improvise cet amour, après avoir inventé lâchement la fable d'un riche mariage à Nantes, pour amener l'explosion des sentiments de Juliette. Je veux vous donner la preuve de la vérité ! »

Et il me remit quelques lettres d'un homme d'affaires, que je pus lire ensuite, et qui attestaient la réalité de ses paroles. Mais il eut encore à se défendre d'un doute qui persistait en moi.

« Je n'ai pas précisément besoin de lire ces papiers, lui dis-je, pour vous croire incapable d'une bassesse ; mais je vous crois incertain et capricieux, de plus très-incapable d'un grand amour, et, je vous en demande pardon (nous sommes ici pour tout dire), trop épris de vous-même pour apaiser moralement la soif du grand amour que vous croyez inspirer. Répondez à toutes mes questions. Vous

avez connu Juliette jeune, aussi aimable, aussi bonne, aussi angélique probablement qu'elle l'est aujourd'hui. Mais elle était pauvre, et vous ne l'avez pas aimée....

— Quand je l'eusse aimée, répondit Albany, à quoi cela eût-il abouti ? J'avais vingt-deux ans ; pouvais-je songer à un mariage auquel mes parents riches n'eussent jamais consenti ? Devais-je la compromettre ?

— Je ne vous demande pas pourquoi vous ne lui avez pas parlé d'amour, je le comprends de reste ; je vous demande simplement si vous avez ressenti pour elle quelque velléité d'amour,

— Je pourrais vous dire que je n'en sais rien, que j'avais pour elle, au su de tout le monde, une sympathie et une estime particulières ; mais je ne veux ni vous tromper, ni me tromper moi-même. Je ne croyais pas qu'il fût possible d'aimer Juliette autrement que comme une âme. Sa personne était, à cette époque, d'une laideur tranchée. Maigre, jaune, fade, on l'appelait autour de moi la boscotte, ou la petite vieille.

— Fort bien. J'ai pourtant peine à croire qu'elle n'eût pas déjà ces beaux yeux et ce regard magnétique que le plus lourd paysan ne peut rencontrer sans être pénétré d'un étonnement et d'un respect singuliers. Vous n'étiez guère artiste à cette époque, à ce qu'il paraît ; mais passons.

Quand vous avez revu Mlle d'Estorade, il y a deux ans....

— Je serai franc. Elle m'a paru étrange. Elle était si mal fagotée !

— Et l'année dernière ?

— Plus étrange encore, presque belle par moments, puis, tout à coup, vieille de cent ans et se rendant justice sur ce point par l'entier délaissement de ce qui fait le charme, je dirais presque le sexe de la femme. C'était un être qui n'appartenait pas à l'humanité, que l'on pouvait invoquer à genoux, mais non pas serrer dans ses bras.

— Et à présent....

— A présent, c'est presque une femme, et, comme c'est toujours un ange, je sens qu'amoureux ou non comme on l'entend dans la vie ordinaire, je ne me détacherai jamais de ce souvenir. J'aurai toujours cette vision du ciel dans l'imagination, et ne verrai qu'avec dédain la robuste et matérielle beauté qui, ailleurs, me tend les bras sans émouvoir ni mon esprit ni mon cœur.

— Et c'est pourtant une robe de soie substituée à une robe de bure, qui a fait en vous ce miracle ! car Mlle d'Estorade est la même personne qui m'est apparue, à moi, il y a un an, et dont j'ai dit, avec un esprit tout à fait tranquille et désintéressé :  
« Voici une vierge qui, sans être belle, efface toutes  
« les beautés de la terre. »

Je m'aperçus que j'avais tort de dire ainsi mon opinion sur Juliette, car je rendais Albany tout à fait amoureux. Comme, par moments, il parlait très-bien, je faillis m'y laisser prendre ; mais quelques naïvetés lui revinrent qui me détrompèrent. Il était la proie d'un caprice subit, né du dépit d'avoir manqué son effet, et il était résolu à manquer son riche mariage de Nantes, plutôt que de s'en aller humilié et pardonné. Je lui déclarai que je voyais le fond des choses, et que rien ne m'engagerait à me faire son avocat auprès de Juliette.

« Vous êtes libre, lui dis-je, de lui écrire ou d'obtenir d'elle qu'elle vous entende. Elle n'a aucun lien avec personne, aucune susceptibilité à ménager. Seulement, j'exige que vous agissiez au grand jour, et que vous ne cherchiez pas à la compromettre par de ridicules cachotteries. Vous savez que Mlle d'Estorade reçoit chez elle qui bon lui semble. En outre, ma maison vous reste ouverte. Je ne veux pas qu'il soit dit, surtout par vous, que j'exerce sur elle une influence contraire à son penchant. Pour compléter l'impartialité de mon rôle, je m'engage à ne pas lui dire un mot contre vous pendant trois jours. Après ce délai, si vous n'avez obtenu aucune espérance, vous partirez, je vous le déclare, et, si vous ne m'en donnez votre parole d'honneur, nous aurons très-sérieusement affaire ensemble.

— Je n'en crois rien, monsieur, répliqua Albany avec la douceur d'un homme peu facile à intimider. Vous savez que je ne reculerais pas, et vous ne voudriez pas m'amener à un éclat, si vous me jugiez capable de chercher à entacher la réputation de Mlle d'Estorade. J'ai eu tort de venir ici, j'en conviens; je croyais cette maison encore inhabitable et ce jardin à l'abri de tous les regards. Je me suis trompé. Je puis être imprudent, mais non infâme, et vous n'aurez pas besoin, si je suis repoussé, de chercher à me faire peur. Ce serait fort inutile; mais il ne s'agit pas de cela. Refusé, je me retire sans murmure et sans ressentiment. Encouragé, je reste, fussiez-vous me chercher querelle à toutes les heures du jour. »

En achevant sa phrase, Albany éleva un peu la voix à dessein d'être entendu de Narcisse, car nous nous étions rapprochés de la maison. Je vis, avec déplaisir, Narcisse précisément à portée de l'entendre. Il se promenait de long en large dans une chambre du rez-de-chaussée, la fenêtre ouverte; mais il avait réfléchi, et j'admire l'empire qu'il avait repris sur lui-même. Il vint à notre rencontre sans dire un seul mot, et comme s'il n'eût pas vu Albany. Ce silence était peut-être plus éloquent que des paroles, car Albany ne trouva pas non plus un mot à lui adresser, et nous sortîmes tous les trois pour nous séparer, sans bruit, sur la place de la Comédie.

Il ne m'était plus possible de rien cacher à Narcisse des desseins et des espérances d'Albany. J'étais un peu ébranlé par l'assurance du comédien, et, précisément à cause de cela, j'essayais de m'en moquer. Je comptais sur Narcisse pour dissiper mes inquiétudes intérieures. Il devait être bien tranquilisé par la déception qu'Albany avait éprouvée dans son rendez-vous; mais je le trouvai presque aussi muet avec moi qu'il l'avait été avec son rival. Il semblait, ou ne vouloir se permettre aucune opinion sur Juliette, ou couvrir quelque secrète résolution. Je ne le quittai qu'après l'avoir vu entrer dans la maison Pitard où il demeurerait, et je me promenai quelque temps à distance, pour m'assurer qu'il ne sortait pas dans le dessein d'aller provoquer Albany. Mais aucune porte ne se rouvrit, aucun autre pas que le mien ne résonna sur les pavés humides. Je rentrai chez moi à trois heures du matin.

J'avais résolu de ne pas aller interroger Juliette; mais, dès neuf heures du matin, elle me fit demander. Elle me montra la lettre d'Albany, qui n'était que le résumé échevelé des confidences faites à moi depuis dans le jardin de Narcisse. Elle n'en paraissait nullement émue.

« Voilà de grandes folies et qui font craindre de grandes sottises dans l'avenir, me dit-elle avec le calme du mépris. Ce jeune homme a décidément une pauvre cervelle, et je plains la femme qu'il va épouser.

— Vous croyez donc qu'il l'épousera quand même ?

— Qui l'en empêchera ?

— L'amour qu'il a pour vous peut-être ?

— Peut-être ? Est-ce que vous aussi, mon ami, vous rêvez ?

— J'en aurais le droit ; j'ai fort peu dormi cette nuit ! Mais ne me faites pas de questions. Je me suis engagé, pour trois jours, à garder la neutralité.

— Vous avez eu tort. Cet amour improvisé ne méritait pas tant d'égards.

— N'importe ; attendez trois jours, je vous prie, avant de répondre quoi que ce soit, afin qu'on voie bien que vous avez pris le temps de la réflexion.

— Oh ! par exemple, répondit Juliette avec une certaine vivacité, ce n'est point là mon avis ! Vous voulez que, pendant trois jours, je laisse cet homme compter sur mon idiotisme ? Non, non, pas pendant une heure de plus. »

En parlant ainsi, elle mit au bas de la lettre d'Albany ce peu de mots : *Vu et désapprouvé.* — *Juliette d'Estorade.* Puis elle la plaça sous enveloppe, cacheta et écrivit l'adresse d'une main ferme. Elle lui renvoyait purement et simplement sa déclaration d'amour sans daigner lui expliquer les motifs de son dédain.

Je m'abstins de toute réflexion. J'avais promis ! Ma réserve impatienta Juliette, et je la trouvai plus vive et plus énergique que je ne l'avais vue.

« En vérité, dit-elle, je ne vous croyais pas si impartial envers moi. On ne doit pas l'être à ce point avec les gens qu'on aime ! Vous semblez ne pas vous soucier de l'injure qui m'est faite.

— Ne dites pas de ces choses-là devant Narcisse, lui répondis-je. Je crains fort qu'il ne perde patience avec l'homme qui entre encore la nuit dans son jardin.

— Ah ! s'écria Juliette émue ; Narcisse l'a vu ? Narcisse sait tout cela ? Et que dit-il, lui ? Pense-t-il qu'il faille ne pas *m'influencer*, mais attendre trois jours ma réponse ?

— Narcisse ne dit rien ; il est comme abasourdi. Mais le plus prudent serait de lui donner une commission à faire pour vous à Estorade.

— Eh bien ! allez le chercher, répondit-elle. Je trouverai un prétexte pendant ce temps-là ; et chargez-vous d'envoyer tout de suite ma lettre à Albany : le père Bonbois serait trop long. »

Je cherchai Narcisse au café Pitard ; il était sorti. Je le cherchai dans la ville ; on l'avait vu descendre à l'hôtel de la Tête-d'Or.

Je m'y rendis en toute hâte. On m'apprit qu'Albany et Narcisse étaient sortis ensemble, se dirigeant vers la route du Midi.

Je suivis leur trace, et les trouvai bras dessus, bras dessous, comme gens qui vont se battre en cachette, et qui affectent, devant les passants, d'être



au mieux ensemble. Pourtant, ils causaient avec tant d'animation, à voix basse, qu'ils ne purent s'interrompre en me voyant. Au contraire, Narcisse me prit à témoin, et quelques paroles très-vives furent échangées. Je les engageai à quitter la route et à entrer avec moi dans une prairie où Narcisse, que je m'efforçais de calmer, s'expliqua devant moi.

« N'ayez crainte d'un duel, me dit-il. Monsieur voudrait fort que ce fût là mon idée, mais ce ne l'est point. Je n'ai jamais touché à une épée, et je ne sais ce que c'est d'aller risquer sa vie devant un homme dont on est résolu à se défaire. J'ai averti monsieur de mes intentions, et je les lui réitère devant vous. Il ne me plaît pas qu'il entre la nuit dans mon jardin, et je me trouve insulté par cette habitude-là, qui date de loin. Je lui ai défendu d'y remettre les pieds, et il m'a répondu de manière à me faire croire qu'il ne se le tient pas pour dit. Eh bien, comme je ne voulais pas risquer d'élever la voix malgré moi dans l'auberge, je l'ai prié de sortir avec moi pour entendre ce que j'avais à lui dire, et voilà ce que c'est : Si je retrouve monsieur dans ma maison ou dans mon enclos, ou seulement sur mon mur, je le tuerai comme une fouine, sans l'avertir, sans lui donner le temps de se défendre ; je l'assassinerai, en un mot. Monsieur dit que ce sera le fait d'un lâche ; moi je dis que non, car j'y risquerai bien assez ma vie ! J'irai faire ma déclaration

sur l'heure et me constituer prisonnier ; la loi fera de mon cou ce qu'elle voudra. J'aurai là affaire à quelque chose de plus dangereux que l'épée d'un homme plus ou moins adroit. Je ne serai donc pas un poltron qui craint pour sa peau, et je me serai débarrassé d'un particulier qui m'offense. »

Albany affecta de lever les épaules et de rire avec dédain du raisonnement terriblement serré de son rival. Il faisait bonne contenance, et j'approuvai le sang-froid dont il sut ne pas se départir. Il ne mêla pas plus Mlle d'Estorade au fond de la querelle que Narcisse ne l'avait fait. Son nom ne fut pas prononcé. Certes, Albany n'avait aucune envie de retourner dans le maudit jardin ; mais la manière dont Narcisse le lui interdisait ne lui permettait pas d'en faire la promesse. Pourtant, Narcisse s'obstinait à l'exiger, et une discussion si étrangement posée n'eût pu finir que par des voies de fait, si je ne me fusse trouvé là.

J'essayai d'apaiser Narcisse en lui disant qu'Albany m'avait donné, à moi, la parole d'honneur qu'il réclamait. Narcisse le savait bien, et il ne fut pas facile de l'amener à s'en contenter. Il était, à l'habitude, d'une douceur moutonnaire ; mais, irrité, il avait aussi l'entêtement du mouton, qui se brise la tête contre un obstacle plutôt que de reculer. Les sarcasmes d'Albany l'exaspéraient. Il était rouge à faire craindre un coup de sang.

Je pris assez d'empire sur Albany pour l'amener à une sorte de conciliation, à savoir : de me renou-  
veler, en présence de Narcisse, le serment qu'il  
m'avait fait, et j'obligeai Narcisse de s'en contenter.  
Aussitôt je le pris par le bras pour lui dire que  
Mlle d'Estorade l'attendait et lui demandait un ser-  
vice qui ne souffrait pas un instant de retard. Je  
restai seul avec Albany.

Je lui remis la lettre que Juliette lui renvoyait,  
avec les deux mots sans appel et la signature acca-  
blante qu'elle y avait ajoutés. Albany, assis à l'écart,  
les relut sans doute plus d'une fois, et en étudiant  
chaque caractère de l'écriture, car il resta plus d'un  
quart d'heure plongé dans ses réflexions. Il vint  
ensuite à moi et me demanda des détails que je lui  
donnai avec une scrupuleuse exactitude.

« Ainsi, dit-il, elle était en colère, à ce que je vois?  
Pauvre folle! elle s'en repentira! Mais moi, j'ai as-  
sez fait pour l'acquit de ma conscience, etc'est à mon  
tour d'être piqué. A quelle heure part la diligence?

— Dans une heure.

— Eh bien, je vais fermer ma valise, et je pars.

— Vous faites bien.

— Vous pensez que j'ai peur de M. Narcisse?

— Non, mais que vous avez raison de vous pré-  
server de vos propres imprudences et des suites  
qu'elles peuvent avoir. Narcisse est fort exalté.  
Quelle bravoure y aurait-il à vous jeter sous les

coups d'un homme qui a le mépris du duel et le fanatisme de la guillotine ?

— Il est vrai que je n'aimerais pas à tomber dans un guet-apens, et que je n'entends rien à ce duel à l'américaine auquel il me convie. Mais là n'est pas la question. Un mot de Juliette m'eût fait tout braver. Je l'aimais.... hier ! oui, je l'aimais passionnément ! Mais aujourd'hui je retrouve en elle la bégaine et la prude qu'elle ne peut pas ne pas être, et je pars content de moi, après le sacrifice que je lui ai offert, je pourrais dire aussi très-content d'elle, qui me préserve de l'insigne folie d'épouser une vieille fille dévote et bourgeoise. »

Je laissai Albany exhaler ainsi son dépit. Narcisse ne l'eût pas souffert ; mais moi, j'étais trop content de le voir renoncer à ses projets pour protester contre ses impertinences. Il voulait partir la tête haute, et, pour cela, il fallait lui laisser la satisfaction de dire le dernier mot. Je l'accompagnai donc très-patiemment à l'hôtel, feignant un peu de craindre de l'irriter ; et quand je le vis, perché sur l'impériale de la diligence, enfoncer son bonnet de voyage sur ses oreilles, de l'air d'un homme qui pose l'éteignoir du dédain sur sa propre flamme, je m'applaudis de mon hypocrisie.

Je retournai au couvent. Narcisse y était encore.

« Arrivez donc, me dit Juliette, et regardez quelle figure de révolté l'on me fait ! Je ne peux

pas obtenir qu'il aille me chercher un acte qui est dans mon secrétaire, à Estorade, et dont j'ai absolument besoin. Il dit que je ferais mieux d'y aller moi-même, ou de vous y envoyer, et que, quant à lui, il ne peut s'absenter. Voici la première fois de ma vie qu'il me refuse quelque chose, et je vous prie d'en prendre note.

— Si vous m'en croyez, lui répondis-je, nous partirons tous trois pour Estorade avec Sylvie, vu que je sais qu'un certain Albany vient bien de monter en diligence et de disparaître sur la route du Nord, en vous traitant de folle embéguinée et de prude embourgeoisée; mais que je ne sais pas si ce personnage, fort capricieux, n'aurait pas la fantaisie de revenir sur ses pas dans deux heures. Or, nous avons, je pense, assez supporté ses lubies; nous avons été fort patients; moi, pour mon compte, je l'ai été comme un saint! Nous pourrions l'être moins par la suite, et vous-même, vous ne le seriez plus du tout, je parie. Ces impertinences ont lassé votre dignité. Croyez-moi, quittons la partie, et, comme le chemin d'Estorade est fort connu, nous pousserons un peu plus loin, n'importe où, sans dire d'avance et sans savoir nous-mêmes où nous allons. C'est la seule manière de n'être pas suivis. »

Mlle d'Estorade accepta avec joie, Narcisse avec répugnance. Il éprouvait un vague mais violent besoin de brutaliser son rival plus que de raison, et il

lui semblait que le fuir était une défaite. Mais Juliette faisait déjà son paquet et celui de Sylvie. Deux heures après, la légère et confortable calèche qui avait remplacé l'antique patache *cellulaire* de Mlle d'Estorade nous déposait à la porte de son château. Ma femme et ma fille aînée étaient de la partie. Nous fîmes à Estorade un repas improvisé, et aussitôt après, nous prîmes la route de Sainte-Florence, où nous pûmes arriver avant la nuit.

Nous nous promenâmes ainsi trois jours durant, à petites journées, de village en village, dans le plus romantique pays de la terre et par tous les chemins possibles ou impossibles. Cette flânerie, au cœur de l'hiver, eût paru insensée à des gens moins endurcis que nous aux hasards de la température et aux fatigues de la promenade. Mais la nature était magnifique à travers la brume rose du jour et sous le voile matinal de la gelée blanche. Le doux soleil de midi irisait les perles liquides pendues à toutes les herbes, et les arbres dépouillés accusaient les nobles formes de leur branchage, souvent trop voilées sous la feuillée de la belle saison. Tout nous semblait riant ou singulier, et tous les inconvénients de la route furent pris en bonne part. Sylvie et ma fille chantaient comme deux merles et folâtraient comme deux chevreaux au bord des ravins. Juliette, plus gaie et plus sensible aux choses extérieures que je ne l'avais jamais vue, semblait goûter un plaisir

réal à enterrer le souvenir du passé pour saluer le sourire de l'avenir. Narcisse, en la voyant ainsi, était, par moments, plongé dans une *muette* ivresse. On eût dit qu'il craignait d'être réveillé au milieu d'un rêve de bonheur.

Le quatrième jour, avant midi, nous fûmes de retour à Estorade. Le temps s'était mis décidément au froid. Il avait gelé assez fort pour que les eaux fussent prises. Juliette nous demanda de lui *sacrifier* le reste de la journée. Elle voulait voir avec nous le ravin de la Gouvre, où, pour la première fois, quinze mois auparavant, elle nous avait donné rendez-vous. On prit un âne pour les deux enfants, dont les petits pieds étaient las de trotter, et nous remontâmes le torrent jusqu'au carrefour de gros rochers où nous avions reçu les confidences de notre amie.

Le ravin était presque impraticable, et pourtant Juliette le suivit à pied avec intrépidité. C'est pour le coup qu'elle me sembla avoir des ailes, et que je me demandai comment, sans nulle attention et nul effort apparents, elle voltigeait ainsi sur les roches glissantes, sans même accrocher son vêtement aux ronces du sentier.

Le spectacle que nous offrit le lit encaissé de la Gouvre valait bien, du reste, la peine que nous prîmes pour l'explorer. Les mille ruisseaux qui descendent brusquement des flancs du rocher étaient

devenus des cascates de cristal solide, et les eaux torrentielles de la petite rivière luttant encore en beaucoup d'endroits contre la glace, c'était une chose curieuse et frappante que cette agonie du mouvement, qui achevait de se tordre et de gronder sous la main lourde et pétrifiée de l'hiver.

Au retour, nous eûmes à doubler le pas ; le jour baissait rapidement, et il fallait sortir de ces sentiers difficiles et périlleux avant la nuit. Quand nous fûmes auprès du feu pétillant, dans la grande salle à manger du manoir, je fus frappé de la beauté surnaturelle de Juliette. Elle avait eu très-chaud. L'ardeur du foyer séchait la sueur sur ses joues transparentes et se reflétait en saphirs étincelants dans ses yeux bleus. Ses cheveux, ébouriffés par le vent, voltigeaient encore comme un nuage doré autour de son petit front découvert, luisant comme un marbre. Ce n'était plus la pâle et grêle madone byzantine ; c'était un de ces beaux enfants que Rubens semble avoir peints aux reflets de la nacre.

Cette illusion de jeunesse adolescente, qui, chez elle, était produite par la délicatesse des lignes et l'expression de candeur, fut si complétée, en ce moment, par l'éclat du teint et l'animation du regard, que Narcisse, assis à côté d'elle, m'apparut, dans sa beauté colossale, comme un contraste invraisemblable. Il ne pouvait pas ressembler au mari, mais au père de cette petite fille. Sylvie elle-même, avec ses



formes solides et sa grosse tête, était trop accusée, trop réelle auprès de sa mère adoptive.

Je me rappelai le premier jour où, après six mois d'absence, je l'avais revue, au clair de la lune, dans le jardin de Narcisse, et où j'avais été ravi et en même temps effrayé de cette sorte d'*immatérialité* qui la caractérisait en ce moment-là. Maintenant, il me semblait la voir pour la première fois vivante, mais d'une vie qui ne pouvait se mêler à celle d'*aucun* être de ce monde, et une sorte de douleur inexplicable me pénétra. Peu à peu, la salle devint sombre; on n'avait pas encore allumé les bougies sur la table, et le feu avait cessé de flamber. Les ombres, fortement accusées, creusèrent les yeux, tout à l'heure si purs, et les lignes du visage s'accusèrent profondément. Le corps fatigué s'affaissa sur lui-même, et la personne devint si courbe et si ployée, que je crus voir une petite centenaire, et que Narcisse m'apparut alors comme un fils pieux, attendant avec douleur et résignation le moment de la prendre dans ses bras pour la déposer dans la tombe.

Les cris joyeux des enfants, qui étaient allés à la cuisine et qui revenaient annoncer la soupe, dissipèrent les incompréhensibles vertiges auxquels j'étais en proie. On apporta de la lumière, chacun reprit son aspect habituel, et je trouvai seulement Juliette un peu plus pâle que de coutume. Je lui

demandai si elle était fatiguée. Elle me répondit en souriant :

« Je n'en sais rien ; je sais seulement que j'ai faim. »

Elle mangea aussi peu que les autres jours, mais en ayant l'air d'y prendre plus de plaisir. Jamais je ne l'avais vue si enjouée, et cette gaieté fine et caressante avait un charme inexprimable. Quand on eut diné, Sylvie s'endormit, le nez dans son assiette, et Mlle d'Estorade alla elle-même la coucher.

« Eh bien, mon ami, dis-je à Narcisse en passant au salon, n'êtes-vous pas plus heureux aujourd'hui qu'il y a quelques jours ?

— Non, pas du tout, répondit-il ; j'aurais voulu tuer Albany, et il vit ! Tant qu'il vivra.... je croirai qu'il a jeté sur elle un mauvais sort.

— C'est trop de jalousie ! Je vous conseille, si vous êtes incurable, de ne jamais songer au bonheur.

— Je n'y ai jamais songé, reprit-il.

— Au fait, pensai-je, c'est moi qui ai rêvé tout seul ce mariage. Il est impossible ! Narcisse est sous le coup d'une recrudescence de jalousie qui ferait peut-être le malheur de Juliette. »

J'en étais là de mes réflexions quand on vint me dire que Mlle d'Estorade me priait de monter un instant chez elle. Je la trouvai assise avec ma femme, auprès des deux petites filles endormies.

« Mon ami, me dit-elle d'une voix émue, j'ai

voulu vous parler en même temps qu'à Blanche. J'ai fait mes réflexions durant ce voyage. En voyant Narcisse à toutes les heures du jour, si dévoué pour moi et si parfait en toutes choses, j'ai compris que je devais et que je pouvais l'aimer assez pour qu'il fût heureux avec moi. Je m'étais fait de fausses idées sur moi-même. Il me semble qu'enfin je vois et pense comme tout le monde. Dites-lui donc de me parler à cœur ouvert. Je lui ferai, moi, ma confession générale, et comme, après tout, je ne suis pas bien coupable ni bien mauvaise, je suis sûre qu'il sera content de mes résolutions. Je peux vous les dire d'avance. Je demande encore quelques semaines de repos moral absolu. Je compte me mettre en retraite au couvent pour tout le carême. A Pâques, j'en sortirai ressuscitée, et si Narcisse veut que nous soyons liés pour toujours l'un à l'autre, comme c'est aussi ma pensée et ma religion, nous nous marierons au printemps.

— Juliette ! Juliette ! m'écriai-je, surpris par je ne sais quelle vague inquiétude, avec vous on marche de surprise en surprise. Il y a quatre jours, tout cela était à jamais impossible. Aujourd'hui, c'est tout naturel, et vous l'annoncez avec une sérénité qui m'épouvante. Tout est arrangé, prévu comme pour un mariage de raison auquel vous songeriez depuis dix ans. Pourtant, il n'en est rien, et c'est peut-être une réaction.... Je ne veux rien dire de

plus ; mais, ma chère, ignorez-vous que Narcisse éprouve pour vous une passion ardente et profonde ?

— Quoi ? que me dites-vous ? reprit Juliette étonnée. Ne le sais-je pas ? Mais ne me disiez-vous pas l'autre jour que l'on devait se trouver heureux du bonheur que l'on donne ? Et lui en coûtera-t-il, à lui, de m'entourer de soins, de tendresse et de dévouement ? Qu'est-ce que cette passion dont vous parlez, sinon de l'affection contrariée par l'inquiétude ? Quand il aura reçu ma parole, il ne s'inquiétera plus. Il me connaît bien, j'espère ! Allez donc lui dire ce que je viens de résoudre, et vous verrez que sa tristesse passera tout d'un coup. Je le connais bien aussi, lui, peut-être ! Depuis si longtemps ! Je sais bien qu'il se défie toujours de lui-même, mais qu'il ne se méfiera jamais de ma loyauté. Allez, allez, vous dis-je ; je suis une âme active, mais je suis un caractère indolent et irrésolu quand il s'agit de moi. Ne me laissez pas temporiser, cela pourrait durer encore dix ans. Ma parole est donnée à Dieu ; prenez-la vite et portez-la à ce brave cœur. S'il trouve que j'ai trop tardé, il me pardonnera, et s'il trouve aussi le délai trop long, ou ma retraite au couvent trop pénible pour lui... eh bien ! dites-lui que je ferai ce qu'il voudra car je n'ai plus qu'une pensée, qu'un espoir dans la vie, pour mon compte, c'est de le rendre heureux. »

Juliette parlait avec l'autorité de l'inspiration.

Toutes les objections qui m'étaient venues à l'esprit dans la soirée s'évanouirent comme des songes devant la confiance qu'elle montrait dans sa destinée, et aussi, je dois le dire, devant celle qu'éprouvait ma femme. Je courus retrouver Narcisse. J'étais fort ému de la nouvelle que je lui apportais, d'autant plus qu'il me parut encore plus accablé qu'il ne l'était quand je l'avais quitté. Je crus donc devoir l'interroger d'abord sur cette soudaine désespérance qui s'était emparée de lui.

« Il n'y a rien de soudain là dedans, répondit-il. J'ai du chagrin depuis quatre jours. Je le surmonte et je l'oublie le plus que je peux ; mais, ce soir, je ne sais pas ce qui m'a pris. Il m'a semblé que Juliette avait la fièvre.

— La fièvre ? pourquoi la fièvre ?

— Oh ! je m'entends, la fièvre dans le cerveau. Elle n'est pas vive et riante comme cela naturellement. Elle lutte, voyez-vous ; mais, si Albany est un fat de dire qu'elle l'aime, il n'est pas un fou de le penser. Cette dernière lettre qu'il lui a écrite, je ne la connais pas, moi ; mais ça doit être bien tourné, et les femmes se prennent aux belles paroles plus qu'aux sentiments vrais.... »

Je l'interrompis.

« Voyons, Narcisse, n'appliquons pas trop ces lieux communs, malheureusement trop vrais, à une âme d'exception. Avant de vous désespérer, répon-

dez encore à une question sérieuse. Vous êtes et vous serez jaloux, cela est inévitable; mais sera-ce une jalousie éternelle, injuste et insupportable, par rapport au plus ou moins d'*émotion* que vous supposez dans le passé de Juliette, et dois-je me hâter de lui dire : « Préservez-vous d'un attachement immense, mais qui ne raisonne pas et qui vous fera la vie amère? » Ou bien dois-je croire que le jour où Juliette vous dira : « C'est vous que j'ai choisi et à qui je veux appartenir, » vous oublierez jusqu'au nom d'Albany, pour ne songer qu'à remercier Dieu et Juliette? »

Narcisse m'écoutait avec des yeux arrondis, presque hagards.

« Ah ça! s'écria-t-il en se levant, comment me parlez-vous donc là? Est-ce que vous vous amusez de moi, ou si c'est que je rêve? Mais non, mais non! c'est moi qui suis fou! Jamais Juliette ne me dira pareille chose! »

Je lui rapportai mot à mot les paroles de Juliette. Il les écouta avec stupeur, ses yeux plongeant dans les miens, ou nageant dans le vague, comme ceux d'un extatique. Puis il mit sa figure dans ses deux mains et garda le silence. Mais je vis qu'il était secoué, de la tête aux pieds, par un tremblement nerveux, et les premières paroles qu'il essaya de me répondre furent inintelligibles. Enfin il se remit et me dit, en se jetant dans mes bras :

« Devant Dieu, devant vous, sur la tête de Sylvie, et par l'âme de mon père, de ma mère et de ma pauvre sœur Louise, que j'ai tant aimés tous les trois ! je jure que je crois à la parole de Juliette comme à celle de Dieu, et qu'à partir de ce jour, je ne sais plus s'il a existé un homme du nom d'Albany. »

Narcisse disait la vérité. Il eût tenu parole !



## CONCLUSION.

Juliette entra, avec Blanche, au moment où Narcisse proférait ce serment dans toute la plénitude de sa foi, et elle lui prit les deux mains en lui disant : « Moi aussi, mon frère, mon protecteur, mon ami d'enfance, je te jure, par Louise et par Sylvie, que je veux passer avec toi le reste de mes jours et t'aimer de toute la force de mon âme. A présent, décide des circonstances. J'aurais voulu me retirer quelques jours au couvent pour mettre ordre, sans préoccupation, aux devoirs que j'ai contractés envers cette fondation de charité. Pendant cette absence, je t'aurais chargé de faire arranger notre vieux château à ton goût, car il est triste, et cet air d'abandon que j'aimais, je te le sacrifie de bon cœur. Et puis enfin, j'aurais voulu me sanctifier moi-même et rajeunir mon âme par de ferventes prières, pour la



rendre digne de la tienne. Mais si tu dois souffrir de ce projet, j'y renonce. J'ai promis à Dieu, avant tout, de te complaire, dès à présent et pour toujours. »

Narcisse était ivre de bonheur. Il voulait tout ce que voulait Juliette. Je trouvai qu'il se sacrifiait trop en accordant six semaines de retraite. Juliette ne pouvait pas apprécier les agitations de l'attente et les tourments de l'espérance. Elle céda sans discussion, et je fixai à quinze jours l'absence qu'elle s'imposait. Dès le lendemain, elle alla s'enfermer au couvent, et je me chargeai, conformément à ses instructions, de préparer toutes choses pour la rédaction du contrat de mariage.

Comme le curé, consulté sans doute d'avance, devait publier les bans le dimanche suivant, le lendemain soir, conformément encore au désir que Juliette m'avait exprimé, je fis part officiellement à la famille de Narcisse et à nos autres amis rassemblés chez moi, du prochain mariage de Narcisse Pardoux avec Mlle d'Estorade. Ce fut une grande surprise; on avait toujours cru, malgré ses dénégations, que Juliette avait prononcé certains vœux. A l'époque où elle avait établi sa communauté, les jeunes gens à marier et leurs parents surtout s'étaient émus de voir une si belle fortune *s'en aller aux hospices*, et certaines bourgeoises d'importance, qui avaient craint pour leurs filles la concurrence

d'une dot comme celle de Mlle d'Estorade, s'étaient hâtées de publier, *comme le tenant de bonne part*, que le vœu de célibat de cette héritière était un fait accompli. Dans les petites villes, il n'y a rien de si aisé que d'établir l'autorité d'un mensonge, rien de si difficile ensuite à déraciner. Même chez moi, où l'on était aussi peu petite ville que possible, on se récria, et il fallut l'affirmation du curé pour qu'on voulût croire à l'indépendance absolue de Mlle d'Estorade.

L'étonnement passé, on approuva vivement cette union, mais sans se dissimuler qu'elle serait fort critiquée par les bourgeois de la Faille-sur-Gouvre. Les uns blâmeraient Narcisse d'épouser *pour sa fortune* une vieille fille adonnée aux momeries de la dévotion. Les autres blâmeraient Juliette d'oublier *son rang* jusqu'à descendre à porter un nom qu'on lisait encore sur l'enseigne d'un estaminet. Dès lors elle descendait, de la première société de l'endroit, à la troisième, tout au plus !

D'autres ne devaient pas manquer de dire pis. Albany n'était probablement pas le seul qui eût fait ses commentaires sur la naissance de Sylvie. Nous devons nous attendre à tout cela et ne pas nous en préoccuper

On s'était à peine remis chez moi de l'émotion causée par cette déclaration, que le docteur nous en apporta une moins agréable. Juliette était ma-

lade. Elle avait été prise, dans la nuit, d'un assez violent accès de fièvre. On n'avait appelé le docteur que dans la soirée, ce dont il était fort mécontent. En voyant entrer Narcisse, il se hâta de dire que ce n'était qu'une courbature; mais il me prit à part pour m'avouer qu'il était inquiet, et qu'il attendait un second accès pour se faire une opinion. Il me fit des questions sur notre voyage. Juliette s'était-elle beaucoup fatiguée, avait-elle eu chaud et froid? Je n'osais affirmer le contraire.

« Si c'est une affection pleurétique, me dit le docteur, je sais ce qu'il faut faire; mais, jusqu'à présent, je ne vois qu'un état nerveux très-violent et que je crains de combattre avec trop ou trop peu d'énergie. J'ai affaire à une organisation exceptionnellement délicate, et sur laquelle les médicaments n'ont jamais produit de bons effets. »

Nous ne pûmes cacher longtemps la vérité à Narcisse. Il la pressentait, et il s'attacha si bien aux pas du docteur qu'il le vit retourner au couvent à minuit. Dès lors, il ne quitta plus le parloir, et, pendant huit jours, il devint l'ombre du docteur et du curé, qui seuls avaient accès auprès de la malade, et qui venaient, à chaque instant, lui donner de ses nouvelles.

Juliette fut malade pendant huit jours, sans que le docteur pût nous dire s'il était réellement tranquille ou réellement effrayé. Il n'y avait aucun

symptôme d'accidents pulmonaires; c'était plutôt une affection du cœur, mais produite passagèrement par une grande excitation nerveuse, ou se déclarant à la suite d'une prédisposition négligée, voilà sur quoi il était impossible de se prononcer. Il n'y avait pas beaucoup de possibilité d'agir sur un être si frêle. Juliette était, du jour au lendemain, tombée dans un abattement extraordinaire.

Pourtant, il se fit un mieux très-marqué; les craintes du docteur se calmèrent, et comme la malade disait, à toute heure, qu'elle avait besoin de la campagne, et qu'elle avait souvent éprouvé, sans en parler, de grands malaises et des étouffements que l'air d'Estorade avait toujours dissipés, nous résolûmes, ma femme et moi, de l'y conduire avec toutes les précautions imaginables, et de nous y établir auprès d'elle pour la soigner et la distraire pendant quelques jours. Le docteur nous accompagna dans la voiture, et Narcisse se fit notre cocher, ne se fiant à personne pour éviter les secousses à la malade.

Quand nous revîmes Juliette, elle ne nous parut ni si affaiblie, ni si changée que le docteur nous avait préparés à la voir. Elle monta en voiture sans être trop soutenue, sourit à Narcisse en lui disant que ce n'était rien, et que le plaisir d'aller avec nous à Estorade lui faisait déjà du bien.

Le voyage parut en effet lui être agréable, et ell

sortit de voiture aussi facilement qu'elle y était entrée. Le temps était superbe, les appartements bien chauffés. Elle s'assit avec satisfaction dans le vieux fauteuil de sa mère et nous appela tous autour d'elle pour nous remercier de l'amitié que nous lui témoignions. « J'espère, ajouta-t-elle, que je ne serai pas trop longtemps ainsi, quoiqu'il me semble très-doux d'être dorlotée comme un enfant. J'ai bonne envie de pouvoir courir au jardin et de revoir bientôt le cher ravin de la Gouvre. » Elle prit ensuite ses arrangements pour quelques jours de convalescence et de paresse qu'elle voulait bien s'accorder. Je devais nécessairement retourner bientôt à mes affaires; mais il était convenu qu'Hortense viendrait remplacer ma femme. Le docteur comptait partir le lendemain et revenir tous les jours. Narcisse n'était pas mis en question. Il se chargerait de faire travailler et promener Sylvie. Il n'était pas besoin de lui demander s'il quitterait la maison d'une heure, tant que Juliette ne serait pas guérie.

Tout en causant avec nous, elle s'assoupit. On fit silence, on s'éloigna sur la pointe du pied. Le docteur resta seul avec Narcisse et moi, à la regarder attentivement. L'éclat, peut-être un peu fébrile, de ses joues s'était effacé. Elle devint blanche comme une figure de cire vierge; le bruit et le mouvement de sa respiration étaient insaisissables. Il y eut un moment où je la crus morte. Mais la physionomie

du docteur me rassura. Il tenait légèrement entre ses doigts le poignet affaîssé de la malade, et, quand elle s'éveilla, il nous dit qu'il était content de l'état du pouls.

La nuit fut si bonne, que nous étions tous contents le lendemain. La journée confirma nos espérances, et le docteur partit en nous recommandant de maintenir autour d'elle et en elle, autant que possible, un état de calme absolu.

Ce calme fut maintenu religieusement, et, lorsque Juliette essaya de nous parler de son mariage, Narcisse fut le premier à lui dire qu'il lui était permis d'être adorée, mais non pas de se donner même la peine d'aimer; à plus forte raison celle de songer à quoi que ce soit qui fût un acte de volonté, ou un sujet de réflexion. « A la bonne heure, lui répondit-elle avec tendresse; je veux bien dormir toujours, mais vous ne me commandez pas absolument d'être morte. Dites-moi donc que vous m'aimez, car je sens que c'est là ce qui me fait vivre. »

Trois jours s'écoulèrent ainsi. Il nous semblait voir arriver la guérison; mais le docteur, avec lequel je m'en retournais à la ville, me dit en confidence qu'il n'était pas content. « Les forces auraient dû revenir un peu, me dit-il, et, au contraire, elles ont décliné. Vous ne vous en apercevez pas, vous autres, parce qu'elle s'appuie légèrement sur votre bras pour gagner son fauteuil, et que sa figure a

des moments de coloration trompeuse. Mais le pouls ne ment pas, lui ! C'est pour moi le révélateur indiscret des ravages que le dévouement et la volonté réussissent à vous cacher. Je suis persuadé maintenant que cette maladie du cœur date de loin, et que nous avons été trompés, moi le premier, par une certaine animation insolite du caractère et de la physionomie. Elle nous a caché cela, ou elle ne s'en est pas rendu compte. Tant il y a, que la maladie existe et que, si les accidents nerveux se reproduisaient, je ne serais pas du tout tranquille. »

Le lendemain, il vint me donner de meilleures nouvelles ; mais, le surlendemain, il m'effraya tout à fait. Les nuits étaient mauvaises. La femme de chambre, malgré la défense de Juliette qui craignait d'alarmer ses amis, avait avoué au docteur qu'il n'y avait presque pas de sommeil et une inquiétude continuelle.

« Voilà, disait-il, ce qui explique l'abattement de la journée. Il faudra que je passe une ou deux nuits là-bas. »

Il alla s'y installer en me promettant de me faire donner des nouvelles tous les jours. Mais son absence se prolongea, et je ne reçus de lui que des mots problématiques : *Couci, couci*. — *Ce n'est pas merveilleux*. — *Toujours de même*. — *Moins bien*. — *Peu bien*. — *Pas bien*. Les billets de M<sup>me</sup> Pitard étaient plus rassurants. Il semblait que les progrès du mal

ne fussent appréciables que pour le docteur. Narcisse n'écrivait pas. Au bout d'une semaine, l'inquiétude me prit, et, en dépit du travail qui me surchargeait, je courus un soir à Estorade.

Le docteur vint à ma rencontre. « Elle veut absolument vous parler, me dit-il, et j'allais vous envoyer un exprès.

— Et comment va-t-elle?

— Mal.

— Narcisse le sait?

— Peut-être; il ne dit rien.

— Et elle-même?

— Elle a l'air de ne pas s'en douter. »

Je trouvai, cette fois, Juliette effrayante de maigre et de faiblesse. Elle ne quittait plus sa chambre; mais, ne pouvant supporter le lit, elle était à demi étendue sur une chaise longue. Narcisse était auprès d'elle, rempli d'enjouement et de sérénité. Il s'était promis de ne pas lui montrer ses craintes. Il se dominait lui-même d'une manière inouïe. Pourtant son caractère n'avait ni les habitudes ni les instincts du stoïcisme, mais son amour avait les principes et la religion du courage à toute épreuve.

Juliette voulait être seule avec moi. « Mon ami, me dit-elle, le curé sort d'ici. Je me suis confessée en cachette de nos amis, et il m'a promis de venir demain pour m'administrer. Je voudrais donc que demain vous eussiez un prétexte pour emmener



Narcisse dans la campagne. Au bout de deux heures, vous pourrez le ramener, et, comme il verra que je ne suis pas plus mal qu'aujourd'hui, il ne s'affectera pas trop de ce qui, aujourd'hui, lui ferait l'effet d'un éternel adieu. »

Je promis de faire ce qu'elle voulait; mais j'essayai de dire, comme elle, que cette mesure de précaution spirituelle ne devait pas et ne pouvait pas sérieusement alarmer ses amis.

« Oh ! vous, répondit-elle en me tendant sa main diaphane, vous êtes un homme raisonnable ! Il faut que vous soyez préparé à tout, pour soutenir mon pauvre Narcisse dans cette épreuve. Je crois que je ne me relèverai pas de ceci. Je me sens mourir un peu tous les jours. Je ne souffre pas beaucoup, si ce n'est d'étouffer la nuit. Mais les journées sont assez douces, et je n'ai pas de tristesse noire. Je suis résignée à mon sort, quel qu'il soit. Il y a si longtemps que je me suis donnée à Dieu, corps et âme, que je n'ai plus de mérite à m'en rapporter à lui pour ce qui convient le mieux à ma destinée en ce monde ou en l'autre. Vivre ou mourir, c'est comme il voudra. J'ai pourtant quelque chose à me reprocher que je veux vous dire, bien que je ne m'en sois pas confessée ouvertement au prêtre. Cela vous étonne ? C'est qu'il n'y avait rien là de ce qui constitue un péché. Je me suis accusée seulement d'avoir manqué de clairvoyance envers moi-même et en-

vers les autres, et d'avoir attaché trop de prix à une sympathie qui ne valait rien, tandis que je laissais souffrir, par ce fait, une amitié qui eût dû être tout pour moi. Il n'y a pas eu d'autre erreur dans la conduite de ma vie intérieure. Pour tout le reste, mes devoirs étaient si nettement tracés que je n'ai pas eu de peine à les remplir. Mais, en ce qui concerne Narcisse, j'ai trop tardé à l'aimer, cela est certain. Dirai-je que ce n'est pas ma faute? Je ne l'ose pas. J'ai cru devoir m'en confesser dans les termes que je vous ai rapportés, parce que, quand une personne résolue à bien penser et à bien agir laisse prendre à son esprit une autre voie que celle de la justice et de la raison, il ne peut y avoir de la faute de la destinée. Pour moi, la destinée, c'est l'influence du ciel; c'est l'action de Dieu en nous. Or, je crois que la grâce ne nous fait jamais défaut, et que quand, dans les choses délicates du cœur, une femme manque de lumière et de prudence, c'est parce que, à un moment donné, elle a cédé à quelque suggestion de l'orgueil ou de la vanité. Je me suis toujours persuadée qu'en m'occupant de la conduite d'Albany, je travaillais pour le bien, pour le vrai, pour ce que nous appelons le règne de Dieu dans les âmes; mais il est possible qu'au fond de ma sollicitude, il y eût autre chose. Quoi? il m'est impossible de le définir. Je me suis interrogée en vain là-dessus, dans ces derniers temps, et, comme

je ne m'intéressais plus à lui, je ne pouvais plus me donner aucune bonne raison de m'y être intéressée. Tout ce que j'ai pu trouver à me reprocher, c'est d'avoir cru imposer l'influence de ma vertu et de ma simplicité à une conscience relâchée par la corruption du monde. Oui, ce doit être cela, car je me rappelle le plaisir que j'éprouvais à lire ses lettres, lorsqu'il m'écrivait qu'il me devait sa réhabilitation, et, de même, le chagrin que j'avais quand il se remettait à tout nier et à me contredire. C'était une lutte entre nous ! Et moi, sainte Tranquille, comme on m'appelait, je prenais à cette lutte morale un plaisir nouveau et inconnu.

• Je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai déjà dit de mon ignorance en matière d'amour. Vous m'avez beaucoup affligée et humiliée en me disant plusieurs fois que j'aimais d'amour Albany. Je ne veux pas le croire ; je veux mourir avec la conviction que je n'ai jamais connu que l'amitié, et que Narcisse a obtenu de la mienne un sacrifice que nul autre n'eût jamais pu obtenir, celui de ma liberté morale et de ce vœu de chasteté mystique longtemps caressé en moi comme un rêve sublime. Oui, je l'avoue, j'ai toujours regretté le serment que ma mère m'avait arraché de ne pas me consacrer à Dieu seul avant l'âge de trente ans. Si j'eusse pu prendre le voile à l'époque de ma majorité, je ne mourrais peut-être pas aujourd'hui ! Mais les années

de liberté que j'ai subies m'ont forcément créé des liens d'affection que j'ai senti ne pouvoir plus et ne devoir plus briser. Et voilà qu'au moment de me consacrer au bonheur d'un être en particulier, je m'en vas en langueur et en faiblesse, comme si Dieu m'eût dit : « Tu n'iras pas jusque-là ! » Que sa volonté soit faite ! Je veux ce qu'il voudra, et il faudra bien que notre pauvre ami s'y soumette. J'ignore ce que le ciel exige de moi ; c'est son secret ! Ma guérison ou ma mort me le révéleront. Je sais, par expérience, qu'on l'interroge en vain dans les plus ardentes prières. Il ne m'a jamais envoyé d'extases ni de visions. Je sentais seulement dans mon âme une voix qui me répondait : « Qu'importe ton sort, à toi ? « as-tu le droit d'y tant réfléchir ? Pense aux autres, « cours auprès de ceux qui te réclament, et, de ton « état en ce monde, ne te préoccupe pas tant ! La « vie est courte, et le temps que tu perds à vouloir « que le ciel communique avec toi directement se- « rait mieux employé à bercer un petit enfant qui « souffre, ou à relever le courage d'une pauvre « mère qui pleure. »

Juliette parlait ainsi avec une douceur déchirante. Ce qu'elle disait, en des termes encore plus simples et plus humbles que je ne puis les rendre, c'était bien le résumé d'une vie qui ne ressemblait à nulle autre, et dans laquelle il fallait faire un effort de *supériorité*, si je puis dire ainsi, pour voir aussi clair

qu'elle-même. J'avais toujours été tenté d'en voir davantage, et maintenant j'étais certain qu'elle me disait tout. Qu'elle eût aimé Albany un peu plus qu'elle ne se le persuadait, cela restait acquis à ma conviction, et même je ne pouvais m'empêcher de croire qu'elle avait été violemment frappée au cœur par l'inconvenance de sa conduite ; mais qu'elle eût toujours ignoré la nature de son penchant pour lui et qu'elle dût emporter cette chaste ignorance avec son secret dans la tombe, voilà ce qui m'était désormais bien prouvé. Je voyais bien aussi qu'elle était née avec l'instinct du célibat, instinct providentiel peut-être, et que je n'avais pas assez deviné, puisque la seule pensée de l'amour terrestre brisait sa vie, au moment où elle cherchait à le ressentir.

J'étais donc doublement affecté de l'idée de perdre cette adorable amie et de la crainte de l'avoir poussée dans une voie où il ne lui était pas possible de s'engager.

Je me hâtai de lui exprimer cette dernière appréhension, lui disant que, si la résolution qu'elle avait prise était une des causes morales de sa maladie, je pouvais répondre assez de Narcisse pour jurer qu'il resterait son frère et son ami sans plainte, sans reproche, et peut-être sans effort. Le dévouement fait des miracles dans de telles âmes, et je voulais aller chercher sur l'heure notre ami, pour qu'il le jurât lui-même.

« Non, non, ne faites pas cela, me répondit Juliette. Il a encore l'espérance que je vivrai ; laissons-la-lui encore un jour, c'est autant de gagné. »

Elle était fatiguée de parler ; elle s'assoupit. Le lendemain Narcisse, qui pressentait et devinait tout, fit semblant, pour lui complaire, de ne pas voir les apprêts des derniers sacrements, et il s'en alla de lui-même à la Folie-Pardoux, dès le premier mot que je lui dis à ce sujet. « Soyez tranquille, me répondit-il ; j'obéirai à tout, et, jusqu'au dernier moment, j'aurai l'air de ne rien craindre. »

Le soir, Juliette fut d'un calme angélique. Elle obéit au docteur, qui lui défendait de parler ; mais, sentant sa fin approcher, elle voulut nous avoir autour d'elle. Elle fit apporter les échecs et les cartes, en nous priant de nous occuper au fond de la chambre, sans nous tourmenter de sa présence. Elle désirait seulement nous voir là ; et quand nous fûmes assis, elle fit déplacer une lumière qui ne lui permettait pas de voir principalement Narcisse avec Sylvie sur ses genoux.

Au bout d'une heure, elle s'agita un peu et nous dit que c'était le moment de coucher Sylvie. L'enfant vint lui dire bonsoir. Elle la fit asseoir sur le bord de son lit, et la tint longtemps embrassée. Puis, elle la rendit à Narcisse, et il vit que des larmes baignaient son visage.

Le docteur nous invita à sortir de la chambre pour

qu'on pût y ramener la fraîcheur et l'obscurité. Mais il revint bientôt nous chercher.

« Mes enfants, nous dit-elle, j'ai une crainte folle de mourir avant d'être mariée, et, bien que ce soit un enfantillage, je prie Narcisse de s'y prêter. Nos bans sont publiés, le maire est prévenu, le curé est là. Je veux que, quoi qu'il arrive, Narcisse reçoive de moi la plus grande marque d'estime, de confiance et d'affection que je puisse lui donner. »

Le mariage civil fut conclu et le mariage religieux célébré dans cette chambre mortuaire. On avait ouvert les portes toutes grandes. Les gens de la maison et de la ferme étaient présents. Juliette, enveloppée d'un peignoir de mousseline blanche, s'était fait asseoir sur la chaise longue. Elle avait demandé et ouvert un coffret mystérieux, où elle prit le voile et la couronne de mariage de sa mère. Elle pria Hortense de l'en coiffer, et, blanche comme ses vêtements, pâle comme une morte, elle engagea civilement et religieusement sa foi à Narcisse Pardoux, avec une résolution ferme et un calme divin.

Quand ce fut fini, elle eut un accès de fièvre et dormit avec agitation jusqu'à minuit. En ce moment, elle s'éveilla et dit : « D'où vient que la pendule ne sonne pas ? L'avez-vous donc arrêtée ?

— Voulez-vous qu'elle marche ? lui dit Narcisse.

— Oui, je veux compter les instants. Maintenant,

j'ai quelque chose encore à vous dire. Sommes-nous seuls? »

Tout le monde sortit, excepté Narcisse et moi, que Juliette retint par un signe.

« Mes amis, nous dit-elle, le moment est venu. L'étouffement augmente, et cela va si vite que je dois m'attendre, d'un moment à l'autre, à vous quitter. Je n'ai plus la force de le cacher, il faut que je m'avoue vaincue. Mon cher enfant, dit-elle à Narcisse, tu me regretteras bien, je le sais ; mais je ne m'en vais d'ici que pour revivre ailleurs, et je t'attendrai. Songe que les âmes unies par un mariage d'amour et de foi ne se séparent jamais plus, et que tes douleurs en ce monde, je les ressentirai dans l'autre. Épargne-moi donc l'horreur de te voir découragé ou en révolte contre l'arrêt du ciel qui nous sépare pour un peu de temps. »

Elle eut alors un peu d'agitation. Elle voulait encore parler ; mais le trouble était dans ses idées.

« Qui sait, dit-elle tout à coup, si je suis digne d'aller au ciel? J'ai peut-être péché par ignorance ; je me suis peut-être menti à moi-même.... Me suis-je bien confessée? Il vaudrait mieux dire plus que moins, quand on veut laver son âme.... Pourtant, c'est presque épouser le mal que de s'accuser à la légère!... Non, je ne mentais pas.... Je refusais de me marier, parce que je me sentais malade très-souvent! J'étouffais comme aujourd'hui.... Et puis,



je me suis dit, enfin, c'est raison de plus. Si je ne peux pas vivre, il faut que je meure en aimant, et c'est pour aimer sans crainte, ne fût-ce qu'une heure, un moment, que je me suis mariée. Hélas ! il est bien court, ce moment. Oh ! comme la pendule bat vite ! aussi vite que mon cœur !... Narcisse, mets-y ta main.... et compte.... »

Ce furent là ses derniers mots. Narcisse sentit le tumulte de ce pauvre cœur prêt à se rompre ; et puis, il ne sentit plus rien, et ses yeux hagards restèrent fixés sur ceux de Juliette. Peut-être le voyait-elle encore. Elle lui avait souri. Le sourire s'effaça insensiblement ; la face prit une expression d'austère béatitude. Cette étrange beauté, que je lui avais vue par moments, et qui, depuis quinze jours, avait fait place aux apparences d'une vieillese prématurée, reparut comme une auréole lumineuse sur les ombres de la mort. Hortense, baignée de larmes, avança une main tremblante pour abaisser les paupières. Narcisse, aussi maître de lui-même que s'il était encore sous les yeux vivants de Juliette, repoussa doucement la main de sa sœur, ne voulant laisser à personne le soin de fermer pieusement ces yeux si beaux qui ne devaient plus lui parler en ce monde.

Alors seulement il pleura, mais en silence, et sans donner aucun signe de désespoir. Il suivit ainsi Juliette jusqu'à ce que la terre se fût refermée sur

elle. Le docteur s'inquiétait un peu d'une douleur si discrète et si renfermée. Il essaya de l'émouvoir pour amener une crise qu'il jugeait utile ; mais ce fut en vain. Les dernières paroles de Juliette étaient gravées dans la mémoire de son époux. Elle lui avait dit que son âme, à elle, ressentirait, jusque dans l'autre vie, les convulsions et les déchirements de la sienne. Et lui, qui longtemps, s'était vanté de ne croire à rien, croyait à cette parole et y conformait religieusement sa vie.

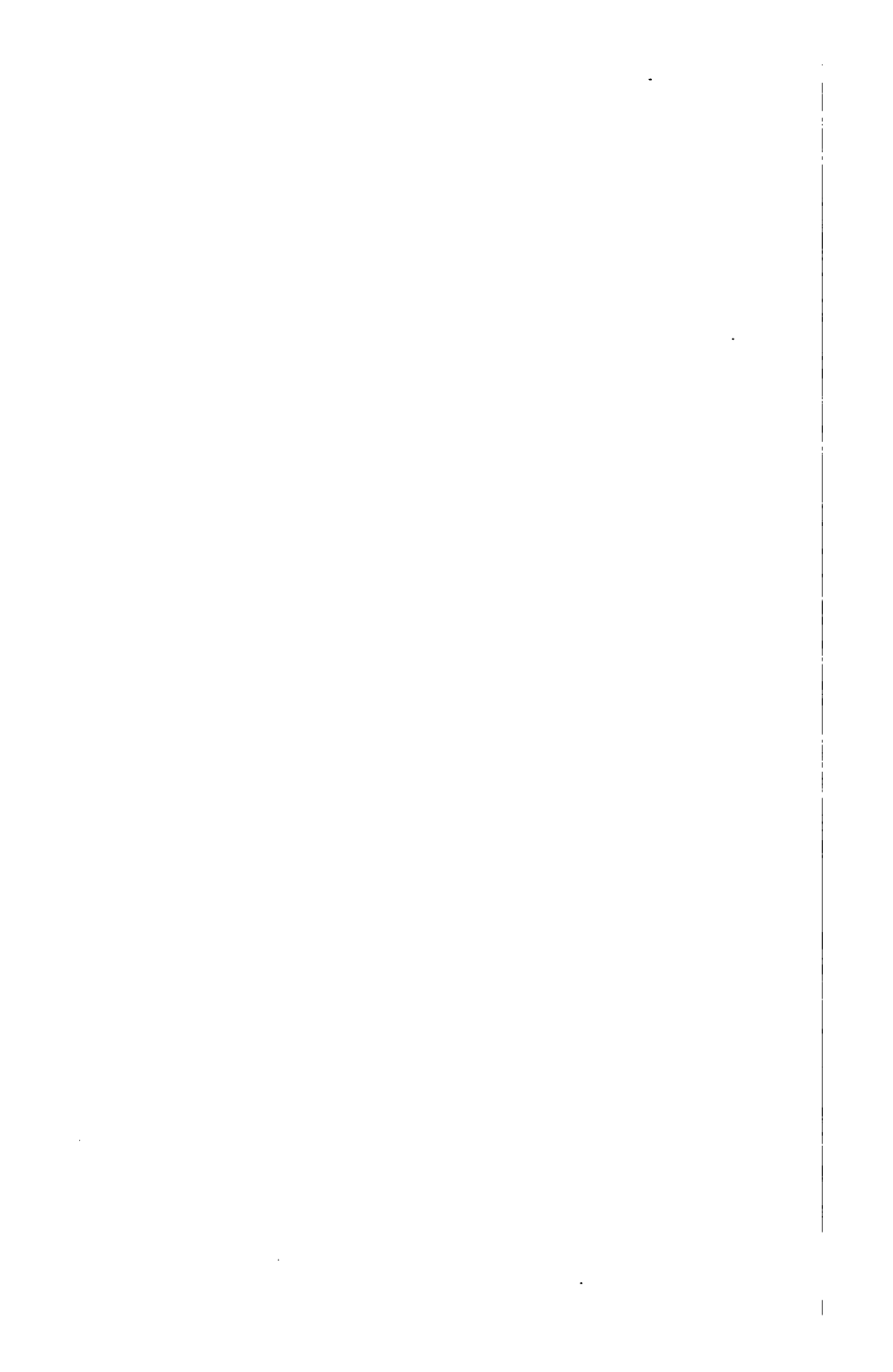
Il en consacra la meilleure part à l'éducation morale et au bonheur de Sylvie, donnant toutes ses forces physiques et intellectuelles au travail. Nos affaires ont prospéré. Il est devenu riche et jouit d'une grande considération. Mais il ne s'est jamais soucié de la fortune et du crédit que pour faire le bien ; et, maintenant qu'il a près de quarante ans, quand sa famille revient encore parfois à l'idée de le marier, il ne répond que par un air de profonde surprise, qui semble dire : « Avez-vous donc oublié que je suis le mari de Juliette, et qu'elle m'attend dans un monde meilleur ? »

FIN.

3-

JK











1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

